
SE TAIRE ET FAIRE

Vignaud


SE TAIRE ET FAIRE

Vignaud

MÉMOIRE

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS ROMAINS

DU RHIN ET DU DANUBE.

MÉMOIRE

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS

ROMAINS

DU RHIN ET DU DANUBE,

PRINCIPALEMENT

DANS LE SUD-OUEST DE L'ALLEMAGNE,

PAR

MAXIMILIEN DE RING,

Chevalier du Lion de Zæhringen, membre de plusieurs sociétés savantes, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les sciences historiques.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ A. LELEUX, ÉDITEUR DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE,

RUE DES POITEVINS, 11.

TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES, RUE DE LILLE, 19.

STRASBOURG,

MÊME MAISON, GRAND'RUE, 15.

1852.

Vignaud lib.
2 vols

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

A M. CH. GIRAUD,

MEMBRE DE L'INSTITUT, CONSEILLER D'ÉTAT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Hommage affectueux de la part de l'auteur.

PRÉFACE.

Nommé, en 1844, par M. Villemain correspondant du ministère de l'instruction publique, pour la préparation du *Recueil d'épigraphie latine*, je fus chargé par le comité spécial, que présidait alors M. Ch. Giraud, de rassembler toutes les inscriptions de l'époque romaine trouvées dans les pays d'au delà du Rhin qui avaient fait partie du gouvernement de la Gaule.

Ce fut en m'occupant de ce travail que, frappé de l'intérêt que le plus grand nombre de ces inscriptions offraient, non-seulement pour l'histoire des quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, mais encore pour la géographie antique et pour le droit municipal chez les Romains, j'écrivis les diverses notes que j'ai réunies dans

le Mémoire que j'offre ici au monde savant. Elles serviront à rectifier plusieurs points d'histoire mal interprétés, à en expliquer d'autres, et à donner sur le gouvernement de la Gaule des notions qui amèneront une nouvelle démarcation des frontières de cette antique contrée du côté de la Germanie. C'est ce dernier but que je me suis particulièrement proposé en dressant la carte qui accompagne ce Mémoire. Mes recherches n'auront point aux yeux du public le même prestige que celles des savants qui, traversant les mers, vont fouiller les sables de l'Afrique ou les déserts de l'Asie. Je n'ai fait que suivre les bords plus hospitaliers du Rhin et ceux si fertiles du Danube. Mais en les parcourant, en exhumant leurs vieux souvenirs, en fouillant leurs tombeaux, leurs décombres, j'ai vu qu'il existait encore là une page à écrire. En la déroulant sans faste, mais avec la conviction que je n'aurai point fait un travail inutile, j'ose, moi aussi, espérer quelque reconnaissance de la part de tous les hommes qui s'intéressent à l'histoire de leur pays.

Strasbourg, 1852.

MÉMOIRE

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS ROMAINS

DU RHIN ET DU DANUBE,

PRINCIPALEMENT

DANS LE SUD-OUEST DE L'ALLEMAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉCIS HISTORIQUE DES GUERRES ROMAINES SUR LE RHIN, DEPUIS L'AN DE ROME 696 JUSQU'EN 407 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Arioviste, depuis quinze ans, tenait en son pouvoir les plus belles provinces des Gaules, lorsque l'apparition de César dans cette contrée vint lui en arracher la conquête. Il ne fallut au proconsul qu'une seule campagne, pour anéantir tous les projets de l'intrépide chef des Suèves, et pour refouler dans leurs forêts toute cette nuée d'étrangers que la douceur du climat et les richesses des Gaules y avaient attirés. Rome, qui ne connaissait encore de la Germanie

Ans de Rome.

Ans de Rome.

que la partie la plus rapprochée de ses provinces italiennes, planta alors ses étendards sur le Rhin.

Ce fleuve qui, dans les siècles éloignés, avait vu sur ses deux bords le Celte agriculteur, et qui, plus tard encore, servit de barrière entre les Gaulois et les Germains[1], n'était plus alors habité sur ses deux rives que par des tribus germaines, devant lesquelles le Celte primitif avait reculé.

Les peuples de la Grande-Germanie, au delà du Rhin, se partageaient eux-mêmes en trois grandes familles, connues sous les noms d'Inguevones, d'Istevones et d'Hermiones, noms qui leur venaient de la position respective du territoire qu'elles occupaient. La première de ces familles comprenait les Cimbres et les Teutons, les Chauques, les Frisons et les Saxons. Ces nations habitaient le nord; et c'est des confins des terres que borde l'Océan que les deux premières tribus vinrent, comme un torrent, fondre sur l'Italie et sur la Gaule.

Depuis l'embouchure du Rhin jusqu'au Mein, étaient échelonnées sur le fleuve les tribus de la seconde famille, connues sous les noms d'Usipètes, de Tenchtères, de Sicambres et de Bructères; c'est à elles qu'appartenaient en majeure partie les colonies qui recouvraient la Gaule-Belgique. Le reste de la Germanie était au pouvoir des Hermiones ou Suèves, la plus puissante de ces trois grandes familles, et dont faisaient partie les Marcomans et les Hermondures, sur les Alpes souabes et dans l'Hyrcinie; les

[1] Dion., XXXIX.

Semnones, les Lombards et les Angles, trois peuples qui étaient échelonnés sur l'Elbe; les Chérusques, les Cattes, les Mattiaques, assis, les deux derniers, sur le Taunus et sur le Mein, et enfin les Quades et les Norisques, sur la rive gauche du Danube. Ans de Rome.

César, en faisant la conquête des Gaules, mit bien sous le joug les colonies germaines qui continuèrent d'y habiter; mais il ne tenta pas de faire la conquête de la Germanie proprement dite. Les deux passages qu'il fit du Rhin, les premiers qu'ait jamais faits un général romain[1], n'eurent pour but que d'effrayer les tribus germaines qui avaient porté secours aux Tréviriens, et de les maintenir ensuite, lorsque lui-même se préparait à traverser le détroit gallique pour aller porter la guerre aux Bretons. Les Germains, partagés d'intérêts, se mirent en partie dans ses rangs; plus d'une fois leur valeur fit pencher de son côté la fortune des armes. Les Gaules et jusqu'aux champs de Pharsale virent ces fiers enfants du Nord combattre et vaincre sous ses yeux. Lorsqu'il revint à Rome triomphant, le Rhin figura parmi les trophées de ses campagnes[2], et ce fut le signal des prétentions que Rome, depuis cette époque, ne cessa d'avoir sur la domination de ce fleuve.

Munacius Plancus, après la mort du dictateur, 711.
sut contenir la province des Gaules, pour la tranquillité de laquelle on avait d'abord eu à Rome quelque crainte. Il la transmit au triumvirat dont il prit 714.

[1] Appien, *Hist. rom.*, l. IV; *De rebus gallicis*, I, 5.
[2] Florus, l. IV, c. 2.

Ans de Rome 714. le parti. Antoine, à qui elle tomba en partage, y nomma pour gouverneur Fusius Galenus[1]. Ce général mourut bientôt après. Octave passa alors lui-même dans la Gaule, et attira à lui toutes les troupes qu'Antoine y avait laissées[2]. Sûr de leur fidélité, il
716. mit à la tête de ce gouvernement Vipsanius Agrippa. Ce général, le second après César, traversa le Rhin, appelé dans la Grande-Germanie par les querelles des Suèves et des Ubiens. Ces derniers, trop faibles pour résister à leurs adversaires, et d'ailleurs alliés du peuple romain, avaient réclamé sa protection. Il les transplanta sur l'autre rive du fleuve, où ils bâtirent leur ville[3] là même où l'épouse de Claude, la fière Agrippine, fonda plus tard la colonie romaine qui prit son nom. Tandis que cette ville se développait sous le régime romain, se fondait sur le haut Rhin une autre colonie que Munacius Plancus, qui succéda à Agrippa, et qui déjà avait mené dans la Gaule la colonie de Lyon, installait dans la cité des
719. Rauraques.

Les commotions politiques qui remuaient le centre de l'Empire ne pouvaient manquer toutefois de se faire ressentir jusque dans ces provinces éloignées. Les querelles qui s'élevèrent entre Octave et Antoine, et qui mirent en présence toutes les forces romaines à Actium, réveillèrent l'assoupissement des peuples gaulois, et surtout des habitants de la Morinie et

[1] Dion., *Hist*, l. XLVI.
[2] Dion., *Hist.*, l. XLVI. — Appien, *De bello civili*, l. V.
[3] Oppidum Ubiorum.

d'autres parties de la Belgique, qui appelèrent ces Ans de Rome. 719.
mêmes Suèves à leur secours. Ces derniers peuples 720.
n'avaient pas oublié le rôle qu'ils avaient joué, lorsque, appelés aussi dans les Gaules sous Arioviste, ils avaient été sur le point de mettre sous le joug tout le pays. Ils crurent le moment venu de reprendre l'avantage, et passèrent le Rhin pour voler où le sort des armes les appelait. Carénas sut toutefois les contenir; il pacifia le soulèvement des Belges en même temps qu'il refoula au delà du fleuve les Germains. Les honneurs du triomphe qui, à cette occasion, furent rendus à ce général, conjointement avec Octave, prouvent quelle importance on attachait à Rome à ce double service[1]. 725.

Le soulèvement de Trèves qui succéda à cette tentative de liberté, et auquel prirent encore part quelques tribus germaines, n'eut pas plus de succès. Il fut bientôt apaisé par Nonnius Gallus[2].

Octave, maître de l'Empire, et nommé empereur 727.
avec le titre d'Auguste, fit bientôt après le partage des provinces. Il laissa au sénat et au peuple romain celles de l'intérieur où régnait la paix, et se réserva celles qui étaient aux frontières, et où l'esprit remuant des habitants exigeait sans cesse la présence des armées[3]. Il vint la même année dans les Gaules, avec l'intention de passer dans l'île des Bretons, et d'en achever la conquête que le grand César avait commencée. Mais ayant reçu les députés bretons à

[1] Dion., ad. a. v. DCCXXV.
[2] Dion., l. LII.
[3] Dion., l. LIII.

Ans de Rome. 727. Narbonne, il y resta pour constituer les Gaules, et pour mettre en ordre les affaires de cette province. Ce fut alors que la partie habitée par les Nerviens, les Atrébates et d'autres peuples belges, reçut le nom de province Belgique proprement dite, et que le reste des terres situées vers le Rhin, là où les peuplades germaines avaient pénétré, reçut le nom de Petite-Germanie, et fut partagé en provinces Germaine inférieure et supérieure, ou première et seconde. Huit légions, sous Auguste, tenaient presque constamment garnison dans ces deux dernières provinces.

Cependant, malgré ces forces imposantes, la paix n'y fut jamais stable.

Auguste avait à peine quitté les Gaules pour passer en Espagne, que les Sicambres, peuple d'outre-Rhin, levèrent l'étendard; se coalisant avec les Usipètes et les Tenchtères, ils vinrent inquiéter les Romains.
728. Battus par Vinicius, ils rentrèrent dans leurs forêts; mais cependant ils n'en continuèrent pas moins d'être dangereux[1]. Chaque nouvel événement, capable de réveiller leur amour pour l'indépendance, leur mit le glaive à la main. Auguste n'eut pas plutôt refermé le temple de Janus, et pris le chemin de l'Orient, pour visiter ces provinces éloignées, qu'à l'Occident les Gaules remuèrent de nouveau, et que ces mêmes Germains, de leur côté, reparurent en armes sur le Rhin.

733. Auguste, à son retour, envoya dans les Gaules son gendre Agrippa, et plus tard Tibère, jeune homme

[1] Vell. II, 1, 4.

qui alors n'avait que vingt-quatre ans, et qui toutefois, l'année précédente, avait déjà reçu les honneurs du prétoire. Ans de Rome. 735.

Ces deux généraux parvinrent à rétablir momentanément l'ordre et la tranquillité.

Mais le feu couvait en dessous.

Le dernier n'eut pas plutôt, un an après, cédé la place à Lollius, que ces mêmes Sicambres, Usipètes et Tenchtères, se soulevant tout à coup de nouveau, refusèrent de payer le tribut auquel ils s'étaient soumis par nécessité, et attachèrent en croix les préposés romains chargés de le percevoir. Passant alors le Rhin, ils pillèrent et désolèrent la seconde Germanie, et enlevèrent son aigle à la cinquième légion[1]. 737.
Lollius fut lui-même mis en déroute[2]. « Quoique, « comme le dit Suétone[3], la honte de Rome fût en « cette occasion plus forte que ces pertes ne furent « grandes, Auguste crut devoir lui-même venir sur « les lieux. »

Son premier soin fut d'accorder la paix aux Sicambres qui, au bruit de son approche, s'étaient retirés.

Pour les contenir, et pour donner ensuite aux pays frontières plus de force, pour mieux les assujettir à la forme romaine, il établit dans les principales villes des colonies qui reçurent toutes les institutions de Rome, et qui devinrent bientôt des villes riches et des places de guerre importantes. Trèves

[1] Vell. Pat., I, c. *in not.*
[2] Dion. I, I.
[3] Suet., *In Aug.*, XXIII.

Ans de Rome. 737.

prit le nom d'Auguste[1], que la métropole des Nemètes et celle des Vangiones, sur les bords du Rhin, semblent avoir pris aussi. Ces villes, en recevant des vétérans italiens, devinrent, comme les cités des Gaules, des lieux essentiellement romains, où la langue de Rome, ses mœurs, ses lois, sa religion, finirent par dominer[2].

Il en fut de même sur le Danube, dont les légions avaient aussi atteint les bords. Le Norique et la Vindélicie, que ce fleuve touche au nord, devenaient presque en même temps deux provinces romaines. Le premier de ces pays s'étendait depuis le mont Cétius jusqu'à l'Inn, le second, depuis cette rivière jusqu'au Rhin helvétique. Les peuples du Norique s'étaient joints à ceux de la Pannonie qu'Auguste avait soumis, mais qui venaient de se révolter, et ils étaient avec eux tombés sur l'Istrie. Vaincus par Silius et par ses lieutenants, ils payèrent de leur liberté cette levée de boucliers. Tibère et Drusus soumirent à leur tour ceux de la Rhétie qui, joints aux Vindéliciens, peuple assis sur la Wertach et le Lech[3], voulaient, par les Alpes penniques, pénétrer en Italie. Le Danube devenait donc fleuve frontière, comme l'était le Rhin, et dans les régions qui s'étendent au sud, s'élevèrent, comme sur l'autre fleuve, plusieurs villes considérables, dont la principale prit le titre de colonie, et porta comme

[1] Augusta Trevirorum.

[2] Voy. Strabon, l. IV, p. 186.

[3] *Vindo* et *Licus*. — Ces deux rivières se réunissent au nord d'Augsbourg. Voy. 3[e] partie de ce *Mémoire*.

celles du Rhin, le nom d'Augusta[1], qu'elle conserve encore aujourd'hui. Ans de Rome. 740.

Mais plus Rome se fortifiait à ses frontières, plus les peuples d'outre-Rhin, jaloux de leur liberté, et que la force avait bien pu un moment retenir sous le joug, se montraient ardents à le secouer. Tandis que dans les Gaules la flatterie élevait partout à César des temples et des autels, eux, à la voix de ces Sicambres, si souvent vaincus, mais jamais domptés, 741.
recommençaient une guerre qui devenait plus acharnée que toutes celles qui l'avaient précédée. Auguste, loin de vouloir reculer les limites de l'Empire, sentait, au contraire, la nécessité de consolider ce colosse déjà trop étendu. Ce qu'il venait de faire pour la sûreté des frontières semble du moins le prouver. Il eut sans doute résisté aux instances de Drusus et de ses autres conseillers, si ces nouvelles irruptions des barbares sur les terres romaines ne l'eussent en quelque sorte contraint de se rendre à leurs raisons. Drusus, jeune et entreprenant, et qu'il avait laissé dans les Gaules après son départ, sut profiter de cette nouvelle levée de boucliers pour faire entendre à son beau-père tout ce que la conquête de la Germanie, que les événements nécessitaient en quelque sorte, pourrait offrir d'avantage, et quelle gloire rejaillirait sur l'empereur lui-même, s'il ajoutait au vaste Empire cette contrée qui, gouvernée à l'instar des Gaules, deviendrait un des plus beaux fleurons de sa couronne. Ces raisons plausibles en présence

[1] Augusta Vindelicorum (Augsbourg).

Ans de Rome. 741. d'un ennemi dont il importait dans tous les cas de repousser l'agression, et auquel il était nécessaire d'infliger la punition de son manque de foi, portèrent Auguste à consentir à ce qu'exigeait de lui son beau-fils. La conquête de la Grande-Germanie fut dès lors résolue. Drusus porta ses légions vers le nord et traversa le Rhin près de l'île qu'habitaient les Bataves. Il tomba comme un foudre sur les Usipètes, l'un des trois peuples coalisés. Le succès de ses armes répondit à la célérité de sa marche. Remontant le cours du fleuve, et traversant la Lippe, il atteignit la région des Bructères et s'avança même sur le Mein jusqu'au pays des Cattes et des Marcomans[1]. En même temps qu'il portait ainsi l'épouvante au sein même du pays ennemi, il faisait au nord, dans cette même île des Bataves, construire une flotte pour aller par mer attaquer dans leurs marais les Frisons, qui habitaient la contrée qui s'étend depuis le Rhin jusqu'à l'embouchure de l'Ems. Car, quoique ces peuples, ainsi que les Bataves eux-mêmes, eussent déjà eu des rapports d'alliance avec les Romains, plusieurs de leurs tribus étaient cependant encore insoumises, et il importait à la politique du général qu'elles apprissent que leur localité, au bord de la mer, ne pouvait pas davantage les préserver de l'atteinte de ses armes que le Rhin n'avait pu préserver de sa vengeance les Sicambres et leurs alliés. Pour porter avec plus de facilité ses vaisseaux sur l'Océan, il fit creuser le fameux canal, qui alors fut

[1] Voy. Florus, c. 1er. — Orose, l. VI.

nommé de son nom[1], et qui joignit le Rhin au Zuyder-sée. Sa flotte s'empara des îles qui avoisinent la côte, et, entrant dans l'Ems, remonta le cours du fleuve. Drusus, après une campagne que rendirent surtout favorables aux armes romaines les querelles que les peuples germains, loin de s'unir contre l'ennemi commun, avaient eux-mêmes entre eux, fit construire à son embouchure un fort qui devait à la fois servir à contenir les Bructères et les Chauques, qui habitaient la rive droite et s'étendaient jusqu'à l'Elbe, et à servir postérieurement de relâche aux flottes qui reviendraient dans ces parages. Ans de Rome. 741.

Les armes romaines qui, dans cette campagne, furent portées jusqu'au delà de l'Ems, furent, l'année suivante, portées sur le Weser. 742.

Après avoir passé l'hiver à Rome, Drusus, au printemps suivant, traversa de nouveau le Rhin. Il trouva sans défense le pays des Sicambres qui, avec les Chérusques, les Tenchtères, les Bructères et les Suèves, s'étaient eux-mêmes portés contre les Romains; il passa sur le territoire des seconds, d'où il s'avança sans coup férir jusqu'au Weser. Là il s'arrêta, dans la crainte que les vivres ne vinssent à lui manquer. Entouré d'ennemis, rien ne le sauva en effet alors que la témérité même de ses adversaires, qui, en foule innombrable, mais sans ordre et sans discipline, vinrent assaillir ses légions. Sa savante tactique triompha de leur nombre. Ce fut alors qu'en se retirant il fit construire sur la Lippe[2], pour con-

[1] Fossa Drusi.
[2] Dion., l. IV, c. 33.

Ans de Rome. 742. tenir les Sicambres, le fort le plus avancé que Rome eût encore au delà du Rhin, en même temps que pour contenir les Cattes, qui s'étaient vus contraints par les autres tribus germaines de se joindre à elles, il fonda aussi, sur les rives du Rhin et sur le Taunus, deux autres forts qui portèrent son nom.

Cette guerre des Cattes se prolongea toute la campagne suivante, et même au commencement de la quatrième année que Drusus combattait en Germanie, ces peuples étaient encore en présence de ses légions. Il en transplanta une partie sur les bords du Rhin, vis-à-vis Mayence, et après s'être avancé jusqu'au Mein contre les Suèves, et être ensuite entré plus au nord dans le pays des Chérusques, il traversa de nouveau le Weser et alla planter ses aigles sur l'Elbe [1].

745. C'est sur les bords de ce fleuve que, pour perpétuer le souvenir de ses victoires, et comme s'il pressentait sa fin prochaine, il éleva un monument qui devait instruire la postérité de ce qu'il avait fait. Il mourut peu après d'une chute de cheval, lorsqu'il ramenait sur le Rhin ses légions victorieuses. Toute l'armée prit le deuil, et elle lui éleva un autel sous les murs de Mayence, cette ville qu'il avait aussi fait fortifier, et qui fut presque toujours le centre de ses opérations. C'est de là que trois fois il avait exécuté son passage au delà du Rhin. Un pont joignait la ville à la rive droite du fleuve, qui partout dans son cours avait vu élever sur les monts les plus

[1] Dion., l. v.

avantageusement placés des castels protecteurs. La Meuse, l'Elbe, le Weser, s'étaient de même par les soins de Drusus hérissés de tours fortes[1]. Tout le pays depuis le Mein jusqu'à l'Océan, depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, se trouvait, à la mort du héros, sinon réduit en province, du moins assujéti et contenu. Ans de Rome. 745.

Tibère, mis par Auguste à la tête de l'armée, passa le Rhin l'année suivante. Tant d'attaques réitérées contre les Germains, tant de revers supportés par eux, avaient enfin abattu le courage de ces peuples; dans l'impuissance de résister plus longtemps, ils se décidèrent à demander la paix. Tibère l'accorda à beaucoup d'entre eux. Les Sicambres qui, dans toutes ces guerres, avaient toujours été les premiers à lever l'étendard, et qui, malgré les otages qu'ils avaient donnés à plusieurs reprises, avaient toujours été les premiers à violer les traités, ne furent plus toutefois reçus comme alliés. Leurs serments de fidélité future ne furent plus écoutés. Tibère employa à leur égard les mêmes moyens qu'il avait quelques années auparavant employés contre les Rhétiens; il les transplanta tous hors de leurs forêts, et leur assigna des terres à cultiver sur la rive gauche du Rhin, au milieu même des colonies romaines[2]. Beaucoup d'entre eux préférèrent la mort à ce dur esclavage[3]. Les Ubiens et les Tenchtères se répandirent après leur départ sur leur terri-

[1] Florus, l. IV, c. alt.
[2] Suet., *In Aug.*, c. 21.
[3] Dion., l. I.

Ans de Rome. Ère chrét.*

toire, où ces nouveaux habitants continuèrent eux-mêmes à porter le nom de Sicambres. Le sort de cette tribu épouvanta tous les autres peuples de la rive droite du Rhin, et surtout les Marcomans qui, par la position que Rome avait prise au nord sur le Mein et au sud sur le Danube, se trouvaient pour ainsi dire à sa merci.

Les légions n'avaient encore jamais touché les hauts sommets couverts de bois sombres que ces peuples habitaient. Lorsqu'à la voix de Marbod, le chef de cette tribu, toute la nation, dans la crainte du joug romain, prit le parti de quitter en masse le sol natal, et d'aller dans le cœur de la Germanie chercher une terre qui pût la sauver de l'esclavage, presque toutes les vallées se trouvèrent désertes, et la Forêt-Noire et l'Albe furent en grande partie dénuées d'habitants.

753-754. 1. Rome protégea alors la migration des colons qui, de toutes les parties des Gaules, vinrent sous sa protection repeupler le pays. Sans le mettre encore au nombre de ses provinces, puisqu'il ne fut réuni à l'Empire que sous le règne de Trajan, il est per-

* J'ai suivi pour la chronologie chrétienne l'opinion la plus généralement admise, que le Christ naquit le 25 décembre de l'an de Rome 753, sous le consulat de Cornélius Lentulus et de L. Calpurnius Pison. Cette date répond le mieux aux observations astronomiques. C'est la première année du cycle de 532, établi par Denys-le-Petit, quoique l'Église n'ait commencé que l'année suivante les années de Jésus-Christ que nous nommons l'ère chrétienne. C'est la 46e depuis le calendrier fait par ordre de Jules-César, et la 4714e de la grande période, ou de la période *Julienne*. C'est donc l'espace compris entre le 25 décembre 753 et le 25 décembre 754 de Rome qui forme la première année de l'ère chrétienne.

mis de croire qu'elle en prit dès lors déjà militaire- Ans de Rome. Ans de J. C.
ment possession. 753-754. 1.

Tibère, après avoir porté ses légions jusque sur l'Elbe, revint à Rome recevoir les honneurs du triomphe.

La paix cependant ne fut que momentanée.

Les Bructères remuèrent de nouveau, entraînant dans leur parti les Attuares et les Canifates[1]. Pendant trois ans, et malgré les efforts de Vinicius et de Domitius Ænobarde, l'ordre ne put être rétabli.
Auguste envoya de nouveau Tibère sur le Rhin, et 757. 4
lui adjoignit, pour commander la cavalerie, Vellejus Paterculus, qui écrivit plus tard si éloquemment les opérations de cette campagne. Ce qui intéresse le plus dans l'histoire de cette guerre, c'est de voir combattre dans les rangs des Romains Flavius et son frère Hermann, tous deux fils de Ségimer, prince des Chérusques, dont le second, quelques années après, concevant la grande pensée de délivrer sa patrie, devint si redoutable aux Romains.
Les Chauques, les Lombards virent l'aigle planer 758. 5.
au-dessus de leurs marais, et ils furent surtout saisis de terreur, lorsqu'ils virent remonter l'Elbe par la flotte romaine, venue par mer pour soutenir les légions, eux qui ne connaissaient encore que leurs simples pirogues, composées d'un tronc d'arbre que le feu ou la hache avait creusé. Tibère n'eut à

[1] Peuple allié par son origine et ses mœurs aux Bataves. On le trouve cité aussi par les historiens latins sous le nom de *Cannanefates*, et sur une inscription copiée par Gruter, sous celui de *Canninefates*. Il habitait le Rhynland, le Delftland et le Schieland.

Ans de Rome. Ans de J. C. les combattre qu'une seule fois; sans passer l'Elbe,
758. 5. soit qu'il redoutât de s'enfoncer dans ces pays incultes, soit que la saison lui parût trop avancée, il ramena l'armée dans ses quartiers d'hiver, et laissa à Sentius Saturninus la préfecture de ces provinces[1].

759. 6. Cependant Marbod avait conduit ses Marcomans jusque dans les champs de la Bohême. Il avait soumis ou chassé les peuples qui habitaient cette contrée, et il avait réduit les nations voisines par l'épée, ou en avait fait ses alliés à force de persuasion[2]. Les circonstances de sa jeunesse l'avaient conduit à Rome, et il avait dans cette capitale du monde beaucoup appris et beaucoup observé. Il mit son armée sur le pied de celle des Romains, et il se vit bientôt à la tête de soixante-dix mille hommes d'infanterie et de quatre mille cavaliers. Le pays qu'il s'était arrogé touchait à la fois à la Pannonie et au Norique. Quoique ses ambassadeurs à Rome témoignassent de ses intentions pacifiques, il y avait dans leur langage une fierté qu'on n'était plus depuis longtemps habitué à souffrir dans cette ville. Tous ceux qui avaient à se plaindre des Romains étaient d'ailleurs sûrs de trouver auprès de lui un refuge. Tibère résolut de terrasser un ennemi qui menaçait de devenir dangereux. L'ordre fut donné aux légions du Rhin de traverser le pays des Cattes en abattant les forêts de l'Hyrcinie, tandis que lui-même, à la tête de l'armée qui occupait l'Illyrie, devait s'avancer par

[1] Dion., c. 1.
[2] Paterculus, c. 108, 5.

Carnuntum, la place de guerre la plus rapprochée des Ans de Rome. Ans de J. C.
États de Marbod, et tenter sa jonction avec Saturninus. 759. 6.
Ce plan de campagne, qui, s'il eût réussi, eût donné à Rome l'empire de la Germanie, fut anéanti par le soulèvement des provinces pannoniennes et illyriennes qui, non plus contenues par la présence des garnisons romaines, cherchèrent à secouer un joug qui leur pesait. Tibère, qui sentait l'importance de conserver ces provinces et qui, pour les pacifier, avait besoin de toutes ses troupes, se vit contraint d'arrêter sa marche, et consentit à donner la paix à son ennemi.

Marbod, loin de profiter des embarras de Rome, crut en effet alors assurer sa puissance en traitant
d'égal avec elle. Il accepta les conditions qu'on lui 760. 7.
proposait. Tibère envoya l'ordre à Sentius Saturninus de retourner avec ses légions sur le Rhin, où, deux ans après, il fut remplacé dans son poste par Quintilius Varus.

Varus était loin d'être l'homme capable de conserver intacte la dignité du pouvoir, et de maintenir l'union parmi des peuples aussi rudes que l'étaient encore alors les Germains. Quoique les armées romaines occupassent militairement tout le nord de la Germanie, cette contrée n'avait pas cependant encore été réduite en province romaine. Les peuples germains n'étaient que tributaires; Rome ne possédait elle-même sur cet immense territoire que quelques camps et quelques forts, construits, comme nous l'avons vu, par Drusus et par ses successeurs, dans les lieux les plus favorables à la défense, et

Ans de Rome. Ans de J. C. destinés à servir de quartiers aux troupes, en même
760. 7. temps qu'à contenir les tribus alliées. Les lois de ces nations, leurs usages avaient jusqu'alors été respectés[1]. Les établissements romains étaient purement militaires; aucune colonisation n'avait encore été tentée. Au lieu de laisser, comme ses prédécesseurs, à ces peuples le temps de s'habituer aux formes romaines, et de n'en exiger que de faibles tributs, Varus parut tout à coup au milieu d'eux, avec l'intention de faire partout adopter les lois romaines; bientôt il les écrasa d'impôts. Il voulut introduire de force parmi eux le Code romain; juge de leurs différends, et traînant à sa suite une foule d'avocats et d'archers, il se faisait un jeu de prononcer sa sentence dans tous les litiges, soit de ces peuples entre eux, soit dans leurs querelles avec les soldats romains. La hache ou la corde étaient presque toujours l'instrument de ces barbares sentences. Bientôt le mécontentement fut au comble; le joug romain parut insupportable. Mais cependant les chefs qui entouraient Varus, tout en conspirant en secret, cherchèrent à l'endormir dans sa sécurité. Ils tramaient les desseins les plus perfides, et cependant, sous l'apparence du respect et de la soumission, ils faisaient semblant d'approuver la conduite du général qui, plein de confiance en eux, n'en poursuivit que plus ostensiblement ses desseins.

Le feu couvait en dessous.

762. 9. Hermann, fils de Ségimer, jeune guerrier aussi

[1] Voy. Dion., l. LVI, p. 582. — Florus, l. VI, c. 12.

distingué par son illustre naissance que par son courage, audacieux et aussi hardi dans ses projets qu'adroit dans sa conduite, se mit à la tête de la conspiration; honteux de se voir le jouet d'un homme qui, sous prétexte d'apporter à sa nation la civilisation de Rome, lui apportait l'esclavage, il prépara sous main la révolution qui devait anéantir toute l'armée romaine. Il comprit qu'attaquer cette armée, composée de cinquante mille hommes des meilleures troupes, dans des camps fortifiés, c'eût été exposer les siens à leur perte, quelque braves qu'ils fussent. Il avait, ainsi que nous l'avons vu, servi sous Tibère, et il connaissait tout ce qu'il avait à craindre de la valeur et de la tactique des Romains. Pour les affaiblir, et pour mieux attirer Varus dans le piége, il fit par ses émissaires fomenter des soulèvements partiels, et il persuada au proconsul de séparer son armée en plusieurs corps et de la disséminer en petits pelotons dans toute la contrée, afin de pouvoir mieux en assurer la soumission. En vain Ségeste, autre prince des Chérusques, avertit Varus de se tenir sur ses gardes[1]. Trompé par les apparences de soumission des autres chefs, Varus méprisa ses avis. Bientôt cependant il apprit que les Germains restés en possession de leurs armes avaient surpris différents postes et les avaient égorgés. Ce qu'Hermann avait espéré, arriva. Ébloui par les discours du jeune homme, Varus prit le parti de lever son camp. Il n'avait gardé près de lui que trois légions, et il se

Ans de Rome. 762. Ans de J. C. 9.

[1] Tacite, *Annal.*, l. I, c. 55.

Ans de Rome. Ans de J. C. mit à leur tête, conduit par Hermann, qui, guidant
762. 9. sa marche, prit, pour parvenir au pays des Bructères, où le soulèvement avait eu lieu, les chemins les plus difficiles au sein des bois les plus sombres et au milieu des marais. Hermann ne quitta le proconsul que lorsqu'il le vit enfoncé dans les gorges du Teutobourg, vaste forêt sacrée, où les Germains célébraient les mystères de leurs dieux. Le ciel lui-même sembla conspirer la perte des Romains. Des pluies torrentielles délayèrent le terrain, et c'est à peine si le soldat, pesamment armé, pouvait avancer au milieu des défilés où l'armée s'était engagée. Tout à coup on vient dire à Varus que l'arrière-garde est attaquée et qu'Hermann lui-même est à la tête de l'ennemi. Trop tard Varus comprit la trahison.

Cependant de chaque sommet des montagnes des cris de guerre se font entendre et une grêle de pierres et de flèches assaillit les légions. Varus, dans ce danger, fait les dispositions nécessaires pour protéger la retraite. Tout le jour on marche en combattant, et enfin, vers le soir, on arrive à un lieu découvert, où l'armée peut prendre position et former son camp. Mais, sans vivres, et entouré d'ennemis, on ne pouvait espérer de se soutenir. Varus, dès l'aube du jour, ordonne que la retraite se poursuive. Mais l'armée a de nouveau de sombres forêts à traverser, et pour alléger sa marche on brûle avant de partir tout le bagage et tous les chariots. Les Romains s'avancèrent alors en meilleur ordre, quoique toujours harcelés. Mais, vers le soir, ils voient les montagnes se rapprocher, et devant eux s'ouvre une val-

lée sombre et encaissée que domine le Teutobourg. La pluie recommence. Chassée par un vent glacial, elle fouettait la figure du soldat, qui à peine pouvait manier sa lance et son bouclier. Attaquée par les Germains, l'armée romaine essuie un nouvel échec[1]. Après une nuit plus effroyable encore que la première, les légions décimées s'approchaient de la Lippe, lorsque de nouvelles tribus leur barrèrent le passage. Le carnage alors devient épouvantable. Tout ce qui avait échappé aux deux journées précédentes est anéanti; les aigles sont prises; chaque Germain veut assouvir sa rage et laver la honte de la patrie dans le sang d'un ennemi. Varus, blessé, ne veut point survivre à sa honte et se perce lui-même de son épée; ses principaux officiers imitent son exemple. Vala Numonius, à la tête de la cavalerie romaine, cherche en vain à se frayer un passage; il est lui-même arrêté dans sa marche et massacré. Ceux qui déposent les armes ne sont pas épargnés. Les uns sont offerts comme victimes aux dieux; d'autres sont mutilés; d'autres trouvent une mort plus épouvantable encore. Leurs têtes et leurs ossements sont suspendus comme trophées aux arbres des forêts. Les Romains avaient, dans leur fuite, voulu rendre les honneurs à leur général et brûler son corps. Mais n'en ayant pas eu le temps, ils l'avaient du moins enterré. Les Germains le déterrent et insultent encore à ses ossements[2]. Sa tête fut envoyée

Ans de Rome. 762. Ans de J. C. 9.

[1] Tacite, *Ann.*, l. I, c. 61.

[2] Florus, l. IV, c. 12.

Ans de Rome 762. Ans de J. C. 9.

comme trophée à Marbod, qui l'expédia à Rome pour être déposée dans la tombe de sa famille. Le peu d'hommes que la rage du vainqueur épargna, furent entraînés comme esclaves dans les forêts[1].

La perte de cette bataille entraîna la ruine de tous les forts que Drusus et Tibère avaient élevés sur l'Ems, sur l'Elbe et sur le Weser. Toutes les troupes qui y tenaient garnison furent réduites en esclavage. Le château d'Alison, sur la Lippe, fut celui qui se soutint le plus longtemps. Ce qui échappa de la bataille du Teutobourg s'y réfugia. Les Germains, dans l'impuissance d'en faire le siége, se contentèrent de le cerner et de forcer par la disette ceux qui le défendaient à se rendre. Cæditius, qui y commandait, résolut de se frayer un passage, et, pendant une nuit sombre, il parvint, non sans peine, à exécuter son projet et à rejoindre avec le reste de sa garnison les deux légions que Varus avait laissées en arrière sous les ordres d'Asprenas[2].

Ce général, en apprenant la défaite et la mort du proconsul, se retira sur la rive gauche du Rhin, où par sa présence et par sa fermeté il contint les provinces gauloises.

Rome fut terrifiée en apprenant cette catastrophe. On craignit dans cette ville que les bandes de barbares ne refluassent jusque sur l'Italie. Mais les Germains ne surent pas profiter de leur victoire; au lieu d'attaquer le colosse sur son propre terrain, ils se contentèrent de l'avoir abattu, et d'avoir purgé

[1] Senèque, Ép. 47.
[2] Vellej. Patercul., l. II, c. 120.

leurs forêts de toutes ces armées qui depuis quatre Ans de Rome. Ans de J. C.
ans les parcouraient en tout sens. Le Rhin redevint 762. 9.
au nord la frontière de l'Empire, et dès ce jour, Cattes, Tenchtères, Bructères, Chauques et Chérusques, quoique attaqués plus tard par Germanicus, se virent libres du joug romain[1].

Cependant Tibère avait pacifié les provinces dalmates et pannoniennes. A la nouvelle de ces événements il se rendit précipitamment à Rome, et avec une nouvelle levée de vétérans, il reparut bientôt
dans la Gaule, d'où, l'année suivante, il repassa le 763. 10.
Rhin. 764. 11.

Cette démonstration servit à contenir les Germains.

Une seconde campagne qu'il fit avec Germanicus, fils de Drusus, qu'il avait adopté par l'ordre d'Auguste, n'eut, comme la première, d'autre résultat que la dévastation du territoire le plus rapproché du Rhin, et de fortifier la discipline militaire de l'armée. Les Germains savaient les fortifications du Rhin dans un état de défense trop redoutable pour oser les attaquer; et les Romains, de leur côté, avaient encore trop présente à l'esprit leur dernière perte pour oser s'aventurer dans les forêts germaniques. On s'observait des deux côtés.

La mort d'Auguste rompit cette suspension d'armes 767. 14.
momentanée.

Huit légions étaient dispersées dans la première et dans la seconde Germanie. Les deuxième, trei-

[1] *Hac clade factum ut imperium quod in littore Oceani non steterat, in rupe Rheni fluminis staret.* Florus, l. v, c. 55.

Ans de Rome. Ans de J. C. zième, quatorzième et seizième tenaient les garni-
767. 14. sons du Haut-Rhin. Les quatre légions du Bas-Rhin n'étaient composées que de troupes nouvellement levées, sorties des provinces italiennes et non encore formées à la discipline sévère des camps. Ces troupes, mécontentes de Tibère, se soulevèrent; dans leur rebellion, elles voulurent proclamer empereur Germanicus. Ce grand homme recevait au nom de son père adoptif le serment de fidélité des Séquaniens et des Belges, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette révolte. Aussitôt il vole au devant des mutins, et emploie la persuasion pour les faire rentrer dans le devoir. Il fait fondre tout l'argent au type d'Auguste qu'il peut rassembler de ses propres deniers et qu'il emprunte à ses amis; il le fait mettre au type de Tibère, pour payer aux révoltés la solde qu'ils réclamaient. Il détache ensuite une partie de ces troupes pour les envoyer dans la province de Vindélicie, afin de contenir les Suèves; et pour faire disparaître le dernier germe de la révolte, en occupant le soldat, il passe lui-même le Rhin à la tête du reste de l'armée. Il traverse la forêt de Cæsie entre la Lippe et l'Aa, et rétablit les lignes retranchées que Tibère avait déjà élevées au delà du fleuve, mais qui avaient été depuis ruinées lors du massacre de Varus. Il y établit son camp qu'elles devaient protéger.

Là, il apprit par ses coureurs que les Marses, dont il touchait les terres, étaient occupés à la célébration d'une fête publique, et que toute la nation était en ce moment rassemblée. Voulant jeter la terreur parmi les Germains, il s'avança contre eux par les

chemins les plus détournés. Il les surprit de nuit, Ans de Rome. Ans de J. C.
fatigués de sommeil et d'orgie, et en fit un épouvan- 767. 14.
table massacre; après quoi, partageant son armée en quatre divisions, il dévasta tout le pays à cinquante milles à la ronde. Le souvenir du désastre de Varus animait la fureur du soldat; et tout ce qui tomba sous sa main fut tué, sans que ni l'âge ni le sexe trouvassent de pitié. Toutes les demeures furent incendiées; le lieu saint, où les sacrifices à la grande divinité de la nation avaient coutume de se faire, fut saccagé; il semblait que Rome voulût mettre entre elle et ses ennemis un désert qui pût assurer sa sécurité.

Les Bructères, les Tubantes, les Usipètes, toutes nations voisines, accoururent en armes au bruit de cette guerre d'extermination. Ils laissèrent les Romains se perdre dans les forêts, et alors ils commencèrent de toutes parts à fondre sur eux. La cavalerie légère, composée d'étrangers, fut même un moment mise en désordre, et ne reprit ses rangs que lorsque Germanicus, à la tête de la vingtième légion, à laquelle il rappela son devoir, l'eut dégagée. Il repoussa l'ennemi et ramena ses troupes au delà du fleuve, content à la fois d'avoir calmé la sédition et d'avoir trouvé l'occasion de venger en partie la défaite de Varus.

Cependant les Germains étaient eux-mêmes partagés d'intérêts.

Ségeste qui, quoique allié fidèle des Romains, avait été forcé par les événements de se lier aux siens contre eux, lors du massacre des légions de Varus,

Ans de Rome. Ans de J. C. n'avait pas tardé à se lever contre le libérateur de
767. 14. la Germanie, avec d'autant plus de violence qu'Hermann, sur le refus de Ségeste de lui accorder sa fille Thusnelda, l'avait de force enlevée à son père.

768. 15. Germanicus ne laissa pas échapper l'occasion que l'ennemi lui offrit lui-même de profiter de ses discordes. Faisant donc repasser le Rhin, après avoir hiverné, aux quatre légions qui étaient répandues dans la Basse-Germanie, sous les ordres de Cæcina, et auxquelles se joignirent quatre mille hommes de troupes alliées et quelques autres tribus de Germains, habitant la rive gauche du fleuve, il le passa lui-même à la tête des quatre autres légions de la Germanie supérieure, auxquelles dix mille hommes d'alliés s'étaient joints. Dans l'impuissance où il savait que les dissensions qui existaient parmi les Chérusques mettaient ces peuples de s'opposer à ses projets contre les autres tribus, il s'avança dans le pays des Cattes, et commença par faire relever les fortifications que son père avait construites sur le Taunus et que la défaite de Varus avait fait écrouler. Il laissa quelques troupes en arrière sous les ordres de L. Apronius, l'un de ses lieutenants, afin de couvrir, s'il était besoin, sa retraite, et se répandant comme un torrent dévastateur sur les terres qu'habitaient les Mattiaques, tribu qui faisait partie de la coalition des Cattes, il commença contre eux la même guerre d'extermination qu'il avait naguère faite contre les Marses. Sa marche fut si précipitée qu'il arriva sur l'Eder avant que les hommes en état de porter les armes, et qui se sauvèrent à la nage de l'autre

côté de la rivière, eussent pu sauver les femmes, les Ans de Rome. Ans de J. C.
vieillards et les enfants, qui restèrent exposés aux 768. 15.
injures du vainqueur. Les Romains jetèrent un pont sur l'Eder et brûlèrent toutes les habitations du principal établissement des Mattiaques[1]. Toute la contrée fut le théâtre de pareilles scènes de carnage et de feu. Cæcina, pendant ce temps, contenait les Chérusques, tandis que les Marses, qui brûlaient de venger les atrocités commises contre eux par les Romains, étaient repoussés avec perte.

Germanicus ramenait son armée sur les bords du Rhin, lorsque Ségeste, que la faction qui lui était opposée avait forcé de fuir, lui envoya une ambassade, afin d'implorer son secours. Parmi ceux qui la composaient, se trouvait Sigismond, fils de ce prince, qui avait été prêtre de l'autel des Ubiens, et qui, lors du soulèvement d'Hermann, avait quitté son poste pour s'unir aux révoltés; il craignait le ressentiment du proconsul et n'osait presque pas l'aborder. Mais Germanicus, qui désirait en cette occasion faire preuve de clémence et faire voir qu'il savait pardonner à ceux qui l'imploraient, aussi bien que punir ceux qui dédaignaient l'alliance du peuple romain, lui fit dire de venir sans crainte. Il lui fit donner une forte escorte pour le conduire sur le Rhin, lui et les siens. Ensuite, il reçut Ségeste, qui se remit à lui avec tous ceux qui tenaient son parti. Thusnelda était de ce nombre. Cette princesse, enceinte d'Hermann, et pleurant son époux, accoucha pendant sa capti-

[1] Mattium. Tacite, *Ann.*, l. 1, c. 54-56.

Ans de Rome. Ans de J. C. vité d'un fils, qui plus tard fut envoyé à Ravenne, et 768. 15 dont le sort est resté inconnu. Ségeste pria pour ses enfants et reçut pour asile dans la Basse-Germanie la ville de Vetera, où il fut traité avec tous les égards dus à ses anciens services et à ses malheurs.

Cependant Hermann était toujours encore sous les armes, aidé de son cousin Inguiomar, prince sage et expérimenté, dont les Romains avaient plus d'une fois aussi eu l'occasion de reconnaître la valeur. Il remuait ciel et terre pour leur susciter des ennemis. Germanicus résolut de prévenir son agression, et mit en mouvement toute son armée. Une nouvelle campagne s'ouvrit donc sur les rives de l'Ems, qui fut donné pour rendez-vous à toutes les troupes. Cæcina, à la tête de ses quatre légions, entra sur le territoire des Bructères, qui brûlèrent et détruisirent tout pour ôter tout moyen de subsistance aux Romains. Depuis la Lippe jusqu'à l'Ems, tout le pays, théâtre depuis six ans de la guerre, n'était plus qu'un désert. Cæcina atteignit cependant le fleuve assigné comme rendez-vous, et où arrivèrent aussi par la Frise le général Pédon, qui commandait la cavalerie, et Germanicus lui-même qui, avec ses quatre légions, avait suivi le Rhin et les rives du Zuydersée. Les Chauques, dans l'impuissance de se défendre, s'allièrent aux Romains et leur offrirent leur secours. Germanicus fit attaquer les Bructères par Stertinius, qui fut assez heureux pour les atteindre et les défaire, et qui leur enleva l'aigle de la dix-neuvième légion dont ils s'étaient précédemment emparés. Comme l'armée n'était qu'à quelques jour-

nées de marche du champ de bataille qu'avait arrosé Ans de Rome. Ans de J. C.
le sang de Varus, Germanicus résolut de le visiter 768. 15.
et de rendre les derniers honneurs au général et à tous ceux qui étaient tombés avec lui. Cæcina forma l'avant-garde, chargé de mettre les chemins en état et de jeter des ponts partout où l'armée devait passer.

Lorsque les Romains parurent sur ce lieu de carnage, tout le sol était encore jonché d'ossements; Germanicus fit creuser une tombe immense où furent déposés tous ces restes mortels, et, après avoir offert aux dieux un sacrifice expiatoire, plaça sur le monticule la première touffe de gazon.

Hermann épiait ses mouvements.

Caché dans les mêmes défilés où il avait battu Varus, il y attendit les Romains, et pour mieux les attirer, fit fuir devant eux un petit corps d'armée qu'ils poursuivirent. Mais alors ses forces se développèrent, et il s'ensuivit un combat dont les résultats, du côté des Germains, furent assez considérables pour provoquer la retraite de l'ennemi.

Tout le pays, en effet, dans l'état de dévastation où il était, ne pouvait permettre aux légions d'y hiverner; et trop de dangers les eussent entourées au milieu de toutes ces populations, animées par la haine et par l'esprit de vengeance. Il fallut donc songer à revenir sur le Rhin. Germanicus donna l'ordre à Cæcina de traverser avec sa division le pays des Bructères, et avec le reste de l'armée, qu'il rallia sur les bords de l'Ems, il regagna lui-même ses vaisseaux, qui le ramenèrent dans les Gaules.

Ans de Rome. Ans de J. C.
768. 15.

Cæcina, dans sa marche, eut à supporter les plus grandes fatigues. Les chaussées élevées que L. Domitius, pendant les guerres de Tibère, avait construites à travers les marais, pour faciliter les transports des armées, s'étaient partout écroulées[1]. Il était presque impossible au soldat pesamment armé d'avancer; il fallut, pour que les bagages pussent suivre, que ces chemins fussent d'abord partout réparés. Hermann profita de ces embarras des Romains pour les harceler; les légions eussent pu avoir le sort de celles de Varus, si les Germains, avides de pillage, n'eussent pas, pour s'y livrer, laissé échapper l'occasion de les écraser dans les marais mêmes. Ils donnèrent à Cæcina le temps de se retirer sur un sol plus solide où il forma son camp. Les Chérusques, contre l'avis d'Hermann, vinrent les y attaquer et furent repoussés avec perte. Cæcina poursuivit alors sa retraite, et il arriva sur le Rhin sans avoir eu à combattre de nouveau.

Germanicus, pendant ce temps, avait lui-même, après des chances diverses, remis le pied dans les Gaules. Il s'était embarqué sur l'Ems avec deux légions, et il avait remis le commandement de la seconde et de la quatorzième à P. Vitellius, avec l'ordre de suivre les côtes de l'Océan. C'était pendant l'automne, saison où les marées sont souvent si redoutables dans ces parages, et où, en effet, alors les flots soulevés par un vent furieux inondèrent au loin tout le pays. La fortune voulut que, pour

[1] Tac., *Annal.*, l. I, c. 63.

échapper au fléau, Vitellius put avec son corps d'ar- Ans de Rome Ans de J. C.
mée atteindre une hauteur, où il attendit la fin du 768. 15.
débordement. Il gagna ensuite l'embouchure du Wecht, où la flotte de Germanicus l'attendait. L'illustre Ségimer, père d'Hermann, qui, avec son fils Sesitach, s'était, pendant cette retraite, rendu aux Romains, fut conduit dans la colonie des Ubiens, qu'on lui assigna pour résidence[1].

Cette campagne avait été si onéreuse, et elle avait 769. 16.
cependant eu des résultats si peu satisfaisants que, pour porter les légions dans le cœur de la Germanie, où l'ennemi se tenait en force, sans avoir besoin de se perdre chaque fois au milieu des forêts et des marécages, par des chemins devenus chaque année inabordables, et après chaque retraite endommagés de nouveau par les habitants, Germanicus résolut de faire construire sur toutes les rivières navigables des bateaux de transport, qui devaient suivre le cours de ces eaux et se rallier sur l'Océan, pour porter ensuite sans fatigues ses troupes en présence de l'ennemi. Le Rhin, la Meuse, l'Escaut, se couvrirent bientôt de ces embarcations, par les soins de Silius, d'Antée et de Cæcina. L'île des Bataves devait être le lieu de rendez-vous de la flotte, comme elle l'avait été pour celle équipée par Drusus. Silius fut pendant ce temps envoyé contre les Cattes, tandis que Germanicus avec six légions passa le Rhin, pour aller secourir le château d'Alison, que l'ennemi tenait de nouveau assiégé. Les pluies continuelles, qui

[1] Voy. Strabon, l. VII.

Ans de Rome. 769. Ans de J. C. 16.

délayèrent le terrain, ne permirent pas toutefois à Silius de beaucoup entreprendre, et Germanicus ne put lui-même joindre l'ennemi, qui à son approche se retira, après avoir rasé de nouveau le tombeau qui avait été élevé sur les dépouilles de ceux qui avaient péri avec Varus, et renversé l'autel qui avait été construit en l'honneur de Drusus. L'autel fut relevé, et tout le pays, depuis le château d'Alison jusqu'au Rhin, fut renfermé par une ligne retranchée[1], flanquée de plusieurs forts.

Les bâtiments s'étaient pendant ce temps équipés, et toute la flotte, au retour de l'expédition, appareilla, là même où neuf ans auparavant avait appareillé celle de Drusus. Toute l'armée romaine s'y embarqua, et elle traversa, comme alors, le canal que Drusus avait fait creuser, pour aller par la haute mer joindre l'embouchure de l'Ems.

Germanicus choisit pour débarquer la rive gauche du fleuve, où il crut sans doute être en plus grande sûreté; il y fit jeter des ponts, dont la construction le retint plusieurs jours en ce lieu. La saison était déjà avancée. Il traversa le pays des Chauques qui se joignirent aux Romains, et il s'avança jusqu'au Weser, au delà duquel s'élevait le camp des Chérusques. Ayant appris dans sa route que les Angrivares, peuplade qui habitait entre ce fleuve et l'Ems, s'étaient soulevés contre lui, il envoya contre eux quelque cavalerie et quelques mille hommes d'infanterie, sous les ordres de Stertinius, qui bien-

[1] Tacite, *Ann.*, l. II, c. 5, 6. *Cuncta inter Castellum Alisonem ac Rhenum, novis limitibus aggeribusque permunita.*

tôt les fit rentrer dans le devoir, et qui put même rejoindre le gros de l'armée avant qu'elle ne fût en présence des Chérusques. Ces derniers se tenaient toujours sur la rive opposée du fleuve, d'où ils observaient tous les mouvements de l'armée romaine, occupée de la construction de ses ponts. Plusieurs escarmouches eurent lieu. Les Bataves, à la solde de l'Empire, qui, dans une de ces circonstances, jaloux de montrer leur habileté à traverser le courant de l'eau, s'étaient trop aventurés, furent défaits; ils perdirent leur chef Cariowald. Mais enfin toute l'armée passa le fleuve et se retrancha sur la rive droite, où elle forma son camp.

Ans de Rome. 769. Ans de J. C. 16.

La bataille qui se donna sur ces bords, et d'où allait dépendre le sort de la campagne, fut une des plus chaudes que les Romains livrèrent pendant leurs longues guerres de Germanie. L'armée ennemie était postée dans une plaine baignée par le Weser et entourée de collines légèrement boisées. Les peuples alliés des Chérusques occupaient le terrain plat, tandis qu'eux-mêmes, cachés dans le défilé des hauteurs, étaient hors de la vue des Romains et devaient les cerner lorsqu'ils seraient aux prises dans la plaine. Germanicus, de son côté, avait disposé son armée de manière que les Gaulois et les troupes germaines auxiliaires formaient l'avant-garde, suivis des tirailleurs à pied, derrière lesquels se tenaient quatre légions et la cavalerie, commandée par Germanicus en personne. Venaient ensuite quatre autres légions soutenues par la cavalerie légère et les tirailleurs à cheval, que suivaient encore quelques autres

Ans de Rome. Ans de J. C. peuplades alliées [1]. Le trop de précipitation des
769. 16. Chérusques à débusquer hors des bois qui les recélaient fit leur malheur dans cette journée. Car déjà l'on combattait dans la plaine, et leur dessein de surprise eût pu réussir, si, trop avides de donner, ils n'eussent pas été prévenus par les Romains, dont le général, détachant quelques escadrons pour les contenir, fit en même temps avancer sur leur derrière une colonne sous les ordres de Stertinius, afin de leur couper la retraite. Cette marche, qui réussit entièrement, ôta aux Germains tout l'avantage qu'ils s'étaient promis dans cette journée. Leur valeur fut inutile devant cette tactique hardie qui, les plaçant entre deux corps d'armée, également redoutables, leur ôta même tout moyen de retraite et de fuite. Ceux qui avaient dû former la réserve, furent défaits les premiers, et leur défaite amena celle du reste de l'armée. Hermann, quoique blessé, fit de vains efforts pour rallier ses troupes découragées. Entraîné lui-même dans la bagarre, il ne dut son salut qu'à l'excellence de son cheval, et au sang qui recouvrait sa figure et qui le rendait méconnaissable. Le carnage ne cessa qu'avec la nuit. La plaine, les collines étaient jonchées de cadavres et d'armes brisées. Le Weser, que beaucoup cherchèrent à passer à la nage, entraînait les corps des mourants que la flèche du Romain avait atteints dans les flots, ou que les vagues trop puissantes engloutissaient. Parmi le butin qui se fit se trouva une

[1] Voy. Tacite, *Ann.*, l. II, c. 16.

quantité de chaînes et de cordes, que les Germains avaient préparées pour les Romains, et que ces derniers employèrent pour mettre aux fers le peu d'entre ces malheureux qu'ils épargnèrent. L'armée donna sur le champ de bataille même le titre d'empereur à Tibère, et éleva sur une colline un trophée de toutes les armes conquises dans cette journée; elle y consacra un monument où furent inscrits les noms de tous les peuples qu'elle venait de vaincre et de subjuguer. Ans de Rome. 769. Ans de J. C. 16.

Ce monument excita, plus que leur défaite, la fureur des Germains. Inguiomar, qui avait réussi à se sauver, rallia tout ce qu'il put trouver de nouveaux défenseurs; en l'absence d'Hermann, que ses blessures forçaient à l'inaction, il revint quelques temps après pour venger cette injure. Mais son courage échoua de nouveau en cette occasion contre la tactique romaine [1]. Les Germains firent des prodiges de valeur, mais furent vaincus. Un nouveau monument attesta aussi sur cet autre champ de bataille cette nouvelle victoire, et par une inscription qui fut gravée sur l'autel élevé à Mars, à Jupiter et à Auguste, il fut dit à la postérité que tous les peuples qui habitaient entre l'Elbe et le Rhin avaient été de nouveau subjugués [2].

Mais, malgré toutes ces victoires, il fallut, pour hiverner, quitter ces contrées inhospitalières. L'ordre de la retraite fut donc donné; l'armée se rabattit

[1] Tacite, *Ann.*, l. II, c. 21.
[2] Idem, c. 22.

Ans de Rome. Ans de J. C. sur l'Ems, où elle rentra dans les embarcations qui
769. 16. recouvraient le fleuve. Une affreuse tempête assaillit son retour dans les Gaules. A peine la flotte eut gagné la haute mer, que l'ouragan la dispersa. La moitié des vaisseaux, construits d'une manière trop plate pour soutenir le ballottement des flots, chavira. La plupart des soldats qui les montaient furent noyés, ou s'ils purent joindre à la nage les bancs de sable, les îles ou les récifs déserts, furent bientôt décimés par la faim. La galère que montait Germanicus, après avoir longtemps été le jouet des vagues, parvint enfin à atteindre le rivage habité par les Chauques.

Lorsque le calme eut enfin succédé à cette tempête, les autres embarcations échappées au danger vinrent se rallier sur le même bord. Le premier soin de Germanicus fut de faire vite réparer quelques bâtiments, pour aller explorer toutes les îles, tous les récifs de la côte, afin de recueillir ceux que la mort avait épargnés. Beaucoup de soldats furent ainsi sauvés. D'autres, qui avaient été obligés de mettre pied sur le territoire germain et qui étaient tombés au pouvoir des Angrivares, furent délivrés moyennant une rançon. Quelques-uns avaient été jetés jusque sur les côtes de l'île qu'habitaient les Bretons, d'où ils furent plus tard rendus à leur pays.

Dans la crainte que la nouvelle de cette catastrophe ne soulevât les peuples du Rhin, Silius, malgré la saison avancée, fut envoyé par terre avec trente mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux,

afin de contenir les Cattes qui remuaient. L'aigle Ans de Rome. Ans de J.C.
d'une légion, qui avait été prise lors du massacre de 769 16.
Varus, fut reconquise dans cette circonstance.

Cette marche hardie, alors que chacun croyait déjà le colosse abattu, raffermit la barrière du Rhin, qui s'était vue un moment menacée.

Rome fêta les exploits de ses armées en élevant 770. 17.
un arc triomphal devant le temple de Saturne, et en préparant au général un triomphe des plus splendides. Elle avait payé cher cependant le spectacle dont elle rassasiait les yeux de sa populace; et les avantages qu'elle retirait de ses victoires ne compensaient pas les pertes qu'elle avait eues à supporter. Elle avait dévasté la Germanie; elle avait, il est vrai, écrasé ses peuples; mais toutes ces nations auxquelles elle avait fait sentir le poids de ses armes, dont elle montrait avec ostentation les princes derrière le char du proconsul[1], et dont elle inscrivait avec fierté les noms sur les insignes qui le suivaient, étaient, dans leurs forêts, libres cependant encore des chaînes qu'elle avait prétendu leur imposer, et que la défaite de Varus avait pour jamais rompues. Depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, nulle colonie romaine n'avait pu être fondée.

Tibère sentit combien cet état de guerre continuelle était onéreux pour l'Empire. N'ayant pu dompter la Germanie par la force, il essaya de la dompter par elle-même. Marbod avait jusqu'alors suivi la lutte du regard, sans y prendre une part active. Tibère

[1] Voy. Strabon, l. c.

Ans de Rome. Ans de J. C. connaissait toute la jalousie qu'il portait à Hermann.
770. 17. Il ne douta pas que si Rome laissait ces peuples en repos, ils ne fussent bientôt partagés d'intérêts entre ces deux hommes également ambitieux. Leurs dissensions devaient être plus favorables à la cause romaine que la continuation d'une guerre qui avait déjà tant coûté. Hermann était l'homme de la liberté. C'était au nom de cette liberté, si chère au Germain, qu'il avait réuni sous ses drapeaux toutes les peuplades de l'Elbe et du Weser. Marbod, au contraire, non moins courageux que despote, la redoutait pour ceux qu'il avait soumis à son pouvoir. Le nom du premier se répétait avec enthousiasme et amour dans chaque chaumière, tandis que celui du second ne se prononçait qu'avec crainte. Ce que Tibère avait prévu arriva. Bientôt les Semnones et les Lombards, qui faisaient partie de la coalition marcomane, la quittèrent pour prendre le parti d'Hermann. Inguiomar, d'un autre côté, rougit de se trouver plus longtemps sous les ordres de son neveu et s'en sépara. La gloire était tout pour ces peuples, et la plus grande qu'ils connussent était surtout la force et le courage. De district en district le feu se communiqua, jusqu'à ce qu'enfin les deux partis se trouvassent en présence, et que Marbod, après une bataille dont le gain fut douteux, réclamât lui-même le secours des Romains.

Tibère le lui refusa d'abord, en lui reprochant sa neutralité lors des guerres romaines en Germanie; mais se rendant ensuite à ses désirs, il envoya en Illyrie son fils Drusus, qui se fit le médiateur des deux princes et qui parvint à les réconcilier.

Les émissaires de Rome à la cour de Marbod n'y furent pas longtemps sans attirer en secret à eux tous ceux qui étaient mécontents du prince, et sans jouer un rôle dans toutes les intrigues qui s'y tramaient. Catualda, seigneur puissant parmi les Goths, qui précédemment avait été banni, sut profiter de ce concours de circonstances pour s'assurer de l'amitié des Romains. Certain de leur aveu, il leva des troupes, avec lesquelles, s'avançant à l'improviste jusqu'à la capitale des États de Marbod, où il avait su se faire un parti, il s'en empara sans coup férir, et se saisit de tous les trésors que le chef des Marcomans avait formés des dépouilles de tous les peuples qu'il avait soumis. Marbod, obligé de fuir, alla en Norique, et implora de là le secours de Tibère, sans se douter que l'empereur avait lui-même tramé le complot qui le découronnait. Tibère lui offrit une retraite en Italie, retraite que ce malheureux prince, abandonné de tous les siens, et après avoir renoncé à l'espoir de se voir secouru, se vit, après quelque hésitation, dans la triste nécessité d'accepter. Pendant dix-huit ans il vécut à Ravenne.

Tandis que Rome le recevait sur ses terres, ses mêmes intrigues continuaient aux lieux d'où elle l'avait exilé. Vibillius chassa à son tour Catualda, avec l'aide des Hermondures. Catualda vint comme le chef des Marcomans chercher un refuge auprès des Romains, qui lui assignèrent pour séjour le Forum Julium, dans la Gaule Narbonnaise. Du reste, ils ne prirent parti ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux rivaux, et tout ce que l'empereur crut devoir faire

Ans de Rome. Ans de J. C.

pour ceux que cette double révolution avait à la
772. 19. suite de leurs princes conduits sur les terres de l'Empire, fut d'en former sur la rive droite du Danube une colonie, à la tête de laquelle il mit un certain Ivan ou Vannius, Quade de naissance, auquel il accorda le titre de roi.

Le meurtre d'Hermann, qui suivit de près ces événements et qui fut provoqué par la haine des princes ses rivaux, servit d'un autre côté les intérêts de Rome. Cette mort réveilla parmi les Germains la haine des différents partis, et relâcha les nœuds de cette coalition compacte contre laquelle les Romains avaient en vain dirigé tous leurs efforts. Elle eut pour résultat de provoquer chez les Chérusques des guerres
781. 28. civiles non moins désastreuses que celles que la chute de Marbod avait provoquées parmi les Marcomans. Les Frisons tentèrent aussi de secouer le joug des Romains. Du reste, à l'exception de la guerre passagère que cette défection provoqua, la paix ne fut plus troublée pendant toutes les dernières années
790. 37. du règne de Tibère; lorsque ce prince mourut à Caprée, l'Empire était tranquille sur le Rhin et sur le Danube.

Caligula, son successeur, ne possédait pas le génie nécessaire aux conquêtes.

794. 41. Lorsqu'il mourut assassiné, après une vie oiseuse et futile, Galba était à la tête des légions de la Haute-Germanie; Gabinius commandait celles de la Germanie inférieure. Ces deux provinces, depuis la retraite de Germanicus, avaient, en effet, toujours formé deux gouvernements séparés.

Galba, malgré les exhortations de son armée, qui l'engageait à se saisir de l'autorité impériale, respecta le choix que le sénat fit de Claude, frère de Germanicus. Pour prévenir toute conspiration, il marcha la même année contre les Cattes. Les Marses, qui remuaient, furent, de leur côté, châtiés par Gabinius, qui recouvrit une aigle qui était restée en leur pouvoir depuis la défaite de Varus. Claude, sur ces deux champs de bataille, fut proclamé empereur par les soldats.

Ans de Rome. 794. — Ans de J. C. 41.

Il ne restait à cette époque chez les Chérusques qu'un seul rejeton de toute la famille d'Hermann, tant leurs querelles domestiques l'avaient décimée. C'était le fils de Flavius, qui, né en Italie, avait en naissant reçu le nom d'Italus. Ainsi, les Chérusques, qui pendant tant d'années avaient avec tant d'acharnement combattu les Romains, et qui n'avaient recouvré leur liberté qu'au prix de tant de sacrifices et de sang, n'en avaient su jouir, comme l'avait prévu Tibère, que pour se combattre eux-mêmes et s'entre-déchirer. Leur position politique, au commencement du règne de Claude, était si précaire qu'ils se virent forcés d'envoyer à Rome une députation, pour réclamer de l'empereur ce jeune prince, dernier héritier de leur famille royale. Rome, qui n'avait pu réduire ces peuples par la force, leur donna alors un souverain qui, né dans ses murs, n'avait rien de germanique ni dans ses mœurs ni dans sa manière de penser. Aussi, à peine fut-il sur le trône, où on l'avait appelé, qu'une nouvelle faction l'en chassa. Il se réfugia chez les Lombards, et ce ne fut qu'après une guerre

Ans de Rome. Ans de J. C. sanglante qu'il parvint à reconquérir ses droits.

794. 41. Le Rhin continuait de former la frontière de l'Empire, depuis son embouchure jusqu'au Mein, rivière sur laquelle les Romains commençaient aussi déjà à s'asseoir, ainsi que sur le Neckar et sur ses confluents. On sentait si bien alors à Rome le besoin de consolider cette frontière du nord que, lorsque Corbulon, qui avait succédé à Galba, porta ses légions
800. 47. contre les Chauques, qui s'étaient avancés jusque dans la Basse-Germanie, et détruisit leur flotte qu'il poursuivit sur l'Océan, la cour, dans la crainte que ce succès ne réveillât l'esprit de conquête de ses généraux, lui ordonna de rentrer avec ses troupes et de reprendre la limite qu'elle s'était prescrite.

Cette paix, du reste, influait sur la prospérité des villes baignées par le fleuve. La métropole des Ubiens, fondée par Agrippa, et l'une des mieux situées sur le Rhin, reçut dans son sein une colonie de vétérans
803. 50. qu'Agrippine, en mémoire de son grand-père, et pour consacrer un monument à Germanicus, son père, et à Drusus, y appela d'Italie. Cette colonie reçut toutes les libertés, tous les priviléges des villes italiennes.

Cependant les Cattes remuèrent encore. Ils furent toutefois bientôt réduits par Lucius Pomponius, qui avait pris le commandement de la Germanie supérieure, et contraints d'envoyer à Rome des otages afin d'obtenir la paix que leur esprit remuant venait de troubler momentanément. Les légions du Nord, pendant ce temps, effectuaient les plus grands travaux, et élevaient tout le long du Rhin une digue

immense pour contenir le cours du fleuve du côté Ans de Rome. Ans de J C
des Gaules. 803. 50.

Au delà de cette frontière, et au naut du canal que 807. 54.
Drusus avait fait creuser pour mener les eaux du Rhin dans l'Issel, s'étendait un immense territoire où avaient successivement habité les Chamaves, les Tubantes et les Usipètes, et qui, devenu désert par suite des ravages que la guerre y avait causés, ne s'était que faiblement repeuplé des habitants des nations voisines. Rome tenait à ce que de telles solitudes se trouvassent à ses frontières. Elle refusa donc aux Frisons la permission de s'y établir, malgré l'ambassade que ces peuples envoyèrent jusqu'à la
cour de Néron. Les Amsibares, peuples de la rive 808. 55.
droite de l'Ems, que les Chauques avaient chassés de leurs terres et qui erraient cherchant de nouvelles demeures, ne purent de même y trouver un abri. Ils s'adressèrent aux Tenchtères, aux Bructères et aux autres nations voisines, pour en être secourus. Cette coalition eût pu devenir dangereuse, si Avitus ne l'eut prévenue, et si, sur son avis, Curtilius Mancia, qui commandait dans le Haut-Rhin, n'eut, de son côté, fait une excursion dans le pays des Tenchtères, afin de jeter la terreur parmi ces nations. Repoussée dès lors de tous côtés, cette malheureuse tribu des Amsibares ne put ni avancer ni reculer; elle se vit obligée d'errer les armes à la main, jusqu'à ce qu'enfin tous ceux que la mort avait épargnés, devinssent esclaves des peuples voisins.

Ce fut quelques années après qu'éclata la révolte de Vindex, Gaulois distingué, qui, outré de la basse

Ans de Rome. Ans de J. C. tyrannie de Néron, résolut d'en délivrer sa patrie.
821. 68. Il avait pour lui les peuples de la Gaule Narbonnaise et de la province Viennoise, ainsi que bon nombre d'affidés parmi les Aeduens et parmi les Séquaniens. Galba, qui commandait en Espagne, favorisait ses projets. D'autres peuples gaulois au contraire, et principalement les Belges, les Lingones et ceux de Trèves, lui étaient opposés. Tout dépendait donc de la conduite que les légions rhénanes allaient tenir. Les généraux qui les commandaient venaient d'être changés. Virginius Rufus était à la tête du gouvernement de la Haute-Germanie; Fonteius Capito à la tête de celui de la Germanie inférieure. Le premier, fidèle à son devoir, et indigné de ce que des Gaulois prétendissent dicter des lois à Rome, marcha contre les rebelles et assiégea la métropole des Séquaniens, que Vindex tenait encore en son pouvoir. Après plusieurs pourparlers inutiles, et entraîné par les soldats, qui, malgré les chefs des deux armées, en vinrent aux mains, il lui livra une bataille sanglante, qui coûta la vie à vingt mille Gaulois. Vindex, pour ne pas survivre à la défaite des siens, se tua de sa propre main.

Sa mort n'anéantit point toutefois la sédition.

Galba, qui avait pris en Espagne le titre de *légat du sénat et du peuple romain*, marcha sur les Gaules après s'être déclaré contre Néron. Les légions de la Germanie supérieure, après avoir renversé le parti de Vindex, se détachèrent de même de l'empereur et offrirent l'Empire à leur général. Mais Virginius refusa; et même peu après, ayant appris la mort de Néron, et ayant su que les prétoriens s'étaient à

Rome déclarés pour Galba, il fit prendre aux légions Ans de Rome. Ans de J.C.
qu'il commandait le parti du nouvel empereur, et 821. 68.
les porta à lui prêter le serment de fidélité.

Galba mena avec lui Rufus en Italie. Pour avoir moins à craindre de l'esprit remuant des légions rhénanes, il le remplaça dans son commandement par le vieux général Flaccus Hordeonius, homme presque infirme et peu estimé du soldat. Le mécontentement qui fermentait parmi ces troupes fut augmenté par la retenue que l'empereur fit des gratifications que chaque César, à son avénement, avait coutume de faire distribuer aux soldats. Les villes des Gaules et du Rhin, que, dans ce même temps, plusieurs décrets lésèrent dans leurs intérêts, favorisèrent de leur côté cette effervescence de mutinerie. La révolte couvait sous main, quand enfin, vers la fin de décembre, parut à Cologne Vitellius, qui prit le commandement des quartiers d'hiver de la Basse-Germanie.

Ce général, par sa conduite adroite, sut s'attirer 822. 69.
l'amour des légions placées sous ses ordres. Il leur fit même prêter le serment de fidélité au nouvel empereur. Mais, vers la même époque, la quatrième et la dix-huitième légion, qui se trouvaient à Mayence et dans ses environs, jetèrent le masque et se révoltèrent ouvertement; elles brisèrent les statues de Galba, et ne voulurent prêter serment qu'au sénat et au peuple romain.

Un porte-étendard, profitant du tumulte, vola à Cologne, résidence de Vitellius, lui porta les aigles de ces légions, et lui rendit compte de ce qui

Ans de Rome. Ans de J. C.
822. 69.

se passait. Le serment que ces troupes venaient de prêter ne pouvait qu'être précaire, et l'Empire devait désormais être déféré par elles à celui qui saurait profiter de leur exaltation. Vitellius le comprit; il fit aussitôt savoir ses intentions aux chefs des autres légions qu'il commandait. Fabius Valens, qui, avec sa cavalerie, résidait à Bonn, ne voulut pas être le dernier à donner l'exemple; dès le lendemain, il se rendit à Cologne où, à la tête de ses troupes, il proclama Vitellius empereur. Trèves, Langres ne tardèrent pas à donner leur adhésion à ce qui venait de se passer dans cette ville. Ils offrirent au nouveau César de l'argent, des hommes et des chevaux, pour se mettre en possession de l'Empire. D'autres villes des Gaules suivirent leur exemple. Valerius en Belgique, Junius Blæsus dans la province Lyonnaise, l'armée qui occupait la Bretagne, se soumirent au nouvel ordre des choses. Quatre des capitaines de la dix-huitième légion, qui avaient voulu s'opposer au soulèvement de Mayence, furent mis à mort sous les murs de cette cité[1].

Vitellius rassembla trois armées considérables. Valens, dans la Basse-Germanie, eut le commande-

[1] Voici l'épitaphe de l'un d'eux dont la pierre tumulaire a été retrouvée.

. . . .
CONI
CALPVR IO REPENTINO
ACTIA . . . . ICISSIM.
F. C.

Conjugi Calpurnio Repentino Actia infelicissima fieri curavit.

Les trois autres qui trouvèrent la mort avec lui furent Nonius, Romilius et Donatius.

ment de quarante mille hommes, pour aller par les Alpes cotiennes tomber sur l'Italie. Cæcina, qui, dans la Germanie supérieure, était à la tête de trente mille hommes, composés de l'élite de la vingt et unième légion et de troupes auxiliaires, germaines et autres, eut ordre d'y pénétrer par les Alpes penniques. Vitellius lui-même se mit à la tête du principal corps d'armée dans les Gaules. Ans de Rome. 822. Ans de J. C. 69.

Cependant déjà Galba n'était plus.

A peine il avait eu connaissance de ce qui se passait sur le Rhin que, pour donner plus de soutien à son trône chancelant, il avait adopté pour fils Pison Licinius. Salvius Othon, qui, en Espagne, avait le plus contribué à son élévation au trône, jaloux de cette adoption, avait fomenté une révolte qui avait à la fois coûté la vie à l'empereur et à Pison. Othon marcha au devant des légions germaniques, qu'il rencontra entre Crémone et Vérone [1]. Battu dans cette journée fatale par les généraux de Vitellius, il se tua lui-même d'un coup de poignard [2].

Vitellius, à la nouvelle de cette défaite qui lui parvint à Lyon, partagea son armée; et, renvoyant en arrière les cohortes bataves et les Gaulois auxiliaires, continua sa route vers l'Italie avec le reste de ses troupes et sa garde germaine. Il visita le champ de bataille où Othon avait été défait, et envoya de Crémone à Cologne le poignard dont cet empereur s'était tué, pour y être déposé, avec l'épée de César, dans le temple de Mars.

[1] A Bédriac.

[2] Suét., *in Oth.*, c. II.

Ans de Rome. 822. Ans de J. C. 69.

La révolution qui venait de le mettre sur le trône n'était pas encore toutefois apaisée, que les légions qui composaient l'armée d'Orient et qui jusque-là avaient, sous les ordres de Vespasien, prêté, sans trop de difficulté, tous les serments qu'on en avait exigés, se révoltèrent à leur tour et proclamèrent empereur leur propre général. Toute la Judée, l'Égypte, la Syrie, toute l'Illyrie se déclarèrent en même temps pour ce grand homme. Antonius Primus, qui commandait cette dernière province, et qui se trouvait, par conséquent, le plus près de l'Italie, se mit aussi le premier en mouvement pour marcher sur Rome. Il prit à sa solde un grand nombre de Suèves et de Sarmates que les événements politiques attachaient alors aux Romains, et pour empêcher les troupes de Vindélicie de traverser les monts, il fit en sorte que le Norique se soulevât en même temps, et que les cohortes qui y tenaient garnison leur en défendissent le passage.

La révolte de Civilis et de ses Bataves, qui éclata en même temps, favorisa les projets de Primus et retint sur le Rhin les légions qui y étaient stationnées.

Les Bataves, ancienne colonie des Cattes, qu'une révolution avait depuis plusieurs siècles chassés de leur patrie, et qui, après avoir descendu le Rhin, s'étaient arrêtés dans l'île immense que ce fleuve forme à son embouchure[1], avaient jusqu'alors été l'un des peuples dont l'alliance avec les Romains avait été la

[1] Dion., l. v, 24.

plus fidèle. Les Romains, pour toute charge, ne leur avaient imposé que l'obligation de fournir un certain nombre de cavaliers qui, vu leur valeur éprouvée et leur habileté à traverser les fleuves à la nage, leur avaient souvent rendu les plus éminents services. Parmi la noblesse de cette nation se distinguaient surtout, par leur courage comme par leurs brillantes qualités, Julius Paulus et Claude Civilis, issus l'un et l'autre du sang de leurs rois. L'un et l'autre, sous le règne de Néron, avaient été accusés de rebellion par Fonteius Capito, et le premier avait même payé de sa tête cette accusation. Civilis avait été envoyé à Rome; mais il avait été rendu à la liberté par Galba, et ce n'avait été qu'avec la plus grande peine qu'il avait plus tard échappé à Vitellius.

Ans de Rome. 822. Ans de J. C. 69.

Antonius Primus connaissait toute la fougue de son caractère, et il savait qu'aucune entreprise, quelque audacieuse qu'elle fût, n'étonnerait son courage. Il lui écrivit, en quittant l'Illyrie, pour lui faire part de son entreprise, et l'engagea à provoquer, de son côté, un soulèvement, afin d'occuper les légions rhénanes et de les empêcher de marcher sur l'Italie.

Civilis, qui depuis longtemps n'attendait pour se venger de Rome qu'une occasion, saisit avidement celle qui venait se présenter à lui sous de si favorables auspices. Il rassembla dans une forêt sacrée tout ce que sa nation offrait d'hommes courageux et distingués, et, au milieu d'un repas, lorsqu'il vit tous les convives animés, il leur fit part des événements de l'Orient. Il leur communiqua son propre enthousiasme, au nom de la liberté batave, et reçut leur

Ans de Rome. Ans de J. C.
822. 69.

serment de la reconquérir[1]. Les Canifates, peuple qui lui-même n'était qu'une division des Bataves, furent aussi bientôt gagnés à la coalition. Ils mirent à leur tête un certain Brinion, homme d'une noble extraction et d'une valeur éprouvée, dont le père s'était déjà rendu redoutable aux Romains sous le gouvernement de Caïus. Ce chef leva le premier l'étendard et entraîna dans son parti les Frisons, qui n'étaient séparés des Canifates que par un bras du Rhin. Il commença la campagne par le pillage du campement d'hiver de deux cohortes composées de Nerviens et de diverses nations germaines. Les Romains, qui n'étaient qu'en petit nombre, vu que Vitellius avait retiré les meilleures troupes pour le suivre, n'eurent pas la confiance de pouvoir résister; après avoir mis le feu à tous les châteaux protecteurs, ils se retirèrent, sous la conduite d'Aquilius, dans la partie la plus supérieure de l'île.

Civilis, qui jusque-là avait feint d'adhérer à la révolution d'Antonius Primus, jeta le masque; levant le bouclier, il vint les y attaquer. Les Bataves, les Canifates et les Frisons formaient trois corps d'armée séparés. Au moment d'en venir aux mains, la cohorte des Tongres passa du côté de Civilis et, par sa défection, contribua à la défaite des Romains. Le champ de bataille resta aux coalisés. Les Romains avaient dans le port de l'île vingt-quatre vaisseaux, dont presque tous les matelots et les rameurs étaient

[1] *Barbaro ritu et patriis execrationibus omnes adigit.* Tac., l. IV, c. 15.

Bataves. Ces derniers prirent parti pour leurs compatriotes; leur défection fit aussi tomber toute la flotte au pouvoir de Civilis. Ans de Rome. 822. Ans de J. C. 69.

Flaccus Hordeonius, qui avait été laissé au commandement de la Germanie, et qui, partisan secret de Vespasien, avait d'abord vu d'un œil tranquille le soulèvement, crut enfin devoir prendre des mesures d'énergie, lorsqu'il eut la certitude que cette guerre des Bataves ne regardait point la sécurité de Rome, mais n'était provoquée que pour en secouer le joug. Il envoya Mumius Lupercus à la rencontre de Civilis, et fit en même temps passer le Rhin à deux légions, auxquelles furent jointes quelques troupes auxiliaires d'Ubiens, une partie de la cavalerie trévirienne et une brigade de Bataves que commandait Claudius Labeo, ennemi personnel de Civilis, circonstance qui lui valut surtout la confiance du général. Mais ces troupes ne furent pas plutôt en présence de l'ennemi, que ces mêmes Bataves, qui, en qualité d'auxiliaires, flanquaient une des ailes romaines, passèrent du côté de leurs compatriotes et entraînèrent leur chef, qui en vain tenta de s'opposer à leur défection. Les Ubiens et ceux de Trèves lâchèrent pied de leur côté, et force fut à l'infanterie romaine de chercher un refuge dans Castra-Vetera.

Civilis, maître de Labeo, n'attenta pas toutefois à ses jours; il se contenta, pour lui ôter tout moyen de nuire, de l'envoyer dans le pays des Frisons.

A Mayence se trouvaient alors aussi huit cohortes bataves que le général Fabius Valens avait d'abord prises avec lui en Italie, mais qui, ayant eu quelques

Ans de Rome. Ans de J. C.
822. 69.

disputes avec les soldats de la quatorzième légion qu'ils accompagnaient, avaient été envoyées par lui sur le Rhin, sous prétexte que les garnisons de ce fleuve étaient trop faibles. Elles venaient de recevoir de Vitellius l'ordre de retourner en Italie, quand un émissaire de Civilis, envoyé en secret par ce chef, vint en son nom les engager à faire cause commune avec leurs concitoyens. Ces troupes, où déjà l'esprit de sédition fomentait, n'eurent pas de peine à se laisser entraîner. Au lieu donc de partir pour l'Italie, elles se mutinèrent à leur tour, et sans que le vieux gouverneur osât les arrêter, elles firent alors route vers la Germanie inférieure. Arrêtées dans leur marche devant Bonn par le légat Herennius Gallus, elles se frayèrent un passage l'épée à la main, et, après avoir contourné la ville de Cologne, vinrent enfin joindre l'armée des Bataves.

Civilis n'osa pas toutefois encore jeter le masque ouvertement; pour donner à sa révolte un air d'excuse et pouvoir s'attacher à un parti, en cas de revers, il fit prêter à ses troupes le serment de fidélité à Vespasien. Il envoya ensuite un parlementaire aux deux légions renfermées dans Vetera pour les engager à suivre cet exemple. Sur leur refus, il entreprit le siége de cette ville. Les Bructères, les Tenchtères et bon nombre d'autres nations germaines avaient, de leur côté, pris les armes pour la coalition.

Hordeonius, dans cette situation critique, crut devoir enfin prendre l'offensive. Il fit précéder sa marche par l'élite des légions sous les ordres de Dil-

lius Vocula, et suivit bientôt lui-même avec le reste de l'armée. Avant de partir, il reçut des lettres de Vespasien qui l'engageait à embrasser son parti. Pour se mettre en garde contre tout soupçon de la part des troupes, il leur en fit faire une lecture publique, et, après avoir mis aux fers le messager qui les lui avait apportées, il l'envoya à Rome auprès de Vitellius. L'armée, qui déjà murmurait contre son général, et qui attribuait à son peu d'énergie les progrès des armes de Civilis, fut un peu calmée par cette preuve de bonne foi. Mais lorsqu'elle arriva à Bonn, et qu'elle apprit la défaite que la garnison de cette ville avait eue à supporter de la part des Bataves, ses murmures recommencèrent et elle accusa hautement Hordeonius de s'être entendu avec l'ennemi, en favorisant à Mayence le départ des cohortes. Le mécontentement prit un caractère si séditieux que le vieux général se vit contraint de céder le commandement à Vocula. Herennius Gallus fut adjoint à ce dernier devant Novesium, où la treizième légion vint aussi joindre l'armée.

Ans de Rome. 822. Ans de J. C 69.

Ces deux généraux, au lieu de marcher à l'ennemi, se contentèrent d'élever leur camp près de Gelduba, petit endroit au bord du Rhin. L'esprit des troupes était, en effet, si partagé, et il y avait, surtout parmi les officiers, tant d'adhérents pour l'un et l'autre des deux partis qui se disputaient l'Empire, qu'ils avaient également à craindre de montrer leur zèle ou pour l'un ou pour l'autre.

La nouvelle qui parvint bientôt sur le Rhin de la défaite des troupes de Vitellius, sous les murs de

Ans de Rome. Ans de J. C.

822. 69. 21 déc. Crémone, par celles qui tenaient le parti de Vespasien et de la mort du premier, donna aux événements une toute autre face. Les légions, sans montrer d'enthousiasme, prêtèrent cependant le serment qu'on en exigeait au nouvel empereur; et il fut aussitôt envoyé un exprès à Civilis pour l'engager à déposer les armes, vu que l'armée du Rhin reconnaissait désormais le parti dont il s'était fait le soutien.

Le Batave sentit que le moment était venu où il fallait payer d'audace. Loin de déposer les armes, il envoya aussitôt les huit cohortes dont nous avons parlé et les troupes d'élite germaines, sous les ordres de Julius Maximus et de Claudius Victor, attaquer le camp de Gelduba. Ces troupes dans leur marche renversèrent une aile de cavalerie qui couvrait Asciburg, et elles se fussent rendues maîtresses du camp, si Vocula n'eût reçu à temps des secours qui lui permirent de les repousser. Ce général s'avança alors sur Vetera, que Civilis en personne tenait toujours assiégée; il livra au Batave un combat qui se ter-
823. 70. mina par la retraite de ce dernier. Vocula fit aussitôt réparer les fortifications de la place, et il se replia sur Gelduba et Neuss, pour rejoindre le quartier général.

Il est sûr que si les préfets et les légats romains n'eussent pas été si indolents à attaquer Civilis, au commencement de sa révolte, ce chef n'eût pas été capable de l'organiser sur un pied aussi étendu, ni de rassembler une armée aussi considérable. Chaque soldat le sentait, et il le disait hautement dans le camp, où tout manquait, vivres, argent, munitions.

On ne craignit point d'accuser les généraux de trahir le soldat et de sacrifier son sang à leur propre sûreté. Le bruit courut en même temps que Vitellius avait envoyé de l'argent pour être distribué aux troupes, et que les chefs l'avaient retenu. Quoique Hordeonius le leur distribuât maintenant au nom du nouvel empereur, leurs murmures n'en prirent pas moins un caractère menaçant qui finit par coûter la vie au vieux général. Le même sort eût atteint Vocula, s'il ne se fût échappé du camp à la faveur des ténèbres. Ans de Rome. 823. Ans de J. C. 70

Civilis sut mettre à profit cette nouvelle révolte; il reprit l'offensive.

Les Cattes, de leur côté, les Usipètes et les Mattiaques, non plus contenus par les armes romaines, passèrent le Rhin et vinrent bloquer la forteresse de Mayence. Se répandant dans tout le pays, ils pillèrent et saccagèrent tout. Le Rhin eût été perdu pour Rome, si Vocula, se remettant à la tête des première, quatrième et dix-huitième légions qu'il fit rentrer dans le devoir, et qui prêtèrent entre ses mains le serment de fidélité à Vespasien, n'eût arrêté la marche de l'ennemi, et si les Tréviriens n'eussent de leur côté, pour les contenir, élevé à la hâte une ligne fortifiée. Surpris par ces légions, alors qu'ils n'étaient occupés que du pillage, les Cattes et leurs alliés se virent contraints de repasser le Rhin avec perte.

Cependant Cologne était devenue le chef-lieu de la sédition.

On savait dans cette ville que Vespasien, qui venait



Ans de Rome. Ans de J. C. de recevoir l'Empire, était encore occupé en Judée
823. 70. à soumettre avec son fils Titus les peuples de ces contrées. La plupart des troupes qui composaient les légions du Rhin, des Gaules et de la Belgique, étaient de nouvelles recrues, tirées du pays même. Le peu de vieux soldats qui étaient restés en arrière lors du départ de Vitellius, et que l'honneur attachait à leurs aigles et à leurs serments, étaient impuissants à s'opposer à ces factieux. Les principaux d'entre les Bataves, les Lingones et les Tréviriens, Civilis, Classicus, Julius Tutor et Sabinus, qui tous déjà avaient servi dans les rangs des Romains, virent dans l'effervescence qui animait ces troupes le moyen de s'élever sur les ruines de Rome, et de briser le joug sous lequel, depuis plus d'un siècle, elle tenait leur patrie asservie. Ils firent répandre par leurs émissaires les bruits les plus propres à soulever les peuples, et formèrent le complot de faire assassiner, selon l'occasion, les généraux, pensant qu'alors il leur serait plus facile de faire pencher le soldat de leur côté.

Vocula fut instruit de ce qui se passait. Sans redouter le danger auquel il s'exposait, il se rendit lui-même à Cologne, afin de tenter par la persuasion de faire rentrer dans le devoir les conjurés. Claudius Labeo, qui avait eu le moyen de s'échapper du pays des Frisons, vint l'y trouver, et il se fit fort, avec une division, de remettre au pouvoir de Rome la plus grande partie de la Batavie. Mais il ne put tenir sa promesse; et à l'exception de quelques Béthasiens et de quelques Nerviens qu'il gagna à son parti, et

de quelques courses qu'il fit dans le pays des Canifates Ans de Rome. 823. Ans de J. C. 70.
et des Marsates, son expédition n'eut aucun résultat.

Les Gaulois étaient toutefois jusqu'alors restés en apparence fidèles aux Romains. Vocula, dans cet état de choses, marcha lui-même à la rencontre de Civilis, pensant que s'il parvenait à vaincre ce chef, les autres Gaulois, tels que Tutor et que Sabinus, n'oseraient à leur tour jeter ouvertement le masque. Mais cette marche même accéléra le soulèvement général. Il n'était plus qu'à une faible distance de Vetera, lorsqu'on vint lui apprendre que Classicus et Tutor, qui avaient pris les devants sous prétexte de reconnaître l'ennemi, avaient passé dans ses rangs, suivis de tous ceux qu'ils commandaient. Cette défection lui apprit qu'il ne pouvait compter sur les Gaulois, et comme son armée en était en majeure partie composée, il crut plus prudent de se rejeter sur Neuss. Les Gaulois révoltés l'y suivirent et posèrent leur camp à deux lieues de ce bourg. Ils avaient des intelligences dans l'armée, et Vocula eut le chagrin de voir déserter les uns après les autres tous ses Gaulois. Ses affranchis et ses domestiques l'empêchèrent seuls alors de se donner une mort qui l'eût sauvé de l'assassinat que Classicus, peu de jours après, fit commettre sur sa personne par Æmilius Longinius, un des soldats de la première légion. Les deux légats Herennius et Numisius Rufus, de la première et de la dix-septième légion, furent gardés à vue. Classicus se rendit ensuite au milieu de l'armée, précédé de toute la pompe qui accompagnait toujours un général romain; il fit prêter aux

Ans de Rome. Ans de J. C. légions le serment de fidélité à l'Empire des Gaules.

823. 70. Tutor, de son côté, se dirigea avec un corps d'armée sur Cologne. Il s'empara de cette ville, dont il força la garnison, ainsi que plus tard toutes les autres troupes qu'il rencontra dans sa marche, à prêter le même serment. A Mayence, il fit tuer plusieurs des principaux officiers qui refusèrent de le prêter. Classicus descendit le Rhin et se joignit à Civilis qui était toujours occupé du siége de Vetera. La famine était dans la ville, et les combats en avaient décimé la garnison. Dans cette extrémité, et se voyant dans l'impuissance d'être secourues, les deux légions qui la composaient, consentirent à capituler. On en exigea le même serment à l'Empire des Gaules; et il fut permis aux soldats de se retirer, après avoir déposé leurs armes. Toutefois ces malheureux avaient à peine fait cinq milles, qu'attaqués par les Germains, ils furent en partie massacrés et en partie faits prisonniers. Le camp fut mis au pillage et incendié. Mumius Lupercus, légat d'une légion, fut, avec d'autres captifs, envoyé comme esclave à l'alrune Velléda, au pays des Bructères, et lâchement assassiné pendant le trajet. La treizième légion qui était à Neuss et celle qui formait la garnison de Bonn furent dirigées sur Trèves, qui devait être la capitale du nouvel Empire. Tous les camps, où les légions, les cohortes et les autres troupes avaient leurs quartiers d'hiver tout le long du Rhin, furent incendiés et rasés, à l'exception de Mayence, que sa colossale bâtisse préserva seule alors, et de Vindonissa, que, sur le bruit qui se répandit que les légions d'Italie traversaient

les Alpes, l'ennemi respecta comme un rempart propre à les arrêter. Ans de Rome. 823. Ans de J. C. 70.

Mucianus, qui avait pris à Rome les rênes du gouvernement en l'absence de Vespasien, avait en effet, à la première nouvelle du soulèvement et du danger des provinces rhénanes, envoyé à leur secours Gallus Annius et Petilius Cerialis. Ne cessant ensuite de recevoir des Gaules les dépêches les plus fâcheuses, il s'était lui-même décidé à traverser les monts, accompagné de Domitien. L'ordre avait en même temps été donné à la quatorzième légion de quitter la Bretagne, et aux seizième et dix-huitième, qui étaient en Espagne, de marcher l'une et l'autre vers les Gaules.

L'ambition des principaux factieux, qui, comme il arrive presque toujours dans toutes les révolutions, n'avaient en vue que leur propre intérêt, et qui, au lieu de consolider leur pacte contre Rome, ne cherchaient qu'à se saisir des dépouilles du colosse, fit toutefois plus pour rétablir sa puissance que ne firent les armes romaines elles-mêmes. Civilis qui, en levant le bouclier, s'était vu trop faible pour résister seul aux Romains, et qui, pour les chasser, avait si adroitement su profiter de l'alliance des Gaulois, s'en sépara maintenant et tourna ses regards avides vers les provinces belges et rhénanes. Sabinus, de son côté, s'abandonnant à l'idée de soumettre la Gaule séquanienne, prenait à la tête des Lingones le titre d'empereur, et en qualité de descendant du grand César qui avait eu son père d'une noble dame gauloise, il ajoutait à tous ses autres titres ce même nom de

Ans de Rome 823. Ans de J. C. 70. César sur lequel il fondait tous ses droits. Civilis, pour parvenir à ses fins, chercha à se concilier la faveur des Ubiens, peuple le plus puissant et le plus nombreux de toutes les tribus germaines de la rive gauche du Rhin. Les autres nations, habitant la rive opposée du fleuve, eussent de leur côté vu avec plaisir que ces mêmes Ubiens se fussent unis à elles, et fissent de nouveau partie de cette coalition germanique dont Rome les avait séparés. Elles envoyèrent une députation à Cologne, pour demander le massacre de tout ce qui restait de Romains sur son territoire, et pour porter les habitants à raser les murs de la cité. Ceux-ci, gagnés par Civilis, s'en rapportèrent à son jugement et à celui de l'alrune Velléda, qui tous deux donnèrent une réponse évasive quant au dernier point, mais consentirent à ce que les péages du Rhin fussent abolis et que la liberté du commerce fût rétablie sur les deux rives. Civilis alla encore plus loin; et il contraignit les habitants de Sutinum, ancien reste de ces Suèves que Tibère avait transplantés sur la rive gauche du fleuve, à faire partie de la coalition. Claudius Labeo, qui, à la tête des Nerviens et des Béthasiens, auxquels s'étaient joints des habitants de Tongres, s'était de Mastric porté à sa rencontre, pour l'inquiéter dans cette entreprise, eut la douleur de voir sur le champ de bataille même la défection de ces derniers; exemple que suivirent bientôt après les Nerviens et les Béthasiens; ce qui contraignit de nouveau ce général à se sauver devant son ennemi jusque dans la Gaule belgique.

Sabinus ne fut pas aussi heureux. Battu par les

Séquaniens qu'il était venu attaquer, il se vit obligé de fuir devant eux; pour ne pas tomber au pouvoir des Romains, il fit semer le bruit de sa mort. Pendant neuf ans il se tint caché dans une retraite secrète, que son épouse et deux de ses affranchis seuls connaissaient, et d'où il ne fut enfin tiré que pour aller à Rome payer de sa tête sa malheureuse prétention à l'Empire[1].

Ans de Rome. 823. Ans de J. C. 70.

Les Lingones et les Tréviriens, en soutenant son parti et celui de Tutor, s'étaient isolés des autres Gaulois qui, fatigués de toutes ces séditions, désiraient maintenant voir renaître le repos. Ces Gaulois, qui s'étaient à la voix de Vindex soulevés contre la tyrannie, comprenaient enfin que leur intérêt n'était plus de soutenir des factieux qui, sous prétexte de donner la liberté à leur patrie, ne cherchaient tous qu'à s'élever sur ses ruines, avant même que cette liberté ne fût fondée. Tutor, chef des Tréviriens, auquel s'étaient joints les Vangiones, les Triboques et les Caracates, dernier peuple qui n'est cité dans l'histoire que dans cette occasion[2], était sur le Rhin occupé à opposer une barrière aux troupes romaines qui venaient d'Italie. Il avait fait la faute de laisser libre le passage des Alpes, et ce manque de tactique avait à la fois permis à la vingt et unième légion de s'avancer jusque sous les tours fortes de Vindonissa, et à Sextilius Felix, auquel s'était joint Julius Bri-

[1] Tacite, *Hist.*, l. IV, c. 67. — Plutarque, *in Erotico*

[2] *Treverorum copias, recenti Vangionum, Caracatium, Tribocorum delectu auctas.....* Tacit., *Hist.*, l. IV, c. 70. — Voy. ci-après deuxième partie de ce *Mémoire*, §. 2.

Ans de Rome 823. Ans de J. C. 70.

ganticus, neveu de Civilis, de se porter avec les auxiliaires sur ce fleuve, à travers la Rhétie. Le premier combat qu'il livra à l'avant-garde de Felix fut à son avantage. Mais cette victoire n'arrêta pas la marche de ce général. Tutor vit alors déserter du côté des Romains la plus grande partie de son armée, et il fut contraint de reculer et, après avoir ruiné le pont de la Nava[1], de se réfugier dans Bingen. Felix rétablit le passage et vint l'assaillir dans cette ville. Il remporta une victoire si complète que Tutor et Julius Valentinus purent à peine empêcher les Tréviriens de se rendre au vainqueur. Les deux légions qui avaient combattu avec eux se délièrent toutefois de leur parti, et elles se déclarèrent aussi pour Vespasien. Elles furent dirigées vers le pays des Médiomatrices, qui pendant toute cette année de révolte étaient toujours restés fidèles aux Romains.

Mayence était de même rentrée dans le devoir, ramenée sous l'autorité romaine par l'exemple que lui avait donné l'ala picentine. Cette brigade, qu'on conduisait prisonnière à Trêves, n'avait pu pendant sa marche supporter la honte de sa captivité, et, par une généreuse inspiration, se soulevant au milieu de ceux qui prétendaient river ses fers, elle s'était, l'épée à la main, frayé de nouveau le chemin jusqu'à la forteresse[2]. L'arrivée de Cerialis dans les murs de cette place y consolida le pouvoir de l'Empire. Ce général envoya aussitôt quelques officiers de confiance vers les deux légions qui se trouvaient à Metz,

[1] La Nahe.

[2] Tacite, *Hist.*, l. IV, c. 65.

et se mettant à la tête des troupes qu'il avait amenées d'Italie et de celles qu'il réunit à Mayence, il se dirigea vers Rigodulum, où Julius Valentinus, après la victoire de Felix, s'était retiré avec les Tréviriens et les autres Belges. Cerialis, sans s'étonner de la position formidable qu'occupait le camp de l'ennemi, le fit aussitôt attaquer; il s'en empara, ainsi que de Valentinus lui-même. Ensuite il marcha sur Trèves, que cette défaite mit à découvert. Il forma son camp près de cette ville, dont il chercha par la persuasion à faire rentrer les habitants dans le devoir.

Civilis et Classicus, dans ces conjonctures pour eux si dangereuses, firent offrir au nouveau général la couronne et l'Empire des Gaules, à condition qu'il les laisserait exercer la puissance souveraine sur leurs nations. Ayant vu leurs offres rejetées, ils vinrent l'attaquer dans ses retranchements. Le combat fut rude; un moment même l'avantage fut du côté des coalisés, qui se rendirent maîtres du pont de la Moselle. Mais le général romain, rappelant leur devoir aux soldats prêts à lâcher pied, ranima leur courage; il se mit lui-même à leur tête, et son exemple électrisa les plus faibles. L'ennemi ne put tenir et fut culbuté, laissant tout son camp au pouvoir du vainqueur.

Civilis crut trouver un refuge sur le territoire des Ubiens, où il avait laissé en arrière une division de réserve, ainsi que les auxiliaires Chauques et Frisons. Mais déjà Cologne s'était révoltée contre son pouvoir, et les habitants, pour mieux mériter leur pardon, s'étaient eux-mêmes avancés contre ces troupes

Ans de Rome. Ans de J. C.

823. 70. qu'ils avaient dispersées. Civilis se retira alors sur Vetera, où il attendit les renforts que les nations germaines d'outre-Rhin lui avaient promis.

La flotte romaine, qui, pendant que ces événements se passaient sur la Moselle et sur le Rhin, avait quitté les côtes de Bretagne, ne fut pas aussi heureuse dans ses opérations. Attaquée par les Canifates, elle perdit la plupart de ses vaisseaux, qui furent pris ou submergés. La cavalerie, que Cerialis avait d'un autre côté envoyée sur Neuss, eut à essuyer un échec de la part de Classicus. Elle se retira sur le gros de l'armée que Cerialis commandait en personne, et qui, composée maintenant de six légions et de troupes auxiliaires, présentait une masse aussi imposante que bien disciplinée. Cerialis s'avança au devant de l'ennemi dans la plaine de Vetera. Les Bataves, après un combat opiniâtre, furent rompus. Malgré le secours que les Chauques leur envoyèrent vers le soir de cette sanglante journée, ils continuèrent leur retraite. Civilis ne tenta pas même de protéger les villes qu'il possédait encore sur la rive gauche du Waal. Il rentra dans son île, après avoir mis le feu à tout ce qu'il ne pouvait transporter avec lui. Quoique la flotte des Romains fût en partie anéantie, il ne s'y crut pas encore en sûreté. Pour mettre entre eux et lui une barrière plus insurmontable, il fit ruiner la digue que Drusus et, après lui, Pompeïus Paulinus avaient fait élever sur la rive droite du fleuve; par sa destruction il mit sous l'eau tout le pays.

Avant que Cerialis pût l'y attaquer, lui et ses lieutenants eurent le temps de reformer quatre corps

d'armée, tant des habitants mêmes de l'île que des peuples germains, leurs voisins. La bataille de Vada, perdue par les Bataves, décida enfin du sort de la campagne. Civilis, acculé contre le Rhin, fut lui-même obligé de sauter à bas de son cheval et de traverser le fleuve à la nage. Cette victoire donna aux Romains toute la partie supérieure de l'île. Le pouvoir de Civilis fut anéanti. Comme les quartiers d'hiver des légions, ruinés à Bonn et à Neuss par les Germains, venaient d'être rétablis par les soins de Cerialis, que la saison était avancée, et que l'île des Bataves ne pouvait offrir aux troupes des campements assez sûrs, le général se contenta de la dévaster aussi loin qu'il y avait pénétré, et ramena son armée sur le Rhin. Il fit lui-même alors offrir la paix et des conditions acceptables à son ennemi. Comme il connaissait toute l'influence que les femmes inspirées exerçaient sur les Germains, il chercha aussi à gagner Velléda. Les Bataves étaient fatigués de la guerre. Beaucoup d'entre eux laissaient ouvertement percer leur mécontentement, et connaissant les conditions de paix qu'on leur offrait, ils ne craignaient pas de dire que, puisqu'il fallait obéir à un maître, autant valait le faire à l'empereur qu'aux femmes, qui depuis l'alliance des Bataves avec les Germains semblaient régler toutes leurs destinées. Civilis, dans ces conjonctures critiques, crut devoir enfin entrer en pourparlers avec Cerialis; il déposa les armes, en reconnaissant la souveraineté de Rome. L'histoire, depuis cette époque, ne nous entretient plus de lui.

Ans de Rome. 823 — Ans de J. C. 70.

Sa chute ramena la paix sur le Rhin, paix qui ne

Ans de Rome. Ans de J. C. fut plus troublée pendant tout le règne de Vespa-
823. 70. sien.

Ce prince avait laissé Titus en arrière pour poursuivre le siége de Jérusalem. Titus, après la reddition de cette ville, ramena en Italie ses plus fidèles légions. Il n'ignorait pas combien Domitien était jaloux de sa gloire, et combien même il enviait à son père la puissance souveraine. Lorsque Vespasien mourut, après un règne de dix ans, Domitien était justement
832. 79. à Rome. Il ne pouvait dans cette ville s'opposer à voir la couronne passer sur la tête de Titus, dont le parti était trop puissant. Mais il espéra trouver sur les bords du Rhin, au milieu de ces soldats dont il avait partagé les périls, une oreille plus attentive à écouter ses plaintes; il vola au milieu d'eux.

Titus ne s'opposa ni à ce voyage ni aux marques d'honneur que partout les soldats lui donnèrent. Mais pour l'empêcher de recommencer des troubles dans l'Empire, il changea toutes les garnisons, et comme il savait que déjà, par ses émissaires, Domitien avait cherché à corrompre la fidélité du général Cerialis, il lui donna un successeur dans la personne de Lucius Antonius. La vingt-deuxième légion, qui s'était montrée si vaillante et si adonnée à Titus au siége de Jérusalem, vint prendre garnison à Mayence. C'est avec elle que vint aussi dans cette ville le premier de ses évêques, et que la prédication de l'Évangile eut pour la première fois lieu sur les rives du Rhin.

81. Titus mourut trop tôt pour le bonheur de
epl. Rome, et quelques historiens ont même écrit que

le poison qui le tua avait été préparé par son frère[1]. Ans de Rome. Ans de J. C.
Quoi qu'il en soit de cette assertion, ce prince lui 834. 81.
succéda sur le trône.

Voluptueux et pusillanime, Domitien eut cependant l'orgueil de vouloir passer pour brave[2]. Afin de donner au peuple romain une haute idée de ses
talents militaires, il entreprit sans raison contre les 837. 84.
Cattes une expédition, au retour de laquelle, sans même avoir vu l'ennemi, il triompha en effet au sein de la capitale[3]. Une foule de médailles nous sont parvenues, frappées à cette occasion, et dont les légendes
annoncent avec emphase la prise de la Germanie 841. 88.
par le vainqueur[4]. Sa présence sur le Rhin ne semble pas toutefois lui avoir concilié l'amour du soldat dans cette contrée. Les Daces, peuple du Danube, venaient en effet à peine de lever le bouclier, que le général Antonius, qui, ainsi que nous l'avons vu, avait été mis par Titus à la tête des troupes de la Haute-Germanie, profita des embarras que cette nouvelle guerre suscitait à l'empereur, pour entreprendre contre lui une révolte dans laquelle toute l'armée
rhénane se laissa facilement entraîner[5]. Domitien en- 842. 89.
voya contre lui le général Appius Maximus. Ce général, favorisé par le dégel, qui empêcha les troupes germaines, prêtes à passer le fleuve, de porter du

[1] Xiphilinus, *in Tito*, p. 543.
[2] Idem, *in Domit.*
[3] Ibidem, p. 544.
[4] IMP. CÆS. DOMIT. AVG. COS. XI. CENS. POT. P. P., et au revers, GERMANIA CAPTA.
[5] Xiphil., *in Domit.*, p. 546.

Ans de Rome — Ans de J. C.

secours aux révoltés, fut assez heureux pour par-
842. 89. venir, après une seule bataille, à dompter la rebellion[1]. Antonius périt dans le combat[2].

Le Rhin resta depuis tranquille jusque sous le règne
849. 96. 18 oct. de Nerva qui, pendant que Domitien tombait sous le poignard de l'assassin, continuait contre les Quades et les Marcomans une guerre que son prédécesseur avait commencée, et à la fin de laquelle l'empereur prit lui-même le titre de Germanique[3]. Lorsqu'au retour de cette campagne, il revint à Rome et suspendit dans le temple de Jupiter Capitolin la couronne de laurier que le sénat lui avait envoyée, il illustra cette journée par un acte qui fit plus tard le bonheur et la gloire de Rome. Il adopta Trajan qui depuis l'an 846 était préposé au gouvernement de la Basse-Germanie, et en lui donnant le nom de Cesar Germanicus et le pouvoir de proconsul, l'associa avec lui au consulat pour l'année suivante.

850. 97. 28 janv. Nerva, déjà vieux, mourut après un an et deux mois de règne.

Trajan se trouvait à Cologne lorsque la nouvelle de cette mort vint le rendre maître de l'Empire[4].

[1] Suet., *in Domit.*, c. 5, p. 120.

[2] Nous avons aussi une médaille qui fut frappée en l'honneur de cette victoire et qui porte pour légende : IMP. CÆS. DOMIT. AVG. GERM. COS. XIIII. CENS. PERP. Sur le revers, aux pieds de l'emperenr, est le Rhin sous la figure d'un vieillard qui se penche sur une urne avec l'inscription : RHENVS. S. C. *Rhenus senatus consulto.*

[3] Il existe une médaille frappée à cette occasion, sur le revers de laquelle on lit : VICTOR GERM. Voy. Mezzab., p. 145.

[4] Victor Junior, *in Trajano.* — Orosius, l. VII, c. 12. — Sidonii Carm. VII, v. 114.

Ans de Rome. 850. Ans de J. C. 97.

Son premier acte fut de réunir au domaine de l'État tout le pays qui depuis reçut le nom de Champs décumates. Ce pays comprenait toute l'étendue des terres que les Marcomans, avant leur migration dans la Bohême, avaient habitées sur le Rhin, sur l'Abnoba, sur le Danube et sur les Alpes souabes. Des Gaulois, des Germains de toutes les nations, y avaient, sous la protection de Rome, succédé aux habitants primitifs, et ils avaient partout élevé des bourgs, partout porté la culture dans les plaines et dans les vallées fertiles qui découpent ces montagnes. Rome y avait aussi déjà établi çà et là des castels protecteurs, et des villes aussi commençaient déjà à s'y munir de remparts. Trajan qui, pendant son séjour sur le Rhin, avait été à même de se convaincre des ressources de la Germanie, et de l'inutilité des efforts de Rome contre le nord de cette contrée, sentit combien, après les infructueuses attaques qu'elle avait dirigées contre elle, il lui importait de consolider son pouvoir dans le sud. Il entreprit de coloniser le pays. La province rhétique reçut les cantons voisins du lac de Brigance, du Rhin helvétique et du Necker, jusqu'à la hauteur de la cité Flavienne[1], que Domitien avait construite près des sources de cette rivière; toute la partie en deçà du Necker, et au nord, jusqu'au delà du Mein, fut réunie à la Germanie supérieure. Des châteaux forts furent de distance en distance élevés pour protéger la colonie; d'autres furent réparés, tant sur la rive droite que sur la rive gauche

[1] Aræ Flaviæ. Voy. la deuxième partie de ce *Mémoire*, § 1er.

Ans de Rome. Ans de J. C. du fleuve. Un de ces castels sur le Mein reçut le nom
850. 97. de l'empereur[1]. En même temps, plus au nord, fut fondé, sur la rive gauche du Rhin, la colonie Trajane, tout près du camp de Vetera.

Tant de travaux, entrepris presque en même temps, annoncent la paix profonde qui régnait alors sur le fleuve, et qu'entretenait la crainte qu'avaient du grand homme les peuplades outre-rhénanes. Toutes, en effet, lorsqu'il monta sur le trône, envoyèrent leurs députés demander au nouvel empereur de les recevoir au nombre de ses alliés[2].

Le Danube fut, sous ce règne glorieux, le principal théâtre des guerres romaines. Trajan, après avoir battu les Sarmates et les Daces, réunit à l'Empire le dernier de ces peuples, et dans la métropole de Zarmizgethusa fonda la célèbre colonie d'Ulpia Trajana[3]. Pour rendre ensuite ce pays accessible en tout temps aux légions, il fit construire un pont sur le Danube, qui devint dès lors tributaire des Romains, depuis sa source jusqu'à son embouchure.

870. 117. 11 août. Ælien Adrien succéda à Trajan qui l'avait adopté.

La paix, sous cet empereur, continua de se soutenir sur le Rhin; il est permis de croire que ce fut lui qui, le premier, renferma les pays décumates par le grand rempart qui fut plus tard le théâtre de tant de combats[4].

[1] Munimentum Trajani. — Voy. la deuxième partie de ce *Mémoire*, § 1er.

[2] Pline, *Panegyrique*, c. 12.

[3] C'est aujourd'hui un simple bourg du nom de Varhel.

[4] *Per ea tempora et alias frequenter in plurimis locis*, *in quibus*

Sous Antonin le Pieux, son successeur, eurent lieu Ans de Rome. Ans de J. C.
quelques guerres avec les Germains, sans que la 891. 138.
postérité puisse juger quel peuple alors ressentit le poids de ses armes[1].

Cependant, depuis que Rome avait abandonné le projet de soumettre les peuples du Nord, et que, contente de la limite du Rhin, elle s'était principalement répandue dans le sud, ce furent presque toujours, pendant ce siècle, des peuples voisins du grand rempart qu'elle eut à soutenir les attaques.

Sous le règne qui suivit celui d'Antonin, les Cattes, 915. 162.
si souvent châtiés, recommencèrent à inquiéter les Romains et firent une excursion sur leurs terres. Ils pénétrèrent à la fois en deçà du Rhin et jusque dans la province de Rhétie. Marc Aurèle, pour les en chasser, fut obligé d'envoyer contre eux Aufidius Victorinus[2].

Quatre ans après, ce fut le Danube qui vit tout à 919. 166.
coup sur ses bords la coalition des Marcomans et des Quades, auxquels s'associèrent les peuples voisins, tels que les Norisques et les Hermondures, les Suèves et les Vandales, ainsi que les Jaziges, les Roxolans et d'autres peuples sarmates. La première impulsion fut probablement alors donnée par le nord, où d'autres peuples, inquiétés par leurs voisins et obligés de

barbari non fluminibus, sed limitibus dividuntur, stipitibus magnis in modum muralis sepis funditus jactis atque connexis, barbaros separavit. Ælius Spartianus, *in Hadriano*, c. 12.

[1] *Germanos et Dacos et multas gentes et Judæos rebellantes contudit per præsides et legatos.* Jul. Capit., *in Pio*, c. 5.

[2] Julius Capitol., *in Marco*, c. 8.

Ans de Rome. Ans de J. C. quitter leurs demeures, tombant sur ceux du sud, 919. 166. mirent tous les esprits en mouvement et, au nom de l'Italie, les soulevèrent avec eux. Tous dès lors s'allièrent contre les Romains.

Marc Aurèle avait associé à l'Empire L. Verus, qui alors était en Orient, occupé de la guerre des Parthes.

Ce prince, ayant achevé cette campagne, revint à Rome et marcha avec Marc Aurèle vers le nouveau théâtre de cette guerre, qui fut longue et sanglante. Les Germains et les Sarmates, qui n'avaient pas compté sitôt sur leur présence, envoyèrent des députés à Aquilée pour traiter de la paix. Mais cette paix ne fut qu'une suspension d'armes, qui bientôt fut rompue de nouveau. Les hostilités, toujours renaissantes sur ce même point, rappelèrent à Aquilée
922. 169. les deux empereurs. La peste avait alors pénétré de l'Afrique en Italie, et, avec la rapidité de l'éclair, elle s'était de proche en proche communiqué à toutes les provinces jusqu'aux frontières. C'est pendant toute l'intensité de ce fléau que les armes romaines furent victorieuses[1]. Verus en fut victime, et succomba lors de son retour en Italie. Une autre armée de Lombards, d'Obiens et d'autres peuples, qui avaient aussi passé le Danube, fut repoussée par les généraux Vindex et Candide. Ballimar, roi des Marco-

[1] Ce que prouvent les trois médailles frappées après la mort de Verus, et sur lesquelles le titre d'empereur est donné à M. Aurèle pour la sixième fois. Au revers sont les trois inscriptions de : GERMANIA SVBACTA, de VICT. GERMANIA et de GERMANIA. Il y porte aussi le nom de Germanique, nom que plus tard, en 172, il transmit à son fils. Voy. Lampride, *in Comm.*, c. 11.

mans, qui seul tenait encore la campagne, résolut enfin alors de venir, suivi de dix députés, traiter de la paix avec Ælius Bassus, gouverneur de la Pannonie[1]. Mais cette paix n'eut pas plus de durée. A Rome du moins, tout ce qui était capable de porter les armes fut enrôlé. On alla jusqu'à accorder le pardon aux voleurs de grands chemins, de la Dalmatie et de la Dardanie, s'ils consentaient à prendre du service[2]. Des Germains mêmes furent enrôlés contre les Germains. Marc Aurèle, pour subvenir aux besoins du trésor, se défit de tout ce que son palais renfermait de bijoux et d'objets précieux; il en fit, pendant plus de deux mois, faire une vente publique dans le Forum de Trajan[3].

Ans de Rome. 922. — Ans de J. C. 169.

Lorsqu'il revola vers l'armée, les Marcomans s'étaient déjà ruès sur la Pannonie et sur les provinces limitrophes, qu'ils avaient envahies. Pendant trois ans il fut occupé à les combattre, sans pouvoir les dompter. Mais enfin les barbares furent obligés de céder à ses efforts, et il parvint à délivrer la Pannonie de ces mêmes Marcomans et de leurs alliés, les Vandales, les Quades et les Jaziges[4].

924-26. 171-73.

Tandis que ces événements se passaient sur le Danube, un autre essaim de tribus germaines, habitant le Rhin, s'était rué sur la Rhétie et menaçait de pénétrer en Italie. Marc Aurèle envoya contre elles

[1] Petrus Petricius, *de Legatis*, p. 24, dans le *Corpus hist. Byzant.*

[2] Capitol., *in Marco*, c. 21.

[3] Idem, c. 17.

[4] Ibidem.

Ans de Rome. Ans de J. C. Pompéian et Pertinax, qui les battirent et les repous-
927. 174. sèrent[1]. Lui-même battit encore les Quades à cette fameuse journée où, renfermée dans un lieu désert et manquant d'eau, l'armée fut tout à coup rafraîchie par une pluie bienfaisante qui lui rendit ses forces et son courage. Les chrétiens de la douzième légion, depuis surnommée *fulminatrix*, attribuèrent alors ce don du ciel à leurs prières au Christ, et ceux qui tenaient encore à l'ancien culte, à la clémence de Jupiter[2]. Les Quades et les Marcomans furent écrasés ; ils eurent à supporter de si grandes pertes que, désespérant de pouvoir plus longtemps résister, ils se décidèrent à venir de nouveau implorer la paix.

Quoique Marc Aurèle eût d'abord résolu de ne plus la leur accorder, et qu'il eût pris à tâche de réduire en provinces l'un et l'autre des deux pays qu'ils habitaient, il eut pitié de tout le sang que cette guerre désastreuse faisait couler; il consentit enfin à un traité. Cependant, comme il ne pouvait se fier à la parole de ces peuples, il fit, pour les contenir, élever différents forts sur leur territoire, à l'instar de ce qui avait été fait dans les pays limitrophes du Rhin. Trente mille hommes y tinrent garnison. Cette occupation militaire parut si onéreuse aux Quades, qu'ils résolurent de passer en masse chez les Semnones;

[1] Dion., p. 802 et suiv.

[2] Voy. à ce sujet Baronius ad a. 176, § 22. – Scaliger, *in Not. ad Euseb. Chr.*, p. 22. — Xiphilin. — Herm. Uvitsius, *in Dissert. de leg. fulmin.*, etc.

ils auraient mis ce projet à exécution, si les Romains ne s'y fussent à temps opposés [1]. Ans de Rome. 927. Ans de J. C. 174.

Les Jaziges reçurent aussi la paix, sous la condition qu'ils n'entretiendraient aucune embarcation sur le Danube; ce qui en cela les assimilait aux Quades et aux Marcomans.

Marc Aurèle revint triomphant en Italie. Une médaille fut frappée à cette occasion, destinée à perpétuer la mémoire de cette guerre qui fut l'une des plus sanglantes dont les annales de l'Empire nous aient entretenus. 929. 176.

Cependant cette paix fut encore de courte durée; et ces mêmes Marcomans forcèrent de nouveau le souverain à repasser les monts avec son fils. 931. 178. 5 août.

Ce fut pendant cette nouvelle guerre, qu'après avoir, pour la neuvième et pour la dixième fois, pris sur le champ de bataille le titre d'*empereur*, Marc Aurèle mourut à Vienne, au mois de mars de l'an 933 de Rome [2].

Commode succéda à son père. 933. 180.

Rome avait trop de charmes aux yeux de ce prince voluptueux, pour qu'il ne cherchât pas à obtenir à tout prix une paix qui lui permît d'y retourner. Ses courtisans étaient, non moins que lui, fatigués de la guerre [3]. Aussi, la même année encore, fut-il signé un nouveau traité entre lui et les Marcomans, auxquels s'étaient associés les Quades, les Buriens, les Norisques et d'autres petites tribus, dont les noms ap-

[1] Dion., p. 810. A.

[2] Aurelius Victor, c. 15. — Eutrope, c. 16. — Tertullien, *Apol.*, c. 25, le fait mourir à Sirmium. Voy. à ce sujet Lambecius.

[3] Herodianus, l. 1, c. 6.

Ans de Rome. Ans de J. C. paraissent alors pour la première fois dans l'histoire.
933. 180. Il n'épargna point l'argent pour donner enfin à ces frontières de l'Empire un repos que quatorze années de combats n'avaient pas été capables d'amener. Les principales conditions du traité furent[1] : que tous les transfuges et tous les prisonniers romains seraient rendus, à condition que les Romains évacueraient eux-mêmes le pays et les châteaux forts qu'ils possédaient. Il fut aussi stipulé que les assemblées de la nation ne pourraient avoir lieu que de mois en mois, dans un lieu indiqué et en présence d'un capitaine romain. Les Quades et les Marcomans devaient aussi livrer une partie de leurs armes et fournir à l'armée un contingent qui, pour le dernier peuple, ne fut pas moins que de 13,000 hommes. Ils garantissaient aussi l'intégrité du territoire des Jaziges et des Vandales, qui alors étaient en paix avec les Romains. Pour les Buriens, il leur fut défendu d'approcher des frontières à plus de cinq milles romains. Ainsi le Danube redevenait au centre de son cours la limite de l'Empire, comme le Rhin l'était devenu au nord; Rome ne conservait là de sa conquête au delà du fleuve que quelques châteaux forts, assis sur ses rives, pour garantir la sûreté de sa navigation.

Commode, depuis cette époque, resta à Rome, laissant à ses généraux le soin de contenir les nations soumises[2]. Les Frisons, sur le Rhin, furent les seuls peuples de ces contrées qui occasionnèrent quelques

[1] Dion., l. LXXII, p. 817.
[2] Dion., l. LXXII, p. 820. — Lampride, *in Commod.*, c. 13.

troubles, mais qu'Albin, envoyé contre eux par l'empereur, apaisa bientôt avec succès[1]. Ans de Rome. 933. Ans de J. C. 180.

Pertinax était préfet de Rome quand Commode mourut étranglé dans un bain par un gladiateur que Marcia, Lætus et Electre, qui avaient découvert que l'empereur voulait les faire mourir, introduisirent auprès de lui. 946. 193.

Ils portèrent la couronne sur la tête de Pertinax, qui n'en jouit toutefois que quatre-vingt-sept jours.

Lorsqu'à son tour ce dernier fut assassiné par les prétoriens, quatre empereurs furent à la fois proclamés: Julien, par le sénat; Niger, par l'armée d'Orient; Albin, dans les Gaules, et Septime Sévère à Carnuntum, en Pannonie. Ce dernier fut seul assez heureux pour se soutenir.

Il fonda en Norique la colonie de Passau, et les inscriptions des pierres milliaires qui nous restent, posées sous son règne, nous prouvent quel soin Rome mit alors à entretenir la grande voie de communication qui, traversant la Rhétie, liait l'Italie à la colonie d'Auguste et au Danube[2].

Son fils Antonin Caracalla lui succéda. 964. 211.

Ce prince, deux ans après être monté sur le trône, traversa les monts et vint combattre dans la Germanie la coalition des Allemanes, dont le nom est alors cité pour la première fois. Ce n'était point un seul peuple, mais bien une réunion de tribus qui, tandis 966. 213.

[1] Capitol., *in Alb.*, c. 6.

[2] Marcus Velserus, *Monument. agri August.*, p. 400. *Gruteri inscript.* CLVI, 6; CLVII, 2, 3, 4, 5.

Ans de Rome. 966. Ans de J. C. 213.

que l'Empire s'énervait, avaient sous main à ses frontières formé une ligue contre lui. C'est du moins ce que nous prouve un auteur contemporain de cette époque éloignée, dont l'autorité ne peut être ici équivoque[1]. Le noyau de cette coalition, que la *Table de Théodose* place au bout de la forêt Marcienne, s'était formé des habitants de toutes les nations qui, après le départ des Marcomans, s'étaient répandues sur les plateaux et dans toutes les vallées d'entre le Mein, le Rhin et le Danube, aux portes mêmes de la colonie romaine, et autour desquelles vinrent sans doute plus tard se réunir toutes ces différentes nations suéviques de Karithnes, d'Intwergen et d'autres encore, dont les noms disparaissent dans le cours du troisième siècle. Ces Allemanes, qui depuis le second des Antonins menaçaient la frontière, mais qui n'avaient pas cependant encore osé attaquer le colosse, attirèrent les armes de Caracalla. Dion, en décrivant la campagne de l'empereur contre ces peuples, fait aussi mention des Cennes, tribu celtique, selon lui, mais qui sans doute était enclavée dans la coalition allemanique et qui habitait les rives et la vallée de la Zenn. Le courage que montra cette nation, dont les femmes prirent part au combat, est loué par l'historien. Caracalla, après cette victoire[2]

[1] Asinius Quadratus, qui vivait vers l'an 250, cité par Agathias, *Hist.*, I, 6. Voici le passage de ce dernier : « οἱ δὲ Ἀλαμανοὶ, εἴγε χρὴ Ἀσιννίῳ Κουαδράτῳ ἕπεσθαι, ἀνδρὶ Ἰταλιώτῃ καὶ τὰ Γερμανικὰ ἐς τὸ ἀκριβὲς ἀναγεγραμμένῳ, ξύγκλυδές εἰσιν ἄνθρωποι καὶ μιγάδες, καὶ τοῦτο δύναται αὐτοῖς ἡ ἐπωνυμία. »

[2] *Allemani nomen adscripsit, nam Allemanorum gentem devicerat*. Spartianus, *in Carac.*, c. 10.

qu'il remporta sur le Mein, prit le titre d'Allemanique, et, passant ensuite la limite romaine, s'avança jusque dans les environs de Bayreuth. A son retour, il prit sur les monnaies le nom de Germanique, et mit à profit la paix qui suivit pour régler l'administration des pays d'outre-Rhin, où aucun empereur n'a plus que lui laissé de souvenirs.

Ans de Rome. 966. Ans de J. C. 213.

Cependant les Allemanes n'étaient point abattus. Tandis que Caracalla, pour mieux consolider les établissements du Mein, du Necker et du Danube, achetait au prix de l'or la paix des nations maritimes du Nord et de l'Elbe, et que, pour faire diversion, il excitait les uns contre les autres les Vandales et les Marcomans, cette ligue se réorganisait en sous main, plus forte que jamais, et attirait à elle la plupart des nations suéviques. Ainsi organisée, elle ne cessa depuis de menacer la Gaule, comme la coalition des Goths, qui sous ce règne aussi commença à devenir redoutable, ne cessa de menacer les provinces daciques et le Danube. Tranquilles sous le règne d'Héliogabale, les Allemanes devinrent plus terribles que jamais sous celui d'Alexandre Sévère.

Cet empereur était occupé de la guerre des Perses, quand des lettres qu'il reçut à Antioche[1] du gouverneur d'Illyrie, lui annoncèrent que les Germains avaient renversé le rempart et avaient à la fois traversé le Rhin et le Danube. Il paraît cependant qu'ils furent alors contenus dans la Rhétie et dans le Norique par Macrin, qui commandait ces provinces[2].

[1] Herodian., l. VI, c. 7.

[2] *Actæ sunt feliciter et in Mauritania Tingitana per Furium Cel-*

Ans de Rome. Ans de J. C.

986. 233. L'empereur, après avoir heureusement terminé la guerre d'Orient et être rentré triomphant à Rome, fit tous les préparatifs pour aller combattre les Alle-
987. 234. manes, qui ne cessaient d'avancer dans la Gaule. Il traversa les Alpes à la tête de cent cinquante mille hommes, traînant à sa suite jusqu'à des archers osrhoniens, parthes et arméniens. Aussitôt qu'il fut arrivé dans la Gaule, les Allemanes se retirèrent au delà du Rhin. Alexandre fit un pont de bateaux pour le passer, et cependant il négocia la paix avec eux. Mais cette campagne fut elle-même ensanglantée par sa mort. La sévérité dont Alexandre usait envers les soldats des Gaules les indisposa contre lui. Maximin, Goth de nation, à qui il avait donné le commandement d'une légion composée de Pannoniens, fut accusé par les historiens d'avoir mis à profit le mécontentement. Alexandre était proche de Mayence avec peu de troupes, lorsque quelques soldats, pénétrant dans le camp impérial, le surprirent pendant que la garde était endormie, désarmèrent et mirent en fuite ceux qui leur résistèrent, tuèrent Mammea, la mère de l'empereur, au moment où il se sauvait
988. 235. 19 mars. avec elle, et le percèrent lui-même de plusieurs coups[1].

sum et in Illyrico per Varium Macrinum affinem ejus. — Lampride, c. 25. A cela se rapporterait la médaille citée par Birago, dont le revers porte la légende suivante : P. M. TR. P. VIII. COS. III. — P. P. DE GERMANIS. L'empereur y est représenté debout sur un char et couronné par la victoire. Au milieu sont ces mots : VIC. AVG. Voy. le card. Norisius, dans sa dissertation : *De nummo Diocletiani et Maximiniani*, c. 6.

[1] Voy. la deuxième partie de ce *Mémoire*, § 3.

Maximin fut soupçonné d'avoir ordonné ce meurtre. Ans de Rome. Ans de J. C.
Il en profita du moins et fut proclamé empereur par 988. 235.
l'armée. Il continua la guerre que son prédécesseur avait commencée, et pénétra dans la Germanie, beaucoup plus loin, disent les historiens [1], que n'avait depuis longtemps fait un général romain. Il brûla et dévasta tout devant lui. Les fleuves, les marécages et les forêts où les Germains se réfugièrent, purent seuls l'empêcher de les soumettre. En mémoire de cette campagne, il prit, ainsi que son fils, le nom de Germanique, titre auquel, depuis Germanicus, chaque empereur attachait tant de prix. L'hiver suivant, il était en Pannonie, pour s'opposer aux
Sarmates et aux Daces, qui s'étaient soulevés [2]. Il se 989. 236.
préparait à la conquête de toute la Germanie jusqu'à la mer du Nord, quand la révolution qui éclata en
Afrique en faveur des Gordiens, et qui retentit jusqu'à 990. 237.
Rome, le força de repasser les monts.

Ces nouvelles tentatives de Rome contre la liberté germanique semblent avoir alors provoqué sur l'Elbe et sur le Weser la coalition franque, qui, s'augmentant d'année en année de nouvelles tribus, finit par devenir pour le Bas-Rhin aussi formidable que celle des Allemanes l'était pour le Haut-Rhin. Soit qu'une peuplade de ce nom ait primitivement existé, soit que ce nom n'ait été donné à la ligue que pour marquer la franchise des droits de toutes ces nations réunies, il est certain du moins que les Chamaves,

[1] Capitol., *in Max.*, c. 12. — Herodian., l. VIII, c. 2, p 292.

[2] Sur une médaille de cette époque il prend le nom de *Sarmatique* et de *Dacique*. Voy. Gruter , CLI, 5.

Ans de Rome. Ans de J. C. les Bructères et les Sicambres furent plus tard tous
991. 238. compris sous ce nom commun de Francs[1]. Aurélien, qui sous le premier des Gordiens fut tribun d'une légion, eut pour la première fois à combattre ces nations franques, dont le nom n'avait encore jamais auparavant été cité dans les annales romaines[2].

Les Goths, si terribles plus tard à l'Empire, et qui finirent par inonder toutes les Espagnes, la Celtique et l'Italie, commençaient alors aussi à se rendre redoutables sur le Danube; comme les Francs vers le nord, et les Allemanes à l'occident, ils réunirent peu à peu à eux toutes les nations qui les avoisinaient. La guerre avec ces peuples continua, de la part de Rome, pendant tout le règne de Philippe et de Dèce;
1005. 252. elle ne se termina que sous Gallus, qui, à prix d'or, acheta d'eux une paix honteuse. Il les laissa retourner dans leur pays avec le butin qu'ils avaient fait, et s'engagea à leur payer annuellement une somme d'or, afin qu'ils ne revinssent plus piller les terres de l'Empire[3].

L'Illyrie était cependant toujours menacée. Emilien, qui commandait les troupes de la Pannonie, marcha contre les Scythes qui s'y ruaient et les en chassa.
1006. 253. Après cela il fut proclamé empereur par les soldats dans la Mœsie. Gallus, l'ayant appris, fit déclarer

[1] Voy. la *Table de Théodose*, *Chamavi qui et Franci.*

[2] *Idem apud Moguntiacum legionis VI gallicanæ tribunus, Francos irruentes quum vagarentur per totam Galliam, sic adflixit, ut trecentos ex his captos, septengintis interemptis, sub corona vendiderit, etc.* Vopiscus, *in Aureliano*, c. 7.

[3] Zozime, c. 40. Voy. les détails de cette guerre dans cet historien: dans Capitolin, *in Gord.;* dans Jornandes, Ammien Marcellin, Pollion, etc.

par le sénat Emilien, ennemi de l'État, et envoya Ans de Rome. Ans de J. C.
Valérien dans les Gaules pour rassembler contre 1006. 253.
lui les légions de cette province et de la Germanie. Emilien le prévint toutefois, et marcha en diligence sur Rome. Gallus s'avança jusqu'à Terni, dans l'Ombrie. Les deux armées se joignirent; mais les troupes de Gallus, beaucoup plus faibles, furent défaites. Dans les anxiétés de la retraite, il éclata parmi elles une révolte qui coûta la vie à Gallus et à son fils. Tous les soldats se rangèrent du parti d'Emilien, qui leur avait promis une plus forte paie. Ce dernier n'eût pas eu de peine à se soutenir, si pendant ce temps Valérien, qui avait rassemblé les légions du Rhin pour venir au secours de Gallus, ne se fût, à la nouvelle de sa mort, fait lui-même proclamer empereur par ses troupes. Emilien fut tué quatre mois après la mort de Gallus. Valérien, seul maître de l'Empire et reconnu par le sénat, donna le titre d'Auguste à son fils Gallien et se l'associa au gouvernement. Les Allemanes menaçaient la frontière du sud-ouest. Gallien fut envoyé par son père sur le Rhin, où le danger était imminent, et il reçut pour lieutenant Posthume, Gaulois de naissance, que sa bravoure avait élevé aux premières charges militaires, et qui
de fait dirigea toutes les opérations de cette cam- 1008. 255.
pagne. Tandis que ces deux généraux contenaient au sud la coalition des Allemanes, Aurélien au nord arrêtait les Francs dans leurs excursions; les services qu'il rendit alors lui valurent le titre de restaurateur des Gaules [1].

[1] Vopiscus, *in Vita Aurel.*, c. 9.



Ans de Rome. Ans de J. C. Posthume, grand homme de guerre, ne cessa, 1008. 255. pendant tout le temps qu'il fut à la tête des armées, de fortifier le pays contre les irruptions des Germains, et plus d'une des tours fortes sur le Rhin, sur le Necker, sur le Danube et sur le Mein, qui, de loin dans leurs ruines, frappent encore aujourd'hui si pittoresquement les regards, date de cette époque éloignée. Valérien, qui l'avait nommé gouverneur des Gaules [1], avait pendant ce temps été appelé en Asie, où les Goths avaient aussi fait une irruption. Il était maintenant occupé contre Sapor, roi de Perse.
1013. 260. La malheureuse captivité de l'empereur, qu'une perfidie mit au pouvoir de son ennemi, jeta l'Empire dans un désordre tel que depuis longtemps il ne s'en était plus vu.

Gallien était loin d'être l'homme capable de contenir toutes les factions qui se formèrent, et de tenir tête à tous les peuples qui, en Orient et en Occident, attaquèrent en même temps le colosse. Déjà les Scythes pénétraient en Italie par les provinces illyriennes [2]. Dans cette extrémité, Gallien quitta les Gaules, laissant en arrière son fils Valérien Salonine, qu'il avait nommé César, et au nom duquel la province devait se régir. L'armée resta sous le commandement de Posthume. Mais ce dernier ne sut pas plutôt l'empereur embarrassé en Italie, où il avait à la fois à combattre les ennemis de l'Empire et les usurpateurs que les armées dans différentes provinces lui opposaient, que lui-même, profitant de l'amour que

[1] Treb. Pollio, *Trig. Tyr.*, c. 3.
[2] Zozime, c. 37.

les soldats lui portaient, se fit déclarer Auguste, près Ans de Rome. Ans de J. C.
de Cologne. Il marcha aussitôt sur cette ville, où 1014. 261.
Valérien Salonine s'était retiré. Ce malheureux prince, tombé en sa puissance, devint la première victime de son usurpation.

Ce que Civilis avait en vain tenté pour établir son pouvoir sur les Gaules, fut alors sans difficulté mis à fin par Posthume, qui réunit sous son sceptre les Gaules, la Bretagne et les Espagnes. Pendant sept années consécutives il eut à combattre les Germains. Plusieurs médailles frappées sous son règne, avec le titre de Germanique, prouvent les victoires qu'il eut le bonheur de remporter sur divers de ces peuples [1].

Cependant Gallien parvint à lui opposer une armée. Posthume, pour mieux résister, s'associa à l'Empire Victorin, homme de courage et de conseil [2]. Dans le même temps éclatait au sein de ses troupes et dans la ville même de Mayence une révolution; Lélien, qui y commandait, se proclamait aussi empereur. Posthume marcha contre le rebelle et le défit. Mais ayant refusé aux soldats de leur permettre le pillage de la ville, il s'éleva parmi eux une sédition qui lui
coûta la vie ainsi qu'à son fils [3]. 1020. 267.

Lélien se soutint encore quelque temps contre Gallien et contre Victorin. Il fut même assez heureux pour repousser au delà des lignes romaines les Germains qui, après la mort de Posthume, avaient cru pouvoir de nouveau inonder les Gaules. Mais il

[1] Voy. Fabretti, p. 866.
[2] Pollio, *Trig. Tyr.*, c. 6.
[3] Aurel. Victor., *de Cæs.*, c. 33.



Ans de Rome. Ans de J. C. périt aussi dans une révolte, assassiné par ses propres
1020. 267. soldats.

Victorin resta donc seul maître des Gaules. Homme doué des plus grands talents administratifs et militaires, il ne reçut de l'historien qu'un seul reproche, celui de son incontinence, qui lui coûta la vie[1]. Ayant eu en effet une intrigue amoureuse avec la femme d'Atticianus, qui avait aussi un fort parti dans l'armée, ce dernier excita contre lui quelques soldats qui l'assassinèrent avec son fils près de Cologne[2]. Marius, qui lui succéda, eut à peine revêtu la pourpre qu'il fut de même assassiné. Le parti de Victorin était encore trop puissant pour que Victoria, la mère de ce prince, ne trouvât pas, après sa mort, le moyen de faire retomber la couronne sur la tête d'un homme qui tenait à sa maison, et sous lequel cette femme, d'un esprit cultivé, mais douée d'une grande ambition, espérait conserver quelque crédit. L'argent dont elle avait à disposer fit réussir ses projets, et elle parvint à faire proclamer Auguste Tetricus, qui, d'abord sénateur, était maintenant gouverneur de l'Aquitaine. Ce prince conserva l'Empire des Gaules jusque sous le règne d'Aurélien.

1021. 268. Cependant Claude avait, en Italie, été proclamé empereur après la mort de Gallien. Les Allemanes, enhardis par les dissensions des Romains, qui leur laissaient de ce côté les passages ouverts, se ruèrent sur ces provinces pour les piller et pénétrèrent jus-

[1] Pollio, *Trig. Tyrann.*, c. 6.
[2] Pollio, c. 7.

qu'au lac de Garda. Claude les vainquit et les re- Ans de Rome. Ans de J. C.
poussa jusqu'aux frontières. Mais, sous Aurélien, ces 1021. 268.
peuples revinrent en plus grand nombre.

Ce prince venait de dompter les Scythes et les 1023. 270.
Goths de la Pannonie, lorsqu'à la nouvelle de cette irruption il vola au devant du nouveau danger [1]. Il fut assez heureux pour atteindre l'ennemi avant qu'il n'eût pénétré loin au delà du Danube, et lui livra une bataille où il fut victorieux. Mais en même temps se ruaient sur le Danube les Juthungues, nouveau peuple que l'histoire mentionne, et les Marcomans et les Vandales, qui tous alors semblent avoir, sinon fait cause commune avec les Allemanes, du moins profité de la terreur que ces derniers inspiraient aux Romains, pour venir eux-mêmes les attaquer [2].

Aurélien, pendant deux années consécutives, eut à combattre ces différents peuples. Après avoir réglé les affaires des Goths et avoir triomphé jusqu'en Asie, il vint enfin dans les Gaules, pour faire rentrer cette province dans le devoir. Il paraît que Tetricus, depuis longtemps dégoûté du pouvoir, au milieu de soldats toujours prêts à la révolte, avait lui-même appelé sous main l'empereur dans cette province. Il passa du moins de son côté lorsque les deux partis se trouvèrent en présence près de Châlons, et livra
son armée aux légions d'Aurélien [3]. 1026. 273.

Les Allemanes vers le sud et les Francs vers le

[1] Zozime, l. I, c. 49.

[2] Dexippus, *Excerpta de leg.*, p. 12 et 17. — Flavius Vopiscus, *Vita Aurel.*, c. 18.

[3] Pollio, *in Tyrann.*, c. 23.

Ans de Rome. Ans de J. C. nord n'avaient pas cessé, pendant tous ces troubles
106 273. des Gaules, de se ruer sur le Rhin et de dévaster le territoire gaulois. Quoique repoussés, comme nous l'avons vu, à plusieurs reprises, ils étaient encore en grand nombre dans ces provinces, lorsque Aurélien vint y rétablir le pouvoir de Rome. Probe, plus tard empereur, et qui servait comme tribun dans l'armée, eut alors l'occasion de développer contre ces peuples les talents militaires et le courage qui devaient un jour leur être si redoutables[1].

Aurélien passa une seconde fois les Alpes, pour tomber sur les Allemanes qui avaient aussi pénétré dans la Vindélicie[2]; il les battit par ses généraux dans les champs qu'arrose la Wertach[3]. Pour donner aux établissements romains plus de stabilité, et ne
1027. 274. prévoyant pas de repos pour eux tant qu'il conserverait les provinces daciques que Trajan avait enclavées dans l'Empire au delà du fleuve, il résolut de les évacuer et en transplanta les habitants sur la rive droite.

Mais les Allemanes, refoulés hors de la Vindélicie,
1028. 275. vinrent de nouveau, après avoir détruit les lignes romaines, se jeter sur les Gaules[4]. Aurélien venait d'être assassiné en Thrace, alors qu'il se préparait à aller porter la guerre en Orient. Probe, qui lui avait rendu les plus éminents services, était alors

[1] Vopiscus, *in Vita Probi*, c. 12.

[2] Ibidem, c. 35.

[3] *In campis Vindonis.* — Eumenius, *Panegyr.*, VI.

[4] *Velius Cornificius Gordianus*, *consul in Orat. apud Vopiscum*, *in vita Tacit.*, c. 3.

en Égypte. Dans ces circonstances critiques, tout le pays fut bientôt inondé de ces barbares, auxquels vinrent se joindre les Francs et les Bourguignons. Tacite, qui succéda à Aurélien, eut trop à faire contre les Scythes, qui s'étaient répandus dans le Pont, dans la Cappadoce, dans la Galatie et dans la Cilicie, pour pouvoir se rendre sur le Rhin. Sa mort mit de nouveau deux empereurs à la tête des affaires de l'Europe et de l'Orient. Florien, qui fut proclamé par les soldats de la Cappadoce, ne put toutefois tenir tête à Probe, que les soldats de l'armée de Syrie avaient de leur côté proclamé Auguste. Assassiné par ses troupes, Florien laissa Probe seul maître de l'Empire.

Ans de Rome.	Ans de J. C.
1028.	275.
1029.	276
1030.	277.

Après s'être assuré de l'Italie, cet empereur passa dans les Gaules, et déployant dans la campagne qui s'ouvrit l'activité la plus surprenante, il délivra plus de soixante villes des Gaules du pouvoir des Francs, des Bourguignons et des Allemanes; il refoula ces étrangers au delà du fleuve, et les derniers même au delà du Necker et de l'Albe[1]. Les lignes qu'Adrien avait fait fortifier en avant de cette rivière, et qui avaient été renversées, furent relevées plus fortes que jamais. La guerre, qui, depuis l'origine de la

[1] *Ultra Nicrum fluvium et Albam.* Vopiscus, c. 13. — M. de la Bastie, dans le t. XIII des *Mémoires de l'académie des inscriptions*, p. 437 (*Éclaircissements sur la durée de l'empire de Probus, Carus, Carinus et Numerien*), dit que Probe repoussa les ennemis jusqu'au delà du Necker et de l'Elbe. C'est une erreur. Il n'y a pas dans le texte latin *Albim*, l'Elbe, fleuve, mais bien *Albam*, qui est l'Albe ou les *Alpes suéviques*. C'est sur ces montagnes et sur le Necker que les opérations de cette campagne eurent lieu, et non sur l'Elbe, où jamais Probe ne parvint.

Ans de Rome. Ans de J. C. coalition allemane, avait été défensive pour les Ro-
1030. 277. mains, fut alors portée sur le territoire ennemi. Probe y fit plusieurs excursions et saccagea tout devant lui. Il réinstitua une milice de vétérans, qu'il répandit, sous le nom de soldats des frontières, tout le long du rempart, et cette milice devint la terreur des populations voisines qui, chaque jour inquiétées, ne voyaient plus de sûreté ni pour elles ni pour leurs troupeaux. Le courroux de Rome leur parut si effrayant que neuf de leurs princes se décidèrent à venir trouver Probe et à lui demander enfin la paix. Ils lui offrirent des otages, et s'engagèrent à lui payer un tribut en grains et en bestiaux, seules richesses qu'ils possédassent. Probe, en écrivant au sénat et en lui rendant compte des opérations de la campagne, lui manda que quatre cent mille ennemis avaient été tués, que seize mille avaient déposé leurs armes, que soixante-dix villes avaient été vengées, et que toute la Gaule enfin était libre [1].

Ces avantages si précipités, dont la renommée retentit bientôt dans toute la Germanie, jeta la terreur parmi toutes les nations de cette contrée. Probe, assuré du repos des Gaules, alla dans la Rhétie, qu'il mit aussi en état de défense, et de là dans l'Illyrie, que les Goths ne cessaient aussi de menacer. Il força ces peuples à la paix, et passant en Asie, il en ramena cent mille Bastarnes, qu'il répandit, tout le long du Danube, dans les provinces que la peste et la guerre avaient dépeuplées.

[1] *Lettre de Probe au sénat*, dans Vopiscus, c. 19.

Le Rhin, depuis, ne fut plus troublé que par la révolte de Procule. Ans de Rome. 1033. Ans de J.C. 280.

Probe avait en effet à peine tenu à Rome son triomphe, au retour de toutes ces expéditions, que Saturnin, Maure d'origine, qui avait commandé sous Aurélien, et qui commandait actuellement les armées d'Orient, fut proclamé empereur par les troupes de cette contrée[1]. Son exemple encouragea dans les Gaules Procule, qui prit aussi le titre d'Auguste et qui se revêtit de la pourpre à Cologne. Il attira à son parti la Gaule narbonnaise, l'Espagne et la Bretagne, et sollicita du secours des Germains. Mais les armes de Probe avaient été si terribles à ces peuples, et ils le craignaient encore tant, même au delà des monts, que, fidèles à leurs serments, ils se tinrent du côté de l'empereur et le secoururent même contre l'usurpateur. Ce dernier se sauva chez les Francs, qui le livrèrent[2].

Bonose, général et gouverneur de la Rhétie, usurpa presque en même temps le titre d'empereur, et fut de même réduit, quoique avec plus de difficulté.

Mais le bruit de la mort de Probe, assassiné par 1035 282.
ses propres soldats, se répandit à peine dans les forêts germaniques, que ces mêmes peuples, qui n'avaient osé faire cause commune avec Procule contre lui, se soulevèrent de nouveau contre Rome, qu'ils ne redoutaient point. C'était vers elle que tendaient, du côté du Danube, tous les efforts de ces

[1] Eutrope, l. IX, c. 11.
[2] Vopiscus, *in Proculo*, c. 13.

Ans de Rome. Ans de J. C. Sarmates, de ces Quades et de ces Lombards, réunis
1035. 282. tous à la coalition des Goths, comme c'était vers le Rhin que se précipitaient toujours tous ces peuples Francs, que Rome n'avait pu soumettre, et ces Allemanes, et ces Bourguignons, que leur voisinage et le même esprit d'enthousiasme réunissaient aussi. Ni Carus, qui succéda à Probe, ni ses deux fils Carin et
1036. 283. Numérien, qui prirent après lui l'Empire, ne purent, malgré les victoires qu'ils remportèrent, arrêter l'inondation de ces barbares au nord comme vers le sud.

Dans les Gaules mêmes se manifestait un esprit de révolte qui força Dioclétien, nommé empereur, à envoyer dans ces provinces Maximien, qu'il associa à
1039 286 l'Empire avec le titre de César.

Les Hérules et les Cabiones[1], peuples qui habitaient les rivages les plus septentrionaux de l'Océan, s'étaient, à la même époque, jetés sur le Rhin, dont ils dévastaient les provinces, tandis que les Francs et les Saxons, dernier peuple qui habitait sur la rive droite de l'Elbe, dans la Chersonnèse Cimbrique[2], et qui commençait aussi à se laisser attirer par l'appât du butin, faisaient sur mer le métier de pirates, et infestaient toutes les côtes de la Belgique et de l'Armorique.

Maximien battit et détruisit ces Hérules. Mais rien ne nous apprend que les Allemanes, qui s'étaient emparé de la plus grande partie des pays décumates,

[1] Tacite, *Germania*, c. 40, les nomme *Aviones;* Mamertin, dans son *Panégyrique de Maximien*, *Caibones*.

[2] Ptolémée, l. II, c. 2. — Stephanus Bizantinus, p. 586.

aient alors été inquiétés par le général romain, quoique la famine désolât ce peuple, et que les maladies qu'elle entraîne à sa suite le décimassent plus que n'eussent pu faire alors les armes des Romains. Ans de Rome. Ans de J. C. 1039. 286.

Maximien, pour purger enfin les mers des pirates francs et saxons, fit sortir de la Batavie la flotte romaine qui y était stationnée, et en donna le commandement à Carausius, marin expérimenté, qui déjà, en plusieurs rencontres, avait donné des preuves de sa bravoure et de son habileté. Cet amiral, qui d'abord remporta sur eux divers avantages, se laissa plus tard gagner par leurs largesses, et il les épargna pour partager avec eux le butin qu'ils faisaient. Maximien en fut instruit et ordonna qu'on le fît mourir. Mais Carausius en fut averti à temps, et passant en Bretagne avec sa flotte, il prit lui-même le titre d'Auguste et établit sa domination sur cette île. Il fit alors sa paix avec les pirates, et pour s'en former un boulevart contre les Romains, il leur céda même une quantité de vaisseaux et leur donna des officiers expérimentés. La Batavie, où se trouvaient les principaux arsenaux de marine que les Romains possédassent dans les Gaules, fut bientôt inondée de Francs qui s'y établirent. 1040. 287.

Cependant Dioclétien, qui pendant ces événements avait été retenu en Orient, revint l'année suivante pour porter du secours à Maximien contre les barbares. Une nouvelle campagne se rouvrit donc, plus favorable aux armes des Romains. Tandis que Maximien renversa à Trèves les Germains, qui en inondaient les campagnes, et les repoussa jusqu'au pays 1041. 288.

Ans de Rome. Ans de J. C. des Francs au delà du Rhin, Dioclétien, traver-
1041. 288. sant les Alpes, entra dans la Rhétie, et, par une suite d'opérations bien combinées, parvint à remettre sous le pouvoir de Rome tout le pays qui de ce côté s'étend depuis le Rhin jusqu'au Danube[1]. Les inscriptions qui nous restent de cette époque attestent les soins que les deux souverains prirent alors de relever les forteresses que l'irruption des barbares avait renversées.

1042. 289. Maximien quitta ensuite les Gaules pour aller attaquer Carausius dans l'île de Bretagne. Mais cette entreprise ne fut pas heureuse. Carausius battit les vaisseaux de Maximien, qui fut obligé de faire avec lui un traité par lequel il lui céda la Bretagne, à condition qu'il la défendrait contre les barbares.

Les querelles qu'eurent entre eux les peuples germains, jaloux les uns des autres, et qui tous, dans leurs attaques contre le colosse, cherchaient à profiter de ses plus belles dépouilles, donnèrent un moment de répit aux Romains. Les Goths tournèrent en effet alors leurs armes contre les Bourguignons, dont les Allemanes prirent le parti. Les Thuringiens, peuples qui faisaient partie de la coalition gothique, combattirent à leur tour les Vandales; et les Bourguignons eurent plus tard affaire avec les Allemanes, leurs voisins, pour le partage des terres.

Mais ces divisions des barbares ne durèrent pas assez pour le repos de l'Empire, qui fut bientôt de nouveau menacé d'une prochaine invasion. Dioclé-

[1] *Diocl. Panegyr.*, I, c. 9.

tien, qui voyait la guerre inévitable de toute part, Ans de Rome. Ans de J. C.
et qui avait à la fois à combattre en Orient le roi de 1045. 292.
Perse et en Égypte la révolte d'Achilleus; qui, en Afrique, devait s'opposer aux Quinquégentiens, en Italie même dompter des séditions, et qui à l'Occident était toujours menacé de l'irruption des Germains, résolut de changer la face de l'Empire et de le partager pour pouvoir mieux le défendre. Donnant donc à Maximien le titre d'Auguste, il s'associa de plus deux césars qui devaient sous lui commander au loin les armées. Son choix tomba sur Constance Chlore et sur Galère, qui reçurent les titres d'empereurs, de grands-pontifes et de pères de la patrie, et qui, pour mieux resserrer les liens de leur union avec Dioclétien, répudièrent l'un et l'autre leurs épouses, et reçurent, le premier la main de Théodora, fille de Maximien; le second celle de Valera, fille de Dioclétien. Dioclétien régna dès lors sur l'Orient; Galère eut la Thrace et l'Illyrie; Maximien, l'Afrique, l'Italie, le Norique, la Rhétie et la Haute-Pannonie, et Constance reçut en partage les Gaules et les Espagnes avec la Mauritanie Tingitane.

Le premier soin de Constance fut d'équiper une flotte pour recouvrer la Bretagne et pour nettoyer la mer des pirates qui l'infestaient. Il commença par se rendre maître de Boulogne, et poussant ses succès tout le long des côtes, il reprit toute la Morinie et chassa de la Batavie les Francs, dont il transplanta plusieurs milliers dans les environs de Trèves et dans le pays des Nerviens que la guerre avait en
grande partie dépeuplés. Il passa ensuite le Rhin, 1050. 297.

Ans de Rome. Ans de J.C. pour prévenir l'invasion des Allemanes, et détruisit
1050. 297. tout devant lui jusqu'au Danube[1].

Galère, pendant ce temps, combattait les Marcomans, les Quades, les Carpes et les Bastarnes, tous peuples germains et sarmates.

1051. 298. La flotte étant prête, Constance passa dans l'île de Bretagne qu'il parvint à soumettre, tandis que, pour contenir les Germains, Maximien vint le remplacer dans les Gaules. Les Francs au nord et les Allemanes au midi commençaient, en effet, de nouveau à remuer. Constance, au retour de son expédition, marcha contre les premiers et, passant le Rhin, alla les poursuivre jusqu'au sein des provinces d'où ils étaient sortis[2]. Mais les Allemanes avaient pendant ce temps traversé le fleuve et s'étaient rués dans les Gaules; ils avaient pénétré jusqu'au pays des Lingones. Constance, à son retour, les battit près de Langres et, les refoulant au delà du Rhin, leur livra dans les plaines de la Wertach, où déjà il avait combattu contre eux sous Aurélien, une bataille décisive qui les força au repos. Il avait mené avec lui de Bretagne une foule d'ouvriers expérimentés, auxquels il confia les réparations de toutes les places fortes du Rhin, réparations que la paix, qui pendant quelque temps régna alors sur le fleuve, lui permit de pousser à leur fin.

1058. 305. Constance, par l'abdication de Dioclétien et de Maximien, devint maître absolu des Gaules; il porta

[1] Eumène, *Panegyr.*, IV, c. 2.

[2] *Non jam ab his locis, quos olim Romani invaserant, sed a propriis ex origine suis sedibus, etc.* Eumène, *Panegyr.*, VI, c. 6.

sa cour dans la ville de Trèves, dont il fit la capitale Ans de Rome. Ans de J. C.
de ses États. Il se préparait à repasser dans l'île de 1059. 300.
Bretagne pour soumettre les Calédoniens et les Pictes, quand Constantin, qu'il avait eu d'Hélène, sa première femme, et qui était resté en otage auprès de Galère, vint le trouver à Boulogne. Ce prince l'accompagna dans cette expédition, où l'empereur, après avoir défait les Pictes, mourut de maladie à Eboracum [1]. Toute l'armée, et surtout une division d'Allemanes qui combattait dans les rangs des Romains, prit aussitôt le parti de Constantin, auquel elle prêta serment [2]. Constantin repassa aussitôt dans les Gaules pour en chasser les Francs qui, pendant que les Romains étaient en force au delà du détroit, avaient de nouveau envahi la Batavie. Les Bructères, les Chamaves, les Tubantes, tous peuples qui faisaient partie de la coalition franque, et que soulevèrent les cruautés de Constantin, qui, instituant à Trèves les jeux franciques [3], fit jeter dans le cirque, à la gueule des bêtes féroces, les prisonniers les plus illustres [4], appelèrent aux armes les Allemanes et les Cabiones. Constantin, averti à temps, prévint leur dessein. Il passa le Rhin et leur livra une bataille aussi sanglante que décisive. Un grand nombre d'hommes tombèrent en son pouvoir. Il les enrôla de force dans les légions et livra aux combats du cirque ceux qui

[1] Aujourd'hui York.

[2] Aurelius Victor, *in Epit.*, c. 41.

[3] Voy. le vieux Calendrier romain, dans Grævius, t. VIII, p. 100. — Add. Pet. Lambecii, ad h. l.

[4] Eutrope, l. x, c. 2. — Eumène, c. 10 et 11.

Ans de Rome. Ans de J. C. refusèrent. Ensuite, pour jeter avec plus de facilité
1059. 306. ses troupes sur la rive droite du Rhin, il fit construire à Cologne un pont dont il fit protéger la tête par un fort.

Cependant les Romains ne firent plus sous Constantin des tentatives de conquêtes au delà de ce fleuve. Tout ce que le panégyriste[1] donne de louanges au souverain pour avoir par des tours fortes soigné à la défense des frontières, ne peut s'entendre que de la rive gauche du Rhin, qui formait, en effet, alors la limite de l'Empire. Le val du Necker était aux barbares[2]. La rive droite du lac Brigantin était habitée par les Lentiens, peuplade qui faisait partie de la coalition allemanique. Au bord du Danube, entre ce fleuve et le Mein, étaient les Juthungues, autre tribu de cette coalition[3], qui, par leurs incursions dans la Rhétie, donnèrent souvent affaire aux Romains. Une autre encore habitait les rives du Bas-Mein, sous le nom de Bucinobantes[4]. Les Bourguignons, qui, après avoir quitté les terres qu'ils avaient primitivement habitées au nord de la Germanie, s'étaient assis sur les Monts-Sudètes, et qui, chassés plus tard de cette contrée par les Gépides et les Goths, s'étaient, dans leur mouvement de migration, jetés sur les Allemanes, qui s'étaient vus forcés de leur

[1] Eumène, *Panegyr. in Constantino*. II.

[2] *Barbarus Nicer*. Eumène, *Const*. II.

[3] *Juthungi Allemanorum pars, italicis conterminans tractibus*, Amm. Marcel. — Sidoine Apollinaire les appelle *Vithungi*. — Sur la *Table de Théodose* ils sont indiqués sous le nom de *Jutugi*.

[4] Amm. Marcel., xxix, 4.

céder une partie de leur territoire au sud-ouest du Mein et sur les plateaux du Jaxt, occupaient l'antique frontière que Rome, à l'époque des Antonins, avait garnie de tours fortes. Ils s'étendaient à la fois sur tout l'Odenwald et au sud jusqu'à la Kocher, où les salines que renferme la vallée arrosée par ce torrent provoquèrent plus d'une guerre entre les deux peuples[1]. Au nord commençait le territoire occupé par la coalition franque, qui n'avait point encore dépassé le Rhin, mais dont les tribus, comme nous venons de le voir, menaçaient l'Empire sur toute cette ligne, en même temps que leurs vaisseaux parcouraient les mers. Ans de Rome. 1059. Ans de J. C. 306.

Constantin était, en 313, à Milan, où, après la victoire qu'il avait remportée devant Rome sur Maxence, il venait de donner avec Licinius la liberté de culte au christianisme, lorsqu'il apprit que ces peuples levaient de nouveau le bouclier. Il repassa aussitôt les Alpes et, pour attirer les Francs dans la Gaule, donna à ses généraux l'ordre de se retirer devant eux. Lui-même se replia sur l'Allemanie et, s'abandonnant au cours du Rhin, porta partout dans le pays que les Francs venaient de quitter l'incendie et le pillage. Il repassa ensuite le fleuve, et tombant sur l'armée ennemie qui, par cette tactique, se trouva cernée de toute part, il lui fit supporter les plus grandes pertes. Ce fut au retour de cette expédition qu'il prit le nom de Francique, et que, rentré à Trèves, qu'il avait décoré des monuments les plus somptueux, il fit en- 1066. 313.

[1] Mamertin, *Panegyr.* (a. 289), c 5.

Ans de Rome. Ans de J. C. core célébrer des jeux publics, où les principaux
1067. 314. prisonniers furent condamnés à combattre contre les bêtes[1].

La terreur que ses armes inspirèrent aux Germains fut grande alors, s'il faut en juger par la tranquillité qui régna depuis sur le Rhin, et qui ne fut plus interrompue pendant tout le reste de son règne.

1090. 337. Constantin mourut en 337 de l'ère chrétienne.

Les troubles qui suivirent sa mort sous ses successeurs ranima l'esprit belliqueux des Francs.

Constantin II, fils aîné de Constantin, resta par le testament de son père en possession des provinces qui faisaient partie du prétoire des Gaules. Il fit de Trèves sa résidence. Mais ses querelles avec son frère
1093. 340. Constant au sujet de l'Italie et de l'Afrique lui ayant malheureusement coûté la vie quelques années après proche d'Aquilée, ce dernier réunit ces provinces à ses États et devint dès lors maître de tout l'Occident,
1095. 342. comme son frère Constance II l'était de tout l'Orient.

Les Francs, depuis longtemps en repos, profitèrent de ces guerres entre les deux frères pour venir de nouveau se répandre dans les Gaules. Constant vint les attaquer, et leur livra une bataille dont l'événement fut douteux. N'ayant pu les chasser des Gaules par la force, il traita avec eux et acheta la paix. C'était les animer à revenir en plus grand nombre; et c'est ce qu'ils firent, en effet, lorsque les troubles qui bientôt éclatèrent entre Constant et Magnence leur en donnèrent l'occasion.

[1] Nazarius, IX, c. 181. — Eumène, *Panegyr.*, VI, c. 12.

Magnence était Germain d'origine, et descendait Ans de Rome. Ans de J. C.
d'une de ces familles que Maximien ou Constance 1103. 350.
avait transplantées de leur patrie dans les Gaules. Il avait reçu l'éducation d'un Romain, et il était de bonne heure entré au service, où ses qualités supérieures n'avaient pas tardé à le faire distinguer. Constant lui avait donné le commandement des légions qui avaient été nouvellement formées sous le règne de Dioclétien et de Maximien, et qui étaient en même temps préposées à la garde des empereurs. Cet homme ambitieux conspira avec Marcellin, intendant des finances, et quelques officiers supérieurs de l'armée. Il parvint à se faire saluer empereur par les soldats. Bientôt il fut reconnu Auguste par toute la cavalerie et par les autres officiers. Constant, abandonné et sans troupes, prit le parti de fuir en Espagne, et fut assassiné dans les Pyrénées par Gaison, qui, avec quelques hommes d'élite, avait été envoyé à sa poursuite par l'usurpateur.

Magnence, pour mieux consolider son pouvoir, prit à son service bon nombre de Francs et de Saxons. Il marcha sur l'Italie, dont il se rendit maître, et fit de même tuer Népotien, neveu de Constantin-le-Grand, qui s'était fait proclamer empereur. Cependant il envoya une ambassade à Constance pour traiter avec lui.

Mais pour toute réponse Constance marcha à sa rencontre, et le renversant, d'abord à Scissie, et
plus tard à Murse, sur la Drave, le poursuivit et le 1104. 351.
chassa de l'Italie.

Pour affaiblir encore les moyens de résistance de

Ans de Rome. Ans de J. C. son ennemi, il suscita en même temps l'invasion des
1104. 351. Allemanes dans les Gaules, que Magnence avait confiées à la garde de son frère Décence[1]. Les Francs, voyant toutes les villes du Bas-Rhin dénuées des garnisons que ce dernier en avait retirées, pour opposer une barrière aux Allemanes, en profitèrent pour venir parcourir et piller cette province. Décence fut vaincu par ces Allemanes, et Magnence lui-même par les généraux que Constance envoya contre lui
1106. 353. dans les Gaules; il se tua de sa propre main à Lyon, exemple que son frère, qui volait à son secours, et que cette nouvelle vint arrêter dans sa marche, suivit bientôt après.

1107. 354. Constance, délivré d'eux, se rendit à Arles, où il fit, en l'honneur du trentième anniversaire de son titre de César, célébrer des jeux magnifiques. Il marcha ensuite contre les Allemanes et envoya Silvain dans le Bas-Rhin, afin de contenir les Francs. La première campagne de l'empereur fut dirigée contre les Allemanes du sud-ouest, qui habitaient la
1108. 355. forêt Marcienne[2]; la seconde contre les Lentiens[3], qui habitaient la rive nord du lac Brigantin. Silvain, de son côté, repoussa les Francs et rendit le repos au Bas-Rhin.

Mais les ennemis que ce brave général avait à la cour de l'empereur, jaloux de ses succès, cherchèrent à donner au souverain des soupçons sur sa fidélité.

[1] Zozime, p. 229.
[2] Ammien Marcel., l. XIV, c. 10.
[3] Idem, l. XV, c. 4.

Ils écrivirent de fausses lettres qu'ils firent ensuite Ans de Rome. Ans de J C.
intercepter et tomber entre les mains de Constance. 1108. 355.
Ils accusèrent Silvain de vouloir s'emparer du pouvoir souverain, et ils firent tant par leurs insinuations que, malgré la défense que prirent de lui les principaux Francs qui se trouvaient à la cour, il fut mis en accusation par l'ordre de l'empereur. Silvain en fut instruit, et se justifia; mais son procès n'en dura pas moins. Dans cet état critique, et voyant qu'il avait tout à craindre de l'ingratitude de Constance, sans avoir l'espoir de pouvoir trouver un refuge auprès des Francs, trop animés contre lui, il prit un parti désespéré et finit, en effet, par trahir. Il s'assura de l'armée et il se fit déclarer Auguste à Cologne.

Ursicin, préfet du prétoire, fut sur-le-champ envoyé dans les Gaules pour apaiser le soulèvement. Sous l'apparence d'un sympathique intérêt, il sut s'insinuer auprès de Silvain, et il le fit surprendre par des soldats. Silvain fut tué vingt-huit jours après qu'il avait été déclaré empereur.

La mort de ce général rendit de nouveau le courage aux Francs et aux Allemanes qui, ne voyant plus personne dans les Gaules capable de leur résister, s'y répandirent en foule et y firent d'horribles ravages. Cologne fut prise et dévastée. D'un autre côté, les Quades et les Sarmates pillaient la Pannonie et la Haute-Mœsie sans trouver de résistance. Les généraux de Sapor faisaient des courses dans la Mésopotamie et dans l'Arménie. Constance, accablé sous le poids de tant de guerres et voulant sauver les Gaules, donna le titre de César à Julien, frère de

Ans de Rome. Ans de J. C. l'empereur Gallus, qu'il maria à sa sœur Hélène, et
1108. 355. à qui il donna en partage cette province et la Bretagne.

Julien, qui jusqu'alors ne s'était fait connaître que par ses principes philosophiques, partit pour rejoindre l'armée qui était sous les ordres d'Ursicin et de Marcellus. Il se rendit à Vienne, où il entra en fonction de son consulat, et il y passa l'hiver, occupé des préparatifs de sa prochaine expédition. Les Allemanes pendant ce temps firent le siége de la cite des Æduens, que les vétérans défendirent alors avec
1109. 356. bravoure[1]. Au mois de juin, Julien quitta Vienne et prit sa route par Autun, Auxerre et Troyes, non sans avoir été plus d'une fois obligé de se frayer un passage à travers l'ennemi; il vint joindre à Reims Ursicin et Marcellus. La campagne s'ouvrit sur le Haut-Rhin, où l'ennemi s'était répandu autour des villes incendiées. Après un combat assez sanglant, tenu sous les murs de Dieuze, Julien traversa les Vosges, et descendant dans la plaine du Rhin, se rendit maître de Brocomagus, et battit une division d'Allemanes qui voulait lui disputer la conquête de cette ville.

Ces peuples, une fois possesseurs du pays, s'étaient peu occupés d'en rétablir les places fortes, et comme de toutes les villes situées sur le Rhin Cologne et Remagen, entre Bonn et Coblence, étaient les seules qui n'eussent pas pour ainsi dire été rasées, Julien se replia sur la première de ces deux

[1] Amm. Marc., l. XVI, c. 2.

cités pour en faire une place d'armes capable de lui *Ans de Rome.* *Ans de J. C.*
donner un point d'appui contre les Francs. Il n'eut 1109. 356.
pas de peine à s'en rendre maître, et il conclut avec ces peuples une trève qui lui permit de se rendre à Sens pour y passer l'hiver.

Une autre division de barbares vint l'attaquer dans cette dernière ville; pendant trente jours ils l'y tinrent assiégé. Ils se retirèrent toutefois en voyant l'infructuosité de leurs assauts.

Au printemps suivant, l'armée était réorganisée 1110. 357.
pour une nouvelle campagne. Les Allemanes occupaient toujours le Haut-Rhin. Julien remonta le cours du fleuve pour atteindre l'ennemi, et l'ordre fut en même temps donné à Barbation, à la tête de vingt-cinq mille hommes, de déboucher par les Alpes rhétiques dans le pays des Rauraques. Ce plan d'opération, qui devait mettre les Allemanes entre deux traits, fut toutefois dérangé par l'impétuosité qu'une de leurs divisions mit à attaquer ce dernier général. Elle rompit la ligne des Romains et, se répandant comme un torrent, s'avança jusqu'à Lyon, que les plus grands efforts de sa garnison et des habitants purent seuls alors sauver[1]. Julien, cependant, chassa des îles du Rhin les troupes qu'il rencontra, et se fortifia dans Saverne[2], lieu qui dominait la route que les barbares avaient toujours suivie pour inonder les Gaules.

Barbation jeta un pont sur le Rhin, afin de faire

[1] Amm. Marc., l. XVI, c. 11.

[2] Tabernæ.

Ans de Rome. Ans de J. C. une diversion sur le territoire de l'ennemi, et l'em-
1110. 357. pêcher de porter du secours aux siens sur l'autre rive du fleuve. Mais les barbares lancèrent dans le Rhin une telle quantité de troncs d'arbres, que les liens qui tenaient les bateaux composant le pont furent rompus par cette masse qu'entraînait l'impétuosité du fleuve[1]; tous les pontons furent brisés et submergés. Avant que les Romains n'eussent eu le temps de se reconnaître, l'ennemi fut sur l'autre rive, où un combat s'engagea. Il fut désastreux pour les premiers, qui furent mis en fuite et poursuivis jusque chez les Rauraques. Ce succès enhardit tellement les Allemanes que, descendant le fleuve, ils vinrent se poster jusque dans la plaine d'Argentorat. Leur armée, forte de trente-cinq mille hommes, était sous les ordres de Chnodomar, qui commandait en chef, et de Sérapion, son neveu, de Vestralp, d'Urius, d'Ursicin, de Suomar et d'Hortar, tous souverains des différentes tribus qui s'étaient partagé l'ancienne province romaine trans-rhénane. Chnodomar était dans la Gaule depuis le temps de Magnence, et, par la victoire qu'il avait remportée sur Décence, il avait surtout acquis un grand nom parmi ses compatriotes. Gundomad et Vadomar, qui avaient reçu la paix de Constance, et qui étaient depuis restés alliés des Romains, avaient d'abord refusé de prendre part à cette coalition. Mais le premier ayant été assassiné par ses propres sujets, le second se vit pour ainsi dire contraint de se joindre à ses compatriotes.

[1] Libanius, l. c.

Les Allemanes apprirent par des transfuges que Julien n'avait avec lui que treize mille hommes de troupes. Ils lui envoyèrent des députés pour lui remontrer, qu'ayant par leur valeur et par la force des armes acquis le pays qui était en leur puissance, il leur appartenait de plein droit, et l'engagèrent à se désister de toute nouvelle entreprise contre eux. Julien retint auprès de lui ces députés, et, pour toute réponse, descendant des hauteurs de Saverne, vint se poster dans la plaine devant l'ennemi. La bataille, qui se livra entre les deux armées proches d'Argentorat[1], finit par la déroute complète des Allemanes, qui, après avoir combattu vaillamment, et avoir même eu un moment l'avantage sur les Romains, se virent repoussés par les cohortes bataves et obligés de fuir et de repasser le Rhin. Plus de six mille des leurs restèrent sur le terrain, sans compter ceux qui se noyèrent dans le fleuve. Chnodomar fut lui-même pris avec sa suite et envoyé à Rome, où il ne survécut que peu de temps à sa captivité.

Ans de Rome. 1110. Ans de J.C. 357.

Cette victoire rendit aux Romains toute la Germanie supérieure.

Julien, après avoir déposé à Metz le butin et les prisonniers, se rabattit sur Mayence, afin de traverser le Rhin et de porter la guerre sur le territoire même de l'ennemi. Les Allemanes lui envoyèrent de nouveau des députés pour lui faire des remontrances

[1] Ammien décrit au long cette bataille. Pour ce qui concerne les localités où elle se donna, voyez Grandidier, *Hi t. d'Alsace*, p. 228-229, et Spach, dans les *Mémoires du Congrès scientifique*, tenu à Strasbourg en 1842, p. 331 et sv.

Ans de Rome. 1110. Ans de J. C. 357. amicales. Ce fut en vain. Huit cents hommes, placés dans de légères embarcations, furent chargés de remonter le Mein et d'incendier tout sur ses deux rives. L'ennemi épouvanté fit aussitôt allumer ses fanaux pour avertir du danger les tribus éloignées, et leur donner par ces signaux rendez-vous sur la rive droite de la rivière. Julien en profita pour tout dévaster et incendier sur la rive gauche, jusqu'à ce que, arrêté par les abattis d'arbres d'une vaste forêt, et par la masse de neige qui déjà recouvrait le sol, il revînt sur ses pas et relevât les fortifications que Trajan avait un jour fait construire pour contenir les barbares[1]. Il y laissa une garnison et des vivres, et après avoir accordé une suspension d'armes de dix mois à trois des chefs qui avaient accompagné Chnodomar sous les murs d'Argentorat, il repassa le Rhin pour faire prendre aux troupes leurs quartiers d'hiver. Lui-même prit la route de Paris.

Des Francs saliens, qui pendant cette campagne contre les Allemanes avaient de leur côté mis à profit son absence pour faire du butin, s'étaient avancés jusque dans la Gaule belgique. Surpris par la cavalerie du général Sevère, en marche pour regagner ses cantonnements, ils se renfermèrent dans un des châteaux-forts qui dominaient les rives de la Meuse. Julien, averti, vint en personne les y attaquer et, après cinquante-quatre jours de siége, se rendit maître

[1] *Munimentum quod in Alamannorum solo conditum Trajanus suo nomine voluit appellari*. Amm. Marcel., l. XVII, c. 1. — Voy. ci-dessus, p. 70.

de la place. Toute la garnison fut faite prisonnière, Ans de Rome. Ans de J. C.
et il envoya tous ces hommes, qui se distinguaient 1110. 357.
généralement par leur haute stature, à l'empereur Constance qui les incorpora dans ses armées.

Julien, au printemps suivant, marcha contre la 1111. 358.
nation entière de ces Saliens, qui s'étaient emparés du pays que baigne l'Escaut près de Taxandrie, et qui maintenant étaient eux-mêmes en discorde avec les Chamaves. Il les attaqua les uns et les autres, et ne leur accorda la paix qu'à condition qu'ils rentreraient dans leurs foyers [1].

Après avoir purgé la Gaule de ces étrangers, Julien reprit la campagne contre les Allemanes, dont la trève était écoulée. Une de leurs peuplades, les Juthungues, avait tenté de surprendre la Rhétie et de s'en emparer. Barbation, plus heureux contre eux qu'il n'avait été près d'Augusta contre leurs compatriotes coalisés, les en avait toutefois repoussés. Julien, en reparaissant sur le Rhin, fit jeter un pont sur le fleuve et tomba sur Suomar et sur Hortar, deux des princes qui, l'année précédente, avaient le plus contribué à la dévastation des Gaules. Le premier chef gouvernait tout le pays qui s'étend entre le Mein et le Rhin, et que cette rivière embrasse d'un coude immense avant de se jeter dans le fleuve, et le second, les plaines et les collines situées plus au sud jusqu'au Necker, vis-à-vis les Vangiones et les Nemètes. Suomar, à l'approche des Romains, vint implorer la paix; Julien la lui accorda, à condition

[1] Ammien Marc., l. XVII, c. 8.

Ans de Rome. Ans de J. C. qu'il rendrait tous les prisonniers de guerre ro-
1111. 358. mains, et qu'il fournirait des vivres, des voitures et des matériaux propres à relever les forteresses du Rhin; Hortar fut bientôt aussi obligé de se soumettre aux mêmes conditions. Julien fit rebâtir sur le Rhin sept villes que les barbares avaient détruites et restaurer tous les magasins de vivres qu'ils avaient dévastés. Comme par la paix qu'il venait de faire avec les riverains du fleuve la navigation se trouvait rétablie, ce fut de l'île de Bretagne qu'il fit venir les provisions de bouche qui devaient alimenter ces magasins[1].

1112. 359. Cependant les princes de l'intérieur de l'Allemanie étaient toujours encore sous les armes. Comme Julien ne pouvait espérer de repos tant qu'ils n'auraient pas fait leur soumission, il résolut de les surprendre, et envoya à cet effet à la cour d'Hortar un de ses tribuns, du nom d'Hariobaude, chargé en apparence d'une mission diplomatique auprès de ce prince, mais dont les instructions étaient de prendre tous les renseignements possibles sur la situation politique et locale des diverses peuplades. Après avoir écouté le rapport que cet officier lui fit à son retour, Julien concentra toute son armée dans les environs de Mayence. Contre l'avis de son conseil, qui voulait qu'on passât le Rhin directement, il fit remonter le cours du fleuve à ses troupes, afin de trouver un lieu où il pût effectuer le passage sans avoir besoin de toucher le territoire du roi Suomar, son allié. L'ennemi, qui l'observait de la rive opposée, suivit

[1] Libanius, *Orat. parental.*, c. 40.

le même mouvement. Mais, à la faveur de la nuit, les Ans de Rome. Ans de J. C.
Romains parvinrent, dans les environs de la métro- 1112. 359.
pole des Nemètes[1], à jeter sur la rive droite trois cents hommes déterminés qui, surprenant le camp des Allemanes et s'avançant jusqu'à la tente des chefs rassemblés en festin auprès d'Hortar, qui gardait alors une stricte neutralité, y répandirent une telle terreur que, se croyant surpris par toute l'armée, les Allemanes se débandèrent dans toutes les directions.

Julien les poursuivit et fit respecter les propriétés tant qu'il fut sur le territoire d'Hortar. Mais à peine il l'eut dépassé, que le pillage, l'incendie, et tout ce que la guerre traîne d'horreurs à sa suite, commencèrent. Il s'avança ainsi jusqu'aux frontières des Allemanes et des Bourguignons, là même où l'ancien grand rempart romain avait jadis séparé la province décumate des peuplades germaniques[2]. Là il établit son camp, et au milieu de toute la pompe romaine, il donna enfin la paix aux différents princes qui vinrent s'humilier et qui jurèrent de respecter dorénavant la puissance romaine.

Ces brillants succès, qui à Rome furent comparés à ceux que Marius avait remportés sur les Cimbres,
excitèrent la jalousie de Constance. Sous prétexte 1113. 360.
que la guerre des Perses exigeait un déploiement de forces considérables, il fit demander à Julien qu'il

[1] Ἀπὸ Νεμέτων ἄρας ἐπὶ τον Ῥῆνον. Eunapius, édit. de Boissonade, 1, p. 467. (*Excerpt. legationum.*)

[2] *Regio cui capeilatii vel palus nomen est.* Am. Marc., l. XVIII, c. 2.

Ans de Rome. Ans de J. C. lui livrât l'élite de ses troupes. Julien était adoré de
1113. 360. ses soldats. Loin que la demande de Constance fût accueillie, ce fut une occasion pour que l'armée des Gaules, dans son enthousiasme, proclamât empereur son général. Julien ne se dissimulait pas qu'en acceptant cette dignité, il devait s'attendre à voir tomber sur lui le courroux de Constance. Aussi, pour pouvoir agir contre lui avec plus de sécurité, commença-t-il par soigner à tout ce qui pouvait contribuer à la sûreté des Gaules. Après avoir passé le Rhin et avoir fait une expédition contre les Attuares, un des peuples Francs qui avait le plus fait de mal à ces provinces par ses irruptions, il visita toutes les places de guerre dont il avait ordonné la réédification le long du fleuve, et par le pays des Rauraques et Besançon se rendit à Vienne, qu'il n'avait plus revue depuis cinq ans, pour attendre dans cette ville la réponse de Constance aux plans de conciliation qu'il lui avait proposés.

Constance, qui déjà avait mis à profit le secours des Allemanes contre Magnence, tenta alors de nouveau de soulever ces peuples contre Julien. Une de leurs divisions passa la frontière de la Rhétie et battit près de Sanctio[1] le général Libinon, que Julien avait envoyé à sa rencontre. Le roi Vadomar, à qui ces troupes appartenaient, protestait néanmoins toujours de sa fidélité. Mais convaincu de trahison par des lettres de Constance qui furent interceptées et qui tombèrent entre les mains de Julien, en même

[1] Le moderne Sæckingen.

temps que pour donner des preuves de sa bonne Ans de Rome. Ans de J. C.
foi il venait jusque dans le camp romain, il fut arrêté 1113. 360.
et conduit en Espagne. Julien tomba alors lui-même dans le pays ennemi, et obligea par la terreur de ses armes tous les autres princes à garder une stricte neutralité.

Cependant il n'ignorait pas les préparatifs que Constance faisait contre lui sur le Danube. Pour le prévenir, et profitant de ses avantages, il envoya une partie de son armée en Italie et dans la Rhétie, et, traversant avec la plus grande promptitude et dans le plus grand secret la forêt Marcienne, à la tête de trois mille hommes d'élite, il monta sur une légère embarcation qui l'attendait sur le Danube, à l'endroit où ce fleuve commence à être navigable, et parut à Sirmium, alors que son rival accourait lui-même de
l'Orient à sa rencontre. La mort de Constance, qui, 1114. 361.
tombé malade en chemin, fut obligé de s'arrêter à 3 novembre.
Mopsucrène, en Cilicie, sauva toutefois alors l'Empire d'une nouvelle guerre civile.

Le Rhin resta tranquille pendant tout le reste du règne de Julien.

Mais ce grand homme eut à peine fermé les yeux, 1116. 363.
que le cri d'indépendance et de conquête retentit de nouveau dans toutes les forêts germaniques.

Jovien, pendant son règne éphémère, ne fut occupé que de l'Orient.

Quand Valentinien parvint sur le trône, toutes les 1117. 364.
nations barbares avaient repris le bouclier, et la Gaule et la Rhétie étaient à la fois menacées par les Allemanes; les Sarmates et les Quades attaquaient

Ans de Rome. Ans de J.C. la Pannonie; et les Saxons, les Pictes et les Scots
1117. 364. faisaient des courses dans la Bretagne.

Valentinien s'associa à l'Empire son frère Valens, à qui il confia l'Orient. Après avoir réglé les affaires d'Italie, il passa dans les Gaules que déjà les étran-
1118. 365. gers inondaient.

Les Allemanes avaient coutume de recevoir annuellement de la cour romaine des présents, dont le don avait même été garanti par les traités. Comme on en avait retranché une partie, ils s'en étaient plaints à Rome par leurs ambassadeurs, mais sans que leurs réclamations eussent été accueillies. Ils se regardèrent dès lors comme déliés de leurs serments. Favorisés par un froid excessif qui leur permit de passer le Rhin sur la glace, ils vinrent chercher dans
1119. 366. les Gaules ce qu'on leur refusait à Rome. En vain Charietton, qui commandait les deux Germanies, voulut s'opposer à leurs déprédations, et appela de Châlon-sur-Saône la division que commandait Sévérien. Il paya de sa vie le combat qu'il leur livra, et où Sévérien fut aussi très-fortement blessé. Les Hérules et les Bataves, qui servaient dans l'armée, perdirent un moment leur drapeau, et ne le recouvrèrent qu'après avoir fait des prodiges de valeur. Valentinien envoya contre les barbares Jovin, général de la cavalerie, qui vengea cette défaite des Romains par la défaite non moins sanglante de deux divisions ennemies qu'il surprit successivement près de Scarpona[1] et dans le val de la Moselle. Il fit un carnage d'autant

[1] Charpeigne, près de Pont-à-Mousson.

plus grand de la seconde que, lorsqu'il arriva, la plu- Ans de Rome. Ans de J. C.
part des soldats ennemis étaient près du fleuve, 1119. 366.
se lavant sans défiance dans ses ondes, et, pour me servir de l'expression de l'auteur romain, *mettant en ordre leur chevelure blonde et dorée*[1]. Après les avoir repoussés, il se rejeta sur une troisième colonne, qui parcourait les plaines des environs de Châlons-sur-Marne; il lui livra un combat non moins sanglant, mais mieux disputé, et où les Allemanes laissèrent sur le champ de bataille six mille morts et quatre mille blessés. Le malheureux chef qui commandait ces Allemanes tomba lui-même en fuyant entre les mains de quelques soldats qui le poursuivaient, et qui le pendirent à un arbre, à l'insu de leur général.

Mais cependant ces victoires, en arrêtant la marche des barbares, n'anéantirent pas leur puissance dans les Gaules. Les Saxons recommençaient aussi à ravager la Bretagne, et les Francs à courir de nouveau dans la Batavie. Valentinien envoya Théodose contre ces deux peuples, et il se prépara lui-même à aller attaquer les Allemanes sur le Rhin.

Ces derniers le prévinrent. Une de leurs divisions, 1121. 368.
sous la conduite de leur prince Rando, vint attaquer Mayence, alors presque dénuée de garnison, pendant que les chrétiens fêtaient une de leurs plus grandes solennités. Ils s'en rendirent maîtres sans coup férir; chargés de butin, ils entraînèrent en esclavage un grand nombre d'hommes et de femmes[2].

[1] Ammien Marcel., l. XXVII, c. 2.
[2] Idem, l. XXVII, c. 10.

Ans de Rome. Ans de J. C.

1121. 368. La mort de Withicab, fils du célèbre Vadomar, qui avait si souvent provoqué les armes de Julien, et que les Romains firent alors lâchement assassiner par un de ses domestiques dont ils gagnèrent l'esprit sordide, arrêta toutefois pour quelque temps leurs aventureuses expéditions. Withicab était, en effet, l'âme du conseil de ces peuples, et les Romains n'avaient point d'ennemi qui leur fût plus dangereux. Ayant tout à redouter pour les provinces du Haut-Rhin, ils ne craignirent point, tant les mœurs avaient changé, de se souiller du sang de leur ennemi et de ternir leur gloire par un assassinat[1].

Valentinien profita du découragement que cette mort porta parmi ces nations pour passer lui-même le Rhin. Il se fortifia de toutes les troupes de l'Illyrie et de l'Italie dont il pouvait disposer, et s'adjoignit les deux généraux Jovin et Sévère, ainsi que son fils Gratien, jeune enfant de dix ans, que l'année précédente il avait fait proclamer Auguste. Il est probable que le passage du Rhin s'effectua près d'Argentorat, puisque l'expédition était dirigée contre le peuple qu'avait commandé le prince qui venait d'être victime de la perfidie des Romains. L'armée brûla et pilla tout devant elle; cependant elle marcha quelques jours avant de voir l'ennemi, jusqu'à ce que, arrivée devant Solicinium, ancienne colonie romaine, on vînt avertir l'empereur qu'un corps d'armée se montrait dans le lointain. Valentinien donna aussitôt l'ordre d'arrêter. Les Allemanes s'étaient retranchés sur une haute montagne, accessible seulement du côté

[1] Amm. Marcel., l. XXVII, c. 10.

du nord par une pente douce et aisée. L'empereur voulut les reconnaître en personne. Accompagné d'un petit nombre d'hommes, il s'avança dans un marais, où peu s'en fallut que l'ennemi, qui s'y était embusqué, ne s'en emparât. Valentinien fit prendre à Sébastien un chemin détourné, afin de cerner la montagne; après avoir renvoyé dans le camp son jeune fils, sous la garde de quelques cohortes, il commanda lui-même l'attaque principale. L'escarpement de la montagne présenta la plus grande difficulté pour l'escaladement. L'armée cependant en vint à bout, et atteignit l'ennemi sur le plateau, où un combat des plus opiniâtres et des plus meurtriers commença. Le désavantage fut toutefois du côté des Allemanes qui, mis en désordre, et cherchant par la pente opposée à effectuer leur retraite, furent attaqués par les troupes fraîches de Sébastien; leur déroute fut complète.

Ans de Rome. 1121. — Ans de J. C. 368.

Les Romains eurent, de leur côté, beaucoup de pertes à déplorer, et il est probable que cette circonstance les empêcha alors de porter leurs armes au delà du Necker et au delà des sources du Danube, que leurs colonnes avaient atteintes. Il est probable aussi qu'après avoir ravagé tout le pays par où ils s'étaient avancés, ils firent alors leur retraite en se dirigeant au nord entre ce même Necker et le Rhin, où, près de Lupodunum, si l'on doit s'en rapporter à quelques vers d'Ausone, qui chante les hauts faits de cette campagne, un autre combat dut aussi avoir eu lieu[1]. Comme, du reste, Ammien Mar-

[1] Voy. sur ce combat la deuxième partie de ce *Mémoire*, § 1.

Ans de Rome. Ans de J. C. cellin, que nous avons suivi dans ces détails, ne parle
1121. 368. pas de ce dernier fait d'armes, il faut croire qu'il fut de peu d'importance.

L'empereur vint triompher à Trèves, et profitant de la tranquillité qui régnait de nouveau sur le Rhin,
1122. 369. il s'occupa, l'année suivante, de faire travailler de nouveau à le fortifier depuis sa source jusqu'à son embouchure, et même, là où il le crut nécessaire, à élever des tours fortes sur les terres des barbares. Diverses ordonnances rendues par lui sur les bords du fleuve, et entre autres à Altrippe et à Brisach, nous prouvent que lui-même présidait alors à ces travaux, auxquels il faut joindre le détour qu'il fit faire au Necker pour protéger le fort qu'il construisit à son embouchure, et le port qui, près de la métropole des Némètes, devait faciliter la navigation du Rhin.

Pour donner plus de soutien à ces divers ouvrages, et pour mettre entre les barbares et ces nouveaux établissements romains un espace plus considérable, il voulut aussi faire fortifier un des lieux qui appartenaient aux Allemanes au delà du fleuve et que l'histoire nous cite sous le nom de Pirimont. Les Allemanes de cette partie de la province, qui étaient alors en paix avec les Romains, se plaignirent de cette violation de leur territoire. Mais n'ayant pu se faire justice par la voie de la persuasion, ils le firent par la voie des armes, et attaquèrent les troupes qui entreprenaient ces travaux. Ils les taillèrent en pièces sans qu'un seul homme échappât, qui pût alors rendre compte à l'empereur de cette boucherie.

Valentinien venait justement de recevoir la nouvelle de l'invasion des Saxons dans la Germanie inférieure. Sur le rapport que lui fit Naniénus, qui y commandait, du grand nombre d'ennemis qui marchaient sur la province et du peu de forces qu'il avait à leur opposer, il lui envoya pour le soutenir l'infanterie du général Sévère. Cette infanterie arrêta la marche des Saxons. Ils firent la paix, et il leur fut permis de regagner leurs vaisseaux moyennant qu'ils fourniraient un certain nombre d'hommes, qui seraient incorporés dans les légions. Mais la parole romaine, si souvent en défaut envers les Germains, le fut encore en cette occasion. Car, comme ces Saxons se retiraient, ils furent attaqués à l'improviste par les soldats romains, postés en embuscade; il s'ensuivit un combat sanglant où beaucoup de Saxons périrent.

Valentinien, qui craignait que les peuplades allemanes du Rhin ne profitassent de cette irruption du nord pour l'inquiéter dans ses travaux, fit sous main sonder les Bourguignons que des intérêts politiques avaient déjà plus d'une fois mis en état de guerre avec ces mêmes tribus. Les salines situées entre les deux nations avaient déjà, à plusieurs reprises, été l'objet de leurs querelles, et il est probable que l'empereur leur promit alors, s'ils se joignaient à lui, de les maintenir dans la possession de ces lieux, qui étaient pour eux d'une si grande importance. Ils se soulevèrent du moins à sa voix, et ils vinrent au nombre de quarante mille hommes se répandre sur les terres des Allemanes. Ces derniers qui redoutaient l'attaque des Romains, et qui avaient à craindre de

Ans de Rome. Ans de J. C.

1123. 370. se voir cernés entre les deux armées, se retirèrent en masse du pays. Les Bourguignons vinrent jusque sur le Rhin, sans que Valentinien, toujours ingénieur plutôt alors que général, n'eût encore fait le moindre préparatif de guerre. Trompés dans leur attente, et voyant qu'ils ne pouvaient compter sur l'empereur, ils se retirèrent dans leurs foyers.

1124. 371. Mais lui-même, l'année suivante, passa le Rhin, pour surprendre Macrien qui régnait sur les Allemanes de la rive droite du Mein, et qui était non moins redoutable que ne l'avait naguère été Withicab. Il avait appris que ce prince était malade, et il espérait par un coup de main pouvoir se rendre maître de sa personne. Il fit jeter un pont sur le fleuve, au-dessous de Mayence, et chargea Sévère, à la tête de quelques troupes, de se diriger le plus secrètement possible sur Wiesbade [1], où le prince résidait. Quelque discipline que l'on eût recommandée aux soldats, ils ne purent cependant, pour le bonheur de ce dernier, s'empêcher de piller et de tout brûler selon leur habitude. La fumée qui s'éleva du sein des forêts avertit à temps les Allemanes de l'invasion. Il leur fut possible, avant que les Romains n'arrivassent, de sauver leur prince, et de l'entraîner sur une légère voiture, par des chemins détournés. Valentinien, trompé dans son attente, donna l'ordre d'incendier et de ruiner toute la contrée. Pour contrebalancer le pouvoir de Macrien, qui s'étendait aussi sur les Bucinobantes, il mit à leur tête Fraomar, prince de cette nation,

1 Aquæ Mattiacæ

qui, ainsi que Bithéride et Hortar, deux autres sei- Ans de Rome. Ans de J. C.
gneurs de la même tribu, était alors au service des 1124. 371.
Romains. Fraomar trouva cependant le pays tellement ravagé, qu'il crut devoir renoncer à cette souveraineté, et obtint le commandement des Allemanes qui servaient comme auxiliaires dans l'armée romaine en Bretagne.

Hortar resta dans la Gaule. Mais ne supportant qu'avec peine l'oppression de son pays, il se fit l'espion de Macrien. Une de ses lettres à ce prince, tombée par malheur entre les mains de Florentius, gouverneur de la Germanie, occasionna son arrestation, et il fut condamné par l'empereur au terrible supplice du feu [1].

Cependant le Danube était aussi devenu le théâtre d'événements non moins sanglants. Des forteresses élevées sur le territoire des peuples riverains de ce fleuve avaient excité leur mécontentement, et au nom de leur indépendance menacée, ils avaient tous aussi repris le bouclier. Valentinien reçut des nouvelles d'Illyrie qui lui annonçaient les avantages que les Quades avaient déjà remportés. Il sentit le besoin de se rendre sur les lieux, et pour consolider le repos dont le Rhin jouissait alors, il fit lui-même faire des propositions de paix à Macrien.

Ce prince qu'aucun revers n'avait pu faire plier, 1127. 374.
se montra sensible à ces avances. Il se rendit au bord du Rhin, la tête découverte, et au bruit des boucliers que sa suite entrechoquait, jurer à l'empereur, qui

[1] Amm. Marcel., l. XXIX, c. 50.

Ans de Rome. Ans de J. C. affecta de déployer toute la pompe romaine, une fidé-
1127. 374. lité qui ne se démentit plus jamais.

Gratien fut laissé par son père dans les Gaules, où
1128. 375. 17 novembre. il apprit à la fois sa mort et l'élévation de son jeune frère Valentinien II à la dignité d'Auguste. Il ne fit pas difficulté de partager l'Empire d'Occident avec lui.

Gratien fut de tous les généraux romains le dernier qui mit le pied dans le sud de la Germanie. Avec quelque pompe, en effet, que le poëte Ausone[1] fasse dire au Danube que là même où il coule, au milieu du pays des Suèves, il est déjà sur le territoire romain, et avec quelque emphase qu'il nous vante le Rhin ne formant plus la frontière des Gaules, il est certain que, à l'exception de quelques tours jetées çà et là sur la rive droite du fleuve, là où il pouvait offrir aux populations barbares une plus grande facilité de le traverser, nul établissement romain n'existait plus depuis longtemps sur cette rive. Toutes ces tours, tous ces remparts furent même impuissants à contenir ces hordes toujours remuantes, et qui profitaient de chaque circonstance favorable pour venir piller la rive gauche.

Les Lentiens que nous avons vu chasser de la Rhétie à plusieurs reprises, ayant appris que Gratien se préparait à porter ses armes contre les Goths, traversèrent, en effet, au commencement de la troisième an-
1131. 378. février. née du règne de ce prince, le Rhin couvert de glace, et se répandirent dans la Gaule. Obligés de se retirer,

[1] Ausone, *Epigr.* 3 et 4.

mais ne prévoyant pas que l'empereur pût leur opposer des forces suffisantes, ils se réunirent de nouveau de toutes les parties de leur territoire, et au nombre de quarante ou soixante-dix mille hommes, ils se préparaient à recommencer leur course aventurière, quand Gratien, averti, fit revenir les troupes qui déjà étaient en marche, et leur adjoignant celles qu'il avait laissées en arrière pour la défense des Gaules, les battit par ses généraux près d'Argentaria, sur le lac Brigantin[1]. Lui-même, pour mettre un terme à leurs déprédations, rejoignit son armée, dans l'intention de faire sentir aux barbares tout le poids de sa vengeance. Mais l'ennemi lui échappa dans ses montagnes; le jeune empereur cependant les poussa si vigoureusement, qu'il les contraignit à demander la paix et à fournir un contingent de troupes aux Romains.

Ans de Rome. 1131. Ans de J. C. 378.

Gratien poursuivit alors sa route pour aller s'opposer à l'irruption des Goths, qui ravageaient la Thrace, la Scythie et la Mœsie, et même les provinces illyriennes que parcouraient aussi les Quades et les Sarmates, sans parler des Huns, des Vandales et des Marcomans.

Pour opposer une barrière à tant d'ennemis, il rappela d'Espagne Théodose-le-Jeune, auquel il donna le commandement de ses armées. Comme l'Orient venait de lui échoir par la mort de Valens, et qu'il ne pouvait supporter le poids d'une si grande monarchie, il s'associa bientôt ce même général à l'Empire,

[1] Amm. Marcel., l. XXXI, c. 10. Voy. ci-après troisième partie de ce *Mémoire*.

Ans de Rome. Ans de J. C. et lui donna avec le titre d'Auguste l'Orient et l'Illyrie
1132. 379. orientale. Il revint en Italie, et bientôt après passa dans les Gaules, qui pendant quelque temps furent assez tranquilles.

1136 383. Mais la révolte de Maxime qui fit soulever les provinces rhénanes, et qui se fit déclarer empereur par ses soldats, ramena en deçà de ce fleuve les tribus germaines, et surtout les Francs qui alors menacèrent pour la troisième fois de compléter la ruine de Cologne, et les Saxons qui recommencèrent leurs pirateries sur les côtes[1].

25 août. Gratien, tué à Lyon, alors qu'il fuyait vers l'Italie, laissa l'Empire à Valentinien II, jeune enfant de douze ans. Théodose ne fit pas difficulté de lui abandonner l'Italie, l'Illyrie occidentale et l'Afrique, sous la tutèle de sa mère, tandis que Maxime continua de se soutenir dans son usurpation des Gaules, de la Bretagne et de l'Espagne.

Mais l'ambition de ce dernier n'était point satisfaite. Ses projets de conquête sur l'Italie, qu'il prétendait enlever au jeune empereur, le mirent en présence de Théodose, qui, se portant à sa rencontre, le battit sur les bords de la Save et à Pettau. Maxime se retira devant lui jusque dans les environs d'Aqui-
1141. 388. lée, où, battu de nouveau et tombé en son pouvoir, il paya de sa vie son usurpation. Théodose lui fit trancher la tête en sa présence[2], et rétablit Valentinien dans l'Empire d'Occident, en retenant lui-même l'autorité que le jeune âge du prince ne lui

[1] Ambrosius, ép. XVII, p. 215.
[2] Latinus Pacatus, *in Panegyr.*, c. 42-45.

permettait pas encore d'exercer. Il lui donna pour Ans de Rome. Ans de J. C.
aide et pour conseil Arbogaste, général, sur la fidélité 1141. 388.
et le courage duquel il croyait alors pouvoir compter.

Valentinien II se rendit dans la Basse-Germanie, 1142. 389.
pour présider à la sûreté de cette province contre les Francs. Arbogaste eut à combattre ces peuples, ainsi que les Bructères, les Chamaves et les Cattes même, qui tous alors étaient compris dans la coalition franque[1]. Ce général était lui-même Franc d'origine, et d'une vertu austère qui le fit comparer aux Curius et aux Fabricius de l'ancienne Rome. Mais cette sévérité et cette droiture qui lui avaient acquis l'estime et l'amour du soldat, ne pouvaient convenir au caractère de Valentinien II, qui, à mesure qu'il avança en âge, conçut contre lui un plus grand éloignement. Ils se méfiaient réciproquement l'un
de l'autre ; et lorsque l'empereur mourut subitement 1145. 392
à Vienne, en 392, Arbogaste fut assez généralement 15 mai.
soupçonné d'avoir causé sa perte[2]. Lui-même cependant ne tenta pas de se faire proclamer empereur, soit que, par cette modération, il cherchât à écarter le soupçon qui pesait sur lui, soit qu'il craignît que son origine et sa religion fussent encore un obstacle à son élévation. Il fit tomber le choix de l'armée sur Eugène, homme de cabinet[3] plutôt que guerrier, dont il espérait régler la conduite dans les affaires, pour s'emparer peut-être plus tard de ce qu'il sentait

[1] Sulpitius Alexandre, dans *Grégoire de Tours*, l. II, c. 9.

[2] Voy. sur les opinions contraires émises au sujet de ce point d'histoire l'ouvrage de M. Tillemont, p. 715 et sv.

[3] Magister Scrinii.

Ans de Rome. Ans de J. C. ne pas pouvoir acquérir aujourd'hui avec assez de
1145. 392. sûreté. Tout l'Occident reconnut ce nouvel empereur, à l'exception de l'Afrique dont Gildon était maître. Eugène proposa un arrangement à Théodose, et chercha par ses ambassadeurs à lui faire approuver son élection. Mais Théodose rejeta toutes ses offres. A la tête d'une armée considérable, grossie de différentes hordes de Goths, de Huns et d'Alains, il se dirigea à la rencontre de son rival. Eugène, avant d'entrer en campagne, voulut assurer le repos des frontières, et il parvint à négocier la paix avec les Francs et les Allemanes, et même à obtenir d'eux un corps
1147. 394. d'auxiliaires[1]. Les deux armées en vinrent aux mains dans les environs d'Aquilée, au pied des Alpes Juliennes, théâtre de tant de combats. La bataille, quoique vivement disputée, fut perdue par Eugène, qui, tombé au pouvoir de son vainqueur, paya de sa tête sa défaite. Arbogaste, pour ne pas avoir le même sort, se tua de sa propre épée[2]. Tout l'Occident, par cette victoire, échut à Honorius, jeune fils de Théodose, qui au commencement de l'année avait été nommé Au-
1148. 395. 17 janvier. guste. L'empereur lui-même mourut bientôt après, laissant l'Orient à son fils aîné, et donnant pour tuteur à Honorius, Stilicon, Vandale de nation, sous le gouvernement duquel les barbares commencèrent enfin à écraser l'Empire. Stilicon renouvela les traités qu'Eugène ou plutôt son ministre avait faits avec les peuples germains. Mais bientôt les Francs inon-

[1] Voy. dans *Grégoire de Tours*, l. II, c. 9.
[2] Socrate, l. V, c. 24.

dèrent de nouveau les Gaules, et s'avancèrent jusqu'à Trèves, qu'ils détruisirent de fond en comble. Les Saxons, de leur côté, pillèrent les côtes de la Bretagne, et avec le commencement du cinquième siècle, alors que l'Italie était inondée de sang et de carnage, que l'Empire d'Orient était lui-même en proie aux étrangers, tous les peuples de la Grande-Germanie, qui, malgré leurs irruptions dans les Gaules, en avaient depuis quatre siècles toujours été repoussés, franchirent enfin le Rhin, pour ne plus le repasser.

Ans de Rome.	Ans de J. C.
1152.	399

Déjà en 376 les Huns, peuple barbare et nomade, sorti des steppes de l'Asie, avaient donné à l'Europe la secousse qui devait changer sa face. Les historiens chrétiens qui ont écrit les faits de ces hordes indomptées n'ont pas craint, tant était grande la terreur qu'ils inspiraient et tant étaient cruelles les traces de leur passage, de les décrire comme ne possédant que la moitié de l'humanité et de prétendre que du commerce que le mauvais génie avait eu avec les alrunes au sein des steppes de la Scythie, ces peuples avaient tiré leur origine. Il est probable que leur coalition se composait de hordes scythes, parthes et indiennes, qu'un même intérêt rassembla, et qui, chassées et errantes, trouvant ouverte la route de l'Occident, vinrent y chercher de nouvelles demeures. Ils étaient, comme tous les barbares, durs à la fatigue et sans crainte des dangers. Traversant la mer Mœotide, ils tombèrent d'abord sur les Alains, autre peuple scythe, qu'ils chassèrent des terres qu'ils habitaient sur les rives du Don, et qui, forcés de reculer vers l'Occident, tombèrent à leur tour sur la Pannonie

Ans de Rome. Ans de J. C. et sur le Norique. Refoulés, d'un côté par les Romains,
1152 399. de l'autre par les Goths, ils avaient fini par se jeter sur les terres des Suèves et des Vandales, et tous, dès lors, tandis que l'Ialie était inondée par ces derniers, et que, pour se soutenir contre eux, Stilicon avait dégarni toutes les places du Rhin, ils vinrent comme un torrent se répandre dans les Gaules. Les Francs, qui déjà en occupaient une partie, voulurent en vain en défendre l'entrée. Ils furent battus, et bientôt tout le cours du fleuve, toute la Gaule, furent couverts de ces étrangers, auxquels vinrent se joindre des hordes de Sarmates, de Quades, de Gépides et d'Hérules, et toute cette quantité de Saxons qui infestèrent les côtes, et les Allemanes qui se répandirent jusqu'à la Moselle. Mayence, la plus florissante de toutes les cités romaines sur le Rhin, fut prise et rasée le dernier jour de l'an 406. Borbetomagus, après
1160. 407. un siége long et opiniâtre, fut obligé de se rendre. Argentorat, Néomagus, toutes les villes qui, encore florissantes, élevaient tout le long du fleuve leurs remparts, devinrent la proie des flammes, du meurtre et de la dévastation[1]. La cité des Rauraques fut anéantie. Arras, Tournay, Reims ne tardèrent pas à être au delà des frontières que Rome, en se débattant, avait encore à défendre dans les Gaules, où les Francs établirent bientôt leurs deux grandes tribus de Saliens et de Ripuaires. Tandis que les premiers plaçaient à Cambrai le siége de leur monarchie, c'était dans la ville d'Aggrippine que les seconds plaçaient le leur.

[1] Saint-Jérôme. *Lettre sur la Monogamie*, t. I de ses œuvres, p. 60.

Les Bourguignons acquirent aussi des terres en deçà du fleuve, et, comme les Francs au nord, ayant pris pied dans les Gaules, n'en quittèrent plus le territoire. Les villes du Rhin se rétablirent, il est vrai; et même l'autorité d'Honorius y fut encore assez grande pour que la constitution romaine s'y maintînt. Mais ce pouvoir ne fut plus qu'éphémère. Pour le soutenir, il fallut laisser aux barbares la proie qu'ils étaient venus chercher. En vain, sous le second successeur d'Honorius[1], Ætius, grand homme de guerre, combattit ces mêmes Francs qui s'étaient emparés de Trèves, et ces Bourguignons qui cherchaient aussi toujours à s'étendre. En vain il se lia plus tard adroitement à ces peuples et aux Wisigoths, pour s'opposer aux bandes d'Attila, dont le passage fut si terrible aux villes du Bas-Rhin qui à peine s'étaient relevées. Le pouvoir de Rome s'affaiblit de plus en plus sur ces contrées, et lorsque enfin ce grand homme reçut la mort de la main de l'empereur, il n'y avait plus que l'espace des Gaules compris entre la Somme et la Loire qui fût véritablement encore une province romaine. Les Allemanes occupaient les deux rives du Rhin, depuis l'Albe jusqu'au delà des Vosges, et depuis lors le cri de l'aigle expirant ne se fit plus entendre sur le fleuve.

Ans de Rome. 1160. — Ans de J. C. 407.

[1] Valentinien III.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉTABLISSEMENTS ROMAINS SUR LE RHIN.

§ 1er.

ÉTABLISSEMENTS DE L'ABNOBA ET DU NECKER.

Nous avons vu dans la première partie de ce *Mémoire* que, lorsque les armées romaines vinrent sur le Rhin, tout le cours de ce fleuve était habité par des tribus germaniques, devant lesquelles le Celte, premier habitant de ces contrées, s'était vu contraint de reculer. Les noms des localités, ceux de la plupart des rivières, des collines et des villes, où le nouvel habitant s'arrêta, surtout dans la partie sud, nous prouvent incontestablement cette succession de peuples. D'ailleurs, dans les forêts, quelques pierres brutes qui servirent aux sacrifices, çà et là des tombes qui recèlent les plus antiques populations, ne nous ont pas en vain montré leurs masses informes et leur sphérique gazonnement. Elles nous confirment la possession du pays par un peuple antérieur au Germain, sur les traces duquel ce dernier, laissant ses forêts vierges, vint chercher de nouvelles demeures[1].

Ce Germain était essentiellement guerrier. Chaque homme portait les armes, comme jadis l'Indien dans

[1] Voy. mes *Établissements celtiques dans la Sud-Ouest-Allemagne*, §§ 1er et 3.

les bois du nouveau monde, et comme l'on voit encore dans la mer du Sud l'habitant des îles ne jamais marcher sans les siennes. Le mot de Germain, nom dont aucun peuple de la vaste contrée, à qui les Romains ont imposé le nom de Germanie, ne s'est appelé lui-même particulièrement, n'est donc que la dénomination latinisée du mot allemand *guerrier*[1], épithète dont chaque homme, chez ces antiques peuplades, était si fier de se nommer. Ils étaient tous en effet guerriers pour défendre les intérêts de leurs tribus, et toutes les nations étaient en armes, quand il s'agissait de marcher à l'ennemi. Aussi ce nom de Germains ne fut-il d'abord donné par les Gaulois qu'aux peuples avec lesquels ils eurent les premiers affaire, c'est-à-dire à ceux qui vinrent, les armes à la main, se répandre les premiers sur la rive gauche du Rhin. Cela nous est confirmé à la fois par Tacite[2], qui cependant ne nous explique point l'étymologie du mot, et par César[3], qui nous dit que les Eburons, les Condruses, les Cœrèses et les Pœmanes, tous peuples

[1] *Gewehr*, armes, *Mann*, homme, *Gewehrmann*, *Wehrmann*, *Germanus*, homme de guerre. Le célèbre orientaliste de Hammer (dans *Kruse's Archiv für alte Geschichte*, t. I, 2e cah., p. 134) a dérivé le nom de *germain* du mot persan *Dsjermann*, *Dschermanni*. D'autres, tels que Huschke, Anton, Beck, Ritter, Schlegel, Passow, etc., l'ont regardé comme synonyme de *federati*, confédérés. Je renvoie le lecteur aux ouvrages de ces savants. Les Germains eux-mêmes s'appelaient, comme ils se nomment encore aujourd'hui, *Deutsche* ou *Teutsche*, c'est-à-dire membres de la grande nation, ou nationaux, du mot *Diot* ou *Thiot*, qui signifie *peuple* dans le dialecte gothique.

[2] Tacite, *Germania*, c. 2.

[3] César, *De Bello Gall.*, II.

qui les premiers vinrent s'établir sur le territoire gaulois, étaient collectivement compris sous cette dénomination. Les Romains n'ont donc point donné aux peuples d'outre-Rhin le nom de Germains, parce que, comme dit Strabon[1], ces peuples avaient une ressemblance de mœurs avec les Gaulois, mais bien parce que les Gaulois avaient déjà coutume d'appeler ainsi toutes les tribus guerrières qui s'étaient, à la pointe de l'épée, donné des demeures parmi eux. Et ces nations, à leur tour, trouvèrent plus tard une espèce de gloire à s'approprier un nom dont aucune de leurs tribus ne s'était particulièrement appelée, mais qui, pris collectivement, marquait tout ce que la patrie commune pouvait attendre d'elles pour sa défense. Depuis le nord que battent les flots de l'Océan jusqu'aux sommités des Alpes, le nom de Germanie fut dès lors donné à toutes ces terres habitées par les tribus de la même souche, contre lesquelles Rome, ainsi que nous l'avons vu, combattit, sans discontinuer, pendant près de quatre siècles et demi.

Les tribus germaines de la rive gauche du Rhin s'étendaient depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'à l'Helvétie, et à l'est depuis son cours jusqu'à l'Escaut et à la Meuse. Le Rhin, qui prendsa source aux plus hauts sommets des Alpes lépontiennes, et qui, d'un cours rapide, au milieu d'une vallée profonde qu'habitaient quelques petits peuples rhétiques, descend vers le lac Brigantin, au delà duquel les Suèves avaient fixé leurs demeures, touchait, en quittant ce lac limpide, le territoire des Helvétiens et des Rauraques. Re-

[1] Strabon, l. VII.

montant au nord, après avoir fait un coude, non loin de la métropole du dernier peuple, il circulait dans l'immense vallée que dominent, d'un côté, le mont Abnoba, couvert de forêts sombres, et au sein duquel le Danube prend sa source, et, de l'autre, la chaîne des Vosges, qui, comme le premier, était alors aussi couverte de forêts. Là se trouvaient successivement échelonnés les Triboques, les Nemètes et les Vangiones, trois tribus qui, à une époque déjà antérieure à l'invasion d'Arioviste, s'étaient emparées d'une partie des terres que les Médiomatrices, qui reculèrent alors leurs frontières jusqu'au delà des Vosges, avaient autrefois possédées jusqu'au fleuve. Ces Médiomatrices, qui eux-mêmes faisaient partie de la Belgique première, cultivaient tout le territoire qui s'étend en deçà de ces montagnes jusqu'à la Meuse, et depuis le territoire des Rauraques jusqu'à celui des Tréviriens. César [1], en parlant d'eux, cite les trois peuplades des Triboques, des Nemètes et des Vangiones, qui s'étaient associées aux entreprises du chef des Suèves lorsqu'il fondit sur la Gaule. Pline [2] atteste leur possession des terres qui sont baignées par le Rhin, et Strabon [3], en décrivant la situation géographique des Médiomatrices, parle aussi des Triboques, nation qui s'était mêlée parmi eux. Or, quoique la coalition suévique eût entraîné ces trois peuples comme auxiliaires, ils n'en continuèrent pas moins, après que les Suèves et Ario-

[1] César, *Comment.* I.
[2] Pline, l. IV, c. 16.
[3] Strabon, *Géogr.*, l. IV.

viste se furent retirés au delà du Rhin, de rester possesseurs de la plaine des Vosges, tandis que les autres peuplades que nous trouvons nommées avec eux dans les armées de ce prince, se retirèrent toutes des Gaules en même temps que lui. Harudes, Sédusiens, tous repassèrent le fleuve précipitamment; ceux qui ne purent assez vite se sauver, furent décimés par le glaive du vainqueur. Pour que le même sort n'eût pas atteint les Triboques, il fallait donc, qu'ainsi que les Nemètes et les Vangiones, le corps de la nation habitât depuis un certain temps le pays, et que ce qui parut d'eux dans les armées d'Arioviste n'ait été qu'un corps détaché d'auxiliaires, qui trouva refuge auprès des siens. Tacite, qui lui-même fut procureur de la Belgique, et qui devait avoir la plus grande connaissance de la situation politique de ces peuples, n'eût pas, en effet, en donnant la liste des nations germaines de son temps, parlé des Triboques, des Nemètes et des Vangiones, si, malgré le carnage que les soldats de César firent de l'armée d'Arioviste, ces trois tribus ne s'étaient pas soutenues sur le Rhin. Or, pour qu'elles aient pu continuer d'habiter la Gaule, il faut qu'elles y aient été sédentaires, et qu'en se soumettant aux armes des Romains, elles aient obtenu la grâce du vainqueur. Et comme, d'un autre côté, s'était conservé le souvenir de l'occupation de leurs terres par les Médiomatrices au bord du Rhin, il faut admettre aussi que cette prise de possession de la vallée des Vosges par les Triboques, de la vallée du mont Tonnère par les Vangiones, n'avait pas eu lieu à une époque bien anté-

rieure à l'arrivée des Romains dans ces contrées. Les noms des localités que Rome nous a transmis étant tous celtiques, il faut en déduire que les habitants des bourgs qui les peuplèrent avant l'arrivée des Germains, y étaient en partie restés stationnaires, tandis que ces derniers s'étaient, selon les mœurs des Suèves, leurs ancêtres, répandus tout autour dans les vallées et sur le revers des collines. C'est une observation qui du reste sera commune à la plupart des peuplades germaines que nous aurons occasion de citer, qui, sans habiter d'abord les villes qu'elles ont dû laisser aux habitants primitifs qui se soumirent à elles, ont toutefois continué de nommer d'après eux, les cantons, les rivières, les torrents, sur lesquels elles sont venues poser leurs habitations.

Les Triboques habitaient les bords de l'Ell[1], rivière qui prend sa source dans les Vosges. Ils recouvraient de leurs tribus une grande partie de la plaine que cette rivière arrose, et qui forme aujourd'hui la partie la plus étendue de la plaine d'Alsace. Lorsque les Allemanes, après avoir chassé les Romains de la rive droite du Rhin, s'y furent établis, et que, dans leurs courses, ils eurent à plusieurs reprises inondé de leurs armées la rive gauche du fleuve, ils s'habituèrent à nommer les habitants des bords de l'Ell d'un mot pris dans leur langue et qui exprimait d'une manière précise la situation géographique de ce peuple. Ceux qui demeuraient vis-à-vis d'eux dans la vallée que cette rivière arrose, furent donc pour eux les *Ell-*

[1] Aujourd'hui l'Ill, en latin *Ellum*.

sassen, c'est-à-dire ceux qui habitaient l'Ell. Comme les Romains n'ont jamais connu le pays sous le nom d'Elsatia, que ce nom ne parut dans l'histoire que lorsque les Francs vers le nord, les Bourguignons au centre, et les Allemanes au sud, s'établirent sur la rive gauche du Rhin, on doit le regarder en effet comme implanté par ces derniers au commencement du cinquième siècle, lorsque l'aigle cessa de planer sur le fleuve. La tribu de la coalition allemanique qui vint alors s'établir sur les bords de l'Ell, fut elle-même appelée du nom de cette rivière par les nations voisines, de la même souche. Elle se dit elle-même habitante de l'Ell, comme son chef prit le titre de souverain de cette province. Le nom des Triboques, qui sans doute se mêlèrent à cette nouvelle population, disparut alors, comme avait disparu avant eux celui des Médiomatrices qui avaient cependant toujours aussi dû rester en grand nombre dans les bourgs qu'ils avaient élevés.

Ces Triboques recouvraient toute l'Alsace, depuis la hauteur de Brisach jusqu'à la forêt, alors sacrée, qui s'étendait entre les deux petits ruisseaux du Sauerbach et de la Motter, où les Triboques, comme les Nemètes, leurs voisins, venaient offrir aux dieux leurs sacrifices. Au delà de ces lieux déserts commençait le territoire des Nemètes, qui longeait le fleuve jusqu'au cours du petit torrent[1] qui s'y jette, non loin de l'endroit où s'établit plus tard la station romaine d'Altrippe. De l'autre côté de

[1] Le Rehbach.

ce torrent commençait celui des Vangiones, qui s'étendait à son tour jusqu'à l'embouchure de la Nava[1].

Lorsque les armées romaines vinrent sur le Rhin, les bourgades celtiques de Borbetomagus, de Neomagus, de Saletio, de Brocomagus, d'Hellenum, existaient, soumises à l'empire de cette nouvelle population. Les deux premières de ces villes devinrent même sous les Romains les métropoles des Vangiones et des Nemètes. Quoique non alors nommées par l'historien romain, ces villes ont nécessairement dû avoir une origine antérieure à l'établissement des Germains sur le Rhin, puisque ces derniers, s'étant soumis aux Romains, ont continué d'habiter paisiblement sous eux le pays. Si Rome eût fondé ces villes, elles n'eussent pas nécessairement reçu d'elle des noms celtiques. On pourrait au plus prétendre que des Gaulois médiomatrices ou d'autres sont de nouveau venus avec les légions dans ces provinces, et qu'ils y ont alors établi ces villes au milieu des Germains qui méprisaient ces enceintes murées. Mais ces bourgs eux-mêmes ne seraient pas devenus les métropoles de deux peuples germains, si une longue expérience n'avait pas appris à ces derniers les avantages qu'ils pouvaient leur offrir, et si ces nations n'avaient pas fini par prendre ces villes pour siége de leurs juridictions. Il est bien plus vraisemblable, au contraire, que ces lieux dataient de l'occupation des premiers habitants celtes qui, pendant tant de siècles, avaient ré-

[1] Nahe.

sidé sur les deux rives du fleuve, avant que les Germains ne vinssent les conquérir; beaucoup d'entre eux, après la conquête, ont nécessairement dû rester dans ces bourgs et se mêler à leurs vainqueurs.

César, dans toutes les guerres qu'il décrit, ne nomme, il est vrai, aucune de ces bourgades. Même dans toute la Belgique, il ne cite que les deux seules villes de Trèves et d'Atuatuca, l'une sur la Moselle, l'autre non loin de la Meuse. Mais nous n'avons de lui en général que des descriptions trop peu détaillées des localités, pour pouvoir déduire de son silence touchant les lieux qui se trouvaient dans cet immense territoire, qu'aucune autre bourgade, à l'exception de ces deux villes, n'y aient jamais existé auparavant. Comme la succession des deux peuples, celte et germain, nous a été transmise par l'histoire, que le Celte gaulois fut incontestablement le premier habitant du pays, il faut bien, partout où le nom des villes, des montagnes, des rivières, sur le territoire germanique, a une racine celtique qui s'est conservée sous l'empire de Rome, admettre pour ces lieux une plus haute antiquité que la sienne. Partout où elle-même a mis ces lieux à profit, elle leur a en effet conservé leur nom primitif, ou elle leur a donné le nom du fondateur des colonies qu'elle y transplanta. Mayence même, cette ville qui pendant les deux premiers siècles de son empire fut le lieu où résida le gouverneur de la Haute-Germanie, ne dut pas à Rome son origine, mais bien aux Gaulois qui précédèrent les Vangiones et qui établirent là une de leurs bourgades vis-à-vis du Mein.

C'est non loin de cette ville, sur la rive gauche de la Nava, que commençait le territoire des Tréviriens, l'une des peuplades germaines dont la puissance était la plus considérable lorsque César vint dans les Gaules. Ils avaient pour voisins au sud les Médiomatrices, que j'ai déjà cités, et s'étendaient à l'ouest jusqu'à la Meuse, qui les séparait des Rémiens[1], et à l'est jusqu'au Rhin. Dans le territoire qu'occupait cette tribu, d'autres lieux que les Gaulois avaient d'abord habités, devaient aussi être avec Trèves des bourgs non moins anciens que ceux du Haut-Rhin que je viens de mentionner. Noviomagus, Dumnum, Antunnacum, Bodobriga, Brisiacum, sont des lieux essentiellement celtiques que la nouvelle population avait dû laisser subsister, et autour desquels elle avait de préférence dû se répandre après avoir délaissé ses forêts transrhénanes.

Au nord des Tréviriens s'étendaient les Eburons, les Condruses, les Ségniens, les Cœrèses et les Pœmanes qui, les premiers, comme j'ai déjà eu l'occasion de le remarquer plus haut, vinrent, en traversant le Rhin, s'établir sur la rive gauche du fleuve, et qui, avec le nom de Germains que les Gaulois leur donnèrent, furent plus tard appelés du nom collectif de Tongres. La cité d'Atuatuca, dont parle César, était la métropole du premier de ces peuples, qui s'étendait autour des sources de la Dyle et sur la Meuse. Les autres successivement se trouvaient assis sur la Dente, sur la Rœr et sur le Rhin, où un passage de César semble

[1] Ptolémée, l. II, c. 9.

nous attester que les Condruses habitèrent d'abord, avant que les Ubiens n'y eussent été plus tard transplantés.

Au nord des Eburons étaient les Ménapiens, autre peuple germain, s'il faut s'en rapporter à Pline[1], et qui habitait entre le Rhin et l'Escaut, séparé des Aduatiques par les deux rivières de Demer et de Rupel. Les Bataves et leurs confédérés recouvraient au delà l'île immense que le Rhin forme à son embouchure, tandis que le reste des terres que baigne l'Océan entre l'Escaut et la Meuse était habité par ces mêmes Aduatiques, connus plus tard sous le nom de Bethasiens, par les Nerviens, par les Atrébates et par une foule d'autres petits peuples que l'histoire mentionne avec les Bellovaces et les Moriniens.

Telle était la population germaine du Rhin et de la Belgique lorsque César vint pour la première fois dans les Gaules.

Il quitta ce pays l'an 50 avant Jésus-Christ, et ce fut l'an 37 avant la même ère que Marcus Vipsanius Agrippa transplanta de ce côté du fleuve les Ubiens, qui d'abord avaient habité la rive droite du Rhin entre la Wipper et la Sieg, et qui s'étendirent alors depuis la rivière d'Ahr[2] jusque vis-à-vis les bouches de l'Emser qui, du côté de l'Allemagne, se décharge dans le Rhin. Dix ans après eut lieu le partage des provinces par Auguste et la formation des deux Germanies supérieure et inférieure. La dernière de ces

[1] Pline, l. IV, c. 13.
[2] Obringa.

provinces était bordée par le Rhin et avait pour limites au sud la forêt des Ardennes, qui la séparait de la première Belgique, et à l'est la Senne, qui se jette dans l'Escaut. La Germanie supérieure, moins large, comprenait alors le pays habité par les trois peuplades des Triboques, des Nemètes et des Vangiones, dont nous avons parlé, le territoire des Rauraques et une faible partie de celui de Trèves, au-dessus de la Nava. Les Germains, jusqu'à cette époque, avaient vécu dans la Gaule conformément à leurs mœurs d'outre-Rhin, fidèles à leur culte, et invoquant le grand Être au sein et dans la profondeur des forêts les plus sauvages. Ils n'avaient point eux-mêmes bâti de villes, et quoiqu'ils eussent mis à profit celles qui déjà existaient lorsqu'ils vinrent dans la contrée, la masse de la nation ne les connaissait pas. Comme dans leur patrie primitive, ils avaient dispersé leurs demeures, selon qu'un plateau, qu'une fontaine, qu'une touffe d'arbres ombrageant un rocher, leur offraient un site plus avantageux ou plus agréable. Leurs mœurs étaient pures, mais agrestes, et ils étaient plutôt exempts de vices que doués de vertus. Hospitaliers pendant la paix, ils n'en étaient que plus farouches pendant la guerre; pour eux le courage était la première qualité qui distinguât l'homme. Cette valeur donnait la noblesse et la gloire, tandis que la lâcheté entraînait après elle la servitude et la honte. Aussi chacun était-il fier de cette liberté pour laquelle tous combattaient, et cette liberté était-elle la première base du droit et de la constitution de ces nations.

La facilité avec laquelle ces peuples, une fois sou-

mis aux Romains, s'accoutumèrent aux mœurs de leurs vainqueurs, et adoptèrent leurs lois et leurs coutumes, nous prouve toutefois qu'ils sentaient eux-mêmes les bienfaits de cette civilisation qu'on leur apportait, et que déjà ils avaient franchi le dernier degré de barbarie. Ils avaient fait un pas de plus que leurs frères d'outre-Rhin vers l'état policé, et ils avaient surtout, pour le faire, été conduits, s'il nous est permis de le conjecturer, par ces mêmes Gaulois qui étaient restés sédentaires parmi eux, et dans les bourgs desquels Rome, en apportant sur le Rhin sa civilisation, plaça ses premiers établissements.

Comme les légions ne s'arrêtèrent à postes fixes sur le fleuve que sous le règne d'Auguste, ce fut sous lui aussi que commença seulement à se développer véritablement le régime romain. Appelé lui-même dans les Gaules pour secourir ces provinces, après la défaite de Lollius[1], Auguste sentit l'importance de fortifier le Rhin. Alors s'élevèrent déjà quelques-unes des forteresses que Drusus, auquel il laissa, après son départ, le gouvernement des deux Germanies, lia plus tard par d'autres retranchements. C'est Auguste qui choisit pour assise du principal camp qui s'éleva dans le nord, la dernière colline des hauteurs qui s'étendent entre le Rhin et la Nira. Ce lieu devint le siége de deux légions, et c'est là que résida aussi le gouverneur de la Basse-Germanie jusqu'à l'époque où la métropole des Ubiens fut elle-même érigée en

[1] Voy. première partie, p. 7.

colonie. C'est autour de ces remparts, et depuis le territoire des Bataves jusqu'à celui des Ubiens, que les Sicambres, qui d'abord, sur la rive opposée, habitèrent sur la Sieg et la Lippe, furent plus tard répartis par Tibère tout le long du fleuve, où les Ménapiens furent contraints de leur céder des terres. Ce sont ces peuples réunis qui furent alors connus sous le nom de Guguernes. L'épithète de *Vetera*, ajouté au mot de *Castra*, dénote bien, après que d'autres places fortes du même genre furent érigées, le rang d'ancienneté qu'occupait la forteresse fondée par Auguste, comme le nom de cet empereur que prirent en même temps les métropoles des Vangiones, des Nemètes et des Rauraques, prouve la prépondérance de ces mêmes villes sur les lieux circonvoisins.

Drusus, selon le récit de l'historien, éleva tout le long du Rhin cinquante castels[1]. La plus considérable de toutes ces forteresses fut celle de Mayence, qui devint la principale place de guerre de toutes les deux Germanies et la résidence du gouverneur de la Germanie supérieure. Lorsque les Marcomans, quelques années après, épouvantés du sort des nations qui, au nord, avaient eu à supporter le joug romain, eurent pris le parti d'émigrer, et que, sous l'égide de Rome, des colons gaulois et romains vinrent se répandre dans les plaines et dans les vallées abandonnées et alors en majeure partie désertes, le gouvernement de la Germanie supérieure s'agrandit de

[1] Florus, l. IV, c. 12.

toute la partie d'outre-Rhin qui s'étend, depuis le Mein, entre le Necker et le fleuve, et de la partie sud, où se groupent les monts les plus élevés de la Forêt-Noire, et qui remplit l'angle formé par le Rhin après sa sortie du lac de Constance. Cette dernière partie n'en fut séparée qu'à l'époque où la Séquanie fut formée et où le pays des Rauraques lui fut adjoint. Alors tout ce territoire, jusqu'à la hauteur de Brisach, fut réuni à la Séquanie, province au sein de laquelle ce fleuve coula dès lors depuis le lac Brigantin jusqu'aux frontières de la Germanie supérieure. Diverses inscriptions trouvées dans ces deux parties de la Germanie transrhénane, et qui nous attestent que les postes militaires qui s'y trouvaient étaient formés par les détachements des légions qui avaient leur siége à Vindonissa et à Argentorat, ne peuvent, comme nous le verrons, laisser de doute à ce sujet.

Le pouvoir que les gouverneurs de la Germanie supérieure s'approprièrent sur la rive droite du Rhin dut être d'abord simplement un pouvoir protecteur, comme le fut celui qu'exerçaient dans le nord sur les Bructères et les autres peuples transrhénans les gouverneurs de la Basse-Germanie. Mais il devint par la suite administratif, dès que Trajan eut réuni ce pays à l'Empire. Toutes les cartes des Gaules, copiées les unes sur les autres, et où le Rhin est marqué comme la frontière de ces deux provinces, sont donc fausses à cet égard. Car, dès l'an 98 de l'ère chrétienne, la province de la Germanie supérieure touchait au gouvernement de la Rhétie,

qui, sous Adrien, fut lui-même partagé en Rhétie première et seconde. La première comprenait principalement toute la partie sud qui touchait l'Italie et les Alpes rhétiennes proprement dites; la seconde, l'antique Vindélicie, et, au delà du Danube, les Alpes suéviques et les terres qui s'étendent jusqu'à l'Altmühl. Les frontières qui séparaient cette dernière de la Germanie supérieure, et qui plus tard la séparèrent aussi de la Séquanie, n'étaient point le Rhin. Ces limites formaient à peu près une ligne qui, partant du fleuve plus bas que le lac de Constance, se prolongeait au nord jusqu'auprès du Necker, et, dans la direction du nord-est, allait aboutir au grand rempart. Les Vindéliciens, quoique enclavés dans la seconde Rhétie, n'en continuèrent pas moins de donner leur nom à toute l'étendue du pays qu'ils avaient occupé avant leur soumission aux Romains, et nous trouvons dès lors indifféremment citée dans les annales la province dont la métropole fut chef-lieu du gouvernement, avec le titre d'Auguste et de colonie, tantôt sous le nom de seconde Rhétie, tantôt sous celui de Vindélicie. Ce dernier nom cependant ne fut point employé dans l'administration, du moins pendant les derniers temps de l'Empire d'Occident, comme nous le prouve la *Notice* de cet Empire, qui, en parlant du gouverneur de cette contrée, ne lui donne point le titre de président de la Vindélicie, mais bien celui de duc de la première et de la seconde Rhétie. La Vindélicie par elle-même comprenait la majeure partie du territoire de cette dernière province. Elle possédait la colonie la plus florissante de tout

le sud de la Germanie, et cette ville était elle-même devenue l'entrepôt de tout le commerce entre le Nord et le Midi. La seconde Rhétie était le gouvernement du Danube le plus occidental; elle touchait à l'est le Norique, qui lui-même aboutissait à la Pannonie. Au nord elle était protégée par le grand rempart, ouvrage gigantesque, qui du Danube allait aboutir au Rhin près de Cologne. Déjà sous Tibère, dans le Nord, près de Vetera, avaient été formés, entre la Lippe et l'Aa, quelques essais de retranchements pour contenir les Bructères[1]. Ce furent ces lignes qui, comme nous l'avons vu dans notre précis historique des guerres romaines sur le Rhin, ruinées lors du massacre de Varus et de ses légions, furent rétablies par Germanicus la quatorzième année de l'ère chrétienne.

Lorsque Rome eut dépassé le Rhin, et qu'elle se fut aussi établie sur le Danube, elle ferma de même le pays compris entre ces deux fleuves par un barrage qui devait à la fois marquer ses limites et servir ensuite à la sécurité des habitants. Déjà Domitien en avait élevé une partie qui, d'après l'historien[2], comprenait un espace de cinquante lieues. Trajan l'étendit encore, et il est du moins avéré, d'après Tacite, que, lorsqu'il réunit à l'Empire les champs décumates, une telle ligne les protégeait au

[1] *Limes à Tiberio cœptus.* Tac., *Ann.*, I, 50.

[2] *Imperator Cæsar Domitianus Augustus, quum Germani more suo et saltibus et obscuris latebris subinde impugnarent nostros, latumque regressum in profunda silvarum haberent, limitibus per centum viginti millia passuum actis, non mutavit tantum statum belli, sed subjecit ditioni suæ hostes, quorum refugia nudaverat.* Frontini Strat., I, c. 3, 10.

nord. Déjà les populations celtiques, antérieures aux Germains, avaient çà et là, comme nous l'avons dit dans un autre mémoire[1], établi divers remparts, divers lieux de refuge, dont les restes furent alors en partie mis à profit par les Romains, et sur les traces desquels, comme il est facile de s'en convaincre en parcourant la ligne que suivait le grand rempart, ces derniers élevèrent des camps et des tours, et construisirent ce barrage qui, tantôt simple retranchement en terre, tantôt mur élevé sur l'escarpement des rocs, ferma successivement tout le pays. Adrien, qui, dit l'historien[2], sépara souvent les barbares par de grandes palissades, à l'instar d'un mur, là où de grands fleuves ne formaient point les frontières, a sans doute lui-même donné ses soins à cette barrière qu'il était d'un si grand intérêt pour les Romains de tenir intacte. D'autres empereurs ont probablement aussi ajouté, selon les besoins, à la défense de ce colossal ouvrage. Il est impossible, en parcourant la ligne qu'il suivit, de ne pas s'assurer qu'il date de différentes époques et qu'il fut construit sur plusieurs plans. D'ailleurs, ruiné plus tard par les Allemanes, rétabli en partie par l'empereur Probe, il n'est pas étonnant que ce qui en reste de vestiges, quelque faibles qu'ils soient, offre des différences de construction. Partant tout près de la rive gauche du Danube, à six lieues en avant de l'antique Reginum, et à deux petites lieues de la ville de Kelheim, où se montrent les vestiges de

[1] *Établissements celtiques dans la Sud Ouest-Allemagne*, § 3.

[2] Spartianus. Voy. ci-dessus, première partie, p. 70, not. 4.

plusieurs redoutes romaines, qui devaient former un triple barrage entre l'Altmühl et le fleuve, et vis-à-vis l'antique Abusina et les deux villages de Weltenbourg et d'Einingen, où tant d'antiquités romaines ont été déterrées, il prend la direction du nord-est, à travers le ban du village d'Hienheim, où son état primitif peut encore être assez bien étudié. Les redoutes assises sur le Danube, et qui formaient en avant du fleuve comme une espèce de tête de pont, sont à peine reconnaissables, tant les siècles et la culture les ont nivelées. Le rempart sur les champs d'Hienheim s'élève au contraire çà et là à la hauteur de trois et de trois pieds et demi, et il offre une surface de dix pieds de large. Le mur, encore intact en plusieurs endroits, est composé de pierres placées les unes sur les autres sans ciment ni mortier, à l'exception des lieux où s'élevaient, de distance en distance, les tours fortes qui le flanquaient. Ces pierres sont brutes et toujours de l'espèce de celles qui se trouvent dans les lieux environnants. On aperçoit aussi çà et là des traces de fossés et des traces d'autres redoutes qui, en avant du rempart, en protégeaient les approches. Les tours qui reposaient sur la muraille sont encore parfois assez bien conservées, et parfois aussi se reconnaissent les débris éeroulés d'une échauguette. Le mur court ainsi en ligne droite, tantôt traversant une vallée, tantôt gravissant le sommet escarpé d'une montagne et descendant à l'opposé ses flancs noirs et ardus.

Dès que le rempart a atteint le territoire d'Altmanstein, ses murailles disparaissent, et il n'est plus com-

posé que de terres battues formant une digue large et haute, devant laquelle ont aussi disparu toutes traces de fossés. Il conserve ce caractère dans toute la distance qu'il parcourt sur les terres des deux villages de Sondersdorf et de Schamhaupten, où les tours d'observation qui le flanquaient, et qui çà et là sont encore en partie conservées, permettent d'en suivre la direction. Les traces de fossés reparaissent, et elles peuvent être observées jusqu'au château de Kipfenberg, dont le donjon, principalement remarquable, peut être cité comme l'une des tours les plus intactes de l'époque romaine dans la Germanie. A trois quarts de lieue de là s'élève, sur une pile de rocs escarpés, le château d'Arnsberg qui, de fondation romaine, n'est cependant pas lui-même en contact direct avec la ligne de fortification. En deçà du rempart des traces d'autres retranchements, soit antérieurs, soit postérieurs à lui, se remarquent aussi près du village de Pfahldorf, qui, au delà de Kipfenberg, a incontestablement pris son nom du rempart même[1]. La ligne, arrivée à l'Altmühl, reparaît bientôt sur l'autre bord de cette rivière, se prolongeant sur la croupe d'uue colline, à laquelle elle a donné son nom[2]. Là, l'antique fortification conserve assez généralement une hauteur de trois pieds et une largeur de dix. Elle suit alors la direction d'Hirnstetten, et traverse le territoire des deux communes

[1] Il en est de même de Pfahlheim, Pfahlbronn, Polgœnz, Pfahllœcker, Pfahlfeld, Pfahlwiesen, Pfahlbrünnchen, Pfahlholz, etc., tous lieux qui touchent ou avoisinent le rempart.

[2] Pfahlbuck.

d'Eckertshofen et de Raitenbuch, où se joint à elle une ancienne chaussée romaine, et où se trouvent surtout un nombre considérable de tombes antiques. Elle va ensuite, en avant de Weissenbourg, ancien camp romain, atteindre le territoire d'Hœllingen et de Walkerszell, et, se dirigeant sur Riedern, Pfofeld et Günzenhausen, joint le village de Lellenfeld, où elle quitte la direction primitive du nord-ouest pour former un angle contraire vers le sud-ouest.

Se prolongeant ensuite, au nord d'Heselberg, dans la direction de Mœnchsroth, elle va joindre le hameau d'Eck, et, passant près des ruines du château fort d'Hallheim, touche Pfalheim et Rohlingen, défendu en seconde ligne par la tour forte de Baldern. De là, le rempart va par Dalkingen joindre le cours du Jaxt et atteindre au delà l'ancien camp romain de Buch, dont l'enceinte est encore tracée en partie. Il traverse ensuite la Kocher entre Hütling et Traubensmühle, passe sous les ruines d'une tour près de Treppach, et va aboutir au cours de la Rems, dont il suit la direction à quelque distance jusqu'à Lorch (l'antique Laureacum), où finit le rempart qui bordait la Rhétie. La culture dans le val de la Rems a en partie fait disparaître ses traces; mais on ne les retrouve que plus expressivement marquées lorsqu'on s'élève plus loin sur les hauteurs qui s'étendent entre cette rivière et la Lein, où d'un mille romain à l'autre se remarquent chaque fois encore quelques restes des fortifications qui flanquaient la muraille. Là, il continue sa direction à l'ouest, et, descendant le val escarpé du Becherlech, va, par la commune de Wüstenrieth et

par les villages de Kleindeinbach et de Hangendeinbach, aboutir à l'ancien poste romain que nous venons de citer, et qui était à la fois placé aux frontières de la Haute-Germanie et de la seconde Rhétie.

Plusieurs parties de l'immense ligne que nous venons de suivre servent encore aujourd'hui de voie de communication entre les diverses communes qu'elle traverse. On ne peut douter même que dans l'antiquité la plus grande partie du rempart n'ait été ainsi rendu praticable à son sommet. C'est ce qui peut surtout être le mieux étudié près de Lorch, où nous nous sommes arrêté, et où, en effet, la limite antique a tout le caractère d'une chaussée. Je suis loin cependant de partager l'opinion de quelques écrivains qui, dans tous ces vestiges, n'ont voulu voir que les traces d'une ancienne route romaine. Cela devient physiquement impossible, si l'on songe que le rempart prend souvent, ainsi que nous l'avons observé, sa direction en ligne droite sur des montagnes tellement escarpées qu'il est impossible qu'il ait pu là servir aux communications. Mais il est d'une autre part incontestable que dans beaucoup d'endroits, et surtout dans plusieurs parties entre Lorch et Lellenfeld, il a dû être mis en usage par les Romains pour communiquer d'un camp à l'autre. Les terres qui là, en effet, ont été amoncelées pour le former, soutiennent elles-mêmes une masse de pierres plus ou moins fortes sur lesquelles repose un pavé qui est généralement large de douze à quatorze pieds. L'élévation de la voie elle-même varie d'un à cinq pieds, ce qui provient en partie de son plus ou moins de destruc-

tion, et plus souvent encore des circonstances stratégiques qui l'ont un jour fait construire. Cependant, tandis que les voies romaines, là où il était possible, prenaient leur direction en ligne droite, et là où le terrain était trop escarpé formaient une courbe, afin de faciliter les communications, on voit ici le rempart suivre cette même ligne droite à travers les vallées et sur les plus hautes sommités, et là où il délaisse cette marche alignée, former alors, au lieu de cette courbe, des angles droits et saillants. Ainsi, l'on peut dire en général que tantôt la digue servait de chaussée en même temps que de rempart, tantôt seulement de barrage pour marquer la limite et la défendre. C'est ce que va surtout nous prouver la partie nord du rempart dont nous allons suivre les traces.

C'est à Laureacum que se terminait la limite rhétique[1]; c'est là aussi que commence celle qui court à quelques lieues en avant du Necker, et qui, vu sa position parallèle à cette rivière et au Rhin, fut elle-même connue sous le nom de limite transrhénane[2]. En comparant les deux modes de construction de ces deux parties, il est certain qu'elles datent de deux époques différentes. Ici, en effet, toute trace de muraille disparaît; ce n'est plus qu'une simple digue en terre qui, là où les siècles l'ont le moins fait ébouler, conserve encore une hauteur de dix à douze pieds du côté extérieur et de quatre à l'inté-

[1] *Limes rheticus.* Voy. Vopiscus, *Vita Aureliani*, 13; idem, *Vita Firm. Saturn. Procul. et Bonos.*, c. 15.

[2] *Limes transrhenanus.* Voy. Pollion.

rieur. Le haut offre une surface large de quatre à cinq pieds, tandis que la base en a de vingt-cinq à trente. Un fossé qui, lui aussi, n'a pas moins de vingt-cinq à trente pieds de largeur, le suit dans presque toute sa direction. Nulle part, du reste, se remarque le moindre vestige de chaussée et de pavage. Seulement de mille pas en mille pas l'on rencontre les débris de petites échauguettes.

Le rempart ainsi construit part de Lor ch dans la direction du nord et suit cette direction jusqu'à Pfahlrain, où il forme un angle rentrant; après quoi, remontant en ligne droite à travers hauteurs et vallées jusqu'à Welzheim, où les Romains avaient un castel, il va joindre le torrent de la Mourr par Seiboldsweiler, Eckartsweiler, Gausmansweiler, Spatzenhof et d'autres lieux. Sur le torrent même était le camp de Mourrhart. Au delà, le rempart traverse le mont Linders et passe sur les territoires de Seligsberg, de Steinenberg, de Graab et de Mainhard, où existait un camp. De là, il se prolonge jusqu'à Pfedelbach et à OEhringen, petite ville du Hohenlohe, placée sur les ruines d'un ancien camp. De ce dernier lieu il se dirige sur Pfahlbach et va gagner Jaxthausen, lieu essentiellement romain, où un troisième camp existait.

En avant de la ligne que nous venons de suivre pendant plus de soixante lieues, se remarquent aussi depuis Dettingen, auquel vient aboutir d'OEhringen une ancienne chaussée romaine, les traces d'un autre rempart qui, coupé lui-même par la Kocher, dont il suit d'abord le cours, et se prolongeant entre cette

rivière et la Bühler, vient joindre cette dernière à Bühlerthurm, et, formant un angle à l'est, aboutit au Jaxt près d'Heersbühl. Il passe ensuite sur le territoire de Rechenberg et forme une courbe pour aller rejoindre le rempart rhétique à Wilburgstetten.

Cette ligne antique n'a jamais été, comme celle de Lor ch, à Jaxthausen, qu'un terrassement en terre, flanqué çà et là de fortifications, et a dû nécessairement avoir une origine antérieure ou postérieure à la grande enceinte que nous avons d'abord suivie. Comme cette frontière fut, surtout depuis la formation de la coalition allemanique, le théâtre de guerres réitérées et de maints combats successifs, il n'est pas étonnant qu'on retrouve, non-seulement en avant, mais même en arrière du grand rempart, d'autres traces de fortifications, qui tantôt durent avoir été élevées en présence d'un ennemi actif, tantôt pendant les intervalles que laissaient les attaques.

En arrière de cette ligne avancée et, par conséquent, entre les deux remparts, se trouve la petite ville de Hall avec ses salines, lieu qui, après que les Romains eurent abandonné le pays, servit de limite entre les Bourguignons et les Allemanes, et qui est l'endroit cité par Ammien Marcellin comme ayant donné lieu pour sa possession aux guerres que ces deux peuples eurent entre eux. Cette partie du rempart serait donc le *palas* ou *capellatium* de l'auteur latin[1], c'est-à-dire le *Pfahlgraben*, la limite qui fut un jour

[1] *Regio cui capellatii vel palas nomen est, ubi terminales lapides Allamanorum et Burgundiorum confinia distinguebant.* Amm. Marcel., l. XVIII, c. 2.

celle de Rome, et que les légions touchèrent de nouveau après avoir défait les Allemanes sur le Necker. Ce dernier peuple s'était assis sur la partie du rempart que nous venons de parcourir, tandis que les Bourguignons s'étendaient plus au nord, depuis ces mêmes salines jusqu'au delà du Jaxt, où la limite antique prend de nouveau un tout autre caractère. Nous touchons, en effet, l'Odenwald, et c'était sur les hauteurs qui dominent la région basse du Mein qu'étaient les plus importantes fortifications, tandis que de Jaxthausen le rempart allait presque en ligne droite, par Osterbürken, Bœdigheim, Walldürn et Amorbach, joindre la courbe que forme cette rivière au-dessus de Miltenberg. Toutes les tours fortes qui, en arrière de cette ligne, devaient protéger l'abord des montagnes, au cas où le rempart serait rompu, n'ont pas encore disparu; plus d'une nous montre encore ses ruines aussi pittoresques qu'imposantes[1].

[1] On a voulu voir dans cette réunion de tours fortes, aux confins mêmes du pays qu'habitèrent les Bourguignons, une preuve de l'assertion d'Orose qui, de ces fortifications, dériva le nom de Burgundes, dont ce peuple fut appelé (du mot allemand *Burg*, forteresse en général, que nous traduisons par château fort, tour forte, donjon, etc.). Les Grecs le traduisirent par πύργος, et les Latins par *burgus*. Ceux qui ont au contraire voulu dériver ce mot du grec, n'ont pas réfléchi que plusieurs localités en Germanie, citées par Tacite, telles qu'Ascibourg, Teutobourg, etc. (Tacit., *Germania*, c. 3; *Hist.*, l. IV, c. 33; *Annal.*, l. I, c. 9), avaient cette finale, même avant l'arrivée des Romains dans le pays. Ce mot, que le peuple vainqueur adopta des Germains, devint significatif dans sa langue militaire, comme le mot de *blockhaus*, essentiellement allemand, est devenu significatif dans la langue militaire des Français.

Voici le passage d'Orose :

« .... *hos quondam subacta interiore Germania a Druso et*

La défense de cette partie des frontières offre ici un caractère bien autrement redoutable que celle du Necker; elle était essentiellement appropriée à la stratégique d'un pays montueux. Il était facile aux Romains, du haut de ces créneaux, de correspondre par signaux, dans le cas où l'ennemi serait venu à se montrer sur l'un des points que ces tours observaient, et de se porter alors en nombre au devant du passage menacé. Aujourd'hui encore se distinguent comme restes de toutes ces fortifications les châtels de Schlossau, d'Hesselbach, de Würzberg, d'Eulbach, de Vielbrunn, de Lüzelbach, et surtout le point le

« *Tiberio adoptivis filiis Cæsaris per castra dispositos in magnam* « *coaluisse gentem, atque etiam nomen ex opere præsumsisse quia* « *crœbro per limitem habitacula constituta, burgos vocant.* » (Orose, 7, 32.)

Isidore, après lui, répète les mêmes paroles dans ses *Origines* (IX, 2, 99; 4, 28).

Il est très-probable, en effet, que la position que les Bourguignons prirent à la fin du troisième siècle au milieu des castels qui flanquaient le grand rempart, ancienne limite de l'Empire, que Drusus, comme nous l'avons vu, avait effectivement commencé à fortifier sur le Taunus, deux siècles auparavant, ait donné lieu à l'assertion de l'historien (voy. à ce sujet Valesius, dans ses *Notes sur Marcellin*, l. IV, c. 32). Mais nous savons, d'un autre côté, par Pline le naturaliste (*Hist. nat.*, l. IV, 28), que ces Bourguignons faisaient eux-mêmes partie des peuples Vindiles, habitant au delà de l'Oder, où, en effet, les place le géographe Ptolémée (2, 11). (Ce dernier les appelle Βυγουντοὶ.) Ni Drusus ni Tibère n'ont jamais pénétré dans la Germanie au delà de l'Elbe; ils n'ont donc pu favoriser, comme Orose le prétend (sans doute d'après une tradition), le développement de la nation bourguignonne, dont le nom, bien plus probablement, vient, comme je l'ai écrit dans mon *Histoire des Germains* (c. 16, p. 117), des deux mots *bor* ou *bur*, forêt, et *gund*, guerrier, du grand nombre de forêts dont était couvert le pays d'où ce peuple vindile était sorti.

plus fort que les Romains aient eu sur le Mein, le château d'Obernbourg, dont la position est si pittoresque.

Au delà du Mein, le rempart peut de nouveau s'observer. D'abord il ne s'en découvre que des traces assez faibles; mais bientôt ces traces deviennent plus apparentes, et elles sont partout désignées sous le nom de *Pol, Pfahl, Pfahlgraben*, que le rempart porte aussi en avant du Danube. La ligne va atteindre les hauteurs du Taunus, en se liant aux divers restes de fortifications de la Nidda et à celles que présente encore le Hüttenberg.

D'abord elle circule en courbe légère sur les hauteurs du Spessart, et, passant devant Orb, petit bourg célèbre par la bataille qui, en 406, se donna dans ses environs entre les Vandales et les Francs, elle atteint le petit torrent de la Kinzig, auquel elle donne passage, et va joindre le fort d'Arnsbourg. De là, non loin du village de Polgœnz, elle passe sous la tour antique de Butzbach, et, plus loin, sous les murs écroulés de Kapersbourg et de Salbourg, où elle atteint le flanc droit des montagnes. La direction du rempart à l'ouest est alors assez droite jusqu'à Kemel; il était protégé en arrière par quatre camps, dont la position et les ruines peuvent encore être étudiées, et en avant par un autre camp, près de Camberg, et surtout par les fortifications d'Idstein. L'un et l'autre protégeaient la courbe légère que le rempart fait à sa descente dans la plaine, fermant ainsi toute la frontière de la Wetteravie, et présentant en avant de la Lahn une suite de retranchements qu'il liait à ceux du

Mein. Sur toute cette ligne, partout où les restes du rempart peuvent encore être étudiés, l'on voit qu'il n'était formé que par une digue gazonnée, qui reposait sur une base murée, mais que là où le passage était le plus dangereux, il était même souvent muré en entier.

Le peuple qui d'abord, en arrière de ce retranchement, habitait la plaine du Rhin, était les Usipètes, qui furent chassés de leurs terres cinquante-huit ans avant l'ère vulgaire. Pendant trois ans ils errèrent dans les forêts germaniques, jusqu'à ce qu'en 55 avant Jésus-Christ, ils tombèrent sur la rive gauche du Rhin, après la victoire que César venait de remporter sur les Belges. Ils demandèrent au proconsul la permission de s'y établir. Mais César, qui venait de terrasser les peuples des Gaules, redouta ces étrangers turbulents, qui demandaient un asile les armes à la main. Il refusa leur prière, et les contraignit de repasser le fleuve, où nous les retrouvons plus tard sur le Bas-Rhin avec les Tenchtères, et, après l'émigration des Ubiens, entre la Sieg et la Lahn. Les Suèves, d'un autre côté, qui, battus par César, s'étaient retirés dans le cœur de la Germanie, avaient laissé désertes toutes les plaines du Rhin, et il est probable que, jusqu'à l'époque peu antérieure à celle où Drusus vint à Mayence et forma de cet ancien bourg celtique la principale forteresse romaine sur le Rhin, le pays sur la rive droite resta inhabité.

Mais à la place de la coalition suévique, qui s'était dissoute après la vaine tentative qu'elle avait faite de

se rendre maîtresse des Gaules, s'étaient formées, comme nous l'avons vu, lorsque les Germains reconnurent le danger que leur offrait le voisinage de Rome, au nord la ligue des Chérusques et au sud celle des Cattes.

Parmi les nations qui composaient cette dernière coalition étaient les Mattiaques qui, voyant libre la position du Taunus, s'en approchèrent à leur tour pour s'y établir. Ils s'y étaient du moins répandus, lorsque Drusus prit le commandement des armées romaines sur le Rhin, et que, pour protéger la place d'armes de Mayence, il commença à fortifier la crète de cette chaîne de montagnes. L'irruption que les Cattes entreprirent avant que la ligne ne fût en état de les contenir, causa sans doute alors la ruine de ces divers travaux. Cependant ce fut cette même ligne que Germanicus fit plus tard rétablir, après avoir repoussé l'ennemi au delà de l'Eder, et après avoir brûlé sa principale bourgade, à laquelle Tacite donne le nom de Mattium.

Tibère sut profiter pendant son séjour en Germanie de la jalousie qui régnait entre Ségeste et Hermann, pour attirer à son tour à l'alliance des Romains ceux des peuples qui tenaient le parti du premier. De ce nombre étaient ces mêmes Mattiaques, dont il sut alors engager une partie à venir en deçà du rempart cultiver les terres qui étaient en friche entre le Rhin et le Taunus. Leur métropole s'éleva sur le rempart même du fort de Drusus, situé vis-à-vis de Mayence, sur la rive opposée du fleuve, où une foule d'inscriptions, que nous aurons plus tard occa-

sion de citer, sont venues nous attester cette antique colonisation. Ils avaient leurs propres magistrats, des règlements municipaux à l'instar de ceux des Romains, et des duumvirs, des décurions, des édiles, des curateurs et des sévirs augustaliens, répandus dans les différents bourgs qui alors couvrirent ce territoire, sur lequel Rome semble n'avoir exercé qu'un pouvoir protecteur. Un de ces derniers municipes s'élevait non loin du moderne Wiesbade, près duquel, comme nous l'avons dit, le rempart venait aboutir à Kemel.

Là, cette ligne remonte dans la direction du nord-nord-ouest par les communes de Steig et d'Holzhausen, où les ruines d'un castel sont encore debout au milieu des forêts du Hasselberg. Au sud de cette même ligne, on peut encore facilement distinguer la double enceinte qui formait la frontière entre les Usipètes, les Mattiaques et les Cattes, en dehors de la ligne romaine. Le rempart passe ensuite sur le territoire du village de Pohl, sur celui de Marienfels, où une tour romaine s'élevait jadis, sur celui de Dornholzhausen, non loin duquel les restes d'une autre tour se découvrent aussi, puis à Schweighausen et à Bechel, où l'angle qu'il forme était défendu par un camp. Il va alors aboutir à Spies, lieu où les Romains eurent aussi un poste militaire, et, donnant passage à la Lahn, se dirige sur Ems, d'où, remontant au nord dans la direction du Rhin, il va presque en ligne droite aboutir à la commune de Rheinbreitbach. Du bourg d'Ems à ce dernier lieu quatre tours fortes flanquaient le rempart; celle d'Alteck est sur-

tout remarquable. La ligne contournait alors les sept montagnes, sur le flanc desquelles se montrent aussi les débris d'un camp, et allait, dans la direction de Siegbourg et en avant de l'Agger, joindre enfin le Rhin au-dess us de Cologne, près du village de Poll, dont le nom indique assez l'origine antique, et qui ne peut laisser de doute sur la direction du rempart dans la plaine, quoique ses traces soient effacées.

Cependant, si l'on suit l'Agger, d'autres tours romaines, d'autres vestiges de rempart se retrouvent encore qui, sans doute, d'une plus antique origine, doivent remonter aux temps où Drusus, Germanicus et Tibère étaient sans cesse aux prises avec les Tenchtères et les Sicambres. Mais ces fortifications ont un tout autre caractère. Elles n'ont jamais formé les frontières romaines comme celles du grand rempart. C'étaient des lignes d'opérations élevées pendant les guerres pour contenir l'ennemi et non pour protéger en arrière la colonisation.

On voit par la description que je viens de donner de l'immense circonvallation romaine, que là où le rempart formait la limite avec des peuples guerriers et aventureux, les fortifications étaient surtout imposantes. Ainsi, sur le Taunus et sur l'Odenwald, en présence des Cattes, qui avaient donné d'eux aux Romains une opinion si terrible, les tours et les camps étaient rapprochés. En avant du Necker, au contraire, où résidaient des peuples plus paisibles, tels que les Hermondures[1], la ligne n'était qu'une

[1] Ces Hermondures avaient d'abord fait partie de la grande tribu des Hermiones, au centre de la Germanie. Ils habitaient primitivement

immense digue, flanquée çà et là d'une tour d'observation et destinée plutôt à empêcher l'abord de la province à des bandes de pillards qu'à des armées, qui, quelque garde sévère que Rome eût faite, l'eussent facilement franchie. Il était défendu aux barbares, d'après ce que Tacite nous apprend, de venir trafiquer dans la province romaine, autrement que dans les bourgades situées sur cette ligne même. Les seuls Hermondures, dont la fidélité envers Rome fut si longtemps éprouvée, eurent le privilége de la parcourir pour faire le commerce[1]. Cette loi, portée par les Romains afin d'empêcher une foule d'aventuriers de se répandre sur leurs terres, n'eût pu être mise à exécution, si le pays n'avait pas été hermétiquement fermé, et si des gardes, auxquels les différentes tours qui flanquaient le rempart servaient de demeures, n'en avaient pas continuellement surveillé

entre la Werra et l'Elbe, et entre les forêts du Harz et de la Bohême. Des circonstances, que l'histoire ne précise point, ayant forcé une partie de ce peuple à chercher de nouvelles demeures, ils reçurent les terres que Rome leur assigna aux limites de sa province depuis la Rhétie jusqu'au pays des Cattes. Leur nom disparut là quand ils furent enclavés dans la coalition allemanique. Quant à celui des Hermondures restés dans le Nord, il disparut lui-même lors de la prise de possession de leur pays par les Thuringiens, qui, par suite de l'invasion des Huns, se virent contraints de se jeter sur l'Occident. La contrée qu'avaient habitée les Hermondures prit alors le nom de Thuringe. Voy. mon *Histoire des Germains*, c. 23, p. 247.

[1] .... *Hermundurorum civitas, fida Romanis, eoque solis Germanorum non in ripa commercium, sed penitus atque in splendissima Rætiæ provinciæ colonia; passim et sine custode transeunt, et cum ceteris gentibus arma modo castraque nostra ostendamus, his domos villasque patefecimus non concupiscentibus.* Tac., *Germania*, c. 41.

les approches. Les terres qui l'avoisinaient avaient été cédées à des vétérans, et c'est sous la protection des camps et des divers castels, qui en arrière formaient une seconde ligne forte, que des villages et des bourgs s'étaient élevés en grand nombre. Or, ce n'avait pas été sans doute en présence d'un ennemi, disputant à Rome ce territoire, que ces travaux grandioses avaient été élevés par les légions. Il faut plutôt en reporter la fondation à des époques de repos, telles que furent pour ces provinces le deuxième et le commencement du troisième siècle. Lorsque, en effet, la coalition des Allemanes se forma, qu'ils se soulevèrent contre Rome, le rempart, quoique achevé, fut impuissant à les contenir; ce qui avait été élevé comme une limite qui devait séparer deux peuples et servir à fermer le pays aux étrangers, ne put les arrêter, lorsque, poussés par l'appât du pillage et par l'enthousiasme guerrier, ils vinrent tous ensemble se présenter les armes à la main.

Le rempart rhétique est sans doute celui qui est le plus ancien dans le sud de l'Allemagne. Ce qui semble le prouver, c'est la prolongation d'une autre ligne qui dut fermer la Vindélicie à l'ouest, avant que les établissements romains n'eussent gagné l'Abnoba.

Nous avons vu, en effet, dans la partie historique de cet écrit, que, tandis qu'Auguste dictait au Nord des lois aux Sicambres et fondait la colonie de Trèves, le Norique tombait aussi au pouvoir de Rome, et que Tibère et Drusus (qui partirent en même temps, l'un des Gaules, l'autre de l'Italie), portèrent leurs armes

victorieuses contre les Vindéliciens et les Rhétiens. Après une campagne aussi heureuse que bien combinée, ils se rendirent maîtres du pays qu'habitaient ces peuples. Drusus les battit près de Trente, tandis que Tibère, avec la flotte qu'il avait équipée, portant ses légions au delà du lac de Brigance, pénétra avec elles jusqu'au Danube. La Rhétie devint alors une province romaine[1].

Ce fut, comme nous l'avons vu, ce voisinage de Rome, laquelle prenait à la fois possession des pays qui au sud et au nord touchaient à celui des Marcomans, qui engagea Marbod à quitter, à la tête de ce peuple, les forêts au sein desquels ils se trouvaient cernés, et où ils avaient aussi à redouter un prochain esclavage. Avant que Rome occupât militairement ce pays, des aventuriers de toutes les nations étaient venus s'y établir; et il est probable que, pour mettre sa nouvelle province à l'abri du pillage de ces hommes, elle fit alors commencer le rempart dont nous parlons et qui en ferma toute l'enceinte. Cette ligne suivait toute la crète nord de l'Albe; ses traces peuvent encore se suivre depuis Baldern jusqu'aux ruines de Hohenzollern, et de là par le mont de la Trinité[2] jusque sur le Lupfenberg, dans le bailliage de Tuttlingen. C'est surtout à Rœttingen, à Lauchheim, sur le Kœnigsbühl, à Kapfenberg, et près de Reichenbach, d'Essingen et de Lauterbourg, sur le Mottelberg derrière Rosenstein, sur le Hochberg, près de Weiler et de Grabenstetten, et au delà de l'Achalm

[1] Dion., l. LVI, p. 536. B. et sv. — Horace, l. IV, ode 4.
[2] *Dreifaltigkeitsberg*, dans le bailliage de Spaichingen.

sur le Rossberg, que ses vestiges sont irrécusables. On a voulu voir dans ce rempart le tracé des démarcations entre la province rhétique et la Germanie supérieure. Il est, en effet, placé à la séparation de ces provinces. Mais, tout en le reconnaissant, je ne puis admettre que sa destination primitive n'ait été que pour marquer cette limite provinciale, car il est bien reconnu que Rome n'avait pas coutume de former de tels tracés entre deux de ses provinces; il est bien plus naturel de penser que cette partie du rempart, qui sans doute avait déjà partiellement servi de frontières entre les populations celtiques du Rhin et les peuplades germaniques[1], fut mis à profit par les Romains lorsqu'ils se furent établis dans la Vindélicie. Cette ligne, avec celle du nord, en avant du Danube, renferma, en effet, tout le pays soumis alors à leurs armes. Ce rempart n'était composé que de terres et de palées; il était en avant garni d'un large fossé. C'est le même genre de construction qu'on remarque dans la plus grande partie du grand rempart lui-même, à l'exception des tours qui flanquaient ce dernier, et dont les ruines sont encore çà et là visibles. Ce ne fut que lorsque l'Abnoba eut été soumis à l'Empire, et que le Necker à son tour coula sur les terres que Rome s'adjugea, que cette ligne, qui avait formé la démarcation de la Rhétie contre les barbares, devint en partie celle de cette province avec la Germanie supérieure. Les empereurs qui plus tard fortifièrent la ligne qui

[1] Voy. mes *Établissements celtiques*, § 3.

s'étendait au nord en avant du Danube, négligèrent de fortifier par des camps et des tours d'observation cette ligne du sud. Ils portèrent tous leurs soins à fermer le pays du côté opposé, et ce fut alors, sans doute, que se construisit l'autre ligne qui, liant le rempart rhétique aux fortifications du Taunus, prit lui-même le nom de *limite transrhénane*.

Le sol en arrière de ce rempart, depuis le nord jusqu'au sud, fut compris sous le nom de champs décumates, nom qui, lorsque le pays fut réuni à l'Empire, lui fut donné parce que les terres que reçurent alors les colons furent, avant de leur être cédées, soumises à l'arpentage. On a voulu pendant longtemps, et cette opinion n'est pas encore totalement abandonnée, que la redevance d'un dixième de toutes les récoltes, qu'en recevant ces terres les colons s'étaient engagés à livrer au gouvernement, ait fait donner ce nom au pays. On peut lire dans l'excellent mémoire de Niebuhr, inséré par ce savant dans son *Histoire romaine*, la manière dont l'arpentage avait lieu sous les Romains[1]. « L'ingénieur, dit

[1] Voici le passage de l'auteur :

« Der Feldmesser begann damit sich zu orientiren, und zwar nach « den wahren Weltgegenden, nicht nach dem zufælligen Ort des Auf- « gangs und Niedergangs der Sonne. Letzteres ist allerdings doch zu- « weilen geschehen ; ein Beweis von der Rohheit der einheimischen « rœmischen Messkünstler. Hierauf zog er die Hauptlinie von Mittag « nach Mitternacht, welche als der Weltaxe entsprechend *Kardo* ge- « nannt wurde. Die, welche sie rechtwinklicht durchschnitt, trug den « Namen *Decumanus*, wahrscheinlich von der Kreuzform der Durch- « schneidung, die dem Zahlzeichen X entspricht, wie *Decussatus*. « Diese beiden Hauptlinien wurden bis an die Grænze des zur Theilung « bestimmten Bezirks verlængert, und ihnen parallel, næher oder fer-

cet écrivain, en commençant son opération, avait coutume de s'orienter et de tirer d'abord une ligne du midi au nord, qui se nommait la ligne cardinale[1]. Celle qui venait ensuite la couper à angle droit, s'appelait la ligne décumane[2]. Ces deux lignes principales se prolongeaient de part et d'autre jusqu'aux frontières du district que l'arpenteur avait à mesurer, et elles étaient suivies d'autres lignes parallèles plus ou moins éloignées l'une de l'autre, selon que les carrés qu'il voulait partager devaient être plus ou moins grands.» Le pays que Rome renferma par un rempart

«ner, wie es die Grœsse der Vierecke, worein die Feldmark eingetheilt «werden sollte, angab, andere Linien abgesteckt, welche mit dem «Namen der Hauptlinie bezeichnet wurden, der sie parallel liefen; «diese ward durch den Zusatz *Maximus* unterschieden. Alle wurden «auf dem Boden, so weit es seine Beschaffenheit zuliess, durch Reine «bezeichnet, von denen die, welche die Grundlinien darstellen, die «grœsste Breite empfiengen; nach ihnen je der fünfte. Diese Streifen «nun, die anschauliche Gestalt der formalen Linien, werden *limites* «genannt; sie blieben Gemeingut, und in Italien alle, nicht nur jene «breitern, zu œffentlichen Wegen vorbehalten. Ihr Flæcheninhalt ward «dem zur Theilung bestimmten Boden entzogen, so dass die an die «breitern Strassen grænzenden Gevierte kleiner als die übrigen ge«riethen; ohne Zweifel um den unwissenden Landmesser jeder nur «halbverwickelten Berechnung bei der Eintheilung zu überheben. Die «Entfernung der *Limiten* von einander ward durch die Grœsse der «Vierecke bestimmt, welche sie zu bezeichnen dienten. Diese befassten «in den spætern Zeiten, unter dem Namen von *Centerien*, als Qua«drate oder Parallelogramme, 200 bis 210, und mehr Jugern.» Voy. dans les *Rei agrariæ scriptores*, p. 215 de l'édition de Goës, et dans les *Rei agrariæ scriptorum nobiliores reliquiæ*, publiées par Rigaud (Paris, 1843); le fragment de Frontin, intitulé : *De limitibus*; c'est là que Niebuhr a surtout puisé.

[1] *Kardo.*

[2] *Decumanus.*

entre les deux fleuves du Rhin et du Danube et qu'elle colonisa, en y appelant d'abord des vétérans, et en cédant à tous les étrangers qui étaient venus y chercher un séjour, après le départ des Marcomans, la possession des terres qu'ils s'étaient défrichées, reçut dès lors le nom de Décumate d'après cette même opération. Tacite, en parlant des peuples qui habitaient cette région, ne les comprend pas parmi les tribus germaines, quoiqu'ils résidassent sur le sol germanique[1]. Leurs possessions, d'abord précaires, leur furent assurées, lorsque la limite que Rome donna à cette nouvelle province eut été tracée, et que sa protection se fut aussi étendue sur eux. Alors, sous l'égide de ses lois et soutenus par les nombreuses garnisons qu'elle répandit dans tout le pays, ils n'eurent plus à redouter les nations voisines toujours prêtes à se ruer sur leurs terres, et à qui Rome défendit l'entrée de la province hors des places qu'elle leur assigna pour les échanges du commerce. Une antique coutume de la République, conservée par les empereurs, fut, après avoir soumis un nouveau peuple, de s'emparer d'une partie ou de la totalité de ses terres[2], et alors d'en remettre la possession d'une partie aux habitants mêmes, en les obligeant de payer le même impôt qu'ils payaient à leurs anciens maîtres, ou, lorsque le trésor était dans le besoin, de vendre une autre partie de ces terres, à la condition d'une redevance assurée et perpétuelle, ou, comme cela fut le cas dans le pays dont

[1] Tacite, *Germania*, XXIX.
[2] Livius, 2, 41.

nous nous occupons, en fondant des colonies, de distribuer une partie de ces mêmes terres à des citoyens indigents et à des soldats vétérans. Le premier de ces trois genres de tributs ne pouvait exister au delà du Rhin, puisque les habitants qui s'y répandirent, après le départ des Marcomans, ne semblent pas y avoir formé un corps de nation, et que, composés de gens de toutes les peuplades voisines des Gaules, ils ont dû, dès les premiers temps de leur migration sur ce sol, y vivre sous l'autorité des Romains, qui s'emparèrent militairement du pays. Car s'il est probable, ainsi que je l'ai dit ailleurs[1], que quelques familles celtiques aient continué d'habiter les plus antiques bourgades, et que quelques Suèves et Marcomans, qui n'avaient pas pu ou voulu suivre les leurs, fussent aussi çà et là restés stationnaires, on ne peut cependant citer ce petit nombre de familles comme ayant formé un corps de nation. Cela est tellement vrai que Tacite, en parlant des habitants de cette région, ne leur donne aucun nom particulier; il se contente de les appeler les habitants des champs décumates, expression qui ne pouvait provenir de l'obligation pour ces terres de donner le dixième de leurs produits au gouvernement, puisque, comme nous venons de le voir, une partie en avait été partagée entre des vétérans, et que cette récompense, accordée au courage, était exempte de tout impôt, ou n'en avait du moins à supporter qu'un bien minime[2]. Si cette obligation avait existé, ce

[1] Dans mes *Établissements celtiques*, § 3.

[2] Voy. Fuss., *Antiquitates romanæ*, p. 232-233; id., p. 221; comp.

n'aurait été dans tous les cas que pour les terres qui furent le partage des divers habitants des Gaules qui vinrent s'y établir. Il aurait fallu. d'après la coutume romaine, que ces terres eussent été vendues à leurs propriétaires par le gouvernement moyennant cette rétribution annuelle. Mais comme, d'un autre côté, ce mode d'impôt avait lieu, non-seulement dans cette province en particulier, mais dans tout l'Empire, et que d'ailleurs nous voyons le gouvernement distribuer de ces mêmes terres à des citoyens et à des vétérans des Gaules et de l'Italie, qui devaient en être exemptés, on ne voit pas trop comment ce nom de Décumates aurait pu être donné à ce pays à cause d'un impôt qui ne lui était pas particulier et qui ne pouvait même être supporté par toutes les terres. Tout le sol, au contraire, pour être distribué aux soldats vétérans et pour être donné en propriété aux colons des Gaules, avec une redevance plus ou moins forte (je veux même qu'elle se soit montée au dixième du produit des terres), avait dû être mesuré. Comme cette mesure avait été générale, qu'elle s'était étendue sur tout le pays, et que les habitants de cette région ne portaient eux-mêmes aucun nom particulier, ce fut de cette mesure même que Rome, en ajoutant ces nouvelles possessions à son Empire, s'habitua à les appeler.

Cependant on a à la fois donné une trop grande et une trop faible extension au territoire qui a dû porter le nom de Décumate. On ne doit pas, avec quel-

Tacite, *Annal.*, XII, 27; Paulus, *De censibus digest*, l. XV; Appien, *De bellis civil.*, I, 7, p. 10 et sv. de l'édit. de Schweighæuser.

ques auteurs modernes, le restreindre au seul pays enclavé entre le Necker, le Rhin et le Mein, ni, d'un autre côté, l'étendre entre le Rhin et le Danube jusqu'à la Pannonie. Il devait comprendre le terrain en deçà du grand rempart que la migration des Marcomans avait laissé sans maître, entre l'un et l'autre de ces fleuves, et qui forma plus tard la partie nord de la seconde Rhétie, tandis que la partie située au bord du Rhin fut, comme nous l'avons dit, enclavée dans le gouvernement de la Germanie supérieure.

La vie des habitants dut y être de bonne heure active et laborieuse; à peine vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis que Rome en avait résolu la colonisation que des villes y étaient çà et là répandues et que des routes coupaient en tout sens le pays.

Un des plus anciens de tous les établissements romains sur le Rhin avait été la colonie d'Auguste chez les Rauraques.

Cette nation, qui s'étendait entre les Séquaniens et les Helvétiens, nous est connue par les guerres de César, et elle avait suivi le dernier de ces peuples en se liant à lui dans son aventureuse expédition. Vingt-trois mille hommes étaient sortis du pays[1], après avoir brûlé leurs bourgs et abandonné les vallées qui s'étendaient entre l'Aar et le Doubs, et depuis cette première rivière, le long du Rhin, jusqu'au pays des Triboques[2]. Renvoyés dans leurs terres par

[1] César, *De bello gallico*, l. I, c. 29.
[2] Ptolémée, *Geogr.*, II, 9.

le proconsul, après la défaite de la coalition helvétique, ils rebâtirent leur métropole[1], dont la situation avantageuse au bord du fleuve attira plus tard l'attention des Romains, dès que ces derniers se furent rendus maîtres du pays.

Quand le poignard atteignit César, Munacius Plancus, qui, d'origine plébéienne, était devenu questeur, tribun du peuple, et sous le commandement de ce grand homme avait été légat d'une légion, qui, plus tard, sous sa dictature, fut préteur et préfet de Rome, était à la tête du gouvernement des Gaules. Ce fut dans ce poste qu'il fonda, par l'ordre du sénat, la colonie de Lyon, au confluent du Rhône et de la Saône.

Plancus prit le parti du triumvirat. Il fut plus tard un des adhérents les plus zélés d'Octave César, qui, à sa réquisition, reçut le titre d'Auguste. Il était de nouveau dans la Gaule quand Agrippa la quitta après sa première campagne sur le Rhin, et tout porte à croire que ce fut pendant le court espace de temps qu'il y resta alors, avant qu'appelé en Italie, il fit avec Tibère la campagne de Rhétie et partagea son triomphe, que, frappé de la position avantageuse qu'offrait pour la sécurité de la province gauloise le bourg fortifié des Rauraques, près du coude que forme le Rhin avant de prendre la direction vers le nord, il porta Octave à y envoyer une colonie. Munacius Plancus fut lui-même chargé de la fondation de cet établissement, qui, quelques années après,

[1] César, *De bell. gall.*, l. I, c. 28.

prit le nom d'Auguste, à l'instar de toutes les villes du Rhin et de la Gaule, qui le prirent en même temps lorsque Octave eut lui-même reçu ce titre.

Plancus mourut en Italie; son tombeau, qui s'élevait sur le promontoire de Gaëte[1], et dominait au loin les flots bleus de la mer Tyrrhénienne, a, par l'inscription qui décorait son marbre[2], instruit la postérité du rôle qu'il joua dans l'installation de cette colonie, qui ne tarda pas à devenir florissante. C'était le passage des troupes qui de la Gaule allaient par l'Helvétie se rendre dans les provinces rhétiques. Placée au bord du fleuve, dont un pont joignait la rive droite à cette ville, elle recevait dans ses remparts deux autres petits torrents[3], dont les eaux servaient à alimenter ses fortifications. Le Rhin, en changeant de cours, a submergé aujourd'hui une partie du territoire qu'occupait la cité. Il a formé trois îlots, sur les rocs de l'un desquels se remarquent encore les restes d'une tour forte, qui flanquait jadis l'angle du rempart et dont le diamètre n'avait pas moins de soixante pieds. Quelques faibles vestiges de la tour de l'angle opposé se retrouvent aussi dans l'île voisine, et il est probable que dans l'antiquité ces deux tours étaient liées par une

[1] Voy. Petrus santus Bartolus, *Sepolcri antichi;* Montfaucon, *Antiq. expliq.*, t. v, p. 178; Gruter, *Inscriptiones*, t. I, p. 439.

[2] La voici :

L. Munatius, Lucii filius, Lucii nepos, Lucii pronepos Plancus, consul, censor, imperator iter, septemvir, epulo, triumphavit ex Rhetis, ædem Saturni fecit de manubiis, agros divisit in Italia Beneventi, in Gallia colonias deduxit Lugdunum et Rauricam.

[3] L'Ergolz et le Violenbach.

muraille dont les vagues du fleuve venaient battre le pied. Il est assez facile encore, par quelques restes de rempart, qui çà et là, au milieu des champs cultivés de l'ouest, et à l'est, sur les rocs qui dominent le Violenbach, se montrent au-dessus du sol, de juger de l'étendue de cette cité[1], qui dans son sein renfermait des temples, un théâtre, et sans doute tout ce que Rome avait coutume d'apporter de luxe et de grandeur dans les édifices qu'elle construisait. Le théâtre était placé au bas d'une colline, aujourd'hui recouverte de vignobles, où ses débris se remarquent encore. Un aqueduc, construit à grands frais et dont les vestiges peuvent encore çà et là se retrouver, conduisait l'eau potable à la ville, d'une distance de quatre lieues. La paix longue et durable dont jouit ce coin de l'Empire, tandis que tous les efforts de Rome contre les Germains, et des Germains contre Rome avaient lieu sur les rives de la Lippe, du Weser et de l'Elbe, contribua à la fois au développement de cette cité, à l'extension de son commerce et au bien-être de ses habitants. Les troubles politiques qui, sous Vindex, et surtout pendant les querelles qui survinrent entre Galba et Vitellius, portèrent tant d'infortune sur les contrées helvétiques, semblent même n'avoir point eu d'effet pernicieux pour la colonie des Rauraques. Nous ignorons quel

[1] Les parties orientale et occidentale du rempart n'a aient pas moins chacune de 5000 pieds. La partie nord, du côté du Rhin, était de 1600, celle à l'opposé, du côté de la plaine, de 3000 pieds d'étendue. Voy. le plan de la ville antique dans Schœpflin, *Alsat. illustr.*, t. I, p. 160. Le terrain n'a guère changé d'aspect depuis que ce plan a été levé.

parti elle soutint alors; mais tout porte à croire qu'elle embrassa celui de Vitellius, et que par là elle échappa au pillage et à la fureur destructive du soldat.

Avec le quatrième siècle commencèrent les malheurs de cette ville.

Les Allemanes avaient rompu la ligne du grand rempart, et leurs bandes avaient inondé toute l'étendue des champs décumates. Le Rhin était lui-même menacé. Le territoire des Rauraques devint à son tour le théâtre de guerres successives, et la cité eut d'autant plus à souffrir qu'elle servit presque toujours de passage à toutes les armées, tantôt d'amis, qui des Gaules traversèrent le Rhin pour repousser les barbares, tantôt d'ennemis qui, inondant la rive droite, détruisirent tout devant eux. La politique de Constantin, qui dégarnit le Rhin des garnisons qui, sous ses prédécesseurs, en avaient fait la sécurité, fut surtout funeste à cette ville. Les campagnes de Julien contre les Allemanes ne lui furent pas moins onéreuses, et elle eut plus tard encore à souffrir des déprédations des mêmes peuples, sous Gratien, avant de disparaître dans ses ruines lors de la grande invasion des Gaules au cinquième siècle. Dans ce conflit de nations barbares, qui toutes se ruèrent sur cette province et s'acharnèrent à en détruire les villes, il n'est point étonnant que celle des Rauraques, qui à l'extrême frontière était si exposée, ait alors reçu le coup fatal. Quoique les monnaies trouvées dans ses ruines aillent jusqu'au règne d'Honorius[1], la

[1] Consultez Rudolph. Westenius, *Dissert. de Ursula.*

ville, sous ce règne même, avait déjà en partie disparu, et déjà la *Notice des provinces* n'en parle plus que comme d'un simple fort. La colline qui domine les ruines du théâtre porte encore aujourd'hui le nom de *Castelen*, et ce fut elle que couronna sans doute ce fort, qui succéda à cette cité au temps de sa décadence, et qui lui-même disparut sous les efforts des hommes et du temps. Eunapius, qui vivait sous le règne de l'empereur Gratien, cite le fort des Rauraques et non la colonie[1]. Il est certain cependant, par le récit de Marcellin[2], qui écrivait ses pages historiques sous le règne de Théodose, et qui donne même une idée assez avantageuse de cette cité, qu'elle existait encore de son temps. Peut-être, pour concilier ces deux auteurs, faut-il penser que le fort, qui a dû couronner la hauteur, fut lui-même construit par Valentinien I, qui, comme nous l'avons vu, bâtit tout le long du fleuve des castels protecteurs, et que l'historien grec cite simplement ces fortifications protectrices, tandis que l'historien latin parle de la cité en général. Il est sûr du moins que le fort survécut à la ville, soit qu'il ait été fondé pendant même que celle-ci était encore intacte, soit qu'il ait été construit sur ses ruines. Je suis d'autant plus porté à croire que Valentinien en aura été le fondateur, qu'il est avéré par l'histoire que le même empereur bâtit, à quelques lieues plus loin, le fort de

[1] .... προς τους Ῥαύράχους, ο εστι Φρούριον. Eunapius, *Hist.*

[2] *Apud Sequanos Bisontios videmus et Rauracos, aliis potiores oppidis multis.* Amm. Marc., l. xv, c. 11, p. 76; de l'édit. de Deux-Ponts.

Robur[1], dont la tour élancée pouvait dès lors correspondre avec celui de Rauraque.

On a beaucoup disputé sur l'emplacement de cet autre castel. Les uns l'ont cherché près de Schopfheim[2], sur la rive droite du fleuve, d'autres à Rhinfelden, d'autres encore sur l'emplacement de la cathédrale de Bâle[3]. Aucune de ces positions ne s'accorde cependant avec celle que précise l'historien. Il ne dit pas, en effet, « de l'autre côté du fleuve ; » il ne cite pas même le fleuve comme étant la limite sur laquelle le fort est placé ; il dit simplement qu'il est situé près de Bâle, sans vouloir exprimer par là qu'il touche les murailles de cette ville, laquelle sans doute aura été peuplée par les malheureux habitants d'Augusta, qui, après la ruine de leurs demeures, auront là cherché un refuge. Or, sur le Wartenberg, nom qui rappelle bien une tour d'observation, s'élevaient, au temps de la féodalité, trois châteaux forts, qui furent renversés par le tremblement de terre de 1356. L'un d'eux a dans ses décombres offert plusieurs monnaies romaines, et la construction de la base des plus antiques remparts date incontestablement du grand

[1] *Munimentum prope Basiliam, quod appellant accolæ Robur.* Amm Marc., l. XXX, c. 3, p. 218.

[2] Preuschen (*Denkmäler*, etc., Francf. 1787), traduisant le mot *Robur* par *Eichen*, qui en français veut dire chêne, pense que le village d'Eichen, situé près de cette petite ville, est l'emplacement de l'ancien fort.

[3] Comp., pour ces opinions diverses, Tschudi, *Gallia comata*, t. I, p. 221, § 5 ; Urstisius, *Epitome hist. Basil.*, c. 7, p. 69 ; Hoffmann et J. C. Iselius, *Lexicum historicum*, au mot *Robur ;* Schœpflin, *Alsat. illustr.*, t. I, p 182.

peuple. Cette position avantageuse sur une hauteur d'où la vue s'étend au loin, et qui pouvait permettre à la garnison d'explorer tous les mouvements de l'ennemi au delà du fleuve, semble bien convenir à la forteresse construite par Valentinien, et où cet empereur, pendant la résidence qu'il y fit, signa même une ordonnance que le *Code de Théodose* nous a conservée[1].

Tant, en effet, que Rome eut dans la province transrhénane un déploiement de forces militaires assez considérable pour pouvoir couvrir toute l'étendue du rempart, et qu'aucune ligue ennemie ne se fut formée contre elle, cette ligne, soutenue en arrière par les camps posés de distance en distance, et où de fortes garnisons étaient toujours placées, suffit à sa sécurité. Mais quand la coalition allemanique eut renversé cette barrière, que ses bandes dévastatrices se furent répandues dans les champs décumates, et qu'elles eurent même touché le sol gaulois, un nouveau système de défense devint inévitable. Il lui fallut reprendre l'offensive, et par un déploiement de troupes non plus disséminées, mais réunies en masse, revenir à son ancienne tactique. Plus d'une fois elle parvint à repousser ces hordes barbares au delà de l'Abnoba; mais chaque fois que les événements du Nord ou les troubles intérieurs de l'Empire forcèrent les empereurs de retirer les troupes de la province, ces peuples revinrent à la

[1] *De vestibus militaribus. Cod. Theod.*, *De curs. publ.*, l. XXX. — Voy au sujet de la position que j'assigne ici à cet antique castel la chronique de Stumpf, *Schweizer-Chronik*, t. XII, c. 16.

charge, infidèles aux serments de paix qu'ils avaient prêtés et que la nécessité leur avait arrachés.

Leur apparition était aussi subite que formidable; et, comme en arrière de la plaine toute la contrée montagneuse était en majeure partie couverte d'impénétrables forêts, il était aussi difficile aux Romains de prévoir que de prévenir l'attaque de l'ennemi. A l'entrée de toutes les vallées principales, dont les défilés communiquaient avec l'intérieur du pays, furent donc, au troisième siècle, élevées de petites enceintes fortifiées là où la nature présentait à la fois une position avantageuse à la défense et à l'exploration. C'était pour la plupart du temps une simple tour que quelques bâtiments entouraient, placée sur une pile de rocs ou un cône avancé, et que cernait une double enceinte crénelée, défendue par un large et profond fossé. Tacite ne parle nulle part dans ses *Annales* de ces tours isolées; ce qui prouve que de son temps elles n'existaient point encore. Mais elles sont au contraire fréquemment citées dans l'*Itinéraire d'Antonin*[1] et, plus tard, surtout par Marcellin, qui même fait une distinction à part entre les camps, les châteaux forts et les tours isolées ou tours d'observation. Ces divers castels ou tours fortes, trop petits pour contenir une imposante garnison, n'avaient pas pour objet, ainsi qu'on l'a trop souvent répété, d'empêcher le passage des armées ennemies, qui auraient voulu déboucher par les vallées qu'ils dominaient, mais bien d'épier cette irruption, et alors, par les

[1] *Itin. Anton.*, éd. Wesseling, p. 273, 290, 298, 301, 400, 445.

fanaux qu'on allumait sur la sommité de la tour, ou par tout autre signal, d'avertir du danger les garnisons intérieures des villes. Le rayon que la vue du haut de tous ces donjons embrassait sur les montagnes et les vallées est, en général, de peu d'étendue; il devait l'être moins encore du temps des Romains, alors que toutes ces montagnes étaient inhabitées, et que leurs forêts n'avaient point encore été élaguées. Du côté de la plaine, au contraire, ils dominaient toute la contrée jusqu'aux Vosges; la portée de toutes ces tours correspondait de l'une à l'autre, et du nord au midi les garnisons rhénanes pouvaient avec la plus grande rapidité être averties de la marche de l'ennemi. Les garnisons romaines répandues dans la plaine pouvaient aussi, en cas de danger, trouver un refuge momentané dans ces forteresses, et ces petites garnisons pouvaient elles-mêmes devenir terribles à l'ennemi, lorsque, dans sa retraite, il regagnait les vallées.

D'après toutes les probabilités, ce fut Posthume, qui pendant sept années consécutives eut à combattre les Allemanes, qui le premier fortifia le penchant occidental de l'Abnoba. Ces peuples, après sa mort, inondèrent de nouveau toute la province et même s'avancèrent jusque dans la Gaule. Probe les repoussa au delà du fleuve et au delà du Necker; il rétablit la limite antique. Mais sous Chlore et Constance II, ils reparurent encore, jusqu'à ce qu'enfin Julien, dans la seconde moitié du quatrième siècle, entreprît contre eux ses trois expéditions. Enfin, Valentinien apparut, qui, pour me servir des expressions de l'historien, fortifia, depuis la frontière de la Rhétie jusqu'à l'O-

céan, tout le cours du Rhin par de grandes digues, et éleva dans les airs des places de guerre plus ou moins considérables et des tours fortes partout où le terrain offrait une position favorable à de telles bâtisses[1].

La partie du fleuve que devait protéger le fort de Robur dut être d'autant plus digne de l'attention du souverain, qui présidait lui-même à ces travaux, que ce coin de la province était devenu le lieu de passage de toutes les hordes qui tombaient sur la Gaule. Le Rhin a depuis changé son cours; et il n'est pas moins intéressant pour le géologue d'étudier les diverses tranchées qu'il a faites dans l'antiquité à la base des collines que ses vagues battaient, que pour l'antiquaire de suivre les traces des retranchements qui alors le dominèrent. Le petit torrent de la Wiesen, en sortant de la chaîne de l'Abnoba, en place de prendre sa direction au sud-ouest et d'aller, comme il le fait aujourd'hui, déboucher dans le Rhin au-dessous de Bâle, venait tomber dans le fleuve plus près d'Augusta.

[1] *Rhenum omnem à Rætiarum exordio adusque fretalem Oceanum magnis molibus communiebat, castra extollens altius et castella turresque assiduas per habiles locos et opportunos.* Amm. Marc., l. XXVIII, c. 2; et dans un autre endroit : *Rhenum celsioribus castris munivit atque castellis*, l. XXX, c. 7. — L'importance que cet empereur attachait à ces fortifications était telle que par une de ses ordonnances, insérées dans le *Code de Théodose*, il menaça un des gouverneurs de la Dacie, où il fit faire les mêmes travaux, de faire restaurer ces tours aux frais de ce gouverneur, si par sa négligence elles venaient à tomber. Voy. *Codex Theod.*, XV, l. 13, t. V, p. 324 : *De turribus limitaneis per Daciam. Ripensem.*

C'était principalement la vallée que ce torrent arrose que la tour forte du château de Robur dominait, et qu'elle pouvait épier dans tout son cours. Je ne veux point nier cependant qu'à Bâle même, sur une des collines dominant la ville, d'autres fortifications n'aient alors aussi été assises pour compléter le système d'exploration. La défense du Rhin rendait même sur ce point ces fortifications indispensables, et je ne pense pas que ce soit sans motif que, malgré l'emplacement qui plus tard eut lieu de la cathédrale sur ces ruines antiques, la colline qui la supporte ait conservé jusqu'aujourd'hui le nom de *Burg*. Du fort de Rauraque à celui de Robur, et de ce dernier à la tour de Bâle, les signaux pouvaient être facilement donnés, en cas que l'ennemi voulût en avant de cette ligne former quelque tentative, et de la colline de Bâle se transmettre de proche en proche aux diverses garnisons qui étaient répandues dans la plaine des Vosges. Car à cette époque les tours fortes de l'Abnoba étaient depuis longtemps tombées en ruine, et toute la plaine du Brisgau et de l'Ortenau, abandonnée par les Romains, était depuis longtemps au pouvoir des Allemanes.

Ammien Marcellin est le seul auteur de l'antiquité qui nous parle de la cité de Bâle. Seule elle survécut au passage destructeur des Allemanes, des Alains, des Vandales et des Suèves, qui, trente ans après le règne de Valentinien, traversèrent le Rhin dans ses environs, et portèrent partout devant eux la flamme et la dévastation. Elle succéda à la colonie d'Augusta, et déjà à la fin du quatrième siècle elle formait une

ville assez considérable[1], peuplée sans doute, comme je l'ai dit plus haut, des habitants de cette colonie, qui, plutôt que de relever leurs demeures incendiées, auront préféré en rebâtir de nouvelles sur ce terrain.

En arrière s'élevait encore un autre fort, du nom d'Arialbinnum, fort qui se trouve cité dans l'*Itinéraire d'Antonin* et sur la *Table de Théodose* comme formant une des stations intermédiaires entre Vindonissa et Brisach. C'est une preuve que la route militaire ne touchait ni la ville de Bâle, ni le fort de Robur. Arialbinnum était, comme l'a très-bien prouvé Schœpflin, posé sur l'emplacement de Binningen, ancien lieu celtique, qui, en même temps que la colonie des Rauraques fut fondée, aura sans doute déjà été mis à profit par les Romains. Son nom latin atteste cette haute antiquité, et la position que je lui assigne, placé qu'il est sur une colline mollement inclinée, répond bien à l'idée que ce nom exprime[2]. Dans l'*Itinéraire d'Antonin*, il est désigné une fois entre le fort de Rauraque et Urunca[3], et une

[1] La *Notice des provinces* en fait du moins mention comme de la quatrième ville de la Séquanie :

> *Provincia Maxima Sequanorum nunc IV*
> *Metropolis civitas Vesuncienssium*
> *Civitas equestrium Nojodunus*
> *Civitas Elvetiorum Aventicus*
> *Civitas Basiliensium.*

[2] Lieu placé sur le penchant d'une hauteur, des trois mots celtiques *ar*, *ael* et *penn*, d'où les Romains ont latinisé le nom d'*Arialbinnum*.

[3] *Itin. Anton.*, p. 252.

autre fois entre Vindonissa et Brisach[1]. La *Table de Théodose* le place entre le premier fort et Cambes. Les troupes qui de la Rhétie passaient par Vindonissa, joignaient donc d'abord le territoire d'Augusta, puis Arialbinnum, et allaient ensuite à Cambes, où la route formait, en effet, trois embranchements dans la direction de Brisach, d'Argentovaria et d'Epamanduodurum. Entre Cambes et cette dernière ville se trouve marqué dans l'*Itinéraire* un autre lieu du nom de Larga. C'est aujourd'hui le village de Largitzen, situé sur la Largue. Plus au nord, au-dessus de Reiningen, et dominant la Dollern, se montrait aussi un castel protecteur, dont la *Notice de l'Empire* fait mention[2], et où, à l'époque où cette *Notice* fut écrite, alors que les Gaules étaient déjà en grande partie inondées de peuples barbares, le duc qui commandait les forces militaires de la Séquanie avait sa résidence. Schœpflin[3], Rhenanus[4] et d'autres encore ont cherché ce fort dans l'endroit qui près de Bâle porte le nom de Holée, et où l'on a, en effet, découvert des tombes et d'autres antiquités romaines. Mais cette opinion, à laquelle le nom de ces écrivains donna du poids pendant quelque temps, a fait place à une plus saine critique. Je ne citerai point toutes les discussions que la science moderne provoqua à ce sujet. Je me contenterai de faire observer que la

[1] *Itin. Anton.*, p. 238.

[2] *Notit. dignit. imp. occident.*, dans le *Thesaur. rom. antiq.*, de Grævius, t. VII, p. 1984.

[3] *Alsat. illustr.*, t. I, p. 188.

[4] *Rer. Germ.*, l. I, p. 14.

position du prieuré d'OElenberg, au-dessus de la plaine d'Alsace, dut de bonne heure avoir appelé l'attention des ingénieurs romains, et particulièrement celle de Valentinien quand il fortifia ce coin de l'Empire. La colline qui le soutient dominait au loin le pays, et la tour forte du castel pouvait à la fois répondre aux signaux du fort de Robur et de celui de Brisach. La plupart des castra romains conservèrent leur nom sous l'empire des Allemanes, qui seulement le contractèrent et y ajoutèrent le mot final de *burg*, qui complétait leur signification. Mais comme une grande partie de ces forts étaient situés sur des hauteurs, la terminaison de *berg*, qui exprimait cette situation élevée[1], leur fut aussi donnée indifféremment au moyen âge avec celui de *burg*. Il est probable que le château d'OElenbourg fut ruiné par les Huns; comme avec le temps même ses ruines disparurent, et que la croix sainte s'éleva plus tard au-dessus du nouveau séjour de paix qui succéda aux vieilles murailles crénelées, la terminaison de *burg*, qui exprimait une forteresse, disparut pour faire place à celle de *berg*, qui marquait la position du prieuré. Ce dut être, à la fin du quatrième siècle, une construction imposante[2]; son nom antique d'Olino ne peut être méconnu, non plus qu'il est impossible de méconnaître tout auprès celui de Cambes dans le bourg moderne de Kembs, celui de Salodurum dans Solothurn, celui de Vindonissa dans Windisch.

[1] *Berg*, montagne. Hochburg, Hochberg, Yburg, Yberg, Ortenburg, Ortenberg, Œlenburg, Œlenberg, etc.

[2] *Castrum mirifice extructum. Notit. imper.*, édit. citée, p. 1984.

De ces trois lieux, c'est le dernier qui fut le plus important, et celui dont nous allons partir, après avoir exploré l'ancien territoire des Rauraques, pour étudier la situation des villes que renferma au delà du Rhin la grande limite romaine que nous avons parcourue.

Vindonissa fut sans doute un des vieux bourgs que les Helvétiens, en partant pour leur expédition des Gaules, avaient incendiés, et que, forcés par Jules-César de rentrer dans leurs foyers, ils rebâtirent sur son roc, au confluent de l'Aar et de la Limmat. Les Romains le mirent à profit, et lui donnant avec le nom de ville des droits municipaux, le fortifièrent et l'agrandirent. Les traces de ses antiques murailles, dont les fondements ont çà et là été retrouvés sous le sol, annoncent que son étendue était assez considérable. Mercure y avait un temple, et son effigie se montre encore aujourd'hui à l'un des coins de l'église du moderne Windisch, bâtie avec les pierres des vieilles murailles romaines. Trois légions furent postées dans cette ville, la sixième, la onzième et la vingt et unième. Une foule d'inscriptions, trouvées dans ses décombres et dans les environs, ne peuvent laisser de doute à ce sujet. La vingt et unième y était placée lorsque le poignard atteignit Galba, et que l'Empire fut disputé entre Vitellius et Othon. Cette légion, à qui sa *valeur entraînante* avait fait donner le nom de *rapax*, tenait le parti du premier. Se soulevant à la voix de ses chefs contre les Helvétiens qui, au contraire, soutenaient le parti d'Othon, elle dévasta et brûla tout dans les environs. La caisse

militaire fut enlevée, Bade, jolie et florissante petite ville, que la renommée de ses eaux avait élevée au rang de municipe, et où, indépendamment de ses thermes, était aussi un temple d'Isis, fut mis au pillage[1].

Vindonissa se soutint toutefois au rang de ville[2] jusqu'après l'empire de Constance Chlore, où, pendant les courses que les Allemanes firent dans les Gaules, elle fut prise et ruinée. Depuis cette époque, les historiens n'en parlent plus que comme d'un simple fort[3], lequel, placé devant le défilé des montagnes qui de l'Aar vont en s'élevant se joindre à la chaîne du Jura, dut par cette position même être toujours important.

Il complétait le système de défense que Valentinien avait adopté sur cette ligne en deçà du Rhin, et commandait à la fois aux deux routes, dont l'une au nord allait joindre les sources du Danube et du Necker, et dont l'autre, en contournant le lac de Brigance, se dirigeait vers la colonie vindélicienne d'Augusta. Il défendait la vallée encaissée de l'Aar, qu'à une faible distance le Rhin reçoit dans son cours, et à la jonction

[1] C'est de cette ville que Tacite veut sans doute parler dans son *Histoire*, lorsqu'il dit, l. I, c. 67, *locus longa pace in modum municipii extructus amæno salubrium aquarum usu frequens*, *etc.* L'inscription dédicatoire du temple d'Isis se trouve au monastère de Wettingen, près de Bade; elle est citée par Orelli, *Inscript.*, 457. Au sujet des autres antiquités de ce lieu, on peut consulter Haller, Hagenbuch, Gruter, Tschudi, Gundelberger, Zimmler, Zurlauben, Muratori, Jean de Muller, Gerbert, Neugard, etc.

[2] *Oppidum*.

[3] *Castrum*.

desqnels est situé le village de Coblenz, lieu dont le nom romain ne peut être méconnu [1].

Au delà de la Limmat commençait l'ancien territoire des Tuguéniens [2], lequel formait l'un des quatre cantons de l'Helvétie. Il était borné au nord et à l'est par le Rhin. La route militaire, comme je viens de le dire, joignait par le laç de Brigance les deux Augusta des Rauraques et des Vindéliciens; coupant le pays dans toute sa longueur, depuis la première de ces cités, elle allait d'abord joindre Vitudurum, et venait aboutir sur la Duria [3], aux confins de la Séquanie.

La *Table de Théodose* passe sous silence Vitudurum, tandis qu'au contraire l'*Itinéraire d'Antonin* en fait mention. La situation du lieu et la certitude que nous avons du rétablissement de ses murailles sous Dioclétien et ses collègues à l'empire, ne permettent guère de croire cependant, qu'à l'époque où cette *Table* fut rédigée, cette ville n'ait point encore été l'un des points importants sur le parcours de la grande voie militaire.

L'inscription qui nous rappelle la restauration de ses murs et qui plus tard fut transportée à Constance, est la plus intéressante de toutes celles en grand nombre qui ont été retrouvées sur ce sol antique. Elle nous atteste que, lorsque cette restauration eut lieu, ces murailles étaient alors déjà bien anciennes,

[1] *Co fluentes.*
[2] Voy. de Walckenaer, *Géogr. des Gaules*, t. I, p. 311 et sv.
[3] La Thour.

ou que les assauts des Allemanes les avaient renversées[1].

De cette ville à Pfinn (*ad Fines*), l'*Itinéraire* marque dix *leugæ* ou vingt-deux mille pas.

Le fort de Pfinn, établi sur la Duria, aux frontières mêmes des deux provinces de Rhétie et de Séquanie, est dû, s'il faut s'en rapporter aux Annales de l'abbaye de Reichenau, à l'empereur Constance Chlore, qui, pour mettre un obstacle aux irruptions des Allemanes, lesquels déjà avaient envahi toute la rive droite du Rhin, semble surtout avoir pris à tâche de fortifier le lac Brigantin.

Cependant la circonstance que ce lieu est cité par l'*Itinéraire d'Antonin*, rend probable que Constance ne fit que le réparer, et que déjà sous les Antonins la province de Rhétie venait s'appuyer sur la Duria.

L'*Itinéraire* ainsi que la *Table de Théodose* citent ce fort comme la plus proche station qui aboutissait à Arbon, où la route touche, en effet, le lac. Divers castels s'y élevaient, d'après le récit d'Ammien Marcellin, qui les comprend sous le nom commun d'*Arbor Felix*. Ils servaient à la fin du quatrième siècle de garnison à une cohorte de Pannoniens, du surnom d'*Herculéenne*, qui y était postée sous les ordres

[1] Voici l'inscription, d'après Tschudi, *Gall. comat.*, p. 134.

IMP. CAES. C. AVRE. VAL. DIOCLETIANVS. AVG. PONT. MAX.
SAR. MAX. PERS. MAX. TRIB. POT. XI. IMP. X. COS. V. PP. ET
IMP. CAES. M. AVR. VAL. MAXSIIMIANVS. AVG. PONT. MAX. SAR.
MAX. PERS. MAX. TRIB. POT. X. IMP. VIIII. COS. IIII. PP. ET IMPP.
FL. VAL. CONSTANTIVS. ET. GAL. VAL. MAXIMIANVS. FILII.
CAESS. MVRVM. VITVDVRENSEM. A. SOLO. INSTAVRARVNT.
CVRANTE. AVRELIO. PROCVLO. V. C. PR. PROV. MAX. SEQ.

d'un tribun. Ces camps se succédaient depuis l'entrée du Rhin dans le lac Brigantin, dont il traverse le miroir azuré, jusqu'à sa sortie; le fort de Rheineck et celui auquel Constance Chlore donna son nom, et qui l'un et l'autre datent évidemment de la même époque, défendaient ces deux positions.

Selon toute probabilité, le dernier de ces castels s'était élevé sur les ruines de Gannodurum, lieu celtique, que Ptolémée[1] cite dans les Gaules, sur le Rhin, et que les guerres et les irruptions des Allemanes auront détruit.

Quoique le géographe d'Alexandrie soit le seul écrivain qui ait parlé de Gannodurum, nous devons croire que les Romains l'avaient mis à profit. Avec le temps son nom antique se sera perdu, il aura été enfoui avec ses ruines, et lorsque Vitudurum fut rétabli, lorsque le fort de Pfinn fut relevé et que celui de Rheineck fut construit, les colossales bâtisses qui remplacèrent le bourg celtique et qni surgirent alors du lac, à l'endroit où le Rhin reprend son cours, reçurent le nom de leur fondateur.

Constance, à cette époque, n'occupait que la soi-disante *île des Dominicains*, île que le Rhin battait alors de ses vagues.

Lorsqu'en 1632, le général Horn fit le siége de cette ville et fit creuser des mines, on arriva aux antiques substructions romaines, et l'on découvrit les traces d'un pont, qui purent faire juger en même temps du colossal de toutes ces constructions antiques et de la largeur que le fleuve devait avoir à cette

[1] Ptolémée, *Geogr.*, l. II, c. 9, p. 48.

époque lointaine[1]. Sur la colline qui dominait la forteresse s'élevait en arrière un castel, dont la tour élancée pouvait explorer le pays et correspondait avec les autres tours fortes situées de distance en distance tout le long du lac et du fleuve, et dont l'une encore, non loin de Steckborn, présente ses ruines sur les bords du Rhin.

Ce dernier lieu semble avoir été le Forum Tiberii dont parle Ptolémée[2], et il dut, en effet, alors que Tibère avait à combattre les Vindéliciens, et que sa flotte couvrait le lac, avoir, par sa position, attiré ses regards. Une route, dont les traces ont disparu, joignit plus tard ce lieu au fort de Constance, ainsi que l'indique une pierre milliaire trouvée près d'Eschenz. Cette route devait passer sous la tour d'observation même[3], au bas de laquelle cette pierre a été découverte. La tour correspondait à une époque antérieure, et lorsque Rome tenait encore intacte toute la ligne du Danube, avec celle qui couronnait la chute du Rhin et avec un autre castel[4] dont les créneaux s'élevaient à l'angle que le fleuve forme non loin de cette chute, et qui pouvait lui-même correspondre avec la tour forte dont les ruines se montrent près de Geisslingen[5]. C'était sous les murailles mêmes du fort de Geisslingen, où furent un jour placés des détachements de la onzième et de la vingt et

[1] Gustav Schwab, *Handbuch für Reisende, etc.*, p. 67.
[2] Ptolémée, *Geogr.*, c. 9, p. 48.
[3] *Die Burg.*
[4] *Altenburg.*
[5] *Heidenschlösschen.*

unième légion[1], stationnées à Vindonissa, et où fut même déterré un buste antique qui, quelque rudesse que présente le travail, n'en est pas moins digne du plus grand intérêt[2], que passait la grande voie militaire qui, de cette place forte, allait, comme nous l'avons dit, joindre, par les plateaux de l'Albe, la colonie vindélicienne d'Augusta. Ce fortin dominait sur les monts qui bordent la rive droite du Rhin la station romaine de Tenedone, que la *Table de Théodose* place sur la rive gauche du fleuve, et que commandait de ce côté une autre tour d'observation[3]. Les destinées de Tenedone nous sont inconnues. Les guerres, et surtout les irruptions des Allemanes, auront causé sa ruine, et près de ses décombres se seront par la suite relevées quelques demeures qui auront formé le moderne Zurzach. C'est non loin de ce bourg, placé sur la rive même du fleuve, qu'était assis sur une pile de rocs le castel romain, élevé pour protéger le pont, et défendu par une compagnie de la onzième légion, dont les tombes et des inscriptions ont été retrouvées il y a quelques années.

La Forêt-Noire, vis-à-vis ce fort, montre sa chaîne

[1] LEG. XI. C. P. F. — L. XXI. — LEG. XXI. — L. XXI. S. LEG. XXI. S. C. VI. (*Legionis XXI*, *Severianæ*, *cohors VI*).

La vingt et unième légion qui, comme nous l'avons vu ci-avant, portait le nom de *Rapax*, prit le surnom de *Sévère* quand cet empereur, qui avait été légat de la Germanie, eut revêtu la pourpre. C'est donc sous le règne de ce prince qu'elle a dû tenir garnison dans ce castel.

[2] Il est déposé dans une des salles de la bibliothèque de Fribourg (Bade). On le regarde comme le buste de Septime Sévère.

[3] Le Würelingen Castell.

sévère et peu dentelée. C'est sur ses sommets boisés qui s'étendent en plateaux que parvint, sous l'empire de Julien, le général Libinon, qui, pendant que les Allemanes pillaient la frontière romaine, était, pour faire diversion, entré dans leur pays, en passant le Rhin sans doute près d'Augusta, mais dont les mouvements, épiés par l'ennemi, avaient été découverts. Cerné de toutes parts et acculé au Rhin, il trouva la mort sur le champ de bataille. Le champ du combat est désigné dans les pages historiques d'Ammien à Sanctio, lieu qu'il faut chercher sur la rive droite du fleuve, dans le moderne Sæckingen, et qui communiquait sans doute alors par une autre route avec Augusta, d'où, par les monts de la Forêt-Noire, l'empereur, partant peu de temps après pour se rendre en Pannonie, alla joindre les rives du Danube[1]. C'est le seul endroit, sur la rive droite du fleuve, depuis sa sortie du lac de Brigance jusqu'au coude qu'il forme à Bâle, qui soit mentionné dans l'antiquité, quoique près de Waldshut, près de Gurtweil, près de Thiengen, on ait aussi découvert sous le sol quelques restes de fondements de bâtisses romaines. Au-dessus, dans les montagnes, s'élevait une tour d'observation[2], et il est probable qu'au-dessous, dans la plaine, circulait la route dont quelques traces se retrouvent à Herthen, ancienne bourgade celtique, située presque vis-à-vis des ruines d'Augusta, et qu'un autre em-

[1] *Profecturus itaque per Marcianas Sylvas, viasque junctas Istri fluminis ripis, etc.* Amm. Marcel., l. XXI, c. 8.

[2] A Wieladingen.

branchement allait joindre le castel de Schœnau.

Ce sont ces routes romaines, dont le réseau couvrit toute la région rhénane soumise au grand peuple, qu'il est surtout intéressant d'étudier, puisque là où elles circulèrent, la population dut surtout être abondante, et que sur leurs traces doivent aussi nécessairement se retrouver les anciens établissements romains. C'est par le tracé de ces routes qu'en colonisant un pays, Rome avait coutume de commencer, afin de faciliter, d'un côté, la marche de ses armées, et de favoriser, de l'autre, l'écoulement du commerce, premier principe de toute civilisation. Aussi l'Helvétie, la Rhétie et la Souabe furent à peine soumises à ses armes, que les légions travaillèrent à ces grandes voies de communication, et que, par elles, le Rhin fut joint au Danube et le bord du Danube à l'Italie. Drusus, vainqueur de la Rhétie, entreprit le premier cette dernière route depuis Vérone jusqu'à la colonie d'Augusta, et il la fit partout protéger de distance en distance par des castels. Claude paraît l'avoir fait plus tard réparer; il la fit du moins border dans tout son cours de pierres milliaires, qui dénotent les soins qu'il prit de son entretien. Les routes de l'Helvétie furent également entretenues par cet empereur, et en cela il fut imité par Trajan, Adrien, Antonin-le-Pieux, Septime Sévère et Caracalla. Ce fut sous ces empereurs que se tracèrent les autres grandes voies militaires qui de la colonie vindélicienne d'Augusta se déployaient en rayons, et dont l'une, allant toucher le Danube à Pomone et à Guntia, remontait la rive droite du fleuve qu'elle traversait

ensuite pour joindre les Autels Flaviens, tandis qu'un autre embranchement, circulant sur les Alpes souabes, liait les stations romaines en deçà du grand rempart. Le Haut-Necker était relié au Danube par une autre route qui aboutissait à cette dernière, et de ses rives boisées une autre voie allait, dans la direction de l'ouest, en traversant les hautes sommités de l'Abnoba, aboutir à la cité Aurélienne, la plus considérable de toutes les villes de la rive droite du Rhin. La cour des empereurs de la famille Antonine, qui s'arrêtèrent dans ses murailles, l'avait mise au rang des cités les plus privilégiées, et elle partageait avec Rome, avec Lyon, dans les Gaules, l'honneur d'être le centre de toutes les distances que les pierres milliaires comptaient dans toutes les directions. Ces pierres sont toutes des règnes de Caracalla, d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère (211-235), l'époque la plus florissante de la période romaine dans ces contrées, et il est à présumer que ces voies ont en majeure partie été tracées sous les règnes de ces princes. Comme l'une de ces bornes se trouvait placée au sud, dans la direction d'Offenbourg, on en a conclu que l'enclave de la cité s'étendait jusqu'au val de la Kinzig, et qu'une route, se prolongeant comme aujourd'hui dans la plaine au pied des montagnes, aboutissait aux établissements de ce torrent, et se dirigeait ensuite jusqu'à l'Augusta des Rauraques, en touchant les autres principaux établissements des vallées méridionales. Quoi qu'il en soit de cette assertion, il est sûr du moins que ses traces se retrouvent encore depuis Bâle jusqu'à Seefelden, exactement dans la

même direction que suit la route moderne, et que de Seefelden elle allait aboutir au fort de Brisach qui, dans la partie la plus sud-ouest de la province, dut être alors avec la métropole des Rauraques le principal lieu de passage dans les Gaules, comme Argentorat l'était plus au nord, et comme, au sud, l'était Tenedone.

Brisach, dont le nom seul atteste l'origine celtique, et qui, placé, en effet, sur un roc contre lequel les vagues du Rhin venaient se briser, voyait des deux côtés de son sommet fortifié se déployer les plaines que le fleuve entrecoupe, dut, dès les premiers moments où les Romains s'approchèrent de ses rives, avoir attiré leur attention par sa position avantageuse. L'*Itinéraire d'Antonin* est toutefois le seul monument de l'antiquité qui fasse mention de ce lieu. Comme dans cet *Itinéraire* toutes les villes qui sont citées à cette occasion sont placées sur la rive gauche du Rhin, on en a conclu que c'était alors aussi du côté du roc qui regarde l'Allemanie que le cours principal du fleuve se dirigeait. Il est prouvé, par les observations géologiques, qu'à une époque qui précède l'histoire de ces contrées, le Rhin, en quittant le territoire de l'Helvétie, et en se ruant, en formant un coude, dans l'immense vallée que dominent d'un côté les Vosges, de l'autre la Forêt-Noire, y a d'abord circulé en trois bras principaux. Le premier allait de Bâle aboutir directement à l'Ill, dont il remplissait le lit. Le second suivait à peu près la même direction que le fleuve suit encore aujourd'hui, tandis que le troisième, s'en détachant un peu au-dessus

du rocher de Brisach, se partageait lui-même en deux branches, dont l'une coulait entre ce roc et la petite chaîne de montagnes connue sous le nom de Kaiserstuhl, et l'autre, poursuivant son cours entre ces montagnes et la Forêt-Noire, sillonnait la plaine immense qui s'étend entre elles, et allait seulement près de l'embouchure de la Kinzig se réunir au bras principal. Cette petite chaîne du Kaiserstuhl, dont le rocher de Brisach forme la pointe méridionale, était donc, comme une grande île et un moindre îlot, entourée de tous les côtés par les eaux du fleuve.

Mais, avec le temps, le bras qui circula près de la Forêt-Noire se dessécha, et le cours principal de cette partie du fleuve continua de se diriger entre les deux îles que je viens de mentionner. Lorsque les Romains vinrent dans la contrée, c'était là sans doute que se trouvait le courant d'eau principal, et cette circonstance mettait, en effet, Brisach sur la rive gauche du Rhin, dans la Gaule. Il est sûr du moins qu'au dixième siècle ce courant d'eau subsistait encore, et que le rocher de Brisach formait une île[1]. Ce bras s'ensabla par la suite de plus en plus, jusqu'à ce que, trois siècles après, le pied du roc qui regarde l'Allemanie fût tout à fait à sec[2]. Mais, pendant une inondation, survenue en 1295, le Rhin reprit son ancien cours et l'entoura de nouveau[3]. Ce ne fut que depuis cette époque que le courant d'eau diminua sur la rive alle-

[1] Luitprand, l. IV, c. 19.
[2] *Chronique de Conrad de Lichtenau, abbé d'Ursberg*, p. 157.
[3] *Annales de Colmar.*



mande, et que, par les soins qu'on mit à régulariser le cours du fleuve, on parvint à le maintenir[1]. Ainsi donc, dans l'antiquité, sa position comme uue île dont les vagues du Rhin défendaient l'abord, avait dû rendre la forteresse de Brisach imposante; et il est à présumer que dès les premiers essais de fortifications que, par les soins de Drusus, Rome fit au bord du fleuve, le roc choisi par les Celtes pour les mystères de leur culte et comme un lieu de refuge, le fut aussi par elle comme un lieu de défense. Valentinien ne négligea pas non plus, lorsqu'il entreprit de fortifier tout le Rhin, de réparer et d'augmenter ces remparts; c'est dans leur enceinte que, pendant qu'il présidait lui-même à ces travaux, il signa une de ses ordonnances que le *Code de Théodose* nous a conservées[2].

La route qui de la colonie des Rauraques allait sur la rive droite du Rhin aboutir à cette forteresse, s'élevait sur les mêmes hauteurs que parcourt la route moderne; elle traversait, comme de nos jours, des endroits moins importants auxquels ce transit avait dû donner un peu d'activité. Quelques antiquités romaines trouvées à Kaltenherberg et à Schliengen, d'autres plus au nord, à Heitersheim, que cette route joignait, ne permettent point de doute à ce sujet. Près de Schliengen s'élevait une tour d'observation qui pouvait correspondre avec le

[1] En 1714 et en 1778, les eaux mangèrent de nouveau tellement du terrain près de Hardheim, qu'on craignit que le fleuve ne reprît son ancien lit et ne fît de nouveau une île de ce rocher.

[2] Le III des kalendes de septembre de l'an du Christ CCCLXIX. *Code de Théod.*, l. IV, tit. XXXV, loi VIII.

castel de Badenweiler, tandis que ce dernier correspondait avec une autre tour placée près de Soulzbourg[1]. Toutes ces tours avaient la vue sur le rocher de Brisach, qui correspondait d'un autre côté avec le castel qui dominait le moderne Fribourg, et qui était là placé comme une échauguette à l'entrée de la vallée où s'étendait le bourg de Tarodunum, cité par Ptolémée.

Badenweiler, à qui les thermes romains, découverts, en 1784, au pied de son château, ont surtout donné de la célébrité, est, de tout ce qui nous a été conservé du grand peuple dans la province, ce qui peut le mieux attester le luxe de civilisation que les Romains apportèrent dans ces climats, décrits par les historiens sous un jour si sombre et si nébuleux. D'après les monnaies trouvées dans ses ruines, il est permis de penser que la construction de ce monument ne date pas d'au delà du deuxième siècle, et qu'il est de l'époque des Antonins. Un autel, trouvé dans ses décombres, portait pour inscription le nom de Diane Abnoba; cette déesse était là invoquée comme la protectrice de la chaîne de montagnes au pied de laquelle le bain avait été élevé. Aucune autre construction importante, nulle trace de chaussée antique, aucune inscription légionnaire, rien, à l'exception de ces thermes et d'une ancienne fabrique de poterie, qui, à quelque distance, a aussi été retrouvée, n'a depuis été découvert. Il n'est pas probable cependant que ce magnifique bâtiment ait été isolé; le mot de

[1] Le Castelberg.

civitas[1], trouvé à double reprise sur un couvercle d'argile, pourrait faire présumer qu'autour de cet établissement thermal une ville se soit en effet étendue. Mais le nom de cette cité est encore une énigme. D'après les monnaies dont la date s'arrête à la première invasion des Allemanes, il est probable que c'est lors de leur passage destructeur que cet établissement aura été ruiné, et que de toute la splendeur qu'y avaient apportée les Césars, de tous les monuments dont ils avaient enrichi ce délicieux vallon, rien n'a plus tard été rétabli que le castel, dont quelques pans de murailles se remarquent encore au milieu des décombres du moyen âge.

Mais nulle ruine n'a conservé une base aussi intacte que les thermes qui nous occupent. Ils montrent dans leur état de destruction ce qu'ils ont dû être dans leur état de splendeur. Assis sur la pente de la colline, dans la direction de l'est à l'ouest, ils présentent un plan de passé 200 pieds de long sur 80 de large. Des deux côtés de l'est et de l'ouest, les mêmes arrangements intérieurs se répétaient, ne différant que dans l'étendue des détails. Le portique, l'entrée, la garde-robe, le calidarium, sont plus étendus environ de 8 pieds du côté de l'ouest, où paraît avoir été la plus belle partie du bâtiment. Après avoir traversé le portique, qui est d'une longueur de 30 pieds sur 60 de large, se présentait à vos regards la statue de Diane, dont l'autel s'élevait sous le vestibule, ayant

[1] CIVIT. VV. Voy. Preusch, *Die römischen Bäder in Badenweiler*. Karlsruhe 1786.

à gauche la garde-robe, à droite le calidarium. Vous rencontriez alors un premier bassin de 30 pieds de long sur 19 de large, revêtu de gradins et assez profond pour permettre aux nageurs de s'y exercer. Un autre bassin, d'une moindre dimension, se découvrait un peu plus loin. Là le bâtiment se partageait par un mur très-épais qui, sans doute, de chaque côté formait la voûte. Au delà se répétait la même disposition, et se retrouvaient les deux bassins, l'autel, l'entrée et le portique. Autour de ces grands bassins, garnis en partie de marbres apportés de loin, en partie d'enduits imitant cette pierre, se dessinaient des allées qui conduisaient à des niches ornées de l'image de quelque divinité, ou bien à des cabinets de bain plus petits. A gauche étaient trois étuves spacieuses et des cabinets en rotonde, entourés vers le nord des établissements nécessaires pour le chauffage. Vers le sud s'étendaient deux galeries couvertes, longues chacune de 50 pieds, lesquelles permettaient aux baigneurs de se promener[1].

Lorsqu'on commença à déblayer ces décombres, tous ces bassins étaient remplis des éclats de la voûte. Au-dessous d'eux se voient encore aujourd'hui les constructions souterraines propres à l'évacuation des eaux. La communication antique avec la source minérale est toutefois inconnue; car c'est plus avant dans le village de Badenweiler, assis sans doute sur

[1] Voy., pour plus d'éclaircissements, Preusch, ouvrage cité, orné d'un plan gravé par Méchel. — Voy. aussi : de Golbéry, *Appendice aux antiquités d'Alsace*, et mes *Vieux châteaux du grand-duché de Bade*, première partie, p. 27 et sv.

les ruines de l'antique établissement romain, que la source moderne sort de terre.

Il est, du reste, présumable que ce sont ces eaux thermales, situées si près de la colonie d'Augusta, qui auront donné le plus d'importance à cet établissement, et que, si jamais une ville a effectivement existé sur ces hauteurs, elle n'a pas du moins occupé une grande étendue.

Ptolémée, à une époque antérieure, et alors que la colonisation transrhénane commençait seulement à se développer, ne cite dans toute cette vallée du Rhin que la seule ville de Tarodunum. Il la place parmi les villes incluses dans le cercle du Danube, avec les Autels Flaviens, et dans le quatrième climat de la Germanie[1]. Ce fut par cette cité Flavienne que passait la route que nous avons quittée à Tenedone, et qui de Vindonissa remontait aux sources du Necker. C'est là, près de ces sources mêmes, que des fouilles consécutives ont fait retrouver les restes de cette ville, à deux degrés de laquelle Ptolémée place la ville de Tarodunum. Si la situation d'Aræ Flaviæ aux sources du Necker est, comme nous le verrons, indubitable, c'est plus à l'ouest qu'il faut chercher nécessairement l'emplacement de Tarodunum. Or, Leichtlen[2] a fort bien prouvé, par d'anciens docu-

[1] πὲρι τον δανούϐίον πόλεις αἵ δὲ ταρόδουνον — κη̅ γ́. μζ̅ (' γ́
Βωμοὶ φλάουιοι — λ̅ γ́ο. μ η
Ptolémée, *Géogr.*, l. II, c. 11.

[2] *Ueber die römischen Alterthümer in dem Zehntlande*, p. 38 et sv.

ments du moyen âge, que le village de Zarten, qui, situé dans la vallée du même nom, non loin du val d'Enfer, avait conservé jusqu'au huitième et au neuvième siècle la racine antique de son nom, dut être le lieu où se développa un jour cette cité[1]. Son nom celtique désigne un lieu de passage dans les montagnes, et les restes d'un chemin dont j'ai eu l'occasion de suivre les traces sur les hauts plateaux de la Forêt-Noire, dans la direction même de Brigobanne, et, par conséquent, des anciens Autels Flaviens, m'ont prouvé qu'une communication a dû effectivement exister dans l'antiquité entre les deux villes citées par le géographe d'Alexandrie.

La destinée de Tarodunum, son origine comme sa destruction, nous sont inconnues. Peut-être, comme à Badenweiler, où pendant tant de siècles nulle tradition, nul monument n'avait annoncé la présence des Romains, des restes de son existence antique sont-ils enfouis sous le gazon des prairies ou sous le sol que sillonne chaque année la charrue. Le lieu primitif fut incontestablement celtique, et s'il ne fut pas antérieur aux Marcomans, s'il ne date que de la seconde population sortie des Gaules qui les remplaça, du moins est-il certain qu'il était antérieur à la

[1] Que la prononciation du *Ta* romain ait été changé en *Za* par les Allemanes, c'est ce dont nous avons une preuve évidente dans les deux *Tabernæ* de l'Alsace, dont le nom allemand est *Zabern;* dans la ville d'*Altiaia* changée en *Alzey*. Ainsi avec le temps *Tarodunum* se changea en *Zarduna;* c'est le nom qu'il porte dans un document de 765. Un autre document, de 791, le nomme *Zartuna;* un autre encore, de 816, *Zartunn*. Au dixième siècle il est nommé *Zarda* (*Archives de Fribourg*).

colonisation de Rome. Quelques élévations de terrain qui ont tout le caractère des barrages du grand rempart, et qui durent dans l'antiquité avoir fermé le vallon, peuvent aussi bien avoir été construites par ces anciens habitants que par la puissance qui plus tard les prit sous sa protection. Toute la haute vallée du Rhin, comme je l'ai dit dans un autre endroit[1], avait été possédée par ces populations gauloises, qui çà et là, selon qu'une colline, au pied de laquelle circulait un torrent limpide, leur avait offert une position avantageuse, avaient en communauté bâti leurs chaumières, et çà et là même avaient fondé des bourgs où plus tard le Romain porta ses arts et sa civilisation. Les Allemanes, en se ruant par la suite dans la province, laissèrent dans leurs demeures les habitants paisibles, et c'est ainsi que se sont transmis d'âge en âge jusqu'à nous ces noms qui seuls encore attestent ces primitifs établissements. Ainsi Eburum, ainsi Aredunum, au pied de la Forêt-Noire, Rigola, au pied du Kaiserstuhl, étaient déjà alors des bourgs de quelque importance, où, d'après les restes qu'on y a découverts, nous voyons que Rome avait exercé son influence sur l'industrie et sur les arts de leurs habitants. La plaine de l'Ortenau, au contraire, couverte de forêts marécageuses, n'avait guère pu recevoir de colons qu'au pied des montagnes. Aussi nulle trace d'établissements celtiques n'apparaît-elle

[1] J'ai dans mes *Établissements celtiques de la Sud-Ouest-Allemagne* donné un aperçu assez circonstancié de ces établissements de la vallée du Rhin, antérieurs à ceux que Rome fonda elle-même, et qu'elle suivit en colonisant le pays; j'y renvoie le lecteur.

dans la plaine, et n'y trouve-t-on aussi comparativement qu'une moindre quantité de lieux qui parlent des Romains.

Un castel était placé à l'entrée du val arrosé par l'Elz; un autre sur les petites collines qui des hauts sommets de la Forêt-Noire descendent dans la plaine du Rhin; un autre encore au fond du val de la Bleich, où l'Ortenau commence. Une tour d'observation couronnait, au-dessus de l'Undiz, la hauteur du Munsterthal, près de laquelle, à Altdorf, furent, en 1781, 1782 et 1794, découvertes une foule d'armes, de faulx, de lampes mortuaires, et enfin une statuette de Pan, haute de deux pieds, tous objets qui prouvent qu'un établissement gallo-romain existait en ce lieu. Le cône qui supporte Geroldseck, et, dans la vallée qui s'étend à ses pieds, Prinzbach, où l'on découvrit une foule de monnaies d'Adrien et de ses successeurs, sont incontestablement de la même période. Peut-être, comme on l'écrivit, les Romains tirèrent-ils profit des mines d'argent qui l'environnent et qui furent si richement exploitées au moyen âge. Mais en disant *peut-être*, l'on sent que je doute, et à plus forte raison n'adopterai-je point comme certains les noms d'*Adrianopolis* et d'*Adrianoteras* qu'on a prétendu que ce lieu portait dans l'antiquité.

Le val de la Kinzig s'ouvre alors, et dans son immense étendue présente aussi plusieurs sites auxquels s'est rattaché le souvenir de la période romaine.

Ainsi, dans le torrent même fut découvert, près d'Offenbourg, vers la fin du dernier siècle, une pierre

mortuaire, qui un jour avait été posée sur la tombe d'un centurion qui commandait la cohorte des Trimaques[1], et qui était né à Domana, ville d'Arménie[2]. Cette pierre semble avoir été érigée vers la fin du deuxième siècle ou au commencement du troisième. Cette cohorte était sans doute placée dans le camp qui, plus avant dans la vallée, s'étendait sur l'emplacement de Gengenbach, et dont quelques ruines subsistaient encore au commencement du dix-huitième siècle. Ces restes ont été décrits par le moine Placidius[3].

Il n'est pas sans intérêt de voir comment de toutes les parties de l'immense Empire Rome envoyait sur le Rhin des guerriers enrôlés dans les pays les plus lointains pour combattre ou contenir ces fiers Germains, jamais domptés, tandis que, par une politique raffinée, elle envoyait, d'un autre côté, dans les plaines de l'Asie combattre ces mêmes Germains, devenus ses auxiliaires.

La position de Gengenbach était aussi forte que bien choisie; les vedettes placées au haut de sa tour

[1] Peuple de la Mœsie. Voy. Pline, l. III, c. 26.

[2]
L. VALERIO. ALB
INO DOMANI I ISI
C I · I. TRIM CI I
ANN· LXV. ST XXIII
I I·

Lucio Valerio Albino, Domanensi, præfecto cohortis primæ Trimachorum, annorum LXV, stipendiorum XXIII, hæredes.

[3] *Deductio Ruthardiana de Fundatione monasteriorum Schwarzach et Gengenbach* (Archives du couvent).

pouvaient facilement explorer toute la vallée. Quoique nulle ruine n'en reste aujourd'hui, nous pouvons, d'après le récit de Placidius, qui, lui-même, les eut encore en partie sous les yeux, et en partie consulta, pour décrire ces lieux antiques, les documents de son couvent, nous former une idée de leur extension et de leur importance. La forteresse romaine, d'après ce religieux, et d'après ce que les localités m'ont permis de juger, était composée d'une grande place d'armes, formant le centre de l'établissement. Elle était entourée d'une muraille très-élevée, flanquée çà et là de tours rondes et de bastions. Vers le midi ce mur était protégé par un large fossé que remplissaient sans doute les eaux du Gengenbach, auxquelles une écluse pouvait donner entrée. Au delà de ces fortifications était le rempart extérieur, dominé de chaque côté par une grosse tour, qui probablement donnait entrée à la forteresse, et flanqué aux angles par d'autres tours arrondies. Un fossé, revêtu de pierres de taille, circulait de même en avant. Ce mur, ainsi que le fossé, allait en carré aboutir à la montagne, sur les flancs de laquelle il s'élevait, et il reliait à l'établissement de la vallée le fort qui était assis sur une crête et qui était comme la citadelle du lieu. La base d'une statue, élevée par Bœbius et par ses fils à Jupiter, trouvée dans ces ruines, atteste que cette première des divinités avait là des autels. D'autres statuettes d'Isis, d'Orus, de Mercure et d'Hercule y furent aussi déterrées, ainsi que des monnaies, sur lesquelles malheureusement les annales du couvent ne donnent pas

de détails; ce qui ne permet pas de préciser jusqu'à quel empereur elles remontaient.

Plus avant et au débouché même de la vallée, la vieille tour d'Ortenberg, aujourd'hui démolie, avait été élevée comme point d'observation, et ses signaux pouvaient être vus des garnisons de la rive gauche du fleuve. C'était sous la protection de ce camp et de cette tour forte que dans la vallée même se déployait la vie active des habitants, auxquels l'exploitation des forêts et le flottage de leurs bois dans toutes les villes riveraines du Rhin et jusqu'en Batavie, durent déjà alors fournir un commerce considérable.

Toutes ces forêts, ainsi que l'atteste l'inscription d'un autel trouvé à Mühlenbach, dans une des vallées latérales du Kinzigthal, d'un autre encore trouvé près d'Alpirsbach, plus au fond de la grande vallée, étaient consacrées à Diane qui, comme à Badenweiler, porte sur ces deux monuments le nom d'Abnoba[1].

[1] Voici ces deux inscriptions :

A Mühlenbach :

IN H. D. D
DEANAE. ABN
OBAE. CASSIA
NVS. CASSATI.
V. S. L. L. M.
ET ATTIANVS
FRATER FAL
CON ET CLARO
COS.

In honorem domus divinæ, Deanæ Abnobæ Cassianus Cassatius votum solvit libens libentissime merito et Attianus Frater, Falcone et Claro Consulibus.

Ce nom, que Pline et Tacite donnent aux montagnes de la Forêt-Noire, était incontestablement celui d'une divinité locale chez les Celtes, premiers habitants du pays, qui avaient mis sous la tutèle de cette nymphe protectrice des forêts et, comme Diane, présidant à la chasse, la chaîne des monts sur le versant desquels ils étaient venus s'arrêter. Les Romains trouvèrent le culte de cette déesse établi, et ils lui

A Rothenberg :

ABNOBAE
Q. ANTONIVS
SILO>LEG. IA
DIVTRICIS ET
LEG II ADIV I RI
CIS ET LEG. III AVG
ET LEG IIII F F
ET LEG XIC P F
ET LEG XXII P F D
V S L L M.

Abnobæ Q. Antonius Silo, Centurio legionis I adjutricis, et legionis II adjutricis, et legionis III augustæ, et legionis IIII flaviæ, felicis, et legionis XI claudiæ, piæ, fidelis, et legionis XXII primigeniæ, fidelis, dedicavit, votum solvit lubens (libentissime) merito.

Déjà depuis plus de trente ans on avait trouvé à Rothenberg plusieurs décombres qui révélaient la plus haute antiquité, lorsqu'en 1823 furent découvertes six colonnes avec leurs chapitaux et leurs bases. Des restes de murailles, enfouis sous le sol au même endroit, firent présumer que du temps des Romains un temple avait existé en ce lieu. En 1824 se trouva l'autel portant l'inscription que nous venons de transcrire et qui vint confirmer cette opinion. Cet autel avait 5 pieds de haut, 1 pied 8 pouces de large et 1 pied d'épaisseur. Il était accompagné de divers instruments de fer, dont la rouille avait cependant fait disparaître la forme, et de divers débris de poterie. Voy. Memminger, *Würtembergische Jahrbücher*. 1825. Première partie.

érigèrent des autels. Comme ses attributs étaient les mêmes que ceux de la fille de Latone, invoquée par eux, ils associèrent ces deux divinités, et sous un nom réuni ils lui offrirent des sacrifices.

Ce culte ne dépassa pas cependant la chaîne de montagnes à laquelle la déesse présidait, et qui comprenait tous les monts de la Forêt-Noire, faisant eux-mêmes partie de l'Hyrcinie, ainsi que le prouve la description que César fait de cette dernière forêt[1], et que le confirment les différents passages de Tacite, de Pline et d'autres, qui parlent indifféremment de l'Hyrcinie et de l'Abnoba comme touchant aux confins des Rauraques et comme recélant les sources du Danube[2].

Le nom de Forêt-Marcienne, donné à ces montagnes, n'apparut que plus tard dans l'histoire, lorsque les Allemanes, repoussant les cohortes romaines, s'y établirent eux-mêmes, et, négligeant le culte d'une divinité qu'ils ne connaissaient pas, appelèrent ces montagnes d'un nom qui rappelait l'ancien séjour qu'y avaient fait les Marcomans, et qui devenait d'autant plus significatif que, tandis que Rome luttait encore dans la plaine du Rhin, ces som-

[1] *Oritur ab Helvetiorum, Nemetum et Rauracorum finibus, etc.* César, *De bello Gallico*, l. VI, c. 25.

[2] *Incolæ Hercyniæ Sylvæ Rauracorum proximi trans Rhenum accolæ fuerunt. — In jugis montis Abnobæ ex adverso Rauraci, etc.* Voy. Tacite, *Germania;* Pline, l. IV, c. 12 (24); Julius Solinus, c. 18; Strabon, l. IV et VII; Claudien, *De bello Gethico;* Avien, *Orbis descript.*, 437, etc.

mets boisés devenaient la frontière de la Germanie indépendante[1].

L'inscription de la première des deux pierres que je viens de mentionner, nous apprend qu'elle fut érigée sous le consulat de Falcon et de Clarus. Or, c'est en 193 de Jésus-Christ que ces deux magistrats furent en fonction. Cette pierre est donc de la même époque environ que celle trouvée dans le lit de la Kinzig, à Offenbourg.

C'était l'époque où la contrée, qui depuis sa réunion à l'Empire jouissait d'une paix continue, fut le plus florissante, et où ses cités, sous l'influence des institutions romaines qu'elles adoptaient, prirent le plus de développement.

De toutes les vallées de l'Abnoba, celle où cette influence se fit le plus particulièrement sentir, fut la vallée que baigne le petit torrent de l'Oos, où les eaux sulfureuses que la nature rejette bouillantes hors du sol attirèrent de bonne heure l'attention des Romains.

Déjà sous Trajan probablement fut fondé à Bade le premier établissement thermal[2]. Plus tard, sous les successeurs de ce prince, la beauté du site, la célébrité des eaux, y agglomérèrent la population au point qu'à la fin du deuxième siècle Bade formait une République qui s'administrait elle-même, qui avait ses propres magistrats, ses corporations et sa garde ci-

[1] *Mark*, frontière; *Markwald*, *Silva Marciana*, forêt frontière.

[2] Voy. J. Leichtlen, *Trajan als Gründer oder Mitstifter von Baden-Baden*, dans les *Schriften der Gesellschaft für Beförderung der Geschichtskunde*. Fribourg 1828. t. I, p. 11-52.

vique. Ses thermes étaient dédiés à Hercule; et la mère des dieux[1] et Mercure, le dieu protecteur de la maison impériale, y avaient des autels[2].

Ce titre de République nous est confirmé par une inscription antique que cette ville fit graver sur une pierre destinée à décorer un de ses monuments[3], et qu'elle dédia au fils de l'empereur Septime Sévère, Marc Aurèle Antonin (Caracalla), qui venait de recevoir

1 MATRI. DEVM
C. SEMRONIVS
SATVRNINVS >
COH. XXVI VoL. C. R.
V. S. L. M.

Matri Deorum, *Caius Sempronius Saturninus*, *Centurio cohortis vicesimæ sextæ volontariorum civium Romanorum*, *votum solvit lubens merito*.

2 Une pierre intéressante nomme un Mercure *Alaunus*.

GENIO MERCVR
ALA/NI. IVL. AC//
NIVS. AVG. N. ///
EX. V. S. L. L. M.

Il y avait dans la Gaule narbonnaise une ville du nom d'*Alaunium;* une autre ville des Gaules portait le nom d'*Alauna*. Il est hors de doute que c'est par les colons gaulois sortis de ces villes que le surnom d'*Alaunus* a été donné ici à Mercure.

3 M. AVRELIO
ANTONINO
CAES IMP DE
STINATO IMP
L. SEPTIM SE
VERI PERTINAC
CAES. AVG FIL
O RESP AQ. (*Respublica Aquensis*).

le titre d'Auguste (198). Ce prince, monté plus tard sur le trône impérial, n'oublia pas cette preuve de dévouement; il donna son propre nom à la ville, et lui concéda le titre de cité et, comme on n'en peut douter, tous les droits qui y étaient attachés. C'est en cette qualité que plus tard, la même année où Caracalla combattit les Allemanes sur le Mein, elle fit en son honneur élever des pierres milliaires, pierres dont la pose eut également lieu sous l'empire d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère[1], et dont l'érection marque la place distinguée que cette ville occupait alors. Nous savons par des inscriptions qui ont appartenu à d'anciennes bâtisses, que la vingt-sixième cohorte des volontaires[2] et une division de la huitième légion, du surnom d'*Auguste*[3], qui sous l'empire de Sévère fut placée à Mayence et à Argentorat, tinrent garnison dans ses murailles[4].

Cependant ce bien-être semble n'avoir été que momentané. Si la ville a eu des temples, des théâtres,

[1] Voy., pour la description de ces pierres, Schœpflin, *Als. illustr.* t. I; Wielandt, *Bade*, p. 205; Rausch, *Badb'ætter.* 1812. p. 38-40, et p. 48.

[2] COH XXVI VOL C R. Voy. *Badblætt.* 1812. p. 69-71; p. 45 et 61.

[3] LEG. VIII AVG. Idem, p. 85.

[4] Quant à trois pierres mortuaires qui furent posées sur les tombes de trois soldats de la quatrième, de la onzième et de la quatorzième légion, ces pierres, étant isolées, ne prouvent nullement que les légions à qui ces soldats appartenaient aient eu des détachements en garnison à Bade. Il est bien plus naturel de penser que ceux sur les restes desquels ces inscriptions furent trouvées, seront morts dans cette ville, où ils étaient venus prendre les eaux, et où ils s'étaient rendus pour recouvrer une santé que ni l'art des médecins ni la source thermale ne purent leur rendre.

des portiques; si la présence des princes de la famille Antonine, qui semblent y avoir vécu, a donné à ce lieu toute cette pompe de décoration dont s'est plu à l'orner l'imagination des auteurs qui ont écrit sur son existence antique, il faut que le passage des Allemanes qui la détruisirent ait été bien terrible, puisque, à l'exception de quelques restes de ses bains garnis de marbre, nul vestige d'aucun monument, qui puisse attester cette antique splendeur, n'est resté debout sur le sol. Ces autels mêmes, ces pierres votives, ces inscriptions, n'offrent rien de grandiose, et à l'exception de trois têtes, dont l'une, de marbre antique, représentant un empereur, est d'un travail assez achevé, nul reste de sculpture vraiment digne de parler aux regards n'a été retrouvé. Tout est-il donc encore enfoui sous ce sol, où la fureur dévastatrice du vindicatif Allemane l'a jeté, et où la nature l'a recouvert comme elle l'a fait à Badenweiler; ou bien la grandeur de cette ville fut-elle plutôt morale que matérielle, et destinée qu'elle était à devenir le centre d'une administration provinciale sur la rive droite du fleuve, la cité a-t-elle succombé sous les coups des barbares avant que les Césars aient pu mettre à terme ce qu'ils projetaient pour elle. Sa chronologie antique ne peut, par ce qui nous reste de ses inscriptions, être suivie au delà d'un quart de siècle[1], et depuis l'irruption des Allemanes sur le Rhin, rien ne la rappelle plus, ni dans l'histoire, ni dans les itinéraires. Nul doute cepen-

[1] Depuis 198 jusqu'en 223 de l'ère chrétienne.

dant que, lorsque Posthume éleva plus tard ses castels, la hauteur qui borde le vallon de l'Oos n'en ait reçu un[1] pour protéger la route du sud vers Steinbach; il n'est pas douteux non plus qu'au nord, au-dessus de celle qui allait aboutir à Nœttingen et de là à Pforzheim, les murs d'Eberstein aient été élevés à la même époque[2]. Ces deux fortins étaient placés de manière à pouvoir explorer toute la plaine du Rhin, et surtout la route qui, dans une troisième direction, allait aboutir au fleuve, où dut exister un passage correspondant avec la station romaine de Saletio, sur la rive opposée.

Bibium ou Bibia, dont une inscription aux dieux des carrefours est venue nous attester le nom antique, était posé sur cette route au croisement de celle des montagnes, sur l'emplacement du moderne Sandweier[3].

Du reste, comme la proximité d'une ville importante attire toujours la population, et que les bourgs et les villages ont coutume de s'accumuler tout autour, on trouve aussi dans toute la partie la plus rapprochée de Bade un plus grand nombre de lieux où le souvenir de Rome s'est conservé.

Ainsi Iffezheim et Sulzbach, et, dans la direction

[1] Dont l'emplacement conserve encore aujourd'hui le nom de *Castelberg*.

[2] Voy. sur ce château, de Krieg, *Das Schloss Eberstein*. Deuxième partie.

[3] DIIS QVADR ' BVS ·· VICA
NI BIB IEN SES .
D. S. P.

Diis quadrivialibus Vicani Bibienses de suo posuerunt.

de Pforzheim, lieu lui-même d'origine romaine, les villages de Nœttingen, d'Elmendingen, de Grafenhausen, de Gobrichen, de Bretzingen, ont tous présenté sur leur territoire quelques antiquités qui datent de l'époque romaine. Mercure, Esculape, Vulcain, Apollon, et Jupiter, le maître des dieux, y ont eu des adorateurs, qui ont buriné dans la pierre les vœux qu'ils adressaient à ces divinités. Un détachement de la huitième légion[1] était placé à Pforzheim, ville qui, à l'entrée de l'Abnoba et aux confins sans doute de l'enclave de la cité Aurélienne, semble avoir tiré son nom antique de son emplacement même[2].

Sur la hauteur qui la domine se voit encore une tour d'observation qui date des Romains. A une lieue plus loin, au milieu des forêts[3], des fondements de constructions antiques, des monnaies, des armes, des restes de poteries et de sculpture, une pierre milliaire, et une autre dédiée à Abnoba[4], à laquelle étaient peut-être consacrés les thermes dont quelques traces ont aussi été retrouvées sous le sol, annoncent

[1] I. O. M.
DOLIGENO L. VERAT
PATERNVS. MIL
LEG VIII. AVG
V. S. L. M.

[2] *Porta Hyrciniæ.*

[3] Le *Hagenschieswald.* — Voy. au sujet des fouilles qui y ont été faites l'article intitulé : *Die Römischen Alterthümer im Hagenschieswalde*, par Arnsperger, inséré dans le *Beobachter* de Pforzheim, année 1832. nos 63, 64 et 65.

[4] . . . . NOBE . . . .

qu'il existait là un établissement de quelque importance.

La route qui circulait du Rhin au Necker et qui allait joindre le Danube, avait dù donner naissance aux défrichements de terrain sur ces hauts plateaux ; ces défrichements sont conformes à ce que Strabon nous dit, lorsqu'en parlant des communications entre les deux fleuves, il cite et leur position élevée et l'aptitude *que cette sauvage Hyrcinie présentait à la culture et à la colonisation*[1].

Dans la direction du nord, et en suivant le cours de l'Enz, cette culture n'était pas moins considérable. Le village d'Eutingen, où une pierre mortuaire nous rappelle le nom de la famille des Aronce ; celui d'Enzberg, près duquel fut trouvé un monument représentant les travaux d'Hercule, au-dessus de constructions souterraines; Maulbronn[2]; Kœnigsbach; Remchingen; le temple antique de Minerve, sur les décombres duquel est placée l'église de Kleinsteinbach; Stettfeld, qui rappelle le culte d'Apollon, de Minerve et de Mercure; le fort de Steinsberg, dont la tour est évidemment romaine; la pierre votive élevée aux matrones à Neidenstein[3], et enfin les deux autres pierres du même genre, dressées un jour au Soleil invincible et trouvées sous le sol près de Loben-

[1] Strabon, l. VII, p. 292 et 331.

[2] Dans les murs de l'église de l'abbaye sont enclavés deux autels antiques. L'un supporte sur ses quatre faces les figures en relief de Pallas, de Vesta, d'Hercule et d'Apollon; l'autre, celles de Mercure, de Pallas, de Vesta et de Diane.

[3] MATRONIS . . . . . HIAHENABVS. (sans doute *Nehiahenabus*). Le nom celtique latinisé de l'endroit aurait donc été *Nehiaha*.

feld, parlent hautement de la colonisation romaine sur toutes les hauteurs que renferme le Necker. Sur le sommet de l'Eichelberg, montagne la plus élevée de toutes celles qui forment la pointe nord de l'Abnoba, des monnaies trouvées parmi des décombres souterrains, des tronçons d'armes, une très-belle tête d'Adonis pouvant avoir appartenu à une statuette de deux pieds et demi de hauteur, des tuyaux en terre cuite, destinés un jour au conduit des eaux dans ces murailles, et enfin un autel, élevé à Mercure, peuvent faire présumer que sur cet emplacement, où le moyen âge bâtit des tours fortes, elles-mêmes écroulées, le grand peuple avait à la fois réuni le culte de ses dieux et ses fortifications protectrices. Dans les plaines qui s'étendent sous ces monts, et qui, coupées par les torrents qui descendent des hauteurs, voyaient aussi une population nombreuse se presser sur leurs rives, se déployait une vie non moins active; là, sur les bords du Kraichbach, le préfet de la vingt-quatrième cohorte des volontaires avait un jour élevé une pierre votive à Minerve et à Hercule, et sur les bords de l'Alb, la corporation des Nautæ en avait élevé une à Neptune.

L'antique chaussée romaine de Bade à Pforzheim passe tout près du lieu où ce dernier autel fut trouvé; elle présente encore sur une assez grande distance son pavé tout à fait intact. Nous ignorons le nom qu'a pu porter la ville d'Ettlingen sous les Romains. Sans doute elle faisait partie de l'enclave de la cité de Bade, où le même patron des Nautæ qui, au nom de sa corporation, avait élevé l'autel d'Ettlingen au dieu pro-

tecteur des nautonniers, en avait aussi élevé un qui portait la même inscription [1]. Non loin de là, la tour de Durlach semble par sa position attester une origine romaine. Elle servait sans doute de point d'exploration, et à transmettre les signaux aux autres tours placées sur le versant occidental des montagnes. Un autre lieu, près de Durlach, nous a livré une pierre avec une inscription à Jupiter, qui est intéressante en ce qu'elle nous donne le nom antique que portait cet endroit sous les Romains. C'est le petit village de Singen, situé sur la route moderne de Carlsruhe à Stuttgart. Ce fut près de ce lieu qu'en 1843 fut mise à nu cette pierre exprimant le vœu qu'accomplit un jour à Jupiter, Juvenalius, habitant du village de Senotum [2]. Le vallon dans lequel elle se

[1] Voici ces deux inscriptions :

IN H. D. D. D. NEPTVNO CONTVBERNIO NAVTARVM CORNELIVS ALIQVANDVS D. S. D.	IN H. D. D. D. NEPTVNO CONTVBERNIO NAVTARVM. ALIQANDVS D. S. D.

Mœrsch, petit village sur la gauche d'Ettlingen, a aussi offert quelques substructions romaines.

[2] IN. H. D. D
I. O. M.
IVVENALIVS.
MACRINVSVICA
SENOT. MCER. D S D.

. . . . . . *Juvenalius Macrinus, vicanus senotensis, Macer, de suo dedit.*

trouvait conserve encore le nom de Welschthal, nom qui prouve la tradition conservée parmi la population allemande du séjour primitif des colons gaulois qui étaient venus l'habiter. Dans le rayon que la tour de Durlach domine, les ruines d'un petit bain ont aussi été découvertes en 1802. Les fouilles qu'on y fit présentent le fait intéressant, pour la chronologie, que de toutes les monnaies qui y furent découvertes, et dónt la plus ancienne était du règne d'Auguste[1], aucune n'était d'un règne postérieur à celui d'Alexandre Sévère.

Or, sur toute la route que nous avons suivie depuis Bade, la même date est venue s'offrir à nous; tout semble donc attester que lors de l'irruption des Allemanes sous ce dernier empereur, tout ce qui avait été élevé par les Romains depuis deux siècles était devenu la proie de l'incendie et du pillage, et que, si Rome plus tard repoussa leurs bandes dévastatrices, si elle rétablit même, pour les contenir, la digue du grand rempart, son pouvoir cependant fut trop continuellement troublé, et ces mêmes plaines et ces mêmes collines eurent trop à souffrir du conflict de toutes les armées qui les inondèrent, pour que l'état florissant dans lequel elles s'étaient trouvées pût revenir. Le Necker ne cessa, depuis ce règne, d'être le théâtre des guerres sans cesse renouvelées entre Rome et ces peuples, et toutes les villes, qui depuis deux siècles s'étaient aussi élevées florissantes sur ses bords, tombèrent la plupart démantelées ou anéanties.

[1] Un as en cuivre d'Agrippa.

Cette rivière, comme le Danube, prend sa source au revers occidental de l'Abnoba. Formée, comme l'est le grand fleuve dans son enfance, par le cours de deux petits torrents qui se joignent à Rottweil, elle suit d'abord au nord la direction de cette chaîne de montagnes; puis, coulant au nord-est et longeant pendant quelque temps dans cette direction la chaîne de l'Albe, elle reprend son cours primitif, et par une courbe, allant border les monts de l'Odenwald, va, après avoir reçu les eaux réunies de la Nagold et de l'Enz, de la Fils, de la Kocher, du Jaxt et d'une infinité de moindres torrents, se jeter dans le Rhin.

Le premier établissement que les Romains aient formé sur ses bords, fut sans doute celui d'Aræ Flaviæ, cité, comme nous l'avons remarqué, avec Tarodunum par Ptolémée, et qu'un empereur de la famille Flavienne, sans doute Domitien, fils de Vespasien, plaça près des sources de cette rivière. La position était on ne peut plus favorablement choisie.

A une demi-lieue du moderne Rottweil, ville wurtembergeoise, au confluent de la Prim et du Necker, s'élève une colline à pente douce, à la base de laquelle, connue sous le nom d'*Altstadt* (*vieille ville*), sont enfouies sans nombre sous le sol des ruines, qui se prolongent jusque sur la hauteur du *Hochmauern* (*haute muraille*), où, au moyen âge, fut élevé le couvent de Rottenmünster[1]. La vue domine à la fois toute la haute vallée qu'arrose le Necker et s'é-

[1] *Sanctimonalium apud Rotwilere in loco qui Hochmuron dicitur, deo famulantium.* Document de 1217.

tend sur les monts du Heuberg qui s'élèvent au loin comme une vaste muraille. Cette rivière prolonge au nord la colline, qui au sud est bordée par la Prim, et dont les deux autres côtés étaient, dans l'antiquité, protégés par des murs crénelés et des fossés profonds, où venaient aboutir les routes qui conduisaient à la cité.

Le point central de tout l'établissement était celui où fut posé le couvent et où des fouilles savamment entreprises ont offert aux regards des restes de bâtisses qui annoncent autant de luxe que de grandeur. De ce point partaient dans toutes les directions les chaussées que je viens de mentionner; un autel, érigé par Primus Victor[1], et consacré aux dieux protecteurs de ces chaussées, fut retrouvé en cet endroit.

La rive gauche du Necker, vis-à-vis le Hochmauern, est plus élevée que la rive droite; elle forme un plateau qui, renfermé par des terrassements et des fossés, montre encore distinctement le carré de l'ancienne forteresse, dont les angles sont arrondis, et dont le côté principal était tourné vers l'est, du côté du Hochmauern. On peut encore facilement distinguer trois ouvertures, qui ont dû lui donner issue et où furent placées la porte préto-

[1] BIVIIS TRIVIIS
QVADRIVIIS
EX VOTO SVSCEPTO
POSIIT·PRIMVS
VICTOR
V. S. L. L. M.

rienne[1], la porte décumane[2] et la porte principale de gauche[3]. La route du Rhin, qui vient de Düningen, était elle-même enclavée dans ces fortifications, où un rempart élevé protégeait la fourche qu'elle formait pour aller par un pont aboutir au Hochmauern. L'emplacement était vaste, et il ne compte pas moins de quatorze cent cinquante pieds de long sur mille de large. Les fouilles qui y ont été faites annoncent que l'assaut de l'ennemi et que la flamme ont dû un jour ruiner cette malheureuse cité; il n'est pas rare de trouver même les os des anciens habitants enfouis tout calcinés au sein de ces décombres. Les monnaies qui en ont été extraites, et qui sont la plupart des règnes d'Auguste, de Trajan, d'Antonin, de Marc Aurèle et de Faustine, ne descendent pas en deçà des premières années du troisième siècle. Elles précisent l'époque de la destruction de cette ville, qui correspond exactement à la destruction des autres lieux que nous avons mentionnés.

Bien longtemps après s'est formée une ville nouvelle sur la rive opposée du Necker; le nom même de la ville qui fut un jour florissante et qui, sous Rome, dominait toute la contrée, fut perdu dans la mémoire des nouveaux habitants. Rien n'atteste, en effet, ni dans les dires du peuple, ni dans les chroniques, ni dans les documents du moyen âge, que la terre que nous foulons soit celle où furent posés les Autels Flaviens. La discussion qui s'est à ce sujet élevée parmi

[1] *Porta Prætoria.*
[2] *Porta Decumana.*
[3] *Porta Principalis sinistra.*

les savants[1] eût été inconciliable, si, parmi ces ruines mêmes, un objet d'art que notre siècle a vu de nouveau surgir à la lumière, n'était venu nous en donner la solution.

Sous un champ que parcourait la charrue, fut, en effet, en 1834, découverte une antique mosaïque, dont le travail précieux, quoique bien endommagé, a dû appartenir à une construction des plus somptueuses. Au-dessous de ce monument de l'art avaient dans l'antiquité été pratiqués des conduits, destinés à répandre la chaleur dans le vaste appartement dont il formait le pavé. Le terrain, ainsi miné, s'est avec le temps affaissé; c'est par cet affaissement même que la partie encore intacte du monument a pu être retrouvée. Partout où cet affaissement n'a pu avoir lieu, la charrue a chaque année enlevé avec elle les pierres jointes de la mosaïque, au point de la rendre méconnaissable. Ce qui en reste, nous permet toutefois de juger de tout l'ensemble de la composition. Le tableau du milieu représente Orphée, coiffé du bonnet phrygien, et l'épaule droite drapée d'un vaste manteau, retenu par une agrafe, et dont les plis descendent jusqu'à terre. Son regard est animé, et il semble être dans l'inspiration poétique, comme s'il venait de moduler sa dernière strophe, tandis que sa main presse les cordes de sa lyre, posée sur ses genoux. Un corbeau et une pie, perchés sur les branches de deux arbres, et à ses

[1] Voy. Mannert, Cluver, Hanselmann, Crusius, Buchner, Leichtlen, Reichard, Oken, etc.

pieds, d'un côté un renard, et de l'autre une cigogne, semblent écouter ses divins accents. Cette partie principale de la composition, qui se distingue par la pureté du dessin et par le brillant des couleurs, quoique les traces du feu soient partout reconnaissables, était encadrée d'autres scènes non moins savamment exécutées et représentant des courses de chars ou des combats du cirque. Dans le champ de droite se distinguent encore les restes de quatre chevaux qui furent attelés à un quadrige, et la tête de l'homme qui sans doute les conduisait. Au-dessus d'Orphée, un autre quadrige est entier; il semble avoir été traîné par des cerfs, dont le conducteur, qui est encore intact, tient les rênes d'une main, et de l'autre montre levée une couronne. Le troisième champ n'offre plus qu'un casque que décore une plume. Le quatrième a tout à fait disparu. Mais au cinquième, qui est pour notre sujet du plus grand intérêt, apparaissent les pans d'une tunique, restes d'habillement d'un homme qui, les lacets à la main, est à la poursuite d'un cerf. Le sixième champ semble avoir représenté un combat. Deux hommes, dont les têtes guerrières apparaissent encore, et dont l'un paraît avoir terrassé son adversaire, sont du côté gauche, tandis qu'à droite se voient encore la tête, la main et l'épée d'un troisième combattant. Le septième champ enfin présente les restes d'un homme qui, l'épieu à la main, semble poursuivre un animal ou s'élancer à sa rencontre. Le huitième champ a disparu. L'encadrement qui séparait avec symétrie ces diverses scènes, les arabesques des coins non moins

gracieusement exécutées, tout devait donner à ce pavé remarquable un ensemble aussi brillant que précieux.

Ce qui le rend d'un intérêt majeur pour nos recherches, c'est que les couleurs qu'offrent les tuniques des conducteurs des chars nous prouvent incontestablement que ce bel ouvrage doit dater du règne de Domitien. On sait, en effet, qu'avant ce règne, les *agitateurs* (ainsi qu'on les appelait) étaient partagés en quatre classes, selon les couleurs qui distinguaient leur habillement et qui étaient le bleu de ciel, le vert, le rouge et le blanc. Domitien augmenta leur nombre de deux nouvelles classes, qui prirent les couleurs jaune et pourpre[1], couleurs qui semblent avoir été celles de la famille Flavienne. Or, sur la mosaïque qui nous occupe, ces deux couleurs sont les prépondérantes. Le manteau d'Orphée et son bonnet sont d'un rouge foncé. L'homme qui tient les lacets à la poursuite du cerf, a la tunique jaune d'or. L'agitateur du char a un habit jaune avec des bandes rouges, jaunes et noires. Celui qui tient l'épieu est également habillé de jaune. Il est évident que ces couleurs n'eussent pas été choisies par l'artiste, si la classe des agitateurs qui les portait n'eût pas encore été formée lors de la confection de cette mosaïque. Il est probable aussi qu'elles n'ont été choisies qu'en mémoire et par l'ordre d'un prince dont la ville portait le nom de famille. Domitien resta pen-

[1] *Duas circensibus gregum factiones, aurati, purpureique panni ad quatuor pristinas addidit.* Suét., *in Domitiano*, VII.

dant de longues années sur le Rhin. Soit que son père Vespasien ait ordonné le premier tracé des fortifications que nous foulons, soit que Domitien lui-même, pendant son séjour en Germanie, les ait fait bâtir, toujours est-il certain que la mosaïque doit dater de son règne. Car l'artiste n'eût pas non plus choisi ces couleurs, si la classe des agitateurs à laquelle elles appartenaient avait cessé d'exister. Or, l'on sait que les deux classes fondées par Domitien ne se soutinrent pas longtemps après le règne de ce prince, et, qu'à l'exception de la cité Flavienne, aucune autre ville dans la contrée n'avait été bâtie par les Césars de cette famille.

La mosaïque avec ses vives couleurs tient donc ici lieu d'inscription; elle prouve incontestablement l'emplacement et le nom de la ville antique. Elle est d'un prix d'autant plus estimable que la position de l'ancienne cité Flavienne irrévocablement connue, il est facile de trouver toutes les stations romaines qui l'entouraient.

Les diverses chaussées qui en sortaient prenaient leur direction, l'une au nord, l'autre au sud, la troisième à l'ouest, la quatrième enfin à l'orient. Les siècles n'ont pu effacer leurs traces, et il est encore facile de reconnaître leur antique ramification. Le peuple les nomme *Hochstrassen*, c'est-à-dire routes élevées, parce qu'en effet elles sont partout élevées au-dessus du terrain. Nous suivons la direction du sud jusqu'au village de Schwenningen, près duquel le Necker sort de terre, et où des tombes celtiques annoncent l'ancienne population qui d'abord y vécut;

nous passons près des salines de Dürrheim, entre Schwenningen et Villingen, et suivant toujours l'antique chaussée, qui, comme une digue de verdure, parcourt le haut plateau des montagnes qui bordent le val de la Brigach, nous arrivons, sur la Breg, près d'Hüfingen, à une autre ville souterraine; vu sa position, elle n'a pu être que l'antique *Brigobanne*. La *Table de Théodose* marque treize lieues d'*Aræ Flaviæ* à cette dernière ville. Le temps qu'a duré notre course est de six heures et demie; la distance s'accorde donc parfaitement. Les fouilles qui y ont été faites ont prouvé que la onzième légion, du surnom de *Claudie*[1], et, par conséquent, la garnison de Vindonissa, y avait un poste, et il est probable qu'indépendamment du castel, un établissement plus considérable existait à l'opposé du torrent, où d'immenses restes de bâtisses romaines sont enfouis sous le sol[2].

Brigobanne était la première station du Danube, puisque les deux petits torrents de la Breg et de la Brigach, qui l'un et l'autre descendent des sommités de l'Abnoba et se réunissent un peu au-dessous de l'ancienne ville romaine, forment avec les sources de Donaueschingen, dont les eaux vont s'y jeter, le cours de ce grand fleuve.

Tibère, le premier de tous les généraux romains,

[1] LEG. XI. — LEG. XI. C. P. F. *legio undecima Claudia Pia Fidelis*. (sur deux briques).

[2] Voy. Frick, *Ædium Romanorum, paucis abhinc annis prope* Hüfingen *in monte Abnoba detectarum succincta descriptio*. Frib. 1824, p. 15.

après avoir repoussé plusieurs tribus de Vindéliciens et de Rhétiens, qui s'étaient en pillant avancées jusque dans la Gaule, et les avoir même combattues sur le lac de Brigance, avait pénétré dans ces contrées[1]. Il avait vu les sources du Danube, et il est possible qu'alors déjà, pour contenir les populations celtiques des vallées qui les avoisinaient, il ait fait bâtir sur ces hauteurs les premières tours fortes qui les dominèrent. Brigobanne, quoi qu'il en soit, devait être important comme lieu d'étape. Il liait la station d'*Aræ Flaviæ* à celle de *Juliomagus*, qu'il faut aller chercher près de Stühlingen, dans les environs de Schleitheim et de Beggingen, dont le sol recouvre encore des restes considérables de bâtisses romaines[2].

La station de Juliomagus correspondait elle-même par le val de la Wutach avec la station de Ténédone, où nous nous sommes primitivement arrêté sur le Rhin. Les traces de la chaussée romaine sont encore çà et là reconnaissables sur toute cette ligne; les distances qui séparent ces lieux sont elles-mêmes conformes à celles marquées sur la *Table de Théodose*, puisque du Rhin à Beggingen nous trouvons quatorze lieues romaines ou sept heures de marche, et que de là à Hüfingen nous en trouvons onze ou cinq heures et demie.

Le second embranchement de la route d'*Aræ Flaviæ*

[1] Strabon, l. VII.

[2] Les monnaies romaines trouvées dans ces deux lieux descendent depuis Auguste jusqu'à Magnence. — Voy. pour la position que j'assigne à *Juliomagus*, Schreiber, *Taschenbuch für Geschichte und Alterthum.* 1841, p. 233 et sv.

est celui qui allait par Düningen, ancien village celtique élevé sur une hauteur[1], et qui montre encore les ruines d'une tour d'observation, aboutir à un établissement placé derrière le Kniebis, mais dont rien ne rappelle le nom. Le souvenir seul de ce lieu, qui est appelé *Altstadt* (vieille ville), s'est conservé par tradition chez les habitants de ces montagnes. Cette route semble avoir joint par une courbe la colonie de Sumlocène, tandis que par la vallée elle descendait vers le Rhin.

Le troisième embranchement allait joindre le Danube, tandis que la ligne principale, la grande voie militaire de Vindonissa aux camps de la Luna, se dirigeait au nord vers la colonie de Sumlocène.

L'emplacement d'aucune ville romaine n'a été l'objet de plus de controverses que celui de cette dernière cité; aucune ville cependant n'a offert un nombre d'inscriptions plus considérables et moins équivoques. Ce qui a surtout donné lieu aux diverses opinions qui ont été émises à cet égard, c'est le tracé de cette grande voie militaire qui sur la *Table de Théodose* est faussement indiqué sur la rive droite du Danube, tandis que tout prouve que cette route avait été principalement construite pour lier au Rhin les camps du grand rempart. La distance que cette Table marque de la station d'Aræ Flaviæ à celle de Sumlocène est aussi de dix lieues trop faible; c'est encore un des motifs qui ont porté à l'erreur ceux qui ont voulu baser leur opinion sur cette carte, dont on ne peut à

[1] *Dunum*, montagne.

cet égard assez se défier. Il est probable que le scribe auquel on doit la copie de cet itinéraire n'a jamais vu lui-même le pays, et que, d'après ce qu'il savait que le Danube formait la frontière de l'Empire, il a, sans prendre garde que, jusqu'à proximité de l'embouchure de la Regen, ce n'était pas en effet le fleuve, mais le grand rempart qui la formait, mis sur la rive droite les villes qui devaient être marquées au delà sur le Necker. Il y a sur cet itinéraire plusieurs erreurs de ce genre qui prouvent que l'on ne doit pas avoir une confiance aveugle dans le dessin de cette carte.

Les inscriptions, au contraire, surtout lorsqu'elles sont en nombre aussi considérable que celles qu'a livrées le sol de l'antique cité qui nous occupe, ne peuvent être révoquées en doute; je ne me livrerai pas dès lors inutilement à une dissertation qui me paraît superflue pour concilier toutes les opinions qui ont été émises sur son véritable emplacement.

La route qui d'Aræ Flaviæ conduisait à cette colonie n'a pas encore partout disparu; dans plus d'un lieu le voyageur, en parcourant les plateaux qui bordent le Necker, peut encore la retrouver intacte ou en remarquer les traces[1].

Le castel[2], sous l'emplacement duquel nous passons en quittant Rottweil; le camp qui semble avoir dominé la hauteur de Soulz; Horb, où fut trouvée une tête de Janus, tous ces lieux rappellent la présence des Romains.

[1] Leichtlen, *Die Ober-Donau-Strasse*, p. 103 et 104, en a donné une exacte description.

[2] *Heidenschlösschen.*

Sumlocène était une ville de premier rang. Le culte des grands dieux y était établi[1], et son importance comme cité nous est attestée par le titre de *colonie*[2], que nous lui trouvons donné sur un grand nombre d'inscriptions.

Elle avait un président[3] ou préfet[4], un préteur[5], des duumvirs[6], des triumvirs[7], des quadrumvirs[8], un curateur[9], des sévirs augustaliens[10], et enfin toutes les autorités qui constituaient l'administration des colonies.

La première et la troisième cohorte des Helvétiens, compris dans la huitième légion antonine, et d'autres troupes de la vingt-deuxième légion

[1] I. O. M. E. IVN. RG. E. G. LOC.

Jovi optimo maximo et Junoni Reginæ et Genio loci.

[2] C . SVMLOCENE . C . SVMLOCE . . . . C . SVMLOCNE . COL . SVML . etc.

[3] . . IVS PRAES . C . SVMLOCEN.

PRAE COL SVMLOCENE . T CLAVD . SEV. C AVFDS VICTORIN. (an 200 de Jésus-Christ).

[4] C . IVL . PRAEF . Co . SVM L FAB C ⳨ SEPT M AN ⳨ L COS. (an 204 de Jésus-Christ).

[5] AERA : SEP . PRÆ . VRB SVM

[6] C. FAL. IIVIR. LXXII C . . .

[7] MARCVS IIIVIR CO . —

[8] MAR . MESSIVS FORTVNATVS NEG IIII . . .

[9] AB . V . C . . . TIANVS . CVR . COL . SVM . *Curator coloniæ Suml.* — PR . CVR . COL . SVM . *Præpositus curiæ coloniæ Suml.*

[10] . . ONATVS IIIIIVIR AVG NE — VATVS IIIIII AVG . . — . . L . CAI IIIIII AVG. AVREL . POM . COL . AVIT COS. (an 209 de Jésus-Christ). — . . LOCNE LVIS. CAMLIVS IIIIII . etc.

y étaient en garnison[1]. Cette ville faisait donc partie du gouvernement de la Germanie supérieure. Son emplacement était on ne peut plus favorablement choisi. Posée sur les bords du Necker qui la baignait, et s'élevant en amphithéâtre sur ses rives, elle était dominée par un castel qui lui-même était assis sur une assez haute colline[2]. Cette colline, de trois côtés, présente un escarpement assez rapide, et elle était même rendue inaccessible par les découpures du rocher. Du côté du plateau, au contraire, son seul point abordable, ont dû se trouver ses plus fortes défenses, et l'on y voit encore çà et là des pans de murailles antiques. L'on domine de ce point toute la contrée. La chaîne de l'Albe se déploie tout entière aux regards, tandis que, dans la vallée, la rivière, comme un long ruban, se dessine au milieu des prairies ou des champs de culture. En arrière, les hautes sommités du Necker et, à l'horizon, ceux de la Forêt-Noire montrent leurs lignes droites ou dentelées.

Le commerce de cette ville devait être important, et, d'après ce qu'une inscription nous apprend, il y avait dans la cité une fabrique de manteaux de guerre, fabrique sans doute très-considérable, puisque le propriétaire était lui-même sévir de la cité, et, par conséquent, l'un des hommes de son temps qui y jouaient le plus grand rôle. Ce négociant éleva à ses frais un monument dont nous ignorons le but et l'em-

[1] LEG VIII COH T IL M . I . . . — LEG VIII CHOR I IL . . . — LEG. ANTON. VIII CH . . . — VLPI VALINTINVS PRÆF CHOR. I LEG VIII. — L XXII P. P F. — SAB VITE VETE L XXII /* III IE. — etc.

[2] *Altstatterberg* (mont de la vieille ville).

placement, mais dont l'inscription nous a été conservée[1]. Elle nous fait voir qu'au temps de l'empereur Alexandre Sévère, à la même époque où florissaient Bade et Aræ Flaviæ, cette colonie était riche et puissante. Des tombes, des autels et surtout l'un à Diane[2], protectrice dans les villes des accouchements et des nouveau-nés[3], des restes de monuments somp-

1

IN H D D
M M SSIVS
FORTVNATVS
IIIIII VIR· AVG
NEGOTIATOR
ARTI. CRETA
PAEN PAENVL
OMNI H · PEN
DEO VO FECIT
IDEXTROCOS.

In honorem Domus divinæ, Marcus Messius Fortunatus, sevir augustalis, negotiator artis cretariæ et pænularius, omni impendeo suo fecit...... Dextro consulibus.

L. Dexter et Mæcius Rufus étaient consuls l'an 4 du règne d'Alexandre (an 225 de Jésus-Christ).

2

DEANAE
IN H DD
ꝒR IVVENTVT ſ
C SVM . IVL H R
MES. T. C.

Deanæ, in honorem domus divinæ, pro juventute civium Sumlocenensium Julius Hermes testamènti causa.

3 Callimaque, dans une de ses hymnes, assure, en effet, qu'elle ne visite les villes que pour donner ses soins aux femmes en couche et présider aux enfantements. *Præpositam timidis parientibus Ilithyam* (Ovide). En cette qualité elle portait le titre de *Lucina* ou d'*Ilithya*. Selon Diodore de Sicile, elle venait, sous le nom d'*Artemis*,

tueux, parmi lesquels se distingue surtout l'aqueduc, qui d'une distance de près de trois lieues conduisait l'eau potable dans la ville, sont autant de témoins qui nous parlent de la vie active, du culte et de l'opulence de ses habitants. Cet aqueduc était un ouvrage grandiose et digne d'être mentionné à côté de tout ce que Rome a élevé en ce genre dans la contrée. Il commençait au-dessus d'Obernau, dans une vallée latérale du Necker, où il recevait les eaux de diverses sources, et il suivait la pente des collines, non supporté par des arcades, mais faisant masse avec le terrain même. Le canal, dont on a retrouvé les traces sur toute la ligne, était composé d'un ciment dont les ingrédients principaux sont la chaux, le gypse et des briques pilées; il était de chaque côté revêtu d'un mur sur lequel s'appuyait la voûte. Le canal, ainsi protégé, reposait lui-même sur une plus forte bâtisse, dont la muraille de chaque côté le dépassait à peu près d'un pied. Ce mur est construit en pierres calcaires de petite dimension, mais très-régulièrement taillées. Sur les deux côtés du canal elles sont coupées triangulairement, de manière à ce qu'elles s'emboîtent avec la plus grande solidité l'une dans l'autre.

L'espace réservé au conduit de l'eau avait un pied de large sur un pied et demi de haut, sans compter la voûte qui pouvait offrir une courbe de trois pouces. Le ciment qui le recouvrait avait une épaisseur d'un

prendre soin des nouveau-nés et présider à leur nourriture. Il est donc possible que cette pierre ait été placée dans une maison d'orphelins qu'Hermes mit sous l'invocation de cette déesse.

demi-pied au fond et de quatre pouces sur les côtés. Le mur sur lequel le canal repose est lui-même large de six pieds, et, selon les localités, il s'élève de deux à trois pieds au-dessus du sol.

Lors des travaux qui furent, il y a vingt-cinq ans environ, entrepris dans l'intérieur de Rottenbourg, ville moderne assise sur l'emplacement de la cité antique, on retrouva plusieurs restes de ce canal et plusieurs bassins souterrains, qui sans doute lui servaient de réservoirs et d'où l'eau allait dans toutes les directions se répandre dans la ville.

Rien, du reste, dans les ruines que les différentes fouilles qui y ont été faites ont mises au jour, n'a pu donner d'indication ni sur l'époque où la colonie de Sumlocène a été fondée, ni sur le temps de sa destruction.

Les dernières inscriptions trouvées depuis quelques années attestent seulement qu'elle existait encore en 250 de Jésus-Christ, et que le nom celtique de cette ville, conservé d'abord par les Romains, avait par la suite éprouvé quelque changement. Par elles nous voyons, en effet, que la cité de Sumlocène et le lieu qu'on appela plus tard, dit Ammien Marcellin [1], du nom de Solicinium, furent la même et unique ville. Selon toute probabilité, ce fut après la première invasion des Allemanes, et lorsque, après avoir repoussé ces peuples et s'être de nouveau avancés sur le Necker, les Romains eurent relevé les ruines de cette cité, que le nom latin de Solicinium

[1] Amm. Marcel., l. XXVII, c. 10.

succéda au nom celtique primitif[1]. Le récit d'Ammien permet du moins de le conjecturer avec d'autant plus de vraisemblance que le nom que les Allemanes donnèrent dans leur dialecte à cette ville et qui s'est perpétué dans un petit village qui se trouve aux portes de Rottenbourg, n'est lui-même que le nom latin contracté[2]. Les Allemanes, en prenant possession de la ville lors du départ définitif des Romains, lui ont certainement laissé le dernier nom qu'elle portait, et qui est celui dont ces inscriptions ont révélé l'existence. Elles sont d'autant plus précieuses qu'elles servent à préciser un des points d'histoire les plus importants du règne de Valentinien et à marquer avec assurance la place où se livra la bataille que cet empereur gagna en 368 contre les Allemanes[3].

Ce qui peut le plus étonner dans le récit de l'auteur latin, c'est la manière vague dont il parle de tous les lieux qu'il cite et qui semblerait indiquer que depuis le siècle environ que les Romains avaient été repoussés de la contrée, le souvenir de leurs anciens établissements s'était comme perdu. Au lieu de préciser comme une chose connue l'ancienne colonie de Solicinium, « c'est, dit-il, près d'un lieu que l'on nomme ainsi, que le combat eut lieu. » Au lieu de nommer l'antique rempart, qui fut un jour l'ancienne frontière du gouvernement des Gaules, « c'est, dit-il, dans un lieu nommé *palas* ou *capellatium* que les légions arrivèrent. » Il en est de même du poëte Au-

[1] COL SOLICIN . . . — C. SOLICIN . . . — SOLICINM. —

[2] *Sülch.*

[3] Voy. première partie, p. 116 et sv.

sone qui, à la même époque, chante les hauts faits de l'empereur, et le félicite d'avoir en même temps vu les sources du Danube *inconnues des Romains*, et d'avoir combattu l'ennemi sur le Necker et à Lupodunum[1]. Et cependant nous venons de voir à la station d'Aræ Flaviæ et à celle de Brigobanne, situées l'une et l'autre à quelques lieues des sources de ce fleuve, avec quelle grandeur Rome y avait, près de trois siècles auparavant, établi son pouvoir.

Valentinien, d'après ce que nous apprennent ces deux auteurs, qui ne sont nullement en contradiction, comme on l'a prétendu, s'avança à travers la Forêt-Marcienne jusqu'aux sources du Danube, pour gagner de là le val du Necker qui lui était ouvert. Cette partie de la campagne est racontée par le poëte, qui veut par là surprendre l'imagination, tandis que l'historien néglige de nous indiquer la route que suivirent les légions, et nous conduit de suite à Solicinium, où les trois corps d'armée de Valentinien se réunirent et où se donna une bataille décisive. Solicinium était sur les bords du Necker. C'est aussi sur les bords de la rivière, mais sans nommer la ville, que le poëte chante les exploits de son héros. Les Allemanes, selon l'historien, étaient postés sur une

[1] *. . . . . . Nec præmia in undis*
Sola, sed Augustæ veniens quod mœnibus urbis
Spectavit junctos natique patrisque triumphos,
Hostibus exactis Nicrum super et Lupodunum
Et fontem Latiis ignotum annalibus Istri.
Hæc profligati venit laurea belli
Mox alias aliasve refert....

(Ausonius, *Mosella*, v. 420-426.

montagne dont trois côtés étaient inabordables, tandis que le quatrième offrait une pente douce et aisée par laquelle les Romains s'avancèrent. C'est bien la position qu'offre l'emplacement du castel romain qui un jour domina la cité, mais qui peut-être avait déjà totalement été rasé pendant les guerres antérieures, et que le seul courage de l'ennemi défendit alors. Longtemps la bataille fut chaudement disputée, mais enfin les Allemanes se virent forcés à la retraite, et se débandèrent dans les forêts qui leur offrirent un asile.

L'historien ne mentionne pas la route que les légions suivirent pour revenir dans la Gaule. Il se contente de dire que l'empereur repassa le Rhin, et que les troupes reprirent leurs quartiers d'hiver. Le poëte, au contraire, après avoir mentionné les sources du Danube, après avoir décrit les hauts faits du Necker, complète son vers en citant un autre fait d'armes qui eut lieu sous les murs de Lupodunum, et qui, quelque minime qu'il ait pu être, devient l'objet de son admiration. Il est d'accord en cela avec le panégyriste Symmaque qui, sans nommer ni l'un ni l'autre champ de bataille, fait mention de deux combats[1], et avec non moins d'emphase que le poëte compare le Necker aux plus grands fleuves et le dit de même inconnu des Romains[2]. Leurs récits complétent celui

[1] *Frustra tunc tibi perduellis motus optavit Alamannia, cui tantum miseriæ invexit conflictus tuus, quantùm proeliis debebatur ambobus.* Huitième oraison de Symmaque, dans l'édit. d'Angel. Maïus. Milan 1815, c. XI, p. 10.

[2] *Nigrum (Nicrum) parem maximis (fluviis), ignoratione siluerunt.* Symmach., orat. VIII, c. XI, p. 21.

de l'historien. Ils indiquent le chemin que les légions prirent dans leur retraite, et ils prouvent que toutes les opérations de cette campagne, qui d'abord commencèrent aux lieux où le Danube et le Necker prennent leurs sources, se terminèrent aux lieux où le dernier se jette dans le Rhin.

Cette expédition de Valentinien n'eut toutefois d'autre avantage pour les Romains que de porter la terreur chez les Allemanes, et de les empêcher pour quelque temps de se ruer sur le Rhin et de menacer les Gaules. Le pouvoir de Rome ne se rétablit plus sur ces contrées, où toutes les villes qui y avaient été bâties, tous les forts et les retranchements où ses cohortes avaient été postées, avaient, comme ceux de la vallée du Rhin, été pillés, brûlés, détruits et démantelés, et autour des décombres desquels elle portait elle-même maintenant le fer et la dévastation.

En 1835, on fit à Niedernau, près de Rottenbourg, une découverte qui semble être en rapport de date avec l'époque où Valentinien vint dans l'Allemanie. Niedernau est un bain dont les eaux thermales ont incontestablement déjà été connues des Romains. Une ancienne tradition conservée parmi le peuple désignait un des coins de la forêt comme étant le lieu où la source antique avait existé. Le propriétaire du bain moderne, s'étant aperçu, à plusieurs reprises, que les oiseaux qui visitaient le sol de cette partie de la sapinière tombaient asphyxiés, résolut d'y faire faire des fouilles. On avait à peine creusé à six ou huit pieds de profondeur, qu'on découvrit une suite

de monnaies romaines du plus grand intérêt, dont la date descendait depuis Trajan jusqu'à Valens. On découvrit ensuite une statuette d'Apollon, qui semblait montrer du doigt la place où la source devait se trouver. On y parvint en effet bientôt; son gaz était tellement fort qu'il menaçait d'asphyxier les ouvriers. Je ne chercherai pas à expliquer comment ces monnaies se sont trouvées ensevelies dans les ruines de la source antique. Ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'elles descendaient jusqu'au règne de Valens, qui dominait l'Orient à la même époque où Valentinien était assis sur le trône d'Occident, et que, par conséquent, leur date finit justement à la même époque où ce dernier empereur vint combattre les Allemanes.

Les traces des antiques établissements romains, qui, surtout dans ce coin de la province, rapproché du grand rempart, sont encore si nombreuses, prouvent combien les arts, la culture, la civilisation de Rome, avaient dû y faire de progrès, et combien les secousses qui y abattirent son pouvoir avaient dû être terribles et sanglantes.

Notre route, en sortant de Solicinium, nous conduit sur la rive gauche du Necker, par la ville de Tubingue, où une cohorte de la huitième légion fut un jour cantonnée, et derrière laquelle venaient se joindre deux chaussées romaines, l'une, se dirigeant vers Kœngen, l'autre, par les plateaux, allant joindre Einsiedel[1]

[1] On y a trouvé une image de Mercure et d'anciens fondements de bâtisses.

et Herrenberg[1]. Nous laissons, à gauche, la grande voie militaire qui, selon le topographe Paulus, allait par Bœblingen, qu'il regarde comme l'antique Grinario, joindre le Necker à Canstadt. Nous suivons la direction de Kœngen, et, nous élevant sur les collines du Schœnbuch[2], nous avançons sur leurs sommets jusqu'au confluent du Necker et de l'Aich. Là, comme sur un promontoire, nous pouvons voir ou marquer dans les vallées les positions des différents lieux antiques qui furent florissants sous la domination romaine. Toute la chaîne de l'Albe se déploie devant nous, et sur son sommet nous pouvons distinguer les principales pointes qui reçurent les tours fortes du grand peuple.

Le Asperg, l'Achalm, le Hohenstaufen, au pied duquel circulait une route romaine, étaient trop favorablement situés comme lieux propres à l'exploration pour n'avoir point alors, en arrière de la limite, été mis à profit. Nous traversons le petit torrent, et avançant toujours, en suivant la rive gauche du Necker, sur les traces d'une chaussée romaine, découverte intacte en 1783, nous atteignons, sur l'emplacement du joli bourg de Kœngen, le sol mystérieux sous lequel est enfouie une ancienne ville.

Quel était son nom? C'est une question à laquelle ni les annales de l'histoire ni celles de l'archéologie

[1] On y a trouvé diverses constructions souterraines et des monnaies.

[2] Vaste forêt entre Tubingue et Stuttgart.

ne peuveut encore répondre. La seule inscription trouvée dans ces ruines souterraines parle d'une cité commençant par les deux syllabes *suma*, mais sans donner plus d'éclaircissement. Faut-il croire que ce soient-là les deux premières syllabes du nom que portait en effet ce lieu sous les Romains? ou bien faut-il penser que le décurion qui éleva la pierre votive qui supporte cette inscription, ait été décurion non de cette ville même, mais de la cité voisine de Sumlocène que nous venons de quitter? Sumlocène, sur la *Table de Théodose*, est désigné, sous le nom de *Samulocenis*, comme une ville de premier rang. Malgré la leçon différente du texte de la carte et des inscriptions de Rottenbourg, nous n'avons fait aucune difficulté de regarder les deux noms comme identiques, contre l'avis du chanoine Jaumann. Cette *Table de Théodose* monument du cinquième siècle, que Conrad Celtes découvrit le premier, et qui parvint ensuite à Peutinger d'Augsbourg, n'est pas, en effet, d'une exactitude telle que l'oubli, l'adjonction ou l'intercallation d'une lettre dans un mot puisse autoriser un tel scrupule, surtout quand la similitude du nom est aussi évidente que celle de Samulocenis et de Sumlocène. Mais sur deux inscriptions, trouvées à une distance aussi faible que celle de Kœngen à Rottenbourg, le scrupule est plus légitime, et il se pourrait, à tout prendre, que les deux syllabes *suma*, quelque rapport qu'on puisse leur trouver avec le commencement du nom de la colonie de Sumlocène, aient toutefois été le commencement du nom que portait l'établissement de Kœngen, dont la terminai-

son pouvait être tout opposée à celle de la première ville; l'on pourrait le croire avec d'autant plus de raison que toutes les inscriptions de Rottenbourg portent l'épithète de colonie, tandis que nous ne trouvons ici que celui de cité.

Quoi qu'il en soit, les restes de Kœngen prouvent que l'établissement du grand peuple en ce lieu devait être très-important. Lorsque le hasard fit découvrir que le sol sur lequel ce bourg repose récélait dans son sein une ville antique, et qu'on y fit des fouilles en 1783, on retrouva les fondements d'une centaine de maisons, de seize à quarante pieds de long et de large, enfouis jusqu'à dix pieds sous terre. Dans ces murailles se trouvaient de petites niches et des escaliers qui y conduisaient.

On parvint sur les restes d'un bain, dont on put reconnaître douze chambres; le pavé était composé d'une argile extrêmement unie. Quelques colonnes, des niches pour les divinités, où se remarquaient encore quelques traces de couleurs, furent mises à nu. Non loin de là on découvrit le prétoire, vaste bâtiment, dont le mur avait deux cents pieds de long et une épaisseur de quatre pieds. Des monnaies qui descendaient jusqu'à Maximin servirent à faire connaître l'époque où cette ville fut florissante et celle où elle fut ruinée.

De nos jours encore, en fouillant le sol, on est parvenu sur les ruines d'un abattoir antique et d'autres murailles.

Une statue de Minerve, un autel de Jupiter, sont des preuves du culte romain établi en ces lieux à

côté du culte gaulois que montre l'inscription dont nous avons parlé plus avant. Cette inscription fut gravée sur la pierre par le décurion Quartionius, en l'honneur de Mercure Visucius et de la déesse Visucia[1]. Ce même dieu Visucius est aussi invoqué sur une autre inscription de Godramstein, près de Landau; sur la fausse indication qui avait été donnée du lieu, où, près d'Heidelberg, on prétendait avoir trouvé cette pierre, on avait à tort regardé ce dieu comme celui du torrent de la Weschnitz. Cette hypothèse tombe ici d'elle-même[2]. Il faut voir dans cette vieille divinité gallique l'identité même de Mercure, identité qui lui est commune avec le Mercure Avernus, le Mercure Cissonius, le Mercure Moccus, le Mercure Alaunus[3], etc. Peut-être est-ce le Mercure Vesontius, Mercure de Besançon, dont le culte fut apporté dans ces contrées par les Gaulois qui vinrent s'y établir comme colons. Car on sait qu'auprès de cette dernière ville se trouve une montagne où cette divinité était particulièrement adoré. La déesse Visucia était aussi une divinité celtique dont le culte était local. Elle pouvait être implorée comme le Mercure Visucius. Du moins savons-nous que Vesunna était la déesse locale de Périgueux, et Visucia pouvait avec

[1] DEO MERCVRIO. VI
SVCIO ET SACTE VISV
CIE. P. QVARTIONIVS
SECVNDINVS. DECV
cIVI. SVMA | \. IV. V. S. L. M.

[2] Voy. ci-après, § 3, *Établissements de la rive gauche du Rhin*.

[3] Consultez Martin, *Religion des Gaulois*, t. I, p. 376.

Mercure être la déesse locale des habitants de Besançon.

L'épithète de Sancta, en place de Dea, quoique rare sur les inscriptions, n'est pas sans exemple; nous en avons une preuve dans Muratori[1], qui cite une inscription où le dieu Mars gaulois est invoqué sous le nom de Sanctus Camulus.

La route romaine qui fut découverte ici et dont le pavé était encore intact sous terre, allait dans la direction de Canstadt, et liait sans doute à l'opposé le Necker et le Danube par la vallée de Teck[2]. Du moins il est certain que les environs de Kirchheim, où plusieurs documents, cités par Frédéric de Gok, prouvent ce transit[3], étaient alors déjà habités par la population gallo-romaine.

Canstadt n'est éloigné de Kœngen que de quelques lieues; tout atteste cependant que cet établissement devait être non moins considérable que le premier.

C'est une preuve nouvelle, combien, près du grand rempart surtout, où le commerce, le grand nombre de troupes qui y étaient cantonnées, devaient protéger le bien-être des habitants (car nous ne sommes éloignés que de quatre lieues de l'antique frontière), la population s'était agglomérée. Canstadt était une de ces positions aimées du grand peuple, et aussi favorables à

[1] Muratori, XCVI, 2.

[2] *Teck* semble rappeler le souvenir des anciens Tectosages qui habitèrent primitivement la contrée. Voy. mes *Établissements celtiques*, § 1 et 2.

[3] *Excerpten aus den im königl. Staatsarchive in Stuttgart aufbewahrten Dokumenten, etc.*

la défense qu'à l'exploration. Placée sur la hauteur qui, de l'autre côté du Necker, domine la ville moderne, l'antique cité devait comprendre dans son enclave les divers lieux de Zazenhausen, de Fellbach, de Hofen, de Mülhausen, où une foule d'antiquités romaines ont été déterrées[1]. Les inscriptions que son sol a livrées ne donnent toutefois aucune notion sur son état municipal; elles ne servent qu'à nous apprendre que des troupes de la huitième et de la vingt-deuxième légion y tinrent un jour garnison. Son nom antique ne peut même être précisé.

Celui de Cana qu'on lui a donné, ne s'appuie que sur une inscription qui n'a même pas été trouvée dans ses murs, et qui provient des ruines de l'antique Celeusum, près de Kelheim, sur les bords du Danube. Cette inscription que nous donnons plus loin dans ces pages[2], fut posée dans l'antiquité par un citoyen de Cana. Comme dans tout le pays, depuis le Rhin jusqu'au grand rempart, aucune ville, à l'exception de Canstadt, n'a un nom qui se rapproche du nom antique cité par cette inscription, on en a conclu que ces deux noms étaient identiques.

Mais cette opinion, comme nous aurons occasion de le prouver, n'a rien de fondé; le doute existe, et il existe avec d'autant plus de raison qu'il est évident que les camps de la Luna, dont parle la *Table de Théodose*, étaient situés anx sources de la Lein, et

[1] On peut en lire la description dans les *Würtembergische Jahrbücher*, 1828 et 1835.

[2] Troisième partie.

qu'il est permis de demander alors avec Paulus, s'il ne faut pas placer Clarenna au sein de Canstadt, cité non moins mystérieuse que celle de Kœngen.

C'est en l'honneur du génie du lieu, c'est en celui de la Fortune[1], en celui de Jupiter et de Junon[2], en

1 IN. H. D. D. I. O. M
GENIO LOCI ET FOR
TVNÆ DIS DEABVS
QVE EMERITIVS
SEXTVS MILES
LEGIONIS XXII
PR P F SEVERIA
NÆ B F COS PRO
SE ET SVIS POSV
IT V L L M
MAXIMO ET
ÆLIANO COS
IDIBVS IANV
ARIS.

. . . *Sextus, miles legionis XXII primigeniæ, piæ, fidelis, Severianæ, beneficiarius consulis, etc.* (An 233 de Jésus-Christ)

Les soldats qui portaient ce dernier titre étaient ceux qui, par une faveur du consul, étaient exemptés de travailler au terrassement des fortifications, de porter de l'eau, du bois, etc. C'était parmi eux que l'on choisissait les sujets qui devaient ensuite remplir les bas grades militaires.

2 IN H. D. D. IOVI
'E IVNONI REG
GENIO. LOCI
'E. D. D. OMNIB
SEDVLIVS
IVLIANVS. MI
LES. VIII. AVG. Ā
ToNINIANE. BF. CoS
PRo SAL. SVA 'E SVoR
STĀT. ITERATO POSVIT IMP
DIVI ANTONINI AVG. P. 'E. V. R.

celui des dieux protecteurs des carrefours[1], que les diverses inscriptions trouvées dans les décombres de la ville ont été burinées dans la pierre. C'était au dieu Mithra qu'était dédié le monument de Fellbach, monument non moins curieux[2] que celui trouvé plus au nord, sur les rives du Necker, près d'Heidelberg. Des deux autels de Zazenhausen, où furent découverts un bain romain, orné de marbre, et une foule d'antiquités, l'un semble supporter les sept divinités principales, l'autre montre en relief les trois matrones. L'autel de Stetten, dans le val de la Rems, laisse voir Vesta, Vénus, Diane, Apollon, Maïa, Mercure et Neptune. Pan paraît avoir été invoqué dans le premier de ces lieux.

[1] IN H. D. D
BIVIIS TRIVIS QV
ADRIVIS SATTO
NIVS IVVENIL'S
B. F. COS PRO SA
LVTE SVA ET SVO
RVM POSVIT V. S.

[2] Il représente en relief Mithra sous la figure d'un jeune homme assis sur le taureau dont la queue est déployée. Ce jeune homme est coiffé du bonnet phrygien; son habillement est flottant, et il plonge de la main droite le couteau dans le cou de l'animal. Sur ses habits est posé le corbeau, oiseau dédié au soleil. Près du poitrail du taureau est placé un autel, et au-dessus de sa tête une lampe allumée, deux symboles qui sont propres à ce monument. Sous la lampe se remarque la poignée d'une épée. Un chien assaille le taureau entre les deux pieds de devant. Sous le ventre de la victime est un vase qu'entoure un serpent, et à droite de cet ustensile un lion. Un scorpion dévore les testicules du taureau. Dans le coin gauche du cadre se remarque le buste du dieu Soleil, dans celui de droite celui de la Lune.

Les monnaies trouvées dans tous ces environs ne descendent, comme celles de Kœngen, que jusqu'au règne de Maximin; elles nous précisent l'époque de la destruction de cette ville. Les routes principales auxquelles elle donnait issue étaient : celle de Pforzheim, passant par Léonberg[1] et l'établissement du Hagenschiesswald, que j'ai déjà eu l'occasion de mentionner; celle de Bœblingen[2], qui allait joindre la colonie de Sumlocène, et qui, selon le topographe Paulus, qui, comme je l'ai dit, fait de Canstadt Clarenna, et de Bœblingen Grinario, serait la route militaire de la *Table Théodosienne*[3]; la continuation de cette même chaussée du côté opposé de Canstadt qui, par Weiblingen[4], Korb et Haubersbronn, allait aboutir au grand rempart; celle de Kœngen que nous avons déjà citée, et enfin celle de Benningen, qui, au nord, suivait la rive gauche du Necker.

Cette foule de communications qui venaient se

[1] Quoique peu d'antiquités y aient été découvertes, le peu que le sol en a livrées prouve que déjà du temps des Romains ce lieu était habité.

[2] On y a aussi trouvé quelques antiquités, entre autres une statue de Mercure.

[3] Voy. la dissertation de l'auteur, dans les *Würtembergischen Jahrbücher*. Comparez l'opinion de Leichtlen sur la direction de la voie militaire de la *Table de Théodose*, dans son ouvrage intitulé : *Schwaben unter den Römern;* celle de Stælin : *Wirtembergische Geschichte*, t. I, p. 103 et sv., et celle plus récente de Gok, dans les *Urkunde und Beiträge sur älteren Geschichte von Schwaben und Südfranken*. Première partie.

[4] On y a déterré un autel avec les bustes en relief de quatre divinités qu'on regarde comme Mercure, Hercule, Minerve et Vesta; on y a aussi trouvé quelques antiquailles et des monnaies.

réunir sur ce point central, peut fortifier l'opinion de Leichtlen, qui ne craint pas de faire de Canstadt un des établissements romains les plus considérables de la contrée et le chef-lieu de cette partie du Necker.

Nous suivons la dernière de ces routes par Aldingen, lieu romain, que d'anciens décombres nous désignent comme tel, et, après une course de quelques heures, nous sommes à Benningen, sur le sol que recouvrait aussi dans l'antiquité un des camps destinés à protéger le cours de la rivière et que flanquait le castel de Beihingen.

Un peu plus en deçà sur l'autre rive est Marbach, et sur les bords de la Mourr, qui débouche dans le Necker, vis-à-vis Benningen, se trouve un village qui porte le nom du torrent. C'est sans doute un des noms qui se sont conservés le plus intacts dans toute la contrée, à en juger par l'inscription d'un autel trouvé, en 1583, dans une cave de Benningen, qui porte que les villageois de Mourr élevèrent cet autel à Vulcain[1].

Plus tard, cette pierre, de forme carrée, et où, à gauche de l'inscription, sont représentés trois couteaux de sacrificateurs, à droite un vase destiné aux

[1] IN H D D
VOLKAN
SACRVM
VICANI
MVRREN
SES. V. S. L. M.

In honorem domus divinæ, Volcano sacrum Vicani Murrenses.
. . . .

sacrifices, et au bas une coupe pour le même usage, fut sans doute transportée pour servir à quelque bâtisse à Benningen, où elle a été retrouvée. Ce fut vers la même époque que d'autres antiquités furent aussi mises au jour au même lieu. En 1597, en fouillant ce sol classique, on parvint à retrouver le fondement des antiques remparts qui avaient protégé la forteresse, les traces de l'aqueduc qui y avait conduit les eaux, celles de citernes et d'autres monuments[1].

Une inscription, qu'un tribun de la vingt-quatrième cohorte des volontaires, sans doute en garnison dans ces murs, fit un jour buriner dans une pierre qu'il dédia aux divinités champêtres[2], a à tort fait donner à cet établissement du Necker le nom de *Sicca Veneria*, nom qui est effectivement marqué sur l'inscription, mais non pas comme étant celui de l'établissement qui nous occupe, mais bien celui de la

[1] On peut voir dans Sattler : *Topographische Geschichte des Herzogthums Wuertemberg*, c. XIII, p. 174, le plan qu'il donne de ces ruines, invisibles aujourd'hui.

[2]
CAMPESTRBVS
SACRVM
P QVINTVS. L F L
QVIR. T. ERMINVS
DOMO. SICCA
VENERIA TRIB
COH XXIIII VOL. C. R.

Campestribus sacrum Publius Quintus, Lucii filius, Quirina tribu, Erminus, domo Sicca Veneria, tribunus cohortis XXIIII volontariorum civium romanorum.

patrie du tribun qui éleva cette pierre, et qui était né à *Sicca Veneria,* ville d'Afrique.

La même manière fautive de lire l'inscription avait donné lieu à une autre erreur; l'on avait à tort réuni le T, après lequel est un point bien marqué avec le mot ERMINVS, qui semble avoir été le nom du fondateur, et en lisant, par conséquent, *terminus Quiritum,* l'on s'était cru en droit de regarder le Necker, comme ayant formé la frontière de l'Empire.

Cette erreur disparaît cependant si l'on suit le sens bien naturel de l'inscription, qui marque que Quintus Erminus, de la tribu Quirina[1], né à *Sicca Veneria,* éleva cette pierre aux divinités champêtres.

Les inscriptions de Marbach n'ont point fait connaître non plus le nom antique qu'il portait. Ce que l'une d'elles offre surtout d'intéressant pour nous, c'est qu'elle nous prouve que des Triboques, peuple d'Alsace, et des Boïens, restes sans doute de cette horde qui fut avec les Helvétiens battue par César, habitaient cette rive, où ils semblent avoir reçu des terres des Romains[2].

[1] Pour cette tribu, voy. l'ouvrage de Gruter, *Tribus romanæ,* p. 57.

[2]

EANAE 'E
ƆLORATƆI
TRIBOCI
ET BOI
L L M.

Eanæ (sans doute pour *Deanæ*)......... *Triboci et Boi*, etc.

La présence en ces lieux du second de ces peuples, errant après sa défaite, et l'inscription de *colli Peregrinorum*, déterrée aux lieux mêmes où il trouva un refuge, avait fait penser d'abord que la colline qui domine le Necker d'où cette pierre fut tirée, avait reçu ce nom de l'établissement qu'y formèrent ces étrangers[1] La présence des Nautæ aux mêmes lieux peut cependant permettre d'émettre un doute à ce sujet[2].

Cette compagnie des Nautæ est une preuve irrécusable de l'importance commerciale que cette ville eut dans l'antiquité. Or, nous savons, d'un autre côté, que, sous ce nom de *Peregrini*, il ne faut pas toujours comprendre des hommes étrangers à la cité, mais bien des négociants ambulants, qui, sans être citoyens, s'y arrêtaient plus ou moins de temps, selon que l'exigeaient leurs affaires commerciales. Ils formaient dans la ville où ils s'arrêtaient une espèce de collége ou d'association. Il y en avait

1
*vi*CTORI
AM. CVM. B
ASE. DOMI
TIVS. COND
oLLVS. CO
LLI. PERE
GRINORV
M. V. S. LL M.

2
PRO SAL IMP
GENIO. NAVT
G. IVL. VRBicvs
D D. V S L L M.

jusque dans la Batavie, au *Forum d'Adrien*[1]. Eux aussi, comme les Nautæ, comme toutes les corporations romaines, avaient leur génie auquel ils sacrifiaient[2]. Et sans doute ce fut le patron de leur collége qui, à l'occasion d'une victoire remportée par les Romains, éleva la pierre qui nous occupe au lieu même où, sur la colline où elle fut trouvée, ils avaient coutume de déployer leurs marchandises, au retour de leurs expéditions commerciales, que favorisait le cours du Necker et du Rhin.

L'inscription qui nous atteste la présence des Nautæ dans ces parages, est d'autant plus précieuse pour l'histoire du commerce qu'elle nous montre d'un côté que le Necker servait déjà au transport des marchandises et des bois du temps des Romains, et qu'elle nous explique d'un autre côté comment le culte de Neptune, le dieu protecteur de la navigation, était lui-même établi dans le val de la Rems, avec celui de Mercure et de Maia. On voit que le plus petit courant d'eau était déjà alors mis à profit pour la navigation et le flottage[3].

[1] Voy. Orelli, *Inscript.*, p. 97; nº 178, et p. 270, nº 1256.

[2] GENIO PE
REGRINORVM
. . . .

[3] Ce flottage devait être, en effet, le principal mode de transport, si l'on réfléchit à toutes les peines que les ducs Christophe et Frédéric de Würtemberg eurent à rendre le Necker navigable au moyen âge, et que ce ne fut même que le duc Eberhard qui parvint à vaincre ces difficultés. Voy. *Geschichte Würtemberg's unter den Herzogen.* Quatrième part., p. 61, et cinquième part., p. 210.

Trois routes romaines venaient aboutir en ce lieu; l'une circulait sur les plateaux de ce même val de la Rems; l'autre venait en ligne droite de l'extrême frontière et du camp de Mourrhart, et la troisième reliait entre elles les communications de Canstadt et de Beckingen.

Ce dernier lieu, place de garnison, où fut un jour postée la première cohorte des volontaires, commandée par un centurion de la huitième légion, et une cohorte de Bretons, troupes que nous trouvons aussi dans l'Odenwald et à OEhringen, formait avec Canstadt une des places les plus fortes du Necker derrière le grand rempart.

Cette limite de l'Empire, dont j'ai donné la description, était, comme nous l'avons vu, protégée elle-même par des camps que ces garnisons du Necker étaient destinées à secourir en cas d'attaque. Welzheim[1], où fut placé un poste de la vingtième légion; Mourrhart, lieu antique, où fut cantonnée la vingt-quatrième cohorte des citoyens volontaires romains; Mainhard, dont la défense était confiée à des troupes auxiliaires[2]; OEhringen, célèbre par ses antiquités, et

1

I O M
MILIT LE
XXII P
DIVI . . .
. . . . . .

Jovi optimo Maximo milites legionis XXII primigeniæ, etc.

2

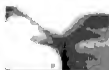
COHR
ASTVRVM

Cette cohorte est aussi nommée sur une pierre trouvée à Pise et sur une autre conservée à Laibach. Voy. Orelli, *Inscript.*, nos 3768 et 4963.

où une compagnie de la huitième légion et des troupes de la première cohorte des Helvétiens, où des Bretons, des Calédoniens, une partie même de la vingt-deuxième légion, furent successivement postés; le camp d'Olnhausen enfin, où nous retrouvons les mêmes huitième et vingt-deuxième légions, et la première cohorte des Germains auxiliaires, ont sur leurs ruines appelé plus tard la population germaine, qui s'y est mêlée à la population celtique.

Ces lieux, destinés essentiellement à la défense, puisqu'ils étaient sur l'extrême frontière, étaient tous reliés par des routes aux divers forts du Necker, échelonnés en arrière, et dont celui de Beckingen n'était pas un des moins importants. Ce qui est surtout digne de remarque, c'est que, dans tous ces lieux, les monnaies qui ont été retrouvées dans les décombres de la ligne intérieure, ne descendent nulle part plus bas que jusqu'au règne de Maximin, tandis que celles qui ont été déterrées à l'extrême frontière, descendent en quelques endroits jusqu'au règne de Constance[1]. Cela prouve bien avec évidence qu'après la première irruption des Allemanes jusqu'au Rhin, ces barbares furent repoussés et la limite fut en partie rétablie; mais que, d'un autre côté, quelque soin que Rome prît de les contenir et de prévenir de nouveaux débordements de la part de ces peuples, le pays ne reprit plus son état florissant. Les empereurs semblent n'avoir pris soin alors que de rétablir çà et là les lieux les plus avancés, tandis que tout le reste fut aban-

[1] A Œhringen, à Aalen.



donné dans ses ruines, et que ces ruines mêmes furent assez longtemps oubliées pour que leurs noms primitifs fussent perdus, lorsque de nouveaux habitants, échappés à tous les désastres de la guerre, tentèrent enfin de les relever[1].

De toutes les fortifications du Necker, aucunes ne peuvent nous donner une idée plus colossale de leurs bâtisses que les deux tours de Besigheim, élevées sur la pointe qui domine la jonction de cette rivière et de l'Enz. Ce sont peut-être, dans tout le pays, les restes de ce genre dont l'authenticité peut le moins être révoquée en doute. Pour rendre la place qu'elles étaient destinées à protéger plus forte, les Romains avaient isolé par un fossé profond la langue de terre

[1] C'est à cette époque qu'il faut peut-être rapporter l'inscription de Mourrhart, citée par Hanselmann (*Beweiss wie weit der Römer Macht in den hohenlohischen Landen eingedrungen*, etc., Schwæb. Hall. 1768, p. 241), qui porte que Sextus Julius, fils de Decius, de la tribu d'Horace, et du surnom de *Florus*, tribun de la vingt-quatrième cohorte des citoyens volontaires romains, rétablit, pour l'accomplissement de son vœu, le temple du Soleil Mithriaque.

S. I. M.
SEX. IVLIVS
D. ET HOR FLO
RVS VICTORI
NVS TRIB. COH
XXIIII VC. R TEMP
A SOLO RESTITV
TO VOTVM PRO
SE AC SVIS SOLVIT

Soli invicto Mithræ, etc.

Les deux autres pierres trouvées à Mourrhart et citées par l'auteur, sont deux pierres tumulaires sans intérêt historique.

qui s'avance entre les deux rivières, et ils en avaient formé une île. Ils l'avaient ceinte de murailles, à la chute desquelles ces deux tours ont seules survécu; l'une, moins grande, dominant l'extrémité haute, l'autre, plus colossale, dominant l'extrémité basse de la ville moderne. Leur construction se ressemble du reste exactement; elles sont d'une force surprenante. Ce sont des quartiers de roches, taillés en bossage et superposés les uns sur les autres en rangées d'inégale hauteur, et sans autre entrée qu'une ouverture élevée à trente pieds au-dessus du sol; de cette ouverture un escalier tournant conduit à leur sommet. L'intérieur forme plusieurs étages, dont les voûtes sont supérieures de solidité et d'exécution. Des urnes, des poteries, des armes et une assez grande quantité de monnaies romaines, dont malheureusement la date est inconnue, ont été trouvées dans ces tours qui, quoique dépouillées de leurs créneaux, s'élèvent cependant encore au delà de quatre-vingt-dix pieds. Nulle inscription n'est venue jusqu'ici porter quelque lueur sur l'état antique de ce lieu, dont l'origine, sans aucune preuve, a été attribuée à l'empereur Probe[1]. L'importance de sa position comme point commercial, à l'embouchure de l'Enz et du Necker, semble toutefois permettre de lui assigner une antiquité plus reculée, sans que je m'oppose à la possibilité que

[1] Seulement dans les environs, au Weissenhof, fut trouvé, en 1736, le fragment d'inscription suivant : SPECVL. P., et un autre : ORTIC., déterré en 1786. Une tête endommagée de Mercure, le tronc d'un Hercule, y furent aussi mis au jour. Ces deux derniers objets ont depuis 1835 été déposés dans l'*Antiquarium* de Stuttgart.

Probe, qui repoussa les Allemanes jusque derrière le Necker, et qui rétablit la frontière romaine, ait aussi pu l'avoir fortifiée. Il est du moins de toute certitude, par une inscription trouvée à Gross-Botwar[1], qui n'est point éloigné de cet endroit, que déjà sous l'empereur Septime Sévère (en 201), et alors que Kœngen, Canstadt, Marbach et les autres places du Necker étaient dans leur état le plus florissant, ces environs étaient aussi habités et cultivés.

Entre Besigheim et Beckingen, Laufen, où venaient aboutir deux embranchements de route du grand rempart, a aussi offert quelques fondements de bâtisses

[1] Voici l'inscription :

IN H. D. D. APOLLINI ET SIRONAE
AEDEM. CVM. SIGNIS. C. LONGINIVS
SPERATVS. VET. LEG. XXII. PR. P. F
ET IVNIA DEVA. CONIVNX. ET. LON
GINI. PACATVS. MARTINVLA. HILA
RITAS. SPERATIANVS. FILI. IN.
SVO. POSVERVNT. V. S. L. L. M.
MVCIANO. ET FABIANO COS.

Cette inscription orne une pierre élevée par un vétéran de la vingt-deuxième légion, son épouse et ses cinq enfants, à Apollon et à Sirona. Sirona est aussi invoquée avec Apollon sur une pierre de Nierstein; avec Apollon Grannus, comme Sancta Sirona à Rome; avec le même Apollon Grannus, comme Sironia en Dacie; seule enfin comme Sirona à Bordeaux, etc. C'était une divinité celtique, dont le nom était composé des deux mots *seir*, commander, et *on*, onde, c'est-à-dire déesse présidant aux eaux. Aussi les bains de Nierstein, comme nous le verrons, étaient-ils placés sous sa protection. Voy. Orelli, à l'article *Sirona*; Gruter, p. 37, nº 11; Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. IV, p. 650; Lehne, *Das Sironabad bei Nierstein*; Sattler, *Geschichte des Herzogthums Würtemberg*, etc.

et des restes d'étuves qui rappellent la période romaine. Une inscription de Meimsheim, à l'opposé du Necker, parle de colons médiomatrices[1]. Erbstetten[2], Pleidelsheim, Steinheim[3], Horkheim, Frauenzim-

[1] Une autre inscription qui mérite d'être citée, comme nous offrant une date, recouvre une pierre qui est enclavée dans le mur de l'église; la voici :

IMP. CAES M A . . .
PIO FEL . . . .
GERM. PON MAXIM . .
ET IVLIAE AVG MATRI
CASTRORVM
OB VICTORIAM
GERMANICAM.

Cette pierre fut sans contredit élevée sous le règne de Caracalla. Plusieurs impératrices portèrent le nom de *Mère des camps*, et, entre autres, Faustine la jeune, épouse de M. Aurèle (voy. Marini., *Att.*, p. 258; Eckel, *Doctr. num.*, 7. p. 79); Julia Domna, mère de Caracalla, et Julia Mammæa, épouse d'Alexandre Sévère (voy. Marini, p. 702). Comme l'inscription qui nous occupe ne peut regarder qu'un empereur qui prit le nom de *Germanique*, et dont le nom fut plus tard effacé, que ces deux circonstances qui conviennent particulièrement à Caracalla sont reproduites ici, il faut en conclure que c'est en l'honneur de ce César et de sa mère Julia Domna qu'elle a été burinée dans la pierre après la victoire qu'il remporta sur les Cennes allemanes. Voy. première partie de ce *Mémoire*, p. 78.

[2] Où a été découverte une inscription en l'honneur du dieu Mars. Voy. Studion, fol. 42.

[3] Où a de même été découvert un autel supportant sur une de ses faces l'image de Mercure ayant un bouc à sa droite; sur une autre, Hercule, recouvert de la peau du lion de Némée, et tenant la massue et une pomme des Hespérides; sur la troisième, Pallas, armée du bouclier et de la lance; et sur la quatrième enfin, Vesta, voilée, et tenant de la main droite une coupe qu'elle soutient au-dessus d'un autel. A côté d'elle est un oiseau. Voy. Studion.

mern, Stockheim et d'autres lieux, ont aussi livré chacun quelques antiquités qui marquent la présence du grand peuple. Stocksberg, Güglingen ont un jour vu l'encens fumer sur les deux autels que le soc de la charrue est venu heurter. Nous nous rappelons involontairement ce mot de Senèque : « Partout où le Romain a été vainqueur, il s'est établi[1]. »

Nulle part peut-être cette vérité n'est mieux confirmée que dans ce bassin fleuri du Necker, où à chaque pas nous trouvons des traces de cette ancienne puissance colonisatrice.

Beckingen, situé vis-à-vis d'Heilbronn, sur l'emplacement même de l'antique établissement romain, a livré une foule d'inscriptions qui rappellent le culte de Rome et le culte des Gaules, et qui, s'adressant ici à Apollon Pithius et au dieu Mercure, protecteur du commerce, à la Fortune, déesse aimée des Romains, et à Jupiter, le maître des dieux, sont là gravées dans la pierre en l'honneur du dieu Mars Caturige[2], du dieu Taranucnus, dieu celtique, que le

[1] *Ubicunque vicit Romanus, habitat.* Senec., *in consol. ad. Helv.*, c. VII.

[2]

I. O. M.
ET MARTI CA
TVRIGI GEN
IO LOCI C
IVL QVIETVS
BF COS
V. S. L. L. M.

Les Caturiges étaient un peuple des Alpes, près d'Embrun. Voy. César, *De bello. gallico.*, I, 10; Pline, *Hist. nat.*, l. III, c 20.

sang seul pouvait apaiser[1], du soleil invincible Mithra, et des divinités champêtres[2]. Nulle part le *levissimus quisque Gallorum*, de Tacite, n'est plus vrai qu'en cet endroit, où des colons des Pyrénées, où des colons de la Moselle et de l'Yonne, étaient venus s'établir.

Wimpfen, plus au nord, est aussi un des castels dont on veut que la fondation soit due à l'empereur Probe.

Nous nous contenterons de signaler son origine romaine, qui nous est attestée par un autel élevé à Diane, et par diverses autres inscriptions et des débris souterrains[3].

Le nom de Cornelia qu'on a prétendu que cette ville portait dans l'antiquité, ne repose, du reste, sur aucune preuve, non plus que celui d'Augusta Nicri, qu'on a dit que Laufen avait dû porter à la même époque.

Wimpfen dominait l'embouchure du Jaxt, dans la vallée duquel s'élevaient, à peu de distance l'un de l'autre, les deux camps d'Olnhausen et de Jaxthausen,

[1]
DEO
TARANVCNO
VERATIVS
PRIMVS
EX IVSSV.

Jupiter sic dictus a Gallis, quia sanguine humano placabatur. Voy. le *Scholiaste de Lucain*, t. III, p. 72, édit. de C. F. Weber.

[2] Pour ces diverses inscriptions, voy. Memminger, *Würtembergische Jahrbücher*. 1835, p. 39 et sv.

[3] Voy., pour ces inscriptions, Beyell, dans Barth Advers., LII, col. 2428, et pour les autres antiquités, Freher, *Orig. Palat.*, l. I, c. 4; Crusius, *Annales Suevici.*; Hanselmann, *Römische Monumenten*, *etc.*

l'un destiné à protéger les abords du grand rempart, l'autre placé sur le rempart même, et qui, riches en souvenirs historiques de l'époque des Antonins, mais ruinés après leur règne, semblent n'avoir plus été relevés par les Romains.

On sait que la Kocher, torrent assez considérable, après avoir formé une courbe qui répond exactement à celle que forme le Jaxt, se jette dans le Necker, à une faible distance du second, vis-à-vis de Wimpfen. Des traces d'une chaussée romaine existent encore qui liait le dernier lieu au camp d'Olnhausen. Elle reliait entre ces deux endroits, sur la Kocher, un autre établissement romain, sur les ruines antiques duquel s'est élevé *Neuenstadt*, c'est-à-dire la ville moderne.

Cet établissement aura eu le sort des autres lieux environnants. Les antiquités qui y ont été trouvées nous reportent au règne de Septime Sévère, et parmi ses inscriptions il est une qui s'adresse à Apollon Grannus.

Le castel romain placé à Bürg, tout proche de Neuenstadt, paraît avoir été destiné à protéger les abords de la forteresse. Une inscription trouvée dans ses ruines[1] nous reporte au même règne de Septime

[1]
IMP. CAES. M.
AVR. ANTONINO.
AVG. L. SEPT. SE
VERI. AVG. N. FILI
STATVAM · OB
HONOREM · DEC
ET · FLAM . . . .
. . . .

Sévère, et s'adresse au fils de cet empereur, Marc Aurèle Antonin (Caracalla), qui, nommé Auguste en 198, alors qu'il avait atteint sa dixième année, reçut deux ans après le titre de pieux. La pierre, destinée à servir de piédestal à la statue qui lui fut érigée dans ce castel à cette occasion, doit donc avoir été posée à cette dernière époque.

Sur la hauteur qui domine plus loin Gundelsheim, a été trouvé un autel qui fut élevé à Jupiter très-grand, et à Junon, reine des divinités célestes[1]; à Obrigheim une autre inscription rappelle le culte de Mercure[2].

Une partie de la troisième cohorte des cavaliers aquitains était placée à Neckarburken[3], où nous

1 I. O. M.
ET IVNO
NI REGI
NAE C. FAB
IVS GERMA
NVS BF COS
PRO SE ET SVIS
VSLLM.

2 IN H. D. D.
MERCVRIO
AED. SIG. ACR
IIII. L. BELLONIVS
MARCVS A MER
IVSSVS . . . .
. . . COS.

3 COH III
AQVIT EQ
C. R.

pouvons signaler aussi la découverte d'une autre inscription en l'honneur de Minerve[1], qui y fut invoquée pour le salut d'un empereur; on y trouva en même temps plusieurs antiquailles et des monnaies. Kælbertshausen, Neckargemünd furent connus des Romains. Entre Rohrbach et Kirchheim, Mercure était invoqué. Sans doute plus d'une des tours fortes que la noblesse habita au moyen âge sur les sommets de la riante vallée, date aussi de l'époque reculée où ces inscriptions, qui rappellent le culte, le commerce, l'antique civilisation de Rome, furent burinées dans la pierre.

Nous arrivons à Heidelberg, ancienne cité dont le nom est inconnu, mais qui devait être commerçante.

Deux sévirs augustaliens, dignité, comme on sait, importante au sein des cités, y élevèrent, en effet, une pierre à Mercure[2], et une autre inscription, trouvée sur la tombe d'un ancien marchand pleuré par son

1 MINERVAE
PRO SALVTE
IMP N
LIBRARI

2 IN H. D. D. DEO
MERCVRIO ET
. . . .
. . . .
APRISSVS ET AC
CEPTVS IIIIIlVI
RI AVGVSTAL.

épouse, atteste suffisamment que des transactions commerciales y avaient lieu[1]. Cette cité s'étendait alors probablement sur les deux rives du Necker, et elle recouvrait sur la rive droite le terrain où repose aujourd'hui le village de *Neuenheim*, le lieu neuf, bâti sur l'ancien établissement, et dont le sol nous a livré une inscription intéressante, qui prouve que la deuxième cohorte de la cavalerie africaine de Cyrénaïque y était en garnison[2]. Dans ces murs, le culte de Rome était allié à celui de Mithra, apporté sur le Necker par les Orientaux enrôlés dans les légions[3].

Sur le Heiligenberg, montagne qui domine toute la contrée du côté opposé au moderne Heidelberg, furent trouvés deux autels, dont l'un, d'un travail achevé, était dédié à Jupiter, et portait les figures de la Vic-

1 DIS M
VOLCIO MER
CATORI AN XXXX
L VERIA CARANT
CON PIEN POS.

Dis manibus, Volcio, mercatori, annorum quadraginta, Lucia Veria Caranti, conjugi pientissimo, (pietissimo) posuit.

2 COH II AVG
CIREN EQ
TVR AVGI E I RES
TITVT. VALPPCT.

3 Voy. sur le monument de Neuenheim, Creuzer. Heidelberg 1838.



toire, de la Fortune et de Vulcain[1], l'autre était dédié au dieu Mercure[2].

Des traces d'antiques constructions romaines ne peuvent laisser de doute sur l'importance du lieu, où les uns ont placé un panthéon, d'autres un simple temple, d'autres des fortifications. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'en effet des fortifications y existaient, en même temps que le culte des dieux y était en honneur, que vis-à-vis, sur la rive gauche du Necker, d'autres remparts couronnaient aussi le Geissberg, et que ces deux camps ou castels étaient destinés à protéger l'établissement de la vallée.

Le régime administratif du lieu, attesté par ces inscriptions, semble devoir nous permettre d'en reporter la date à l'époque des Antonins, après la-

1 I. O. M.
IVL SECVN
DVS E IVLIV
IANVARIVS
FRATRES
V. S. L L M.

L'inscription est entourée sur la pierre d'une guirlande de chêne, et au-dessous est placé un aigle aux ailes déployées. Sur les trois autres faces de l'autel sont les figures des trois divinités.

2 MERCVRIO
BASEM CVM . . .
L CANDIDIV . . .
CATOR D C
V. S. L L M.

Mercurio basem cum signo L. Candidius, mercator, (decurio civitatis?) *votum solvit, etc.*

quelle, en effet, tout tomba, comme nous l'avons vu, en ruines, et après laquelle Rome ne rétablit plus qu'à divers intervalles son pouvoir sur la contrée, sans que ses troupes y restassent cependant assez de temps pour qu'il se consolidât, pour que les villes se relevassent, et pour qu'elle pût de nouveau s'occuper de leur administration.

C'est une vérité qui devient de plus en plus palpable, à mesure que nous avançons. Si, comme on l'a écrit, le Heiligenberg doit être regardé comme le *Mons Piri* dont parle Marcellin, et que son sommet soit, en effet, l'emplacement de la forteresse que Valentinien voulut faire construire sur le sol allemanique, après sa campagne de Solicinium, ce n'est pas une raison pour que primitivement la même montagne n'ait pas d'abord reçu de tours fortes, et que sur les ruines du troisième siècle n'aient pu être élevées, au quatrième, quelques murailles de la nouvelle forteresse qui resta inachevée. Car il est avéré, par l'historien même[1], que ces murs ne furent pas alors mis à fin, et que les Allemanes n'ayant pu, malgré les représentations qu'ils firent à l'empereur, en faire suspendre les bâtisses, fondirent à l'improviste sur les ouvriers et les exterminèrent sans qu'aucun homme n'échappât.

Le fort bâti à l'embouchure du Necker est décrit d'une manière moins obscure par l'historien ; il est permis, en suivant son récit, d'en marquer approximativement l'emplacement.

[1] Amm. Marcel., l. XXVIII, c. 2.

Il est incontestable d'abord que le Rhin et le Necker, pendant les quinze siècles qui se sont écoulés depuis l'époque où ce fort fut construit, ont plus d'une fois changé leurs cours. Il est même prouvé, par les observations géologiques faites dans la grande vallée où ces deux fleuves se joignent, que le Necker, en quittant le val d'Heidelberg, jeta un jour au nord un de ses bras, qui, dans son cours, formant, au pied des montagnes, une immensité d'îles, et remplissant, comme un lac, tous les bas-fonds, allait se réunir au Mein avant de se jeter dans le Rhin. Le second bras suivait en plusieurs branches le cours qu'il suit encore aujourd'hui, et formait à son embouchure une sorte de delta, tandis qu'un troisième embranchement, arrosant dans ses nombreux détours la plaine de Schwetzingen, se jetait là dans le fleuve, qui de même circulait à l'est jusqu'auprès des montagnes, au milieu des dunes qu'il avait formées[1]. Il ne nous appartient pas sans doute de préciser d'une manière exacte quels étaient de tous ces divers embranchements du Necker et du Rhin ceux qui existaient encore à l'époque de Valentinien. Les quinze siècles qui se sont écoulés depuis cette date historique sont en effet de si peu d'importance, comparativement à l'immensité de temps pendant lequel le Rhin et le Necker ont dû couler! Mais il est permis de penser du moins que, de même que le bras du nord

[1] Voy. dans le *Badisches Archiv für Vaterlandskunde*, t. 1, l'article intitulé : *Ueber den allen Flssulauf im Oberrheinthale*, par Mone; et sur la carte qui accompagne mon *Mémoire*, le cours du Necker dans sa partie ponctuée.

n'était pas encore à cette époque tout à fait desséché, celui du sud et celui que la rivière remplit encore aujourd'hui avaient aussi conservé alors, sinon toutes leurs ramifications. du moins quelques-unes de leurs branches.

Or, c'est au milieu de ces divers détours du Necker que, lorsque les eaux se furent en partie retirées, les habitants primitifs vinrent sur les dunes que la rivière avait formées construire leurs demeures. De tous les lieux qu'ils fondèrent et de ceux où les Romains s'établirent après eux, aucuns ne sont cités dans l'histoire, à l'exception de Lupodunum, du fort de Valentinien et de celui d'Altrippe, sur la rive gauche du Rhin.

Lupodunum, aujourd'hui Ladenbourg, ville dont parle le poëte Ausonne, nous offre pour preuves de son antiquité romaine un bas-relief de Mithra, un autel consacré à Mercure, à Minerve, à Hercule et à Vesta; un autre petit autel, qu'un de ses habitants, du nom de Quintius Ursus, éleva un jour à ses dieux lares; quelques tombes[1], d'anciens fondements de

[1] La plus intéressante, sous le rapport archéologique, est celle qui porte le nom d'*Eutychias*, nom connu à Athènes et à Lacédémone: la voici :

D. M.
PARIDIVII
EVTYCHAS
DISP. BENE
MERENTI
Γ. C

Dis Manibus Paridi Septimi (ou *Paridivii*) *Eutichyas dispensatori benemerenti faciendum curavit.*

bâtisses et diverses antiquailles et monnaies[1]. Le Necker, en circulant sous ses murs, est encore assez encaissé dans son lit, de manière que, vue de ses rives, la cité, quoique placée dans la plaine, semble être, en effet, bâtie sur une hauteur, ainsi que l'exprime la terminaison antique de son nom. Nous avons vu, en parlant de Solicinium, que ce fut ici, qu'après la bataille qui se livra sur les hauteurs qui dominent cette ville, les légions vinrent de nouveau combattre les Allemanes avant de repasser le Rhin. Ce fut après cette nouvelle victoire, où ces peuples furent encore repoussés, que, pour les contenir et leur fermer le passage des Gaules, Valentinien bâtit, à l'embouchure du Necker (et sans doute là où le Rhin recevait le bras de cette rivière le plus favorable à la navigation), la forteresse auquel il donna son nom. Ammien, dans ses pages historiques, parle avec assez d'emphase de ce lieu et, sans faire mention du Rhin, nous

[1] Les plus anciens documents du moyen âge citent cette ville sous le nom de *Lopoduna*, de *Lobodo*, de *Loboduna civitas*, d'où avec le temps s'est formée la terminaison allemande de *Lobedunburg*, *Lobdenburg*, *Laudenburg*, et enfin *Ladenburg*. Voy. A. Lamei, *Pagi Lobodunensis descriptio*, dans les *Act. Acad. Palat.*, I, p. 217. Quant à l'inscription qui fut un jour murée dans le château de Ladenbourg, et qui a été depuis transportée à Mannheim, inscription dont on a voulu se prévaloir pour prouver que l'enclave de la cité de Mayence s'étendait sous l'empire de Dioclétien jusqu'au Necker, je ne la citerai point ici, parce qu'il est avéré par un document manuscrit qui se trouvait autrefois dans la bibliothèque de Worms, que la pierre de marbre blanc qui la supporte n'a pas été trouvée à Ladenbourg, mais qu'elle y a été transportée de Mayence avec plusieurs autres antiquités par le savant évêque Jean de Dahlberg. Voy. Lehne, *Römische Alterthümer des Donnersbergs*, p. 402 et sv.

dit seulement que l'empereur, craignant, lors de son achèvement, que le Necker (dont, par conséquent, ces murs étaient baignés), pût être nuisible à leur solidité, songea à lui donner un autre cours[1]. Mais Symmaque, dans les louanges qu'il prodigue au souverain, parle au contraire de *deux fleuves* et des digues qui les contenaient et qui protégeaient les murailles à pans inclinés que flanquaient des tours dont la base plongeait dans les eaux[2]. Ces deux fleuves ne peuvent pas s'entendre des deux bras du Necker, qui durent alors exister à Lupodunum, mais bien du Rhin et de cette rivière; et il faut nécessairement que la forteresse de Valentinien ait été placée à l'angle même de leur jonction. Comme il est géologiquement prouvé que de tous les bras du Necker, à l'ouest, celui qui forme encore seul aujourd'hui son lit a toujours été le plus considérable, et que le canal qui fut creusé au quatrième siècle, et qui, partant de Ladenbourg, baignait encore au moyen âge le village de Neckarau, ne dut servir qu'à mitiger, pendant leur crue, le cours impétueux des eaux qui tombaient dans le fleuve par le lit principal, il est

[1] « *Denique cum reputaret munimentum celsum et tutum, quod* « *ipse a primis fundarat auspiciis*, PRÆTERLABENTE NICRO NOMINE « FLUVIO, *paulatim subverti posse undarum pulsu immani, mea-* « *tum ipsum aliorsum vertere cogitavit: et quæsitis artificibus peri-* « *tis aquariæ rei, copiosa militis manu arduum est opus aggres-* « *sus, etc.* » Amm. Marcel., l. XXVIII, c. 2.

[2] « *Duorum fluminum.... gnara dedecus.... manus geminas ag-* « *gerum institutiones mole vallavit. Succedit scæna murorum tan-* « *tum ex ea parte declivis qua margines turrium fluenta perstrin-* « *gant.* » *Laudd. in Valentin.*



permis avec quelque raison de regarder le moderne Mannheim comme l'emplacement présumable de la forteresse décrite par l'historien. Car tout semble attester que le bras du Rhin, qui a laissé ses traces à l'est de cette ville, et qui est d'une antiquité bien reculée au delà de l'époque romaine, n'était pas cependant encore tout à fait à sec au quatrième siècle; il est à peu près certain que les eaux du fleuve y circulaient encore en partie, quoique le principal lit du Rhin fût alors déjà le même que celui qu'il remplit aujourd'hui. C'est ce qui éclaircit le passage de Symmaque, qui parle des *quais encaissant le fleuve des deux côtés*[1]; et ce qui explique les craintes qu'eut Valentinien que la trop grande masse des eaux du Necker, battant en commun avec les vagues du Rhin ces murailles, pût en entamer la solidité.

Le changement de direction du Necker ne peut pas s'entendre de tout le lit de cette rivière, puisque la forteresse paraît avoir été principalement bâtie pour contenir les Allemanes, et avoir été placée à son embouchure, afin de fermer aux barbares cette voie qu'ils suivaient toujours pour passer avec leurs barques dans les Gaules. On ne peut l'entendre que d'une partie de son cours, afin qu'en cas d'inondation, la solidité des murs dont les deux fleuves baignaient le pied ne pût être entamée. Ainsi, c'est d'un canal que Valentinien fit creuser qu'il s'agit ici, et ce fut sans doute aussi

[1] « ... *nam brachiis utrinque* Rhenus *urgetur, ut in varios usus* « *tutum præbeat meatum.* » *Laudd. in Valent.*

pour en protéger l'issue que, tout proche de son embouchure dans le Rhin, le fort d'Altrippe s'éleva vis-à-vis sur la rive gauche du fleuve. C'est dans ce dernier lieu que, pendant que le souverain présidait à ces travaux, il signa, le 20 juin, une ordonnance que le *Code de Théodose* nous a conservée.

La forteresse de Valentinien dut être imposante, s'il faut s'en rapporter à Symmaque, témoin oculaire[1], qui en décrit toute la splendeur, et qui vante la coupole dorée qui s'élevait au centre de ses murailles, et le parapet revêtu de plomb qui s'étendait à sa base[2].

Les guerres qui suivirent de près la mort de Valentinien auront causé la ruine de ces murailles, et elles auront eu d'autant plus à souffrir du ravage des Allemanes, que ces peuples avaient à venger les cruautés commises contre eux par leur fondateur.

Altrippe ne fut pas plus épargné; le Rhin a englouti le fort avec la dune qui le soutenait[3]. En arrière ne se montrent plus aujourd'hui, à quelque distance, que les chaumières d'un village qui en a conservé le nom. Ce fort dominait la plaine, où nous avons vu, du sommet de l'Eichelberg, les vestiges de la colonisation romaine, et où la vingt-

[1] « *Interfui, Auguste venerabilis, cum positis armis fundamenta « describeres. etc.* » *Laudd. in Valentin.*, Orat. ined., 6, p. 18.

[2] « *Stat medio arcis aurata sublimitas, et tecto comitur pro « tropeo; cui perardui et prona declivis levis plumbi lorica subtexi- « tur* » Symmach., *Laudd. in Valentin.*, 7, p. 19.

[3] « *Testis est hæc ipsa ripa, cui altitudo nomen imposuit.* » Symmach., orat. II, *Laudd. in Valent.*, c. 3, p. 16.

deuxième légion, cette légion que commandait Julien[1] avant d'être empereur, a aussi laissé quelques souvenirs à Wiesloch[2]. Une inscription à Mercure Visucius, qui rappelle l'inscription que nous avons trouvée dans les ruines de Kœngen, est venue s'offrir à nous à Hockenheim[3]. C'est entre ce dernier lieu et Heidelberg que se déploie le moderne Schwetzingen, dont les tombes antiques attestent la haute origine[4].

Ces tombes, dans leur mystérieux langage, nous ont à la fois révélé la vie paisible et laborieuse des an-

[1] *Legioni præfuit in Germania vicesimæ secundæ, primigeniæ,...* Æl. Spartianus, *in Didio Juliano*, c. I.

[2] LEG XXII. PR. P. F (*primigeniæ, piæ, fidelis*).

[3]

VISVCIO
MERCVRI
SENILIS
MAS. S. F
V. S. L. L. M.

Visucio Mercurio Senitis Massiliensis, Senilis filius, votum solvit, etc.

Une autre inscription du même lieu, gravée sur une plaque de bronze, était adressée à la déesse Sirona; la voici :

DEAE
SIRONAE
CL. MARIANVS.
V. S. L. L. M.

[4] Consultez Hæfelin, *Dissertatio de sepulchris romanis in agro Schwetzingiano repertis*, dans les *Act. Acad. Theod. Palat.*, t. IV, p. 52 et sv.

ciens habitants de ce lieu, et les temps de guerre et de destruction, où ces plaines furent témoins de tant de combats. Sur ce sol, incontestablement, s'est passé un des drames sanglants des longues guerres du quatrième siècle, où dans le conflit de Romains et d'Allemanes, toujours aux prises sur ces frontières, chaque parti, en avançant ou en reculant, portait également le meurtre et la dévastation.

§ 2.

ÉTABLISSEMENTS DE L'ODENWALD ET DU TAUNUS.

Entre le Mein et le Necker, depuis Miltenberg jusqu'à Eberbach, s'étend la chaîne de monts connue sous le nom d'Odenwald. La première de ces rivières la borne au nord, et la seconde au sud, où se groupent les principales hauteurs, dont les sommets ne sont toutefois que d'une faible élévation. A l'époque lointaine qui nous occupe, toutes ces montagnes étaient encore en majeure partie désertes et couvertes de forêts de chênes, de hêtres et de sapins que la hache du Celte primitif avait respectées, et où le Germain, plus tard, avait offert des sacrifices à Odin. Une foule de ruisseaux limpides prennent leur source dans ces montagnes et, descendant au sein des vallées, se réunissent en torrents, dont les trois principaux sont le Mümling et la Gersprinz, qui l'un et l'autre tombent dans le Mein, et la Weschnitz qui se jette dans le Rhin. Entre le premier de ces torrents et le Mein s'étend une crête remarquable qui, commençant dans les environs de Mudau, se prolonge l'espace de huit lieues jusqu'au fort d'Obernbourg. Elle présente partout un plateau assez large, et vous do-

minez de cette crête élevée toute la basse région du Mein, en arrière duquel les Romains, en prenant possession de la contrée, posèrent d'abord leurs tours fortes.

Ce ne fut point la beauté du pays, ce furent encore moins ses richesses et sa fertilité qui les y attirèrent; car aujourd'hui encore que la culture, depuis près de deux mille ans, s'y est développée, ces montagnes sont pauvres, et le climat y est toujours rude. Mais c'est que cette position était formidable, et qu'il était important de contenir les Germains au delà de ces forêts vierges qui leur servaient de repaires, et d'où ils venaient inquiéter le Rhin chaque fois qu'ils voyaient le moment favorable d'y faire du butin. Ni le Necker, ni sa riante vallée, ni la plaine que le fleuve arrose, n'auraient pu être en sûreté tant que ces montagnes auraient récélé dans leur sein leurs sauvages peuplades. Les Romains leur en fermèrent donc l'entrée en liant aux fortifications du Taunus celles qu'ils avaient érigées au sud en avant du Necker; par une suite de castels que nous avons parcourus en faisant la description du grand rempart, ils fortifièrent, en avant de l'Odenwald, cette limite de l'Empire.

Osterbürken, au nord du Jaxt, est le premier lieu romain que nous trouvions sur cette limite antique

Un poste de la huitième légion, du surnom d'*Auguste*, de *pieuse*, d'*heureuse* et de *constante*, y grava sur une pierre que le soc d'une charrue heurta en 1717, une inscription qui instruit la postérité que les

soldats de cette légion élevèrent un jour à leurs frais le monument qu'elle décorait[1]. Osterbürken était sans doute un camp romain placé sur le rempart, dont quelques traces se découvrent encore près de Bœdigheim.

Walldürn, que nous visitons ensuite, a de même offert une inscription placée sur un autel dédié à Mars et à la Victoire[2]. Selon toute probabilité, cet autel fut érigé en 235 de Jésus-Christ, pour rappeler la victoire que Maximin et son fils, qui à cette époque prirent le nom de Germanique[3], remportèrent effectivement dans ces environs sur les Germains.

A Eichenbühl, sur l'antique rempart, ont aussi été découverts sous terre quelques restes de cons-

1

LEG. VIII
AVG
P. F. C.
A. S. F.

Legio octava, Augusta, pia, felix, constans, ære suo fecit. Eckard, *Franc. or.* I, 10.

2

PRO · SALVTE · AVGG ·
MARTI · ET · VICTO
RIAE · ARAM · PO
SVIT · C · COMINI
. . . .

Pro salute Augustorum, Marti et Victoriæ aram posuit Cajus Cominius........ Le reste de l'inscription manque.

3 Voy. première partie de ce *Mémoire*, p. 81.

tructions romaines[1]. En avant de cette ligne, et à la jonction de plusieurs petits torrents, est l'abbaye d'Amorbach, placée sur les ruines d'un ancien lieu romain, où nous trouvons postés des Bretons de Triputium[2], sous le commandement d'un centurion de la vingt-deuxième légion. On y révère, dans une chapelle, un saint Amour, à la place même où, du temps des Romains, les nymphes présidant à la fontaine d'amour furent invoquées par ces soldats étrangers[3].

Le christianisme a là, comme en tant d'autres endroits, substitué son culte au culte antique, et fait un saint du dieu qui y était adoré. Près de Miltenberg, à l'embouchure de la Muidt, furent aussi dé-

[1] Près de là, dans une ancienne carrière, gisent encore à terre dix colonnes colossales de dix à vingt pieds de longueur, et qui peut-être destinées à un ancien temple n'ont jamais été achevées. En 1825, on découvrit au même lieu trois monnaies de Trajan, d'Adrien et d'Antonin-le-Pieux, qui semblent devoir indiquer l'époque où ces colonnes ont été taillées.

[2] Ville d'Angleterre, aujourd'hui *Dowbrigde*.

[3]

NYMPHIS ·
N. BRITTON
TRIPVTIEN ·
SVB CVRA ·
M · VLPI
MALCHI ·
› LEG $\overline{\text{XXII}}$
PR · P · F ·

Nymphis, Numerus Brittonum Triputiensium, sub cura Marci Ulpii Malchi, centurionis legionis XXII, primigeniæ, piæ, fidelis.

couverts en un lieu nommé Altenstadt, *locus antiquus*, quelques restes de murailles, des monnaies et un fragment d'inscription qui, tout imparfait qu'il est, suffit cependant pour nous prouver son origine romaine[1]. Là étaient postées quelques troupes, tirées de la Séquanie et du pays des Rauraques. Peut-être la tour qui domine la petite ville a-t-elle au moyen âge été placée sur les débris d'un castel plus antique. Elle correspondait, en avant du rempart et de l'autre côté du Mein, avec la tour de Rosshof et celle qui, sur la rive droite de cette rivière, couronnait, vis-à-vis de Trennfurth, la hauteur du Klingenberg. C'est proche de Freudenberg que le rempart venait aboutir au Mein; nulle inscription du grand peuple ne se rencontre plus au delà. Si de temps à autre la pioche met à nu des tronçons d'armes qui lui ont appartenu, ils sont toujours mêlés à des tronçons d'armes qui ont appartenu aux Germains qu'il combattit. Ces restes enfouis sous le sol prouvent les chocs sans nombre qu'eurent entre elles les armées des deux nations, comme le double rang de fortifications que Rome éleva en avant de l'Odenwald et sur ces montagnes, prouve l'importance qu'elle attachait à défendre ce passage.

Une armée, en effet, maîtresse de ces hauteurs, pouvait, si même la première ligne eût été rompue,

[1] Le voici :

SEQ ET RAVRACOR
VM. CVRAVERVNT.

tour d'observation qui a dû y être posée. Cette tour a disparu, et rien ne justifie cette tradition, si ce ne sont quelques pierres, taillées selon le mode romain, qui peuvent en avoir été extraites et qui se rencontrent effectivement encore çà et là dans les murailles des fermes environnantes. Un barrage, destiné à protéger les abords du camp, coupait en cet endroit le plateau de la montagne dans toute sa largeur; le camp était défendu en avant par un autre petit castel qu'entourait un fossé dont les traces et le mur n'ont pas encore disparu. La crête de la montagne n'a là qu'une minime largeur, et des deux côtés viennent y aboutir deux défilés. C'était pour observer ce passage, dont les flèches de la garnison pouvaient du haut de ces créneaux défendre l'abord, que ce fortin avait dû être construit comme une espèce d'échauguette.

Entre ce petit castel et le camp d'Hesselbach se rencontrent les traces de deux autres barrages, garnis d'un double fossé autrefois muré. Ils étaient probablement dans l'antiquité garnis d'une porte destinée à fermer ou à ouvrir les communications de l'un à l'autre camp. Nulle part le plateau n'est, en effet, plus étroit; nulle part ses abords ne sont plus escarpés. En cas de retraite, il fallait donc suivre la route dans l'une ou l'autre direction; et c'était pour donner aux troupes le temps de l'effectuer, en cas que l'ennemi se fût rendu maître du plateau, que ces divers retranchements avaient sans doute été élevés. D'une autre part, comme c'était de toute la crête des montagnes, depuis Obernbourg jusqu'à Mudau, le point le plus facile à aborder par le val d'Amorbach,

un autre rempart en terre, semblable à peu près à celui que nous avons parcouru à OEhringen, et garni en avant de deux fossés, éloignés de trente à quarante pieds l'un de l'autre, avait été élevé tout le long du plateau. Ces fortifications étaient destinées à protéger la route militaire qui, en arrière, joignait les deux camps d'Hesselbach et de Würzberg.

Le premier de ces camps montre encore le plan de ses murailles antiques, dont le front comprenait une largeur de 100 pas, et les deux côtés en avaient 80. Leurs décombres, qui partout présentent une surface de 10 pieds, s'élèvent encore au-dessus du sol à la hauteur de 5 à 6 pieds. L'autre, placé au point culminant de plusieurs vallées parallèles, forme, comme celui d'Hesselbach, un carré long, dont les quatre faces regardent les quatre points cardinaux. Il a une longueur de 287 pieds sur 259 de largeur, et est entouré d'un fossé de 10 jusqu'à 15 pieds de large. D'après une inscription trouvée dans ses ruines, la vingt-quatrième cohorte des volontaires y fut un jour postée[1].

De ce camp à celui d'Eulbach, vous pouvez distinguer encore quelques traces du rempart et du double fossé qui le protégeait.

La position de cet autre fort, qui domine le fond

[1] COH XXIIII VO

Pour plus de détails sur ce lieu, voy. Knapp, *Römische Denkmale des Odenwaldes*, première partie, § 21. Tout auprès furent aussi trouvés les restes d'un bain décrits par le même auteur, p. 156 et sv.

de la gorge de Waltersbach, permettait à sa garnison d'explorer le plateau, dont on peut, du haut de ses ruines, voir toute l'étendue.

Les angles de ce castel étaient arrondis, et il avait cent cinquante-six pieds de long sur cent quarante de large; il était garni d'une porte principale dont on peut encore très-bien distinguer l'emplacement du côté qui regarde la région du Mein. Une monnaie du règne de Domitien et quelques débris de poteries sont du reste les seules antiquités qui aient été découvertes dans ses décombres.

De ce lieu aux fortifications de Vielbrunn et au camp d'Hainhausen, on peut voir très-distinctement les traces de l'antique chaussée romaine, dont le pavé est encore çà et là en partie intact. Le fossé et le rempart de ce dernier fort[1], dans les environs duquel ont été découvertes les ruines d'un bain antique[2], sont aussi en partie reconnaissables.

Plus loin, sur la hauteur, se remarquent les restes d'une tour d'observation; elle planait sur le Haingrund, vallée qui s'élève de la contrée du Mein.

A une faible distance de cet endroit, vous atteignez alors, près de Lüzelbach, l'un des castels les plus étendus de toute la ligne, et qui n'avait pas moins de deux cent quatre-vingt-onze pieds de long sur deux cent trente pieds de large[3]. Le terrain com-

[1] On a trouvé dans ses ruines une monnaie d'argent du règne de Septime Sévère, très-bien conservée.

[2] Knapp, ouvrage cité, en a donné la description, p. 158 et sv.

[3] On y a aussi découvert quelques restes qui peuvent avoir appartenu à un ancien bain. Voy. Knapp, ouvrage cité, p. 162.

mence ici à s'abaisser insensiblement vers l'embouchure du Mümling, de chaque côté de laquelle un fort était placé.

Celui de la rive droite du torrent, à son embouchure dans le Mein, fut, au moyen âge, appelé le Niederbourg, ou le fort inférieur, et celui de la rive gauche, avec les pierres duquel une nouvelle population construisit ses demeures, fut appelé l'Obernbourg, ou le fort supérieur, nom qui a donné le sien à la petite ville placée près de ses ruines. Dans ce lieu fut postée la quatrième cohorte des cavaliers aquitains[1], Gaulois qui, avec les Bretons, semblent avoir été les principales troupes préposées à la défense de cette partie de l'Odenwald.

Pour couvrir, d'une autre part, l'angle des montagnes du côté du nord, en cas que l'ennemi, ayant passé le Mein, pût menacer le Necker, il paraîtrait que les Romains avaient aussi posé sur le Mümling même un autre camp. Près de ses ruines s'est plus

[1]

I. O. M.	APOLLINI ET AES
L. PETRONIVS	CVLAPIO SALVT
FLORENTINVS	FORTVNAE SACR
DOMO SALDAS	PRO SALVTE L. PE
PRAEF COH IIII	TRONI FLORENTI
AQ EQ. C. R.	NI PRAEF COH IIII
V. S. L L M.	AQ EQ C R M. RV
	BRIVS ZOSIMVS
	MEDICVS COH SS
	DOMV OSTIAH
	ER V. S L L M.

tard élevé, sur la rive gauche du torrent, Neustadt, ou la ville neuve[1]. Ce camp, placé entre Obernbourg et Hummelroth[2], où existait un autre castel, protégeait cette ligne de défense, que soutenaient en arrière le camp de Lüzelbach et, non loin de Vielbrunn, celui d'Hainhausen, que j'ai déjà cité, et, entre ce dernier et les établissements de la Muidt, un autre castel dont les ruines sont encore visibles près d'Ohrenbach.

[1] Les ruines de ce camp, qui a dû être placé sur le Breuberg, ne se voient plus. Seulement, lorsqu'en 1543 on y fit des fouilles, on découvrit plusieurs voûtes brisées, enfouies sous le sol, et dont l'une portait encore les traces du feu le plus violent. Une des bâtisses que ces voûtes avaient dû recouvrir, présentait assez la forme d'un bassin carré, dans lequel gisaient les tronçons de quarante-neuf colonnes. Une autre était pavée de briques. Dans la troisième, dont le pavé était sillonné par quatre canaux, se trouva un autel. Des débris d'escaliers, et une autre pierre, encore droite sur sa base et portant l'inscription suivante :

FORTV
NAE SAC
RVM L
CVRITIV . .
VRSINVS

furent aussi trouvés dans ces ruines. Tous ces restes semblent avoir appartenu à un bain antique, et dénotent que dans cet endroit existait un établissement romain considérable. Il paraîtrait que la vingt-deuxième et la vingt-quatrième légion y eurent un poste. Voy. Schneider, *Erbachische Hist.*, p. 306; Hanselmann, *Römische Monumenten*, p. 228 et sv.; Knapp, *Römische Denkmale des Odenwaldes*, p. 90 et 91; Winkelmann, *Beschreibung von Hessen*, p. 112, etc.

[2] On y a aussi trouvé les traces de deux bains antiques. Voy. Knapp, ouvrage cité, p. 163 et sv.

En cas de retraite sur le Necker, c'était par le plateau de Würzberg et par Waldbullau, où une inscription nous apprend qu'un poste de la huitième légion eut son quartier[1], que cette retraite devait s'effectuer; ce fut sans doute pour la soutenir qu'entre Würzberg et Bullau furent aussi tracés sur cet autre plateau des montagnes les deux barrages qui en coupent la superficie, l'un près du Kræbberg, l'autre à travers les bois de la commune de Schœnen.

Toutes ces fortifications, dont il est vraisemblable qu'Adrien fut le premier fondateur, n'ont cependant, pas plus que celles du Necker, résisté à la grande invasion des Allemanes dans la première moitié du troisième siècle. Nulle des inscriptions que nous venons de citer n'est du moins d'une date plus récente que cette époque. Quelques monnaies de Constantin II et de Constance, trouvées dans une tombe près de Würzberg; d'autres, aux types de Pompée, de Germanicus, de Sabine, de Vespasien et même de Valentinien, trouvées dans d'autres tombeaux, ne peuvent prouver en faveur d'une occupation postérieure. Nous savons, en effet, qu'en 357, sous les

1 FORTVNAE
L. FAVONIVS
SECCIANVS
Ɔ LEG VIII AVG.

Fortunæ L. Favonius Seccianus, centurio legionis VIII Augustæ.

Sur une autre pierre, grossièrement sculptée, trouvée au même endroit, se remarquent les quatre figures de Minerve, d'Hercule, de la Fortune et de Mercure. Voy. Schneider, *Erbachische Hist.*, p. 270.

premiers de ces empereurs, les Romains firent une expédition contre les Germains; nous savons encore qu'en 368, Valentinien vint combattre ces peuples sur le Necker, et que sa retraite dut s'effectuer par les monts où cette rivière, après une courbe, va se jeter dans le Rhin. En résumant les opérations de cette campagne, nous avons parlé du combat qui eut lieu à Lupodunum. Une de ses avant-gardes a donc pu s'avancer à cette époque jusque sur le Mein et sur les plateaux qui le dominent. Quelques-uns des soldats qui tombèrent ont pu être déposés dans les tombes ruinées d'une époque antérieure, sans que l'on soit en droit de regarder tous les monuments où des monnaies d'une date postérieure aux Antonins ont été trouvées, comme ayant été alors construits en présence de l'ennemi.

Ces tumuli nombreux, dont une trentaine encore montrent leurs ruines au-dessus du sol, ne sont pas les antiquités les moins remarquables de ces montagnes.

D'après ce qu'on en peut juger, c'étaient dans le principe autant de tourelles peu élevées, qui de quart de lieue en quart de lieue se succédaient tout le long du plateau de l'un à l'autre camp, tantôt d'un côté de la route, tantôt de l'autre. Les murs, ornés de cippes, n'avaient pas plus de deux ou trois pieds d'épaisseur, et ils formaient à l'intérieur un carré parfait de douze à quinze pieds de diamètre. Aucune issue ne conduisait dans ces monuments, dont la hauteur semble n'avoir pas dépassé à l'intérieur le nombre de pieds qu'avait la base en terre qui les



recouvrait à l'extérieur. Ils durent avoir la forme de dés et sans doute ils étaient recouverts d'une toiture.

Dans leur état de ruines, ils sont enfouis sous une masse de terre, sans qu'il soit permis d'affirmer si cette terre entourait ces monuments dans le principe, ou si elle y fut transportée, lorsque le hasard ramenant après un siècle les légions sur ce plateau, elles voulurent dérober aux injures des barbares ce qui en restait. Nulle des urnes qui y furent déposées n'a été retrouvée entière; l'on n'a aussi retrouvé qu'une seule inscription qui gisait parmi les débris d'une de ces tourelles funéraires, proche de la route d'Eulbach à Würzberg. Elle est d'un intérêt majeur, tout incomplète qu'elle soit, en ce qu'elle date avec certitude de l'époque des Antonins[1].

Proche de chacune de ces tourelles s'élève un monticule factice, recouvert de gazon, qui rappelle par sa forme les tombelles celtiques. Tout annonce que le feu y brûla, et que les corps furent réduits en cendres pour être ensuite déposés dans les urnes.

[1]
...........R TIO
...........M TRI
...........T IMP
...........NT IIII C S

...... *imperatore* ..... *Antonino IIII consule.*

Antonin-le-Pieux, en 145; Commode, en 183; Caracalla, en 213, et Heliogabale, en 222, furent, pendant leur règne, consuls pour la quatrième fois (voy. les *Fasti consulares*, d'Hederich). C'est donc sous l'un de ces empereurs de la famille Antonine que cette inscription a été gravée.

Sur aucune autre partie de la limite antique, de telles tombes, de telles tours, n'ont frappé nos regards, et je suis porté à croire avec quelques observateurs qui les ont visitées, que toutes ces tours, qui effectivement servirent d'ossuaires, ont cependant encore eu une autre destination, et qu'elles servirent aussi de points d'observation, dans les moments de danger. Les gardes placés à leurs sommets pouvaient, en effet, du haut de ces postes élevés, explorer toutes les vallées environnantes.

La ligne dont les restes se découvrent encore sur le Spessart, au delà du Mein, et qui, pallissadée et garnie de fossés, allait aboutir aux fortifications de la Nidda, était jointe à celles de l'Odenwald par un barrage qui, descendant du camp d'Eulbach, se dirigeait vers l'embouchure de la Muidt, et de là vers Eichenbühl, d'où il remontait au nord. Cette ligne fut plus tard prolongée jusqu'à celle du Necker. Sa destination semble avoir été plutôt de marquer la frontière pendant un temps de paix entre la province romaine et les peuples germains, que de contenir ces derniers dans les temps de guerre. Aussi est-ce sur l'Odenwald et sur le Mein que, en arrière de cette ligne, s'élevèrent les principaux établissements, tandis que sur le Spessart, au sein des forêts que la ligne parcourait, n'existèrent jamais que quelques petits forts[1] destinés à observer les principaux passages, et autour desquels la colonisation ne semble jamais s'être étendue. Ce n'est que

[1] A Altenbourg, à Burgberg, à Hallhamer, à Waldaschaff, à Mœnchberg

jusqu'à la hauteur de l'Elsava que nous trouvons cette colonisation florissante, et c'est sur les rives de ce torrent, où la nature est douce et belle, que s'étendait l'établissement d'Ascis[1], cité par le géographe de Ravenne, et autour duquel ont été découverts plusieurs tombeaux qui révèlent, en effet, une origine romaine[2]. Grossheubach, au bord du Mein, a aussi été connu du grand peuple[3]. A l'embouchure de l'Elsava, la colline qui domine Elsenfeld fut incontestablement garnie d'une tour d'observation[4]. En avant on remarque encore une ancienne ligne retranchée[5], et vous voyez sous vos pieds s'étendre la plaine où une antique tradition parle d'un combat qui fut là livré par les Romains, et qui est probablement le champ de bataille où Caracalla vainquit les Allemanes au bord du Mein[6].

Cette rivière, barrage tracé par la nature, fut de bonne heure la limite que Rome s'assigna, lorsqu'elle eut passé le Rhin.

Aussi, au confluent de toutes les rivières qui y découlent, à l'embouchure de la Nidda, à celle du Kahl, de la Gersprinz, de l'Aschaff, du Mümling et de la Muidt, établit-elle ses castels.

[1] Aujourd'hui Eschau.

[2] Toutes les antiquités qui en sont sorties sont aujourd'hui déposées dans le cabinet du comte d'Erbach.

[3] On y voyait autrefois un bas-relief d'un assez bon travail, qui malheureusement ne s'y trouve plus.

[4] On peut encore en voir les vestiges.

[5] *Der Blutsgraben*, le fossé du sang.

[6] Aurelius Victor, *De Cæs.*, c. XXI.

Une route liait les fortifications de l'Odenwald à la ligne du Spessart. Elle venait aboutir, en reliant l'établissement romain d'Ascis, au gué qui, à Trennfurth, formait un passage fréquenté et qui a même donné son nom à l'endroit[1].

Les vexillaires et les lignarii (pontonniers de la vingt-deuxième légion) qui y étaient postés, y ont laissé une inscription en l'honneur de Jupiter, de Diane et du dieu Silvain. Cette inscription est d'un intérêt majeur pour l'histoire de l'occupation militaire de ces contrées, en ce qu'elle présente la date du monument, qui fut élevé sous le consulat des deux Aspre[2], et, par conséquent, en 212 de l'ère chrétienne, sous l'empire de Caracalla.

1 *Furt* veut dire un gué. Ce mot, latinisé par *Furtum*, répond au *Vadum* des Latins. Le mot *durchwaden* des Allemands n'est donc que le *trans vadum* des Latins. Quant à la syllabe *Trenn*, elle n'est vraisemblablement que la contraction du mot *drüben*, au delà, de l'autre côté. En effet, un document du neuvième siècle nomme ce lieu *Tribunforth* (voy. Steiner, *Geschichte des Bachgau*, III, doc. 4); un autre du treizième siècle, cité par Gudenus, I, 819, lui donne le nom de *Tribinford*. Du reste, plusieurs communes commencent leurs noms par *Trenn*, et entre autres *Trennhof*, *Trennfeld*, etc.

2

I. O. M.
SILVANO CO
NS. DIANAE
AVG VI X . . . . P
XXII . . . .
AC LIGN . . . SVB
CVR MAMERTIN
IVSTI . . P T D II ASPR
C. O. S.

Jovi optimo Maximo, Silvano conservatori, Dianæ Augustæ, Vexillares primigeniæ piæ XXII legionis, ac Lignarii, sub cura



Ce fut un an après, que cet empereur entreprit son expédition contre les Allemanes, et que son armée vint se répandre sur les bords du Mein. Nous traversons la rivière pour aller, à quelques lieues plus bas, sur la rive opposée, visiter à Elsenfeld le champ de bataille que nous avons déjà signalé, et où plus d'un tronçon de lance, plus d'un reste d'armure, plus d'une épée rompue, sont venus attester les chocs que deux armées ennemies ont eus à soutenir dans l'antiquité sous ces murs écroulés. En suivant notre route sur la même rive, toujours en longeant l'eau, nous atteignons, au delà de Klein-Wallstadt, les stations romaines de Sulzbach et de Niederberg, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche du Mein.

La colline qui domine la dernière a dû supporter un castel dont cependant il n'existe plus de traces. Nous passons ensuite devant Obernau, et nous voyons à notre droite s'élever, près de l'embouchure de l'Aschaff, la ville d'Aschaffenbourg, que le géographe de Ravenne cite sous le nom d'*Ascapha*. La position avantageuse de ce lieu dut de bonne heure avoir appelé l'attention des Romains. Les deux vallées qui

Mamertini Justi........ duobus Aspris consulibus. Voy. Wiener, *De leg. XXII*, p. 110.

Les vexillaires étaient des cavaliers qui n'appartenaient ni aux légions, ni aux troupes auxiliaires. Vegetius, de Constantinople, qui vivait dans le quatrième siècle, et qui écrivait sur la milice romaine, dit en parlant d'eux : « *Equitum alæ dicuntur ab eo, quod ad similitudinem alarum ab utraque parte protegant acies : quæ nunc vexillationes vocantur a velo, quia velis, hoc est, flammulis utuntur.* » III, 4. Ainsi c'étaient de petits corps de cavalerie qui combattaient sous un étendard particulier, et qui étaient tantôt joints à telle légion, tantôt à telle autre.

s'ouvrent devant lui sont agréables et fertiles, et déjà sans doute le Celte primitif et le Marcoman les avaient parsemées de leurs huttes. Les Romains bâtirent le castel pour protéger le cours de la rivière et commander à la fois aux deux vallées. Il était placé probablement sur le Badberg, où, selon la tradition, s'élevait sur l'emplacement de l'église collégiale un temple consacré à Diane. Ce qui est plus certain, c'est que, lorsque l'archevêque Adalbert I fit, en 1116, entreprendre plusieurs travaux d'agrandissement, il fit construire sur le Badberg une tour que surmontait un buste en bronze de Diane. Cette tour, dans laquelle furent alors murées plusieurs inscriptions antiques, fut démolie en 1777, et la tête de Diane fut vendue et détruite.

Parmi les inscriptions qui ont été alors retirées et conservées, il en est une qui s'adresse à Diane et à Apollon. Elle fut burinée sur l'autel qui la supporte, le 13 août 178 de l'ère chrétienne, par le centurion Firminus, au nom des Bretons et des éclaireurs de la vingt-deuxième légion[1].

[1] APOLLINI. ET
DIANAE · NBRIT
ET · EXPLORAT
NEMANING · C
AGEN · T · AVREL
FIRMINO · ›
LEG. XXII. PR. P. F
V · S · L · L · M · IDIBVS
AVGVS · ORFITO
ET RVFO · COS ·

Apollini et Dianæ, Numerus Brittonum et exploratores Nemanin-

Le même centurion éleva aussi à ses propres frais deux autres autels à Jupiter, pour l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait[1]. Ces trois pierres sont encore aujourd'hui conservées dans le gymnase du lieu.

Cependant la onzième, la cinquième et la septième légion y avaient aussi déjà auparavant laissé quelques traces de leur séjour[2].

genses, curam agente Tito Aurelio Firmino, centurione legionis XXII primigeniæ, piæ fidelis, votum solverunt, etc. Idibus Augusto, Orfilo et Rufo consulibus.

Cette pierre est de l'an 178 de Jésus-Christ.

[1]

I . O . M .
T. AVREL · FIR
MINVS > LEG
XXII · PR · P · F
V · S · L · L · M.

Les deux pierres portent exactement la même inscription.

[2] Heim, dans son ouvrage intitulé : *Historische philosophische Abhandlung über die zu Aschaffenburg vom Jahre* 1777 *bis* 1787 *neu entdeckten römischen Alterthümer, Frankfurt* 1790, cite plusieurs inscriptions qui n'existent plus, mais qu'il prétend avoir vues, et que je transcris ici d'après lui :

I . O . M .	I . O . . . . .
N BRIT	A. LEG. IIII. A
NB. MANC.	7 LEG VII.
OB. LE XI IVS	I.
BR>S. V. S. ⟍. ⟍	
LEG XXIII. >	
V. S. L. L. M.	

Il est certain qu'à l'égard de la première inscription il y a eu erreur

L'apparition de ces légions dans cette partie de la province, en tant que les notices qui en parlent sont exactes, prouve l'origine reculée d'Ascapha.

Les deux dernières, en effet, figurèrent déjà dans la Basse-Germanie du temps de Galba, et ce fut aussi après la défaite de Vitellius par les troupes de Vespasien, que la onzième, qui était placée en Dalmatie, se déclara, quoiqu'à regret, pour cet empereur.

Elle fut alors appelée sur le Rhin[1] et sur l'Abnoba, où nous avons déjà eu l'occasion de citer quelques-unes de ses inscriptions.

Ainsi, dès la septième décade du premier siècle, l'aigle planait en vainqueur sur le Mein, et Rome avait déjà placé ses tours fortes sur les bords de cette rivière.

La vingt-deuxième légion, qui vers l'an 78 fut postée à Mayence et à Argentorat, remplaça bientôt seule, au delà du Rhin, ces légions primitives.

La huitième lui fut par la suite associée, et nous trouvons aussi un de ses détachements cantonné à

de copiste, et que jamais la vingt-troisième légion n'a pu être postée ici.

Aucun monument n'a jamais parlé de cette légion, qui fut licenciée après la bataille d'Actium, et dont il n'est fait mention que sur les monnaies de Marc Antoine (consultez *Mediobarb*, l. c, p. 21). Jamais elle ne vint sur le Rhin, et jamais surtout (puisqu'elle avait cessé d'exister) à l'époque où la onzième légion y fut appelée. L'inscription gravée sur la pierre citait sans doute avec la onzième légion la vingt-deuxième.

[1] Tacite, *Hist.*, II, 67; III, 30.

Ascapha, vers la fin du deuxième siècle[1]. Nous continuons notre route jusqu'à l'embouchure de la Gersprinz.

Là, sur la rive gauche du Mein, et au confluent

[1] I . O . M
DOLICHENO . IN . HO
NOR . D . D . P. FERAS
IVS. CL. AVITVS SAVARI
A) LEG VIII AVG PF CO
EX . AQVILIFERO LEG
I ADIVRICIS · PRO · SE
ET SVIS . V . S . L . M
APRONIO
ET BRADVA COS

Jovi optimo Maximo Dolicheno, in honorem domus divinæ, P. Ferasius, CLAUDIA, *avitus Savaria, centurio legionis VIII, Augustæ, piæ, fidelis, Commodæ, ex aquilifero legionis I adjutricis, pro se et suis votum solvit, etc.. ...... Apronio et Bradua consulibus.*

Cette pierre fut donc posée en 191 de Jésus-Christ, sous le consulat de Cassius Apronianus et d'Atilius Metilius Bradua II. Le centurion qui l'éleva était de Sabaria, ville de Pannonie (aujourd'hui Szombathely). Sans doute, avant de venir sur le Rhin, il avait servi en Orient, où il devint fidèle au culte de Jupiter Dolichène. Déjà nous avons eu occasion de citer une autre pierre votive, élevée à ce dieu par un soldat de cette même légion, à Pforzheim, dans la Forêt-Noire (voy. ci-avant, p. 216). Ce culte, auquel Junon fut associée (voy. Reines, *Syntagma inscript. antiq.*, p. 214), prit naissance à Doliche, ville de Comagène, sur les bords de l'Euphrate. Le mythe qui l'engendra, mythe essentiellement solaire, est représenté sur une pierre du cabinet de Stuttgart, où ce dieu, revêtu d'habits de guerre, est placé sur un taureau, entre les pieds duquel un aigle se déploie. Voy. sur cette divinité, Bœttiger, *Idee zur Kunst-Mythologie*, p. 108, 113 et 130.

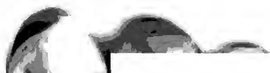
des deux rivières, se montre dans la plaine le bourg de Stockstadt[1].

Les décombres souterrains que le sol de ce bourg recouvre, l'immense quantité de monnaies qui y ont été trouvées, les restes d'un bain où, sur les briques du pavé, étaient inscrits les chiffres de la vingt-deuxième légion et de la troisième cohorte de la cavalerie aquitaine[2], prouvent en faveur de l'antiquité de ce lieu. Le premier établissement que les Romains y fondèrent fut sans doute un castel, et il est à peu près certain, d'après les traces d'une voie antique qui parcourt l'endroit, que, par la suite, des colons vinrent bâtir sous ses murailles protectrices, et que peu à peu une bourgade se forma. Les monnaies qui y ont été trouvées descendent depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Maximin, et plus tard sont du temps de Probe, de Constantin, de Constance II et de Valens, toutes époques où les légions revinrent combattre les Allemanes. Elles nous confirment ce que l'histoire nous a appris d'une occupation non interrompue depuis Trajan jusqu'au règne de Maximin, et du séjour plus ou moins long des cohortes victorieuses aux époques subséquentes.

Les tombes celto-romaines, qui, sur la rive opposée du Mein, ont montré, près de Klein-Ostheim, leur sphérique gazonnement, sont de muets garants de l'antiquité de ce dernier lieu.

[1] Appelé Stoddenstadt dans un document du onzième siècle. Voy. Steiner, *Gesch. des Bachgau*, I, 47.

[2] LEG. XXII. P. P. F. — COH III E AQ. — COH III AQ.



Nous apercevons plus loin les tours de Seligenstadt, qui, sur la rive gauche de la rivière, se reflètent au soir dans ses flots argentés.

Cette ville fut aussi romaine; elle aussi s'éleva sur les débris d'un camp occupé par la vingt-deuxième légion et par une cohorte auxiliaire. A l'une de ses portes, tour forte, du côté du Mein, est muré un autel antique qui nous rappelle un fait historique qu'il est intéressant de rapporter ici.

Cet autel, d'après l'inscription qui y est gravée, fut érigé sous le second consulat de Lucius Fabius Septimus Cilon et de Marcus Annius Libon, l'an 204 de Jésus-Christ.

C'est la même année où Septime Sévère et Antonin Caracalla firent pour la neuvième fois célébrer la fête séculaire de la fondation de Rome.

On sait que cette fête, instituée en 245 de Rome par Valerius Publicola, et dont la célébration avait été interrompue pendant les guerres civiles, avait été remise en honneur, après le rétablissement de la paix, par Auguste, en 737. Claude, pour rétablir l'équilibre séculaire, la fit de nouveau célébrer soixante-trois ans après. Mais le désir de se montrer et de plaire au peuple, fit par la suite abandonner toute date. Domitien, d'un côté, et Antonin-le-Pieux, de l'autre, la firent célébrer pour la septième et huitième fois, l'un en 837 et l'autre en 900. Enfin, Sévère choisit l'an 957 de Rome, année dont la date ne dépassait que de cinquante-sept ans l'époque de la dernière célébration, et où le but que la fête devait avoir n'existait donc plus.

C'est cette solennité que la pierre qui nous occupe nous rappelle. Elle fut érigée à Diane, pour le salut des deux Augustes, Sévère et Antonin, et pour celui du César Géta et de toute la maison impériale, par le centurion Celerianus, commandant la compagnie de la vingt-deuxième légion qui était postée dans ce camp[1].

Diane, comme Ilithya, ou déesse des accouchements, jouait un rôle tout particulier dans ces fêtes. C'était au mois d'avril que leur célébration avait lieu, et l'on apportait alors dans ses temples des haricots, de l'orge et du froment, symboles des prémices des moissons. On chantait ses hymnes, et, comme à Junon, on lui immolait des vaches blanches. C'était ensuite en son honneur et en celui d'Apollon que se célébraient les jeux et qu'avaient lieu les courses de char, les danses et toutes les réjouissances publiques

[1] Voici l'inscription :

DIANAE. AVGVSTE. PRO
SALVTE. DD. NN. SEV
ERI. ET ANTONINI
AVGG. ET GETAE · CAES·
TOTVSQ. DD. L GELLV.
L. F. FLA. CELERANV.
NEM. Ͻ. LEG XXII. PR. F.F.
ARAM. LIB. ET . TABVLAM
PRO . SE . ET . SVIS . POS
VIT . CILONE . ET LI
BONE . COS .

auxquelles les jours précédents tout le peuple en masse avait été invité. Les portes de toutes les maisons étaient, ce jour-là, ouvertes; sur leur seuil s'élevait une table, où amis et ennemis, étrangers et parents, trouvaient le couvert et l'hospitalité. Ces jeux, ces danses, qui à Rome s'exécutaient avec tant de pompe, ne furent point sans doute si solennels ici, mais du moins la même hospitalité y régna, ainsi que le prouve l'inscription de l'autel élevé par Célérianus. Le nom de Géta fut plus tard effacé de dessus le monument; l'on sait, en effet, par Dion Cassius[1], qu'après la fin malheureuse de ce prince, Caracalla, pour en détruire le souvenir, donna l'ordre que partout son nom serait anéanti. Les siècles cependant en ont conservé la trace, et, malgré les seize cents ans qui se sont écoulés depuis, il n'a pu être effacé pour la postérité.

Proche de la tour qui contient cet autel furent, en 1819, lors de la démolition d'un pan de mur, retrouvées les ruines d'un bain antique[2]. Les monnaies qui furent découvertes dans le lieu et dans ses environs, ne descendent que jusqu'à Septime Sévère, mais remontent jusqu'aux règnes de Tibère et d'Auguste.

Toutes les périodes de l'occupation romaine, jus-

[1] Dion Cassius, l. XXXVII, c. 12.

[2] Steiner en a donné une description dans son *Histoire de Seligenstadt* (*Geschichte von Seligenstadt*), p. 9; on en retira une soixantaine de briques portant les inscriptions suivantes :

LEG XXII. P. P. F. — COH CV. RE. — COH. T. C. R.

qu'à l'irruption des Allemanes, ont donc ici laissé quelques traces.

Klein-Welzheim fut aussi romain[1].

Nous voyons, au delà, l'embouchure du Kahl, torrent qui descènd des hauteurs du Spessart et se jette dans le Mein, et nous arrivons bientôt à Klein et Gross-Krotzenbourg, qui sont situés l'un vis-à-vis de l'autre, au bord de la rivière.

Le dernier de ces villages est posé sur l'emplacement même d'un ancien camp, dont il a en partie conservé la forme, et dont la rue principale[2] devait avoir la même direction que celle du lieu moderne.

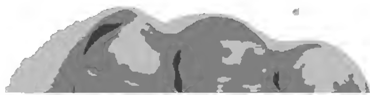
La porte Prétorienne devait donc être tournée du côté du Mein. Les murailles antiques n'ont pas encore partout disparu, et elles se montrent encore çà et là au-dessus du sol, à la hauteur de quelques pieds.

Non loin de cet endroit, sur un tertre qui s'élève au milieu de la verdure des prairies, coule une fontaine qu'on nomme encore aujourd'hui la fontaine des Romains[3]. En déblayant de vieilles murailles qui s'y trouvaient, l'on découvrit plusieurs monnaies romaines; il est probable que, lorsque les légions s'avancèrent dans le pays en présence d'un ennemi

[1] Les divers objets qui y ont été trouvés ont été décrits par Steiner, *Geschichte des Maingebietes und Spessart's unter den Römern*, p. 177.

[2] *Platea Prætoria.*

[3] *Römerbrunnen.*



toujours remuant, ce fut là qu'elles s'arrêtèrent d'abord.

Ce lieu de campement[1], dans une position aussi favorable et sur la ligne qui alors fermait comme un triangle tout le bassin du Mein, donna sans doute lieu plus tard à la construction du castel qui, entre la Gersprinz et la Kinzig, devait protéger le val du Kahl. Les vestiges de ce premier barrage, route militaire et d'exploration, peuvent encore se suivre depuis la Nidda jusqu'à la Kinzig, depuis ce torrent en ligne droite jusqu'à Gross-Krotzenbourg, et depuis cet endroit jusqu'à Jügesheim, d'où, suivant la Roda jusqu'à Haunhausen, et reparaissant de l'autre côté du ruisseau, elle allait, par Rembrücken, joindre le Mein à Francfort. On sait que la tactique des Romains fut toujours, en arrivant dans un pays inconnu, et en basant leurs opérations sur une rivière principale, de couper la communication de ses divers confluents par un angle fortifié, et de s'assurer ainsi l'abord de toutes les vallées. Ces fortifications passagères étaient alors elles-mêmes liées ensemble, et c'est à ces avant-postes que çà et là ils élevaient des camps retranchés, qui le plus souvent furent plus tard abandonnés, mais sur l'emplacement desquels parfois aussi une autre période vit fonder des établissements fixes.

Gross-Krotzenbourg fut de ce nombre.

Une pierre, aux attributs de Neptune, qui y fut trouvée, peut faire présumer que la corporation des

[1] *Würdwein's Archidiaconatsregister*, I. Document tiré des archives du lieu.

bateliers, qui, au moyen âge, était florissante en cet endroit, y avait déjà existé à une époque bien plus reculée, et que, comme, sur le Necker, les *Nautæ* mettaient à profit le flottage des bois de l'Abnoba et de l'Albe, ceux de ce lieu mirent à profit le flottage des bois du Spessart. La vingt-deuxième légion y a aussi laissé quelques souvenirs[1].

Nous remontons dans notre barque, et nous passons devant Hainstadt[2], lieu dont le nom décèle son antique origine, et devant Steinheim, où une ancienne carrière qui se trouve sur le Heidenberg semble avoir fourni aux Romains les pierres basaltiques qui servirent à leurs bâtisses. Nous arrivons à Kesselstadt, où, selon toute apparence, existait un castel à l'embouchure de la Kinzig, et où, en effet, d'anciennes murailles sont encore enfouies sous le sol[3]. Près de Bürgel, les vestiges d'un barrage reparaissent, qui, descendant du Taunus, s'appuyait sur la Nidda, et de ce torrent descendait en ligne droite vers le Mein. Sans doute, c'est aussi un reste des fortifications passagères qui furent élevées à la première époque de l'apparition romaine dans ces contrées. Ces travaux, qui datent probablement du temps de Drusus et de Tibère[4], furent plus tard mis à profit par Trajan, qui

[1] LEG XXII PR P F (sur des briques).

[2] *Hainstadt*, *Heidenstadt*.

[3] Kesselstadt n'est que la contraction de *Castelstætte*, *locus castelli*. Ainsi Cassel, Kæstrich, etc.

[4] Il n'est pas probable, en effet, que, lorsque le Taunus fut fortifié par eux contre les Cattes (voy. Tacite, *Annal.*, I, 56), ils aient laissé sans défense le val de la Nidda, et qu'ils n'aient pas de même, pour

reprit le système d'occupation et de fortification transrhénanes, et qui, pour assurer le cours de la Nidda, bâtit proche de sa jonction avec le Mein le fort qui porta son nom[1].

De tous les auteurs de l'antiquité, Ammien Marcellin est le seul qui fasse mention de ce lieu dans la description qu'il fait de la campagne de l'empereur Julien contre les Allemanes. Cet empereur alors,

déjouer les projets de l'ennemi, qui eût pu contourner ces montagnes et se répandre sur leurs derrières, par le val si accessible du Mein, songé à fermer cette barrière. Ce qui le prouve d'ailleurs, c'est la présence sur la Nidda de la quatorzième légion, légion qui fut stationnée dans la Haute-Germanie sous Auguste, qui fut postée à Mayence lors de la fondation de cette forteresse, et qui, après avoir suivi Germanicus dans ses guerres contre les Germains, fut, en 61 de l'ère chrétienne, envoyée dans la Bretagne par Néron. Sous Galba elle était en Dalmatie, et ne revint qu'en 70 sur le Bas-Rhin, lors des guerres de Civilis. Elle fut ensuite de nouveau postée à Mayence, où elle resta dix ans, après quoi elle en repartit pour la Pannonie, où elle se trouvait encore du temps de l'empereur Sévère. Sa présence sur la Nidda dut donc être antérieure à l'époque de Trajan (voy. Tacite, *Annal.*, I, 37, 70; XIV, 34, 37; *Hist.*, I 19, 64; II 66; IV, 35; V, 19; Dion Cassius, LV, p. 346). — Voici l'inscription de la Nidda, trouvée dans le torrent près du village du même nom :

FORTVN
L. CORNEL
ARATOR
> LEG XIIII
G. M. V.
V. S. L. M.

Fortunæ, L. Cornelius Arator, Centurio legionis XIIII geminæ, martiæ, victricis, etc.

[1] *Munimentum Trajani.*

comme nous l'avons vu dans la partie historique de cet écrit, releva les ruines de cette forteresse, où il laissa une garnison afin de contenir les tribus ennemies[1].

Ce fort était situé près d'Hœchst. La trentième légion qui, comme on sait, fut formée par Trajan dans la Haute-Germanie, et à laquelle il donna le nom d'*Ulpia Victrix*[2], y a laissé des traces de son séjour; c'est le seul lieu sur tout le Mein où sa présence nous soit attestée. La vingt-deuxième, et plus tard la huitième légion, y eurent aussi quelques détachements.

Le terrain sous lequel ses ruines sont enfouies est spacieux; comme à Mayence, c'est à sept et huit pieds sous le sol qu'il faut aller les chercher. Une route conduisait en ligne droite, le long du Mein depuis Mayence jusqu'à la Nidda, et liait les communications de cette ville, résidence du gouvernement, avec les forteresses transrhénanes, élevées pour en protéger les approches[3]. De la rupture

[1] Amm. Marcel., l. XVII, c. 1.

[2] La trentième légion primitive, qui servait sous César et qui apparaît encore sur les monnaies de Marc Antoine, fut dissoute après la bataille d'Actium. *Trajan* forma la nouvelle, qui prit ce numéro pour remplacer la quinzième qu'il venait de licencier. Voy. Dion Cass., LV, 24.

[3] IVNONI. REGINAE. PLATEAE. EVNTI. NIDAM. TIT. VETER. ATESSAS. ET SEXT. MASCVS. CONCESSVS. D. FECERVNT.

inscription décorant un piédestal en bronze trouvé à Cassel, vis-à-vis de Mayence. Un autre, portant la même inscription, dédié à Jupiter, fut trouvé au même lieu. Voy. *Mainzer-Zeitung*. 1819. nº 84.

ou de la conservation de cette ligne dépendait donc la surprise ou le repos de cette place, et c'est ce qui rend compte des travaux sans nombre que les Romains entreprirent à diverses époques, au delà du Rhin, et dont les vestiges sont encore venus en partie nous frapper.

Entre Bürgel et Wilbel s'élevait le camp de Bergen, lieu autour duquel, sans doute, se groupèrent plus tard les demeures de colons qui finirent par former une bourgade. Ses nombreux décombres sont encore enfouis sous le sol. Les fouilles qui y ont été faites au commencement de ce siècle, ont eu pour résultat de mettre à nu différentes parties d'un bain et d'autres bâtisses qui, toutes, présentent encore les traces du feu qui les dévora. Une foule de briques portaient le chiffre de la vingt-deuxième légion[1]; et, comme les monnaies qui y furent trouvées[2], quoique en petit nombre, descendent depuis Trajan jusqu'à Constantin, il est permis de croire que déjà à l'époque où ce premier César donnait son nom au fort bâti sur le Mein, il plaçait entre cette rivière et la Nidda cet autre castel explorateur.

Là où ce torrent se joint à la Nidder était placé un autre castel pour observer les deux vallées.

C'est entre ce dernier lieu et le fort de Trajan que

[1] LEG XXII PR. P. F. — XXII PR P F — XXII PR.

[2] Ce sont : une monnaie de Trajan en argent; une de Faustine en cuivre; une de Constantin aussi en cuivre, et quatre autres méconnaissables. Tout proche du lieu furent aussi trouvées une autre monnaie de Trajan en argent, une de Titus du même métal, et une de Vespasien en cuivre.

s'élevait le camp d'Heddernheim, près duquel par la suite se groupa aussi une bourgade qui dut être d'une importance majeure, puisque, selon ses inscriptions, elle avait ses propres magistrats et ses corporations[1].

Ces inscriptions lui donnent le nom de *Vicusnovus*, bourg neuf. Il s'étendait sur une colline doucement inclinée entre Heddernheim et Praunheim, entouré de murailles crénelées, et présentant dans sa forme un trapèze. Un de ses édiles éleva une pierre votive au dieu invincible Mithra. L'on sait que les fonctions des édiles consistaient dans l'intendance des chemins et des bâtiments publics[2]. Deux temples étaient consacrés dans cette localité au culte mystérieux de Mithra.

L'un avait, à l'intérieur, 39 pieds 10 pouces de long sur 25 pieds 8 pouces de large. L'autre avait 46 pieds 7 pouces de long sur une largeur de 22 pieds 2 pouces.

[1] Entre autres celle des *Fabri tignarii*, architectes et entrepreneurs de bâtiments, dont l'existence en ce lieu comme collége ou association prouve qu'ils devaient être nombreux. GENIO . . OLLEG . . . TIGN. etc. Voy. Lehne, inscript. 113.

[2]

I N H. D. D
D. I. M.
MVTRVS
VICTOR
ÆDILS
C. T. EX V

In honorem domus divinæ, Deo invicto Mithræ, Murtius Victor, Aedilis Civium Taunensium, ex voto.



D'après les calculs approximatifs que l'examen des décombres permet de faire, la hauteur du plus petit dut être de 16 à 18 pieds. L'élévation du bâtiment à l'extérieur ne put être mesurée, parce qu'elle était indépendante de la disposition intérieure qui, représentation de la grotte où prit naissance le dieu Soleil Mithra, était en grande partie composée de niches profondes. Les deux temples étaient tournés du sud au nord, et c'est au sud que se trouvait le portique. En comprenant cette partie extérieure, le grand temple avait 76 pieds et 1 pouce de longueur. Sept marches conduisaient le prêtre et l'initié dans le lieu saint. Deux murailles parcouraient le temple dans toute sa longueur, de manière qu'il était partagé en trois nefs, dont celle du milieu était de deux pieds plus longue que les deux nefs latérales. A l'extrémité étaient trois marches que l'on montait et qui conduisaient dans le chœur, au fond duquel était en relief représenté le mythe de Mithra. Le haut relief du petit temple est le plus curieux, parce qu'il est sculpté des deux côtés de la pierre, qui tournait sur son pivot à l'instar du tabernacle de nos églises. Derrière cette pierre était pratiquée une petite niche, où l'on ne pouvait pénétrer qu'autant que le haut relief, en s'ouvrant, en permettait l'entrée. C'était là sans doute le lieu sacré, l'*adytum*, dont l'approche était défendue à l'initié, et où le prêtre seul avait le droit d'entrer.

Ces temples, à l'extérieur, ressemblaient exactement aux autres temples des divinités païennes. Ils n'en différaient que dans leur disposition inté-

rieure que le christianisme adopta lui-même par la suite pour ses églises.

Les troupes qui ont laissé quelques souvenirs dans la bourgade d'Heddernheim, sont la vingt-deuxième légion[1] et la trente-deuxième cohorte[2] des volontaires.

1 IN H. D. D.
GENIVM. PLATEAE. NOVI. VI
CI. CVM. EDICVLA. ET ARA
T. FL. SANCTINVS. MILES. LEG XXII
P. ALEXAN. P. F. IMM. COS ET. PER
PETVVS. ET FELIX. FRATRES. C.
R. ET. TAVNENSES EX ORIGI
NE PATRIS. T. FL. MATERNI. VE
TRANI. COH. III. PRÆT. PIAE
VINDICIS. ET. AVRELIA. AM
MIAS. MATER. EORVM. C. R. D. D
AGRICOLA. ET. CLEMENTINO. COS. (An 230 de J. C.)

2 D. M.
PILADELPVS
PILANDRI. CAP
PADO. A XXVIII 7
COH. XXXII. VOL.
IANVARIVS
ANTEST. F. C.

D. I. S. M. N.
Q. FAVONIO
VARO FIL.
Q FAVONIVS
VARVS COH
XXXII P. I
PATER.

Dis Manibus, philadelphus Philandri, Cappadocia, annorum XXVIII, Centurionis Cohortis XXXII volonum, Januarius Antestius fieri curavit.

Dis Manibus, Q. Favonio Varo filio, Q. Favonius Varus cohortis XXXII ponere jussit pater.

Cette dernière milice, formée après la bataille de Cannes, fut composée d'esclaves[1]; le danger passé, elle fut conservée pour les services qu'elle avait rendus, et nous la trouvons depuis dispersée dans les armées aux extrêmes frontières. Le grand nombre d'étrangers orientaux que Sévère, sous qui ce lieu fut surtout florissant, mena à sa suite sur le Rhin, peut rendre compte de la propagation du culte de Mithra sur le sol germanique. Il y fit d'autant plus de prosélytes que ses dogmes mystiques parlaient davantage à l'ardente imagination. Un autre guerrier, sans doute venu des bords égyptiens, a laissé dans la même localité un souvenir de son zèle religieux pour Jupiter adoré sur le mont Casius[2]. A ces cultes étrangers était jointe la religion de Rome, et nous trouvons aussi plus d'une inscription en l'honneur de Jupiter, de Junon, du dieu Bacchus, de la Fortune, et surtout du génie du lieu et des carrefours.

On a voulu prouver par le nom d'Heddernheim que

[1] *Julius Capitolinus*, Marc. Aurel., c. 21.

[2] Ce mont formait la frontière entre la Phénicie et l'Égypte. Il est situé, d'après Strabon (*Geograph.*, XVI, 2, p. 760), à 300 stades de l'antique Péluse. Selon cet auteur, il était couronné d'un temple dédié à Jupiter, qui y portait le nom de Casius.

Voici l'inscription d'Heddernheim qui lui est dédiée :

DEO
CASIO
OVINIVS
V. S. L. M.

porte le village moderne bâti près des murailles antiques, que l'empereur Adrien en fut le fondateur.

Que cet empereur ait, en effet, construit cette ville et sa forteresse, c'est une opinion contre laquelle je ne m'élèverai point, et qui, toute hasardée qu'elle soit, peut avoir quelque justesse, puisque de toutes les inscriptions du lieu nulle n'est d'une date plus reculée ni plus récente que l'époque des Antonins.

Que toutefois le nom d'Heddernheim soit dérivé de celui de cet empereur, c'est une erreur qu'il faut écarter de la science, puisqu'il est bien avéré par un document du neuvième siècle que cette similitude de nom n'existe point[1].

Assis sur l'emplacement où la ville s'étendait, nous suivons du regard les différentes localités où ces inscriptions ont été retrouvées, et nous pouvons nous faire une idée de sa bâtisse et de sa disposition. Là où nous sommes assis sur les tombeaux du cimetière israélite, dut être le *forum*. Plus loin durent s'étendre les rues *Prétorienne*, *Principale* et *Quintane*, séparant les divers quartiers que parcouraient les *rues vicinales*.

Un autel trouvé au dernier endroit nous marque la place qu'occupait le marché au centre de la ville et à l'embranchement des rues *Quintane* et *Préto-*

[1] Ce document de l'an 802 (*Codex Laures.*, III. 3401, p. 105) nomme, en effet, ce village Phetterenheim. Ce nom n'a certes aucune analogie avec celui d'Adrien.

rienne[1]. La surface de toutes ces rues était bombée.

Les principales, larges de dix-huit à vingt-quatre pieds, étaient protégées de chaque côté par une banquette pour les piétons. Leur base était composée de détritus de basalte d'un à deux pieds de profondeur, recouvert de gravier et assis sur un lit de toutes sortes de pierres et de décombres. Ce gravier remplaçait le pavé. Les rues *vicinales* n'avaient que douze pieds de large, et, à l'exception du lit de pierre, soutenant la couche de détritus basaltique, elles étaient exactement construites comme les premières[2].

Sous les murs de la ville circulait dans la vallée le petit torrent, et en arrière se groupaient majestueusement les hauts sommets du Mont-Taunus.

1 IN. H. D. D.
PLÆ. PRÆTOR
ARAM. QVI . . . .
. . . 'E GENIVM
SATTONIVS
GRATVS. D. D
IMP. ALEX. AVG
III. ET DIONE COS.

In honorem domus divinæ, Plateæ prætoriæ aram quintanam et Genium Sattonius Gratus posuit, decreto decurionum, imperatore Alexandro Augusto III et Dione consulibus.

Cette pierre est de 229 de Jésus-Christ.

2 Voy. le mémoire d'Habel, dans les *Annalen des Vereins für nassauische Alterthumskunde*, Wiesb. 1827. 8e cahier. A ce mémoire est joint un plan de la ville antique; j'y renvoie le lecteur.

Ce mont fameux, si souvent cité dans les annales romaines, s'étend depuis la Wisper, entre le Rhin et ce torrent, et longe le Mein jusqu'au cours de la Nidder. Il est arrosé par une foule de moindres rivières qu'encaissent ses fertiles vallées. C'est, comme nous l'avons dit, en faisant la description du grand rempart, en deçà de ces sommets boisés, et dans la plaine du Rhin que Rome, en prenant possession du pays, reçut au nombre de ses alliés les Mattiaques. Leur cité s'étendait sous le fort que Drusus, pour couvrir les abords de Mayence, éleva sur la rive droite du fleuve, vis-à-vis de cette forteresse.

Entre ce fort et celui de Trajan, nous trouvons, au bord du Mein, trois lieux qui, par les antiquités qu'ils ont livrées, peuvent attester leur existence romaine. Ce sont Flœrsheim, sur la rive droite, et sur la rive gauche, Rüsselsheim et Bischofsheim. Dans ces deux derniers villages furent trouvés deux autels aux dieux des carrefours, autels qui annoncent qu'un embranchement de routes y exista[1].

[1] Voici l'inscription du dernier :

BIVIS
TRIVIS
QVADRIV
IS. AEL
DEMETRI
VS. Ↄ LEG
XXII PR
V. V. L. L. M.

Biviis, Triviis, Quadriviis, Aelius Demetrius, Centurio legionis XXII, primigeniæ, votum solvit libens, lætus meritis.

Quant à la seconde pierre, voy. *Mainzer Zeitung*. 1819. n° 84.

Le fort de Cassel n'est cité d'une manière exacte par aucun géographe ni historien de l'antiquité. Mais le témoignage de Florus, qui nous dit que Drusus bâtit un castel *au bord même du Rhin, aux confins du pays des Cattes,* ne nous permet guère de douter que ce castel n'ait eu ce lieu pour emplacement[1]. Il dut servir de tête de pont à la forteresse de Mayence, d'où le passage du Rhin s'effectuait presque chaque fois qu'une nouvelle expédition était tentée contre les Germains.

La position avantageuse du fort, qui devint le principal point de communication des Gaules et des possessions transrhénanes, dut de bonne heure appeler sous ses murailles les colons de la rive droite du fleuve; nous trouvons, en effet, que déjà au deuxième siècle une cité importante s'étendait autour de ces remparts. D'après les inscriptions qui en ont été retirées, l'on ne peut douter que ce n'ait été la cité des Mattiaques[2], quoique d'un autre côté l'on

[1] *Castellum in finibus Chattorum, ad ipsum Rhenum.* Florus, *Hist.*, IV, c. 12.

[2] IN. H. D. D. DEAE. VIRTVTI. BELLO
NE. MONTEM. VATICANVM.
VETVSTATE. CONLAPSVM
RESTITVERVNT. HASTIFERI. CI
VITATIS. MATTIACOR. X. KAL
SEP. IMP *J. Maximino. a*VG
ET AFRICANO. COS. III. QVORVM. NO
MINA. I*n*S*crip*TA. SVNT.
C. ME D DIGNATIVS. SEVERVS. CVR. BIS etc.

retrouve aussi dans ces murailles les citoyens du Taunus [1], dont l'un des édiles est venu nous offrir son nom dans le fort d'Heddernheim. Comme les Mattiaques ne sont inscrits en qualité de citoyens dans aucun autre endroit, tandis que ce mot de *citoyens du*

Suivent les dix-sept autres noms. Voy. Lehne, *Römische Alterthümer der Gauen des Donnersbergs*, t. I, p. 280.

Cette pierre est de l'an 236 de Jésus-Christ.

I. O. M.
ET IVNONI
REGINAE
L. SECVND
INIVS. FA
VORALIS
IIIIIIVIR. AVG
C. M. IN. SVO. P.

. . . . *Sevir augustalis civitatis Mattiacorum.*

I. O. M.
*ju*NONI. RE
*gi*NAE. VAL. QVIL'
NVS. PATEN
VS. D. C. MATTI
EX. VOTO. POSI
L. L. M. DEDICATA
X. K. OCT. 'ER. ET. BIS
COS.

. . . .*decurio civitatis Mattiacorum.*
(an 255 de Jésus-Christ.)

[1]
I. O. M.
CONSERVATORI
LICIN. TVGNA
TIVS. PVBLIVS
IIV. C. T. IN. SVO
VT. HABERET
RESTITVIT.
ATTICO 'E PR
ETEXTATO
COS. (an 242 de Jésus-Christ.)

Taunus nous frappe à la fois et ici et à Mayence[1], et, comme nous venons de le remarquer, à Heddernheim, il faut nécessairement penser que la juridiction des Mattiaques était placée en ces lieux, tandis que l'on appelait *citoyens du Taunus* tous ceux qui, originaires de ces montagnes, étaient répandus dans les divers municipes et y jouissaient de divers priviléges, sans être soumis aux charges qui pesaient sur les citoyens romains.

En quoi ces priviléges consistaient, c'est ce qu'il nous est impossible de préciser. Nous savons seulement qu'ils vivaient parmi les citoyens romains, qu'ils avaient leurs propres magistrats, leurs duumvirs, leurs édiles, leurs sévirs augustaliens, et que, comme originaires germains, ils avaient le pouvoir d'entrer au service dans la garde des empereurs. A Mayence l'on n'a retrouvé d'eux que des inscriptions lapidaires de leurs sévirs. A Cassel, au contraire, c'est sur son propre terrain qu'un de leurs duumvirs

1 //// ////
C. PATERNI. POSTVMINI. D. C. TAV.
NENSIVM. VIRI. SACERDOTALIS PRAGM
TICI. PATERNIA. HONORATA. FILI ET. HE
RES. PER. SVOS. PARENTES
F. C.

C. IVLIO. SIMPLICIO. IIIIIIVIR
AVGVSTALI. C. *Taunen*SVM PRAMATCO
CRESCENTINA. REGINA.
OB. MERITA. EIVS
F. C.

éleva une pierre à Jupiter Conservateur; à Heddernheim, c'est un de leurs édiles qui en éleva une à Mithra. Ces diverses preuves de leur existence comme citoyens, non des lieux où ils se trouvaient, mais des lieux d'où ils étaient sortis pour venir habiter parmi les citoyens romains et les Mattiaques, ne peuvent autrement s'expliquer.

Ces Mattiaques, en acceptant l'alliance et la protection des Romains, furent associés par eux à leurs institutions. Nous voyons, en effet, régner au sein de leur cité tous les emplois, toutes les magistratures, qui dénotent un lieu essentiellement romain de coutumes, et qui annoncent une population aussi nombreuse que civilisée. Leur milice citoyenne était armée de piques, sous le nom d'*Hastiferi;* nous la trouvons en cette qualité inscrite avec un curateur de la cité sur une pierre dont l'inscription est d'autant plus intéressante qu'elle nous prouve, qu'à l'instar de Rome, cette ville avait donné aux divers monuments qui la décoraient les noms que portaient les monuments analogues de cette capitale du monde. Quoique placée dans la plaine, loin de toute colline, elle avait son Vatican, et c'est sans doute le temple qui y était dédié à la Vertu guerrière et à Bellone, qui fut alors réparé par les soins des dix-huit soldats dont cette pierre a transmis les noms à la postérité[1].

La date que nous offre cette inscription nous re-

[1] Voy. ci-avant l'inscription de la page 318. Sur le mont Vatican à Rome était du moins situé le temple de Mars, dieu auquel Bellone fut toujours associée.

porte au règne de Maximin; peu de mois auparavant Alexandre Sévère avait été assassiné près de Mayence.

On sait que le sénat fit plus tard, par un décret, effacer de dessus tous les monuments le nom du meurtrier. Cet ordre a aussi été exécuté ici; les lettres qui composent le nom de Maximin ont été effacées, mais pas assez cependant pour qu'on ne puisse le lire. Près du lieu où cette pierre fut trouvée, une autre fut aussi retirée du sol portant une inscription en l'honneur de Septime Sévère; elle semble avoir décoré un arc de triomphe[1]. Si l'on réfléchit avec quelle extrême solidité Rome bâtissait ses monuments publics, on ne pourra douter du long temps qui dut s'écouler sur celui qui, tombé en ruines par suite de vétusté, fut rebâti par ces *Hastiferi*.

La date de sa réédification est de l'an 236 de l'ère chrétienne. Il est donc permis de penser que dès la première époque de l'incorporation de ces pays dans l'Empire, le temple que l'inscription décorait, a dû avoir été élevé.

A côté de cette milice nous trouvons les *Singulares*, troupe de pied, qui, ainsi que les *Singulares à cheval*, était composée d'hommes d'élite préposés à la garde du général ou à celle des magistrats provin-

[1] Les lettres avaient un pied de hauteur. Malheureusement la pierre se brisa, et l'on ne put conserver de l'inscription que les deux mots : PARTHICO ADIABENICO, qui suffisent toutefois pour nous apprendre à quel empereur elle était dédiée; Sévère seul porta, en effet, ce titre.

ciaux[1]. C'est la première fois que nous avons occasion de mentionner ces soldats qui, en Orient, ne se trouvaient qu'à la suite des préfets, mais qui, en Occident, accompagnaient toutes les autorités civiles et militaires. Leur emploi dans les villes municipales était de poursuivre, par l'ordre du magistrat, tous ceux dont les contributions étaient en arrière, de citer ou d'arrêter les délinquants; ils faisaient donc à peu près le métier des gendarmes que nous entretenons dans nos villes[2]. Leur présence dans la cité des Mattiaques n'a donc rien qui puisse nous surprendre.

Le commerce de cette ville, placée qu'elle était à l'extrême frontière des Gaules, et au plus fréquenté des passages du Rhin, dut être important. Sans vou-

[1] . . . .
. . . .
PEDITVM. SINGVLARIVM. VICTORIA
PERPETVA. FILIA. Ɔ. HERES. ET. LV
CILIA.
PRISCA. COIVX. ET VICTORINIA. Ɔ
GABR
ILA. ET. IVLIA. SORORES. F. C.

[2] Ils étaient organisés en cohortes dont le chef prenait le nom de *Primicerius*, et subdivisés en brigades de deux cents, de cent, de soixante et de dix hommes, dont les commandants prenaient les noms de *Ducenarius*, de *Centenarius*, de *Sexagenarius* et de *Dinarius*, selon le nombre d'hommes qu'ils avaient sous leurs ordres. Quant aux *Singulares à cheval*, ils paraissent n'avoir servi de gardes du corps au général qu'en temps de guerre, et nous les trouvons cités par Tacite lors des guerres de Vitellius et de Vespasien. Voy. Tacite, *Hist.*, IV, 70.

loir le préciser, nous savons du moins qu'indépendamment des autres articles d'échange que Rome tirait de la Germanie, c'était chez le peuple mattiaque qu'elle cherchait divers objets qui étaient devenus du plus grand luxe à Rome, et que c'était principalement de ce pays qu'elle recevait ces blondes chevelures que les dames romaines payaient au prix d'or, et ces divers cosmétiques que la mode avait mis en usage[1]. Aussi Mercure eut-il en ce lieu plus d'un adorateur; et nous trouvons même au sein de ces murs un de ces négociants qui ne s'occupaient que des échanges d'argent, et dont la pierre sépulcrale n'est pas une des moindres curiosités que le sol de Cassel nous ait livrées[2].

1 *Caustica Teutonicos accendit spuma capillos,*
Captivis poteris cultior esse comis.

Si mutare paras longævos, cana, capillos;
Accipe Mattiacas (quo tibi, calva?) pilas.

Martial., l. XIV, épigr. 26 et 27.

Les *pilæ mattiacæ* étaient des boules savonneuses, fabriquées par les Mattiaques, et destinées à teindre les cheveux.

2 *d.* M.
. . . FVFIDIO
*negoti*ATORI
*aRge*NTARIO. EX
*provi*NCIA. BRI
*tanniæ. Se*LV
R*um. a*N. LXXII
*Just*INVS. Ɐ
. . . . . LIB. F. C.

Les troupes qui tinrent garnison dans la forteresse furent la quatorzième et la vingt-deuxième légion [1], l'*Ala Picentine* [2], qui, lors des guerres de Civilis, donna, comme nous l'avons vu [3], un exemple si intéressant de courage et de patriotisme, et le *nombre*

1 SEX. METIVS. C.
F. ST. F. VIBI. MIL.
LEG. $\overline{XIIII}$. AN. . . .
. . . .

D. M.
M. AVRVNCVLEO
IVLIANO. EQVITI
ROMANO. HEREN
NIVS. VICTORINVS
VIC. LEG. LEG. $\overline{XXII}$
STI . . . . . .
. . . .
. . . .
. . . . POSVIT .

2 C. IVLIO. G. F. VOLT
. . . S. DEC. AL^{A}E. PI
CENTINE. AN. XXXXVIII
T. F. H. F. C.

.... Decurioni Alæ Picentinæ, annorum XLVIII, testamenti formula hæres fieri curavit.

3 Voy. première partie, p. 62.

des Caddarensiens, soldats légers, sortis des contrées de l'Orient[1].

Un pont joignait la cité à la rive droite du Rhin et liait ses communications avec Mayence. Aussi trou-

1 I. O. M.
ET. IVN. REG.
FINITIVS. FI
DELIS. MIL
N. CADDA
RENSIVM
IN . SVO
POSIT
FVSCO . ET
DEXTRO. COS.

.... Sous le consulat de Fuscus et de Dexter, par conséquent en 225 de Jésus-Christ.

Un autre autel de Jupiter et de Junon fut aussi trouvé dans les ruines de Cassel, portant pour date l'an 246 de Jésus-Christ. J'en transcris ici l'inscription à cause de cette date :

I. O. M.
ET. IVNO
N. REG
X. KAL. IAN.
PRESENTE. ET. ALBINO C.
SEROTINI
VS. CVPITVS
ET. CVPITIVS
PROVIDENS
FILIVS. IN. S.
FECERVNT
L. L. M.

vons-nous ici un préfet[1], qui semble avoir eu l'inspection et la direction de tout ce qui avait rapport à la navigation et aux travaux du fleuve, et dont l'emploi devait à peu près répondre à celui qu'exerçait dans la capitale le *curator consularis aquarum*[2].

Lorsqu'en 1835 l'on creusa les fondements d'une maison qu'on voulait bâtir près du pont moderne, l'on tomba sur d'anciens décombres qui portaient encore les traces d'un feu destructeur, et parmi lesquels se trouva un autel, remarquable par son inscription. Cette inscription atteste qu'en cet endroit un autre quartier de la ville antique a dû exister.

1 IN. H. D. D.
DEABVS. NM
PHIS. SIGÆT
ARAM. C. CA
RANTINIVS
MATERNV
S. PRÆFECT
VS. AQVE
V. S. L L M.

.... *Deabus Nymphis signa et aram* (*posuit*) *C. Carantinius Maternus, Præfectus aquæ*, *etc.*

Martial appelle le Rhin le père des nymphes et des rivières dont il reçoit les eaux : *Nympharum pater amniumque Rhene !* (Mart., épigr. x, 7.) Le culte qu'on adressait à ces divinités était donc à peu près le même que celui qu'on adressait au Rhin considéré comme dieu. Voy. Muratori, I, p. CCCXLIII, 4.

2 Voy. Orelli, inscript. I, 2284, 2285 ; II, 3042.

Elle nomme ce lieu *vicus novus Meloniorum*[1], nom que je ne chercherai pas à commenter, mais qui du moins nous prouve que c'était du côté opposé de la forteresse, dans la direction de Hochheim, que la cité des Mattiaques était posée, tandis qu'au Rhin une moindre bourgade, qui dut faire plus tard partie de son enclave, s'était aussi, sous la protection du castel, formée au bord du fleuve. C'est, en effet, tout le long de la route romaine qui de Cassel se prolonge vers Hochheim, que les tombes de l'antique cité ont été retrouvées[2], et il est incontestable que c'était dans cette direction que s'étendait la partie la plus considérable de l'établissement romain.

Cette voie qui conduisait à la Nidda circulait sur la rive droite du Mein jusqu'à Francfort, où ses traces se perdent pour reparaître sur la rive gauche.

Là, sur le Lerchenberg, et dominant le cours de la rivière, avait été posé le dernier des camps destinés à protéger la ligne que nous avons décrite plus

1 I. *H.* D. D. I. O. M. ET . . . . .
MELONI. CARANTVS
. . . . . IVCVNDVS. DE. SVO
. . . . . D. VICo. NOVO. ME
LoNIOR. CeTHEGo. ET. CLARo
C O S

.... Sous le consulat de Cethegus et de Clarus, par conséquent, en 170 de Jésus-Christ.

2 Près de 4000 ont été ouvertes. Voy. dans Emélé, *Beschreibung römischer Alterthümer in dem Gebiete der Provinz Rheinhessen*, la description des divers objets qu'elles contenaient.

avant, laquelle circulait depuis Gross-Krotzenbourg jusqu'au Mein. Il dut être destiné à protéger ce passage non moins important au nord, vis-à-vis des fortifications de la Nidda, que ne l'était celui du sud-est à Trennfurth, devant les fortifications de l'Odenwald.

Ces retranchements primitifs ne furent pas mis plus tard à profit; rien du moins ne nous permet de conjecturer qu'un établissement stable ait par la suite été formé sur le Lerchenberg. Sur le Mein, au contraire, les communications qu'entretenaient entre les deux rives les routes qui venaient y aboutir, appelèrent des habitants.

C'est à cette circonstance que dut son origine la bourgade qui s'y éleva, et dont l'existence a été confirmée par quelques restes de ses décombres mis à nu en remuant le sol de Francfort et de Sachsenhausen, et d'où furent retirées diverses antiquailles et monnaies. D'ailleurs, Lesner, dans sa chronique, cite deux inscriptions qui furent trouvées près de la ville et qui sont des témoins qu'on ne peut récuser[1].

L'une d'elles mentionne la huitième légion Antonine, et fut élevée par un soldat de cette légion au génie du saint empereur Marc Aurèle Antonin, le 13 janvier

[1] Ces pierres, selon l'auteur, furent ensuite transportées à Heddernheim et déposées dans la collection de la famille de Bodeck. C'est là que le père Fuchs les vit, et c'est ce qui lui donna lieu de les citer dans son *Histoire de Mayence*, comme provenant d'Heddernheim. Lehne se prévaloit de son autorité quand il les cite à son tour. Sans doute le passage de Lesner était inconnu à l'un et à l'autre.

de l'an 213; l'autre contient une invocation à la Fortune, et sans doute les remercîments à cette déesse d'une épouse ou d'une fille, pour l'heureux retour d'un époux ou d'un père[1].

Il est probable que la route qui d'Obernbourg circulait jusqu'à la Gersprinz à Diebourg, route dont les traces sont encore apparentes, venait aboutir à Dreyeich, et de ce lieu joignait le Mein au *Vadum romain,* qui plus tard, des deux colonies franque et saxonne qui y furent établies par Charlemagne, sur les deux rives, prit le nom de Francfurt et de Sachsenhausen. Cette route, en quittant Obernbourg, était défendue par deux tours fortes, dont les ruines sont encore visibles des deux côtés du village de Mümling. Elle s'élevait sur le plateau des collines dans la direction de Radheim, lieu où l'on conserve encore un autel antique, revêtu des figures et des attributs de Mercure, de Junon, de Minerve et d'Hercule, et dont le mur d'où sort la fontaine, recèle aussi trois inscriptions que le temps a rendues illisibles. De là elle se dirigeait sur Altheim et venait joindre l'Altenstadt de Diebourg, lieu où il suffit de creuser le sol pour trouver les fondements d'antiques constructions. Au delà de la Gersprinz ses traces se perdent; mais, comme le châtel de Hagen, près de Dreyeich, a offert une inscription[2], il est présumable,

[1] Voy. Fuchs, *Geschichte von Mainz*, t. II, p. 5. — Lehne, inscript. 107 du 1er vol. — Gruter, p. 108, I.

[2] Winkelmann, *Beschreibung der Fürstenthümer Hessen und Hersfeld*, p. 112.

ainsi que je viens de le dire, que c'était cette direction que la route suivait, direction qui la faisait, en effet, aboutir droit au passage du Mein, vis-à-vis des fortifications de la Nidda.

Dans la plaine qui des montagnes s'étend jusqu'au Rhin, la population romaine dut être moindre que dans la vallée et sur ces plateaux, parce que le Necker, ainsi que nous l'avons vu, circulant encore dans cette plaine jusque près de l'embouchure du Mein, auquel il se réunissait, couvrait de ses eaux la majeure partie des terres basses et marécageuses qu'entrecoupaient çà et là d'immenses forêts. Aussi, comme dans l'Ortenau, trouvons-nous ici moins de lieux qui, par quelques antiquités, peuvent prouver leur haute origine, quoiqu'il soit d'un autre côté certain que, déjà à l'époque de Trajan, Rome avait au pied des montagnes placé quelques établissements[1].

Un auteur contemporain a signalé ces plaines et ces hauteurs comme ayant été la demeure des Caracates, peuple dont parle Tacite, et qui, d'après le passage où cet écrivain célèbre en fait mention, devait, en effet, avoir été voisin des Vangiones. Selon M. de Leutsch[2], ces Caracates n'étaient que des Gaulois méridionaux, à qui Rome donna des terres à cultiver entre le Mein et le Rhin, en même temps

[1] Lorsqu'en 1553 on répara à Darmstadt une vieille tour, on trouva du moins dans ses fondements une monnaie de cet empereur. Voy. Winkelmann, 2e part., c. 2, p. 101.

[2] *Ueber die Belgen des Julius Cæsar*. Giessen 1844. in-8°.

que sur le Necker elle plaçait ces autres Gaulois dont nous avons retrouvé les vestiges et qui y portèrent le culte de leurs dieux. L'objection la mieux fondée qu'on pourrait faire au critique allemand, à l'égard de cette dernière assertion, c'est qu'à l'époque des guerres civiles, où le nom des Caracates est cité par Tacite, cette colonisation n'avait point encore eu lieu dans cette partie de la Germanie. Ainsi, rien ne prouve que ces Caracates aient été des habitants tirés des Gaules. Mais, quant à l'opinion de l'auteur qui assigne ce territoire pour demeure à cette peuplade, elle a pour elle une grande probabilité, quelque fausses que soient les assertions sur lesquelles il s'appuie pour la soutenir. Ce qu'il y a de certain, c'est que Ptolémée place les Vangiones sur la rive gauche du Rhin, et que sur la rive droite du fleuve, sous les Usipètes, il place les Vargiones et une autre nation qu'il désigne sous le nom de Karithnes. Ces Karithnes, selon le géographe d'Alexandrie, occupant la rive droite du Rhin justement vis-à-vis des Vangiones de la rive gauche, on pourrait avec raison se prévaloir de cette autorité pour demander si cette peuplade ne doit point être considérée comme la même que celle à qui Tacite a donné le nom de Caracates.

L'historien latin est le seul qui ait mentionné ces derniers en décrivant les guerres civiles de Tutor et de Classicus, comme Ptolémée est le seul qui ait fait mention des Karithnes dans ses pages géographiques. Tacite, en parlant des Triboques, des Vangiones et des Caracates, donne à entendre que ces trois nations

étaient confédérées. Mais ce n'est point une raison pour qu'elles aient habité la même rive, et qu'il faille placer les Caracates exactement au-dessus des Vangiones sur la rive gauche du Rhin. Si les Caracates avaient effectivement eu cette position, Pline, qui décrit toutes les nations de la rive gauche du Rhin, n'aurait certainement pas manqué d'en parler. Son silence, comme celui de César, comme celui d'Ammien Marcellin, d'Eunapius et des autres historiens grecs et romains, tend à confirmer l'opinion que cette peuplade était voisine des Vangiones, mais qu'elle était séparée d'eux par le Rhin; et il faut déduire des deux passages de Ptolémée et de Tacite que les noms de Karithnes et de Caracates qu'ont employés le géographe grec et l'annaliste romain désignent la même nation.

Ce petit peuple a, du reste, joué un rôle insignifiant dans l'histoire. Son nom, depuis l'époque où il retentit une fois dans les pages du célèbre historien, n'est plus jamais mentionné, et il disparut lui-même du sol où il vécut, soit que des circonstances inconnues aient amené sa dissolutiou, soit que la colonisation que Rome entreprit plus tard, quand elle eut tracé la limite du Taunus et du Mein, l'ait forcé à se confondre dans la coalition allemanique[1]. Quoique le pays qu'il semble avoir habité, depuis l'embouchure du Mein jusqu'à celle du Necker, présente, comme je l'ai dit, moins de vestiges de cette colonisation

[1] Voy. ci-avant première partie de ce *Mémoire*, p. 78.

protectrice que les lieux élevés du Mein et de l'Odenwald, il y en existe encore assez de traces.

Michelstadt a offert quelques antiquités romaines; dans la vieille tour qui en rend l'aspect si pittoresque, on voit encore une figure de Mercure que les ouvriers du moyen âge y ont enclavée[1].

Aux environs de Kœnig furent, en fouillant le sol, découverts quelques restes de bâtisses romaines.

A Stockheim, en déblayant d'antiques décombres, fut trouvée une monnaie de Vespasien.

A Reichenbach est encore, dans une antique carrière de granit, placée sur le sol où elle resta inachevée, une colonne gigantesque qui nous rappelle l'époque romaine[2].

Sur le revers occidental des montagnes quelques tours d'observation furent placées comme sur l'Abnoba; et sans doute la hauteur qui domine Schriesheim, lieu uni à l'établissement de Ladenbourg, et dans les environs duquel on découvrit un bain antique, un caveau sépulcral, des monnaies et d'autres antiquités[3], en soutint une, ainsi que le sommet qui domine la Weschnitz[4], celui qui domine le

[1] On peut en lire les inscriptions dans les *Act. Acad. Theod. Palat.*, t. I, p. 204, et en voir la représentation dans le t. II, pl. 10 du même ouvrage.

[2] Elle a 31 pieds 8 pouces de long et depuis 4 pieds 6 pouces jusqu'à 3 pieds 10 pouces de diamètre.

[3] Voy. sur ces antiquités, Creuzer : *Zur Geschichte alt römischer Cultur am Necker*, p. 54 et sv., et Hæfelin : *Dissertatio de balneo romano in agro lupodunensi reperto*, dans les *Act. Acad. Theod. Palat.*, t. III, p. 215 et sv.

[4] Windeck.

Hambach[1], et sans doute aussi le revers du Mélibocus, au-dessus de la position si forte de Zwingenberg. Waldstatt, dans le bailliage de Ladenbourg, Kæferthal, près de Mannheim, ont aussi fourni, le premier, quelques monnaies, le second, des débris de poteries romaines.

Les parties les plus exhaussées de la plaine reçurent aussi quelques établissements; et nous trouvons à Dornheim une pierre qui nous prouve qu'au milieu des colons gaulois, des colons d'origine romaine eurent aussi des possessions[2].

Dornheim était posée sur la rive de l'ancien lit du Necker, ainsi que Tribur, lieu celtique, qui plus tard, au neuvième siècle, joua un rôle important, et dont la tradition à cette époque vantait la grandeur qu'il avait eue sous les Romains[3].

Le Mein, pour recevoir le Necker, se partageait en deux bras à Raunheim; il formait une courbe au sud, et allait, grossi de ses ondes, se jeter dans le Rhin à Ginsheim. Pendant les grandes crues d'eau, il pénètre encore parfois dans cet ancien lit qu'il submerge; et il est assez probable que, du temps des Romains, ce lit n'était encore jamais à sec. Cependant son cours principal dut déjà alors être celui qu'il suit aujourd'hui, et c'est aussi sur la pointe sud qu'il

[1] Starkenbourg.

[2] Cette inscription est sur une pierre tumulaire, élevée par un fils, du nom de Firmus, à sa mère Florentine, dont il est l'héritier. Voy. Winkelmann, ouvr. cité, p. 106.

[3] On n'y a pas cependant, que je sache, trouvé d'antiquités romaines.

forme en se jetant dans le Rhin à Costheim, que furent, en 1632, trouvées les ruines de l'ancien fort romain destiné à protéger cette embouchure. On a écrit que la construction de ce fort en cet endroit prouve en faveur de l'ancien cours du Mein plus au sud, à l'époque dont nous nous occupons. Mais je crois bien plutôt qu'il prouve en faveur de ce que je viens d'émettre : que le bras principal de cette rivière dut déboucher en ce lieu. Car je ne vois pas de quelle nécessité il eût été pour Rome de placer un fort sur le Rhin à une distance si rapprochée du fort de Cassel et de la cité des Mattiaques, s'il n'eût pas été destiné à défendre l'abord de cette rivière dans le fleuve. La vingt-deuxième légion est la seule troupe qui ait laissé des inscriptions à Costheim[1]; on a aussi retrouvé dans ses ruines deux autels, l'un, dédié à Junon, à Minerve, à Hercule et à Mercure, l'autre, à Junon et à Jupiter; le second porte pour date l'an 217 de Jésus-Christ, la dernière année du règne de Caracalla[2].

Les traces d'un autre castel se remarquent à Amæ-

[1] Voy. Lehne, inscript. 222 et 232, p. 209 et 232 du 2e vol.

[2]

I. O. M. 'E. IVNO
NI REGINE
CL. QVART. .
NVS. SIVE. EDV
EX. VOTO. IN
SVO. P. PRE*se*
N'E. ET. EXT*r*
ICATO. C*os*
V. S. L. L. M.

.... Sous le consulat de Presens et d'Extricatus.

nebourg, du côté opposé du fort de Drusus. Il n'est pas invraisemblable que ces deux fortins aient été construits simultanément avec la grande place de guerre, afin de la protéger, système de défense que nous aurons occasion de signaler, plus tard, de l'autre côté du Rhin, aux fortifications de Mayence.

Amænebourg couvrait, en avant de Cassel, la route qui conduisait aux bains Mattiaques, lieu qui est mentionné par l'historien[1], et que Pline cite aussi dans ses pages éloquentes[2].

Il est hors de doute que le Wiesbade moderne ne soit le bain antique dont parle ce dernier auteur, qui vante surtout la chaleur extrême de ses eaux thermales. Rome mit ces eaux à profit, et bâtit les thermes dont les débris ont été retrouvés sous le sol, en même temps que l'inscription qu'un centurion de la huitième légion Alexandrine, troupe dont on a aussi retrouvé quelques tombes, fit un jour buriner sur une pierre en l'honneur d'Apollon Toutiorige[3].

[1] Tacite, *Ann.*, I, 56, XI; 20. — Amm. Marcel., XXIX, 4.

[2] « *Sunt et Mattiaci in Germania fontes calidi, quorum haustus triduo fervet, circa margines vero pumicem feriunt aquæ.* » Pline, *Hist. nat.*, XXXI, 17.

[3]
IN. H. D. D
APOLLINI. TOV
TIORIGI
L. MARINIVS
MARINIA
NVS. Ↄ. LEG. VII
GEM. P. F. *Alexand*
D. D. D. FORTVNAE. VO
TI. COMPOS

Apollini Toutiorigi, L. Marinius Marinianus, Centurio legionis

Mercure Cissonius y fut aussi invoqué[1]. D'autres inscriptions en l'honneur de Jupiter, de Junon et d'Hercule, y ont aussi été rencontrées, jetées dans les débris de deux bassins dont les voûtes ont été retrouvées intactes. Des monnaies, d'autres antiquités y ont aussi été mises au jour; et tout fait présumer que ce lieu n'a pas été l'un des municipes les moins importants du Taunus.

Parmi les pierres tumulaires qui y ont été déterrées, étaient celle d'un vétéran de la quatorzième légion[2], et celle d'un autre soldat de la deuxième cohorte rhétique[3], soit que ces troupes y aient un

VII, geminæ, piæ, fidelis, Alexandrinæ (sans doute effacé par les partisans de Maximin), *donum dedicavit Fortunæ voti compos.*

1 MERCVRIO
CISSONIO
ARAM.
VT'EV' . . .
. . . . ICTO
. . . .

2 L. VETVRIVS. P. F
VOT. PLAC
PRIMVS VETER
EX LEG. XIIII
GEM.
H. S. E.

3 Q
VBIVS. AGI
VSTVS. RAETVS
MIL. COH. II RAET
AN. XXX. STP XIII
H. F. C.

jour été placées, soit que ces soldats aient trouvé la mort en ces lieux, où le soin de leur santé pouvait les avoir appelés. Un vétéran de la vingt-deuxième légion y a aussi laissé un souvenir de son trépas.

Au-dessus de la ville, où la renommée de ses thermes a dû, comme aujourd'hui, attirer les étrangers, les Romains avaient bâti un castel protecteur; il existe encore à Bürstædt, village tout rapproché de Wiesbade, une vieille tour qui, selon toute probabilité, servait sous eux de tour d'observation. Sur le chemin qui unit les deux lieux a été trouvée une autre inscription de Mercure, qui est d'autant plus intéressante, que ce n'est plus sous le nom celtique de Cissonius que le dieu y est invoqué, mais sous celui de Nundinator ou dieu des marchés[1]. La pierre qui supporte l'inscription nous offre deux figures assez grossièrement taillées, tenant chacune le caducée. L'une d'elles ne peut être que Mercure, et sans doute celle qui l'accompagne est la déesse Nundina, divinité dont l'existence nous est attestée par Macrobe[2]. On sait qu'avant de compter par semaines ou espace de sept journées, les Romains comptèrent d'abord par périodes de huit jours, au bout desquels venait le jour du marché, espace de temps qui reçut, ainsi que le jour de marché même, le nom de *Nundinæ*. La déesse qui accompagne *Mercure Nundinator,* armée

[1] DEO. MERCVRIO
NVNDINATORI.

[2] Macrobe, *Saturn*, I, 6.

comme lui du caducée, ne peut être que la divinité qui présidait avec lui aux transactions commerciales de cette neuvième journée, par conséquent, la déesse *Nundina*.

Un autre municipe du Taunus dut s'élever sur l'emplacement de Kronberg, lieu où nons trouvons les deux duumvirs ou magistrats municipaux, érigeant le 18 octobre de l'an 204, et, par conséquent, sous le règne d'Alexandre Sévère, une pierre votive au dieu Mars.

C'était, comme on sait, le 19 que se célébrait dans tout l'Empire la grande fête militaire où ce dieu était invoqué, et probablement ce fut la veille de cette solennité que, pour en conserver le souvenir, cette inscription fut gravée[1].

Kronberg, placé en arrière de la ligne fortifiée de la Nidda, était, par sa position élevée, dominant au loin toute la plaine, d'une importance majeure comme place de guerre, et sans doute ce fut autour du castel qui paraît avoir été bâti dès les premiers temps de l'occupation romaine (s'il n'est pas lui-

[1] *Marti. . . . .*
. . . .
ET. CASS. PO
TENTINVS
IIVIR. CILONE
II. ET. LIBONE
COS. XV
KAL. NO.

Apien, *Inscript. sacros. vetust.*, p. CCCCXXXXVI.

même le fort que Drusus posa sur ces hauteurs et que Germanicus rétablit[1]), que se forma, peu à peu, une bourgade.

Ces diverses villes, si rapprochées, qui se succédaient à une si faible distance l'une de l'autre, prouvent une population forte, aisée, et trouvant le bien-être sous l'appui des institutions romaines dont nous la voyons dotée. Car autour de ces villes des villages ont dû exister; aussi trouvons-nous çà et là, ici quelques fragments d'inscriptions[2], là quelques monnaies, quelques tombeaux, qui annoncent que partout, dans les vallées comme sur les plateaux des montagnes, cette population s'était répandue.

Saalbourg était le troisième castel qui, au nord, flanquait l'extrémité des fortifications de la Nidda, aux frontières que Rome s'était tracées; nous trouvons dans ses ruines diverses briques et une inscription qui prouve qu'en 214 la quatrième cohorte des Vindéliciens y était en garnison[3].

Cette ligne, primitivement fondée par Drusus, mise plus tard à profit par Trajan et agrandie par Adrien, se prolongea, comme nous l'avons vu plus avant, et forma une courbe jusqu'à la Kinzig. Tout ce torrent, ainsi que la Nidder et la Wetter, dont ce rempart renferma les bassins, contiennent encore des

[1] Peut-être l'Arctaunum de Ptolémée. Voy. sa *Géogr.*, l. II, c. 11.

[2] Ainsi, par exemple, à Niederliederbach, où dans le mur de l'église est enclavée une pierre qui remonte à une époque bien reculée, puisqu'elle fut élevée par la cinquième légion. Voy. Winkelmann, ouvr. cité, p. 146.

[3] Lehne, inscript. 126.

vestiges de l'antique colonisation romaine. Les environs de Hanau ont livré une foule de petites antiquités et même des monnaies qui prouvent que vis-à-vis, et sous la protection du castel qui s'éleva, comme nous l'avons dit, à l'embouchure de la Kinzig dans le Mein, le val fut cultivé. Près de Rückingen était placé un autre castel, au sein des ruines duquel on découvrit les restes d'un bain antique où coule aujourd'hui une fontaine d'eau pure. Toute la colline sur laquelle ce castel était posé, et dont la superficie présente une étendue de trente à quarante arpents, offre d'anciennes murailles sitôt qu'on en fouille le sol.

La plus grande partie des monnaies qui y ont été trouvées datent des règnes de Trajan et d'Adrien; malheureusement, que je sache, nulle inscription n'y a encore été jusqu'ici mise au jour.

Altenhaslau, Cassel et, entre les deux torrents de la Nidder et de la Nidda, Altstædt, sont autant de lieux romains où des fouilles pourraient être faites avec intérêt.

Je ne m'arrêterai pas aux différents camps que j'ai mentionnés en faisant la description du grand rempart, et dont celui d'Arnsbourg et celui de Butzbach, au-dessus de la petite ville de ce nom, présentent encore des ruines assez apparentes. Ils protégeaient, au nord, la grande limite qui embrassait tout le val de la Wetter, et qui, à l'est, allait par Utphe aboutir à la Kinzig.

Le camp de Butzbach a offert une inscription à Junon, et différentes monnaies, dont une entre

autres de Trajan[1]. Ce lieu devint plus tard la métropole des Bucinobantes, peuple qui, lorsque Rome eut abandonné le pays, fit partie de la coalition allemanique.

Nous avons vu, en décrivant les guerres de Valentinien I, ce prince, pour contrebalancer le pouvoir de Macrien, offrir à Fraomar la souveraineté des montagnes et des vallées que cette nation recouvrait jusqu'au Mein[2].

A gauche de Saalbourg, et protégeant l'abord du Taunus, étaient les quatre autres camps de Reiffenberg, d'Heftrich, de Libach et de Kemel.

Près de l'avant-dernier ont été trouvées trois pierres, de date différentes, l'une dans les environs d'Idstein, l'autre non loin de Neuhof, et la troisième à Libach même; elles prouvent que pendant une assez longue période d'années les Tréviriens furent cantonnés sur cette partie du grand rempart. Une de ces pierres est surtout du plus grand intérêt historique, en ce qu'elle montre évidemment tout le soin qu'Alexandre Sévère, dès son élévation à l'empire, eut de remettre en état ces fortifications.

Déjà douze ans auparavant, un *nombre* de Tréviriens avait élevé au génie protecteur de leur nation une pierre votive[3]. Par une autre inscription, ils

[1] Winkelmann, ouvr. cité, p. 185.

[2] Voy. ci avant, première partie, p. 120.

[3] IN H. D. D. GEN. TR.
GENTIANO. ET. BASSO. COS.

.... Sous le consulat de Gentiane et de Bassus, par conséquent, en 211.

voulurent instruire la postérité que par eux quatre-vingt-seize pieds d'étendue de la muraille venaient d'être élevés[1]. On sait que ce mot *Numerus* désigna d'abord simplement l'état qui contenait les noms des nouvelles recrues, et que plus tard ce nom fut donné à un certain nombre d'hommes nouvellement enrôlés et commandés par des officiers légionnaires. Nous avons déjà vu de telles troupes de Bretons postées sur l'Odenwald. Ces recrues étaient exercées au maniement des armes, jusqu'à ce qu'assez instruites, on en formât des cohortes[2]. Or, c'est sous ce nom de *Numerus* qu'elles nous apparaissent ici, placées à l'époque où Alexandre Sévère prit à charge de rétablir le rempart pour contenir les Allemanes[3];

1 PED. N. TREVEROR
VM. P. LXXXXVI.
SVB. CVR. AGENTE. CRES
CENTINO. RESPECTO. S.
LEG. VIII. AVG.

Pedites Numeri Treverorum passus XCVI, sub curam agente Crescentino Respecto, signifero legionis VIII Augustæ... .

2 Ce ne fut que vers les derniers temps de l'Empire que souvent les mots de *cohors* et de *numerus* furent synonymes. Voy. la *Notitia imperii.*

3 IMP. CAES. M. *aurelio*
Severo Alexandro. PIO
FELICI. AVG. PONTIFICI. MA
XIMO. TRIBVNIC. POTESTATIS
COS. P. P. PRO. *salute ejus* coH
TREVEROR*u*M. *alexandrina*
EO. DEVOTA. *hoc. mon. d. d.*
MVRVM. AG*geremque. rest.*
MAXIMO. ET. *Æliano. Cos.*

...Sous le consulat de Maxime et d'Ælien, par conséquent, en 223.

ces jeunes soldats recevaient donc dans les camps de la frontière toute leur éducation militaire.

A Kemel, le rempart forme un angle analogue à la courbe que forme le Rhin, et se prolonge au nord dans la direction de ce fleuve.

C'est en arrière que s'étend le Rhingau, pays de collines, dont les ramifications viennent toucher le Taunus, et dont les riches vallées, dont les plaines fertiles doivent aux Romains leur culture, leurs vignobles. La colonisation, comme dans tous les cantons que nous avons parcourus, y suivit l'occupation militaire, et c'est autour des établissements militaires que le grand peuple y fonda, que se sont élevées plus tard des villes et des bourgades.

Eltwil sur le Rhin fut de ce nombre.

C'est le deuxième fort que les Romains avaient posé sur le fleuve au delà du castel de Drusus. Dans les vignobles qui recouvrent les environs de Schierstein, la pioche a mis plus d'une fois à nu des monnaies de Marc Antoine et de son père Lucius; il n'est pas invraisemblable que pendant le séjour du triumvir dans les Gaules, et lorsque, quelques années plus tard, Agrippa vint s'interposer entre les Suèves et les Ubiens, ces hauteurs aient déjà vu l'aigle romaine. Une inscription intéressante fut découverte à Frauenstein[1],

[1] MARTI LEVCETIO
PRO SALVTE. IMP
DOMINI. N. AVG. PII.
Q. VOCCONIVS. VITV
LVS. ⟩ LEG. XXII. PR.
P. F. PONENDVM
CVRAVIT.

non loin de ce lieu. Un centurion de la vingt-deuxième légion, du nom de Vitulus, posa là un autel au dieu *Mars Leucétien*, en l'invoquant pour le salut de l'empereur Antonin-le-Pieux, à l'occasion, sans doute, du secours que ce prince envoya à la colonie milésienne d'Olbia[1], que tout à coup les Tauroscythes, peuple de la Chersonèse Taurique, étaient venus attaquer.

La nouvelle de cette expédition était parvenue sur le Rhin; et ce fnt au dieu Mars, adoré dans l'île de Leucé[2], qu'il fut alors sacrifié, pour remercier ce dieu, protecteur du Pont-Euxin, d'avoir été propice aux armes romaines.

Plus au nord, à Marienhausen, était au moyen âge enclavée dans le cloître du couvent[3] une autre pierre romaine, consacrée à *Jupiter Sérapis* et *Céleste*, à la Fortune et au génie protecteur du lieu où cette pierre

[1] Située sur le Pont-Euxin. Pline en parle comme d'une ville grande et commerçante.

Voy. les *Antiquités grecques du Bosphore cimmérien*, publiées et expliquées par Raoul Rochette, p. 15, 16.

[2] Strabon (*Géogr.*, VII, c. 3, § 16) rapporte que l'île de Leucé était consacrée à Achille, et, selon la fable, son ombre errait sans cesse au-dessus de ce récif.

Son culte était répandu tout le long du Bosphore, où il était adoré sous le nom de *Pontarque* (Pline, *Hist. nat.*, IV, 12). Il n'est pas invraisemblable que ce soit ce héros même qui ait été invoqué sur cette pierre sous le nom de *Mars Leucétien*.

[3] Voy. *Annalen des Vereins für Nassauische Alterthumskunde*, t. I, 2e cah., p. 12.

avait été élevée[1]. Comme ce n'était qu'aux divinités présidant aux planètes que l'épithète de Céleste était donnée, c'est comme dieu Soleil que le maître des dieux nous apparaît ici. Le centurion qui fit graver cette inscription était de la quatrième légion Macédonienne, légion qu'Auguste envoya en Orient, et qui plus tard revint sur le Rhin et prit à Mayence le parti de Vitellius[2]. Elle suivit cet empereur en Italie et revint encore dans les Gaules, où nous la voyons, pendant les guerres de Civilis, voler au secours de Mayence, attaquée par les Cattes, les Usipètes et les Mattiaques[3].

Les ruines d'où cette pierre a été tirée n'ont pu être éloignées du lieu où, au moyen âge, le cloître fut construit.

Nous touchons le val de la Wisper, à l'entrée duquel les Romains avaient posé un castel pour pro-

[1] I. O. M. SERAPI
CAELESTI. FOR
TVN. ˜E. GENIO
LOCI. P. LICINI
VS. PAL. TR. ˃
LEG. IIII. M. P.
PRO. SE. SVIS
Q. V. L. L. C.

..... *palatinæ tribus, centurio legionis IIII macedonicæ, pro se suisque voti libens lubens compos.*

Apparet, Serapis et Solis unam et individuam esse naturam. Macrob. I, 20.

[2] Tacite, *Hist.*, I, 55.

[3] Tacite, *Hist.*, IV, 37.

téger l'embouchure de ce petit torrent dans le fleuve. Plus haut, quelques restes de retranchements, proches de Lipporn, sur un plateau d'où la vue peut embrasser toute la contrée, s'ils ne sont pas antérieurs aux Romains, ont du moins été mis aussi à profit par eux.

L'angle du rempart était soutenu en arrière par les fortifications qui au bord du Rhin se prolongeaient de distance en distance à Caub[1], à Camp, à Ehrenbreitstein[2], à Engers, où existait une tête de pont[3], et enfin à Neuwied, tous lieux où les Romains ont laissé quelques souvenirs de leur présence, tandis que sur le rempart même le camp de Holzhausen, près du village de Pohl, et celui de Marienfels, où la vingt-deuxième légion a aussi laissé quelques traces de son séjour[4], et dont les décombres que le sol aujourd'hui recouvre, annoncent, par l'étendue du terrain où ils sont enfouis, un établissement considérable, flanquaient, avec ceux de Kehlbach et de Bechel, cette ligne depuis la Lahn jusqu'au Taunus.

Entre Ems et Fachbach la plaine renferme encore des traces d'un autre établissement.

[1] Voy. la description de ces lieux dans les *Annalen des Vereins für Nassauische Alterthumskunde*, t. I, 2e cah., p. 197.

[2] Ce fut sur les ruines du camp romain que la forteresse du moyen âge fut élevée.

[3] Quelques vestiges de ce pont ont encore été retrouvés à Kalten-Engers, sur la rive opposée.

[4] Voy. *Bericht über die Untersuchung des römischen Castrum bei Marienfels*, par le curé Brinkmann, dans les *Annalen des Vereins für Nassauische Alterthumskunde*, t. I, 1er cah., p. 40 et sv.

C'était du côté opposé de la Lahn, sur une colline élevée, que, vis-à-vis des thermes, était posé le castel destiné à protéger le rempart sur cette rivière dont il embrasse, en effet, la courbe, et au delà de laquelle la ligne va s'appuyer sur le Kattenbach[1] et joint le fort d'Alteck.

C'est là que commence à s'étendre le bassin de Neuwied, pays fertile, où de bonne heure les Romains se plurent à entasser leurs fortifications, et qui fut, en effet, toujours, dans les temps antiques comme dans les temps plus rapprochés, le pivot sur lequel toutes les armées qui passèrent le Rhin manœuvrèrent, soit pour menacer au nord la Lippe et le Weser, soit pour opérer au sud sur la Lahn et le Mein.

Le triple barrage que présente la limite romaine, en avant de ce bassin, à Rengsdorf et non loin de Neustadt sur la Wied, et les travaux de fortifications dont les restes peuvent encore être étudiés proche d'Hümrich et de Jahrsfeld, et au delà de la Wied, près de Flammersfeld, sont autant de témoins qui nous attestent l'importance stratégique que Rome attachait à l'occupation de cette vallée. Les diverses redoutes élevées sur tous ces points ne pouvaient être alimentées de troupes, qu'autant qu'en arrière s'élevât une place d'armes considérable, capable de les soutenir.

[1] Près du village du même nom ont souvent été trouvées des monnaies romaines et d'autres antiquités. A plusieurs reprises aussi la charrue du laboureur y a heurté des restes de murailles enfouies sous le sol.

Or, c'est sur la Wied même, proche de sa jonction avec l'Autebach, à une petite lieue environ du Rhin et à la même distance du grand rempart, que, sur une surface que parcourt aujourd'hui la charrue, une telle forteresse avait été posée. Sur ses ruines qui ne paraissent avoir été produites que sous le règne de Gallien, puisque c'est depuis Auguste jusqu'à cet empereur que descendent les monnaies qui y ont été trouvées, s'étend le petit village de Niederbiber. Les murailles de l'antique enceinte formaient un carré de 840 pieds de long sur 631 de large, dont les angles étaient arrondis, et qui était défendu par des tours fortes, larges de 10 pieds et s'avançant de 7 pieds au delà du rempart. Lors des fouilles qui furent faites, l'on put encore distinguer l'emplacement qu'occupaient les portes Prétorienne et Décumane et la porte principale de gauche, à la construction desquelles avaient été employées des pierres de tuf, qui furent remises plus tard en usage, lorsqu'on bâtit l'église de Niederbiber. Le prétoire, lieu principal du camp, fut aussi retrouvé; il présentait dans ses débris les traces non récusables d'une dévastation méditée, produite par un ennemi audacieux et vindicatif qui, entré en vainqueur, se plut à renverser les statues des dieux, à mutiler leurs autels, à tout détruire, à tout briser. Quelques fragments du bronze dont était coulée la statue colossale du dieu Mars, furent retrouvés enfouis à côté des éclats de marbre de son piédestal, où son nom avait été inscrit. Des débris d'armures, des tronçons d'armes, les restes d'un bouclier en vermeil, remarquable par ses cise-

lures, des ossements, des bijoux, tout était enfoui pêle-mêle au sein des décombres que la flamme avait produits.

Près de ce palais, qui occupait le centre de l'établissement, ont aussi été retrouvées les traces d'un bain antique, vaste bâtiment qui n'avait pas moins de 170 pieds de long sur 57 de large, et dont le canal par où circulaient les eaux a aussi été découvert.

C'est dans les débris de ce canal que fut mise à nu une petite statuette de bronze, représentant le génie du lieu, qui, coiffé d'une couronne de tours, tient d'une main le cercle, symbole de la félicité parfaite, à laquelle il devait présider, et soutient de l'autre la corne d'abondance, d'où ses biens devaient s'échapper. Une des inscriptions qui décorent son piédestal, également en bronze, est du plus grand intérêt, en ce qu'elle nous confirme qu'en 246 de Jésus-Christ, par conséquent, sous le règne de Philippe, ce lieu était encore intact et florissant[1].

Les troupes qui y ont laissé quelques souvenirs

[1] IN. H DD. BAIOLI
ET VEXILLARI COL
LEGIO VICTORIEN
SIVM SIGNIFER
ORVM. GENIVM D
E SVO FECERVNT
VIIII KAL OCTOBR
PRESENTE. ET ALBINO
COS.
H. XIIII. D. S. R

de leur présence sont la huitième et la vingt-deuxième légion, et la quatrième cohorte des Vindéliciens[1]. Cette

SATVLLVS
SATTARA
MACRINVS
LAETVS
APPOLLINARIS
SECVNDANVS
VRSVS.

PATERNVS
PRVDENS
MARIANVS
DAGOVASSVS
CERIALIS
ATVRO
VICTOR.

In honorem domus divinæ, Baioli et Vexillarii collegio Victoriensium signiferorum Genium de suo fecerunt, ante diem nonum Kalendas Octobres. Presente et Albino consulibus; hi quatuordecim de suo restituerunt, etc.

Les baioli durent former un corps qui répondait à notre train d'artillerie. Ils étaient chargés du transport de toutes les pièces de guerre, telles que catapultes, balistes, etc. La présence des vexillaires de la vingt-deuxième légion avec les pontonniers à Trennfurth et la rencontre que nous faisons ici des vexillaires, soit de cette légion, soit de la huitième, qui y fut aussi postée avec les baioli, semblent devoir donner quelque poids à cette opinion que je soumets à la critique.

1 LECIOVIII. — LEG. XXII.
LEG VIII AVG. — COHIIIIVIND.
. . EGVIII. AVG. ARKE — COH. V.

Consultez Dorow., II, p. 67, pl. 5 et pl. 18.

cohorte était encore dans ce camp, lorsque les Allemanes, entrant en vainqueur, portèrent partout le carnage et la flamme.

A une petite distance de ce lieu, tout proche d'Heddersdorf, un autre établissement romain est aussi enfoui sous le sol là où aujourd'hui l'habitant paisible conduit sa charrue, et où rien qu'une plaine unie que recouvrent les moissons, ne frappe les regards. Mais sous ces moissons existent des décombres qui sont incontestablement de la même époque que ceux découverts à Niederbiber. Les bâtisses auxquelles ils appartinrent ont, au moyen âge, servi à la construction des diverses tours religieuses que le christianisme éleva dans la contrée, et aux demeures des habitants qui se répandirent autour d'elles. Aujourd'hui rien n'en apparaît plus sur le sol.

Les sept montagnes dominent au nord le bassin de la Wied, dont l'étendue pouvait être explorée par les diverses tours fortes qui couronnaient leurs sommets. La circonvallation romaine venait toucher le revers oriental de ces montagnes, après avoir relié les divers camps qui, depuis la Lahn, défendaient l'entrée des vallées jusqu'à la Sieg, dernier point où, sur l'emplacement du castel de Siegbourg, sont venus se montrer quelques antiquités du grand peuple. Les divers villages qui au bord du Rhin portent encore le nom de Cassel, ont indubitablement été construits sur d'anciens castels qui, en arrière de cette ligne, s'appuyaient sur le fleuve, mais dont les traces ont disparu.

Le trachyte des sept montagnes avait déjà été mis

à profit par les Romains; c'est de leurs carrières que se tiraient ces belles pierres dont nous avons eu occasion de lire les inscriptions à Trèves, à Bonn et à Cologne.

Le versant de ces montagnes s'affaisse au nord vers le cours de la Sieg, et l'on n'a, pour retrouver la direction de l'antique circonvallation romaine dans la plaine, que le village de Poll, en avant de Cologne, dont le nom marque indubitablement qu'il est placé sur cette ancienne ligne.

Ici se terminait donc la limite romaine, limite qui plus au nord était formée par le Rhin même, et que le grand peuple semble n'avoir jamais dépassé pour sa colonisation. Ce que Rome éleva au delà n'eut jamais de stabilité. On trouve bien sur la rive droite du fleuve quelques restes qui annoncent une occupation plus ou moins prolongée. Düsseldorf a même livré une inscription qui pourrait faire présumer qu'à l'endroit où fut bâti le village qui donna naissance à cette ville, à l'embouchure de la Düssel, un camp romain a dû exister. Nous y avons lu l'inscription d'un soldat vétéran de la trentième légion[1].

C'était à peu de distance plus haut que, sur la rive gauche, était placée la station romaine de Novesium,

[1] D. M.
P. GRATINI
PRIMI. VETR
LEG. XXX. V. V.
H. F C

si souvent citée par Tacite, et qui fut l'une des sept villes incendiées par les Francs, dont l'empereur Julien releva les fortifications. On trouve dans cette direction les restes d'une ancienne ligne retranchée, de deux lieues d'étendue, que l'on nomme encore par tradition le fossé des Romains, mais qui doit remonter à une époque bien plus reculée que celle de Julien, et qui peut-être faisait partie des retranchements qui du château d'Alison, sur la Lippe, s'étendaient jusqu'au Rhin. Ces retranchements avaient pu protéger pendant quelque temps en arrière les établissements temporaires que l'occupation romaine avait dû provoquer en Germanie, mais qui tombèrent tous après le désastre du Teutobourg. Burg, près de Solingen, Berg, près d'Altenbourg, où, selon Galenus[1], fut trouvée une inscription romaine en l'honneur des matrones des Gesates, en ont pu flanquer les abords.

Ce fut probablement aussi pendant cette occupation temporaire que les carrières de Gladbach, où plusieurs monnaies romaines ont été trouvées, furent exploitées. Plusieurs routes parcouraient cette partie de la Germanie, et il en existe plusieurs restes encore entre Müllheim et Dünewald, entre Cologne et Siegbourg, et plus loin sur le territoire des communes de Herweg, de Strassweg, de Strassbourg, qui toutes ont pris leur nom de ces routes mêmes.

Pendant que les légions étaient au sein de la

[1] *De magnetudine col.*, p. 194.

Germanie, dans leurs quartiers d'hiver, nul doute que plusieurs lieux n'aient reçu des établissements temporaires. Mais ils furent renversés plus tard, et ne furent jamais, comme dans le sud-ouest de l'Allemagne, suivis de la colonisation.

Ainsi donc, quoique quelques antiquités romaines aient çà et là été retirées du sol sur la route que suivirent les légions dans leurs diverses expéditions transrhénanes, on peut admettre qu'aucun établissement fixe, tels que ceux dont je viens de donner la description, n'a été fondé par les Romains dans la Grande-Germanie. Vainqueurs, ils occupèrent militairement le pays, mais n'y bâtirent aucune ville. Le temps leur manqua pour le faire.

Tout ce qui reste d'eux dans cette immense étendue de pays que leurs armées parcouraient, atteste une occupation momentanée.

Tous ces débris de campements que nous trouvons d'eux sur la Lippe, près d'Haltern, et en d'autres lieux, nous prouvent évidemment qu'après la bataille du Teutobourg tout ce que Rome avait élevé de places fortes sur cette rivière tomba en ruines.

Le camp placé sur l'Annaberg a livré dans ses décombres des monnaies consulaires, quelques dénares de Jules-César et d'Antoine, des monnaies en plus grand nombre d'Auguste, mais aucune de Tibère ni de ses successeurs.

Ainsi Germanicus, dans sa campagne contre les Marses, ne releva point ces remparts.

Ce ne peut être l'emplacement du château d'Alison,

comme on a cherché à le prouver[1], puisque Dion, dans ses pages historiques, dit affirmativement que le castel d'Alison fut bâti au confluent de l'Alise[2] et de la Lippe[3], et, par conséquent, plus rapproché de la source de cette dernière rivière.

Le château d'Alison, abandonné par sa garnison après la défaite de Varus[4], fut repris plus tard par les Romains, et dans les campagnes de Germanicus il joua encore un rôle important; c'était encore le poste le plus avancé que les Romains eussent dans cette partie de la Germanie. Des lignes retranchées furent alors élevées pour le joindre au Rhin. Il est probable qu'il ne fut abandonné que longtemps après cette époque, et lorsque tout espoir de reconquérir la Germanie et de s'y maintenir fut dissipé.

Mannert[5] a en vain cherché à prouver que deux castels de ce nom ont dû exister; l'un, qui fut ruiné, près des sources de la Lippe; l'autre, plus rapproché du Rhin. Cette opinion n'est basée sur aucun historien de l'antiquité, et n'a pour elle rien de solide. Ptolémée place, il est vrai, le château d'Alison proche du Rhin, et dans sa *Géographie* assigne au cours de ce fleuve le 27e et le 28e degré de longitude depuis sa source jusqu'à son embouchure. C'est aussi

[1] Bardeleben, *Zweifel und Ansichten über die örtliche Lage des von Drusus im Jahr eilf vor Christi erbauten Castells an der Lippe.* Cassel, etc. 1839. in-8°.

[2] Aujourd'hui l'Alme.

[3] Dion. Cass., l. LV, c. 33.

[4] Vellej. Patercul., II, c. 120

[5] *Geographie der Griechen und Römer*, t. III, p. 460.

le 28e degré qu'il assigne pour longitude au château d'Alison, qu'il place dans le troisième climat de la Germanie. Toute fausse que soit la position que Ptolémée assigne au cours du Rhin, il semble avoir voulu indiquer par la position qu'il assigne ensuite à la forteresse que cette dernière était proche de ses rives. Mais l'illustre géographe est à ce sujet en contradiction avec Dion et Tacite. Quand ces deux auteurs décrivent les événements qui se rattachent aux guerres dans lesquelles ce fort joua un rôle, c'est toujours au sein du pays des Bructères qu'ils le placent et près du champ de bataille que Varus ensanglanta. Le passage de Dion est tellement clair et précis qu'il est impossible d'assigner à cette forteresse une autre position que celle du confluent de l'Alise et de la Lippe. Ni l'Annaberg, ni les traces des autres camps fortifiés plus rapprochés du Rhin et cités par Mannert pour soutenir son opinion, ne peuvent s'accorder avec le texte précis de l'historien. C'est, en effet, pendant les guerres de Germanicus contre les Chérusques que les six légions, que ce général commandait, s'avancent dans la Germanie pour ravitailler ce fort; c'est pour le lier à la position du Rhin que les lignes fortifiées, renversées par les Germains après le combat du Teutobourg, sont rétablies. D'après les vestiges de l'Annaberg, les fortifications qui le recouvraient ne furent plus à cette époque relevées, tandis que le château d'Alison se soutint encore pendant toute cette période de guerre jusqu'à l'abandon total de la rive droite du Rhin.

Tombé enfin sous les coups des Germains, le châ-

teau d'Alison finit par être anéanti au point que tout vestige de son ancienne existence a disparu. De toutes les savantes dissertations écrites à son sujet, aucune n'a pour preuve ni une inscription, ni une médaille, et il ne reste en définitive d'autre certitude sur sa position que la page historique où Dion l'a cité en propres termes, et qu'on doit dès lors chercher dans les environs ou sur l'emplacement même d'Elz ou de Lisborn.



MÉMOIRE

SUR LES

ÉTABLISSEMENTS

ROMAINS

DU RHIN ET DU DANUBE,

PRINCIPALEMENT

DANS LE SUD-OUEST DE L'ALLEMAGNE,

PAR

MAXIMILIEN DE RING,

Chevalier du Lion-de-Zæhringen, membre de plusieurs sociétés savantes, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les sciences historiques

---

PRIX DES DEUX VOLUMES ET DE LA CARTE : 15 FR.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ A. LELEUX, ÉDITEUR DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE,

RUE DES POITEVINS, 11.

TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES, RUE DE LILLE, 19.

STRASBOURG,

MÊME MAISON, GRAND'RUE, 15.

1852.

Du même auteur :

HISTOIRE DES GERMAINS

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A CHARLEMAGNE

POUR SERVIR

D'INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE L'EMPIRE GERMANIQUE.

Ouvrage enrichi d'une carte de la Germanie et des migrations germaniques dans l'Empire romain avant et pendant les huit premiers siècles de l'ère chrétienne.

Un vol. in-8° de 500 pages.

Prix : 7 fr. 50 c.

Se trouve chez les mêmes libraires.

Strasbourg, imprimerie de G. Silbermann.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05848 6930


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS